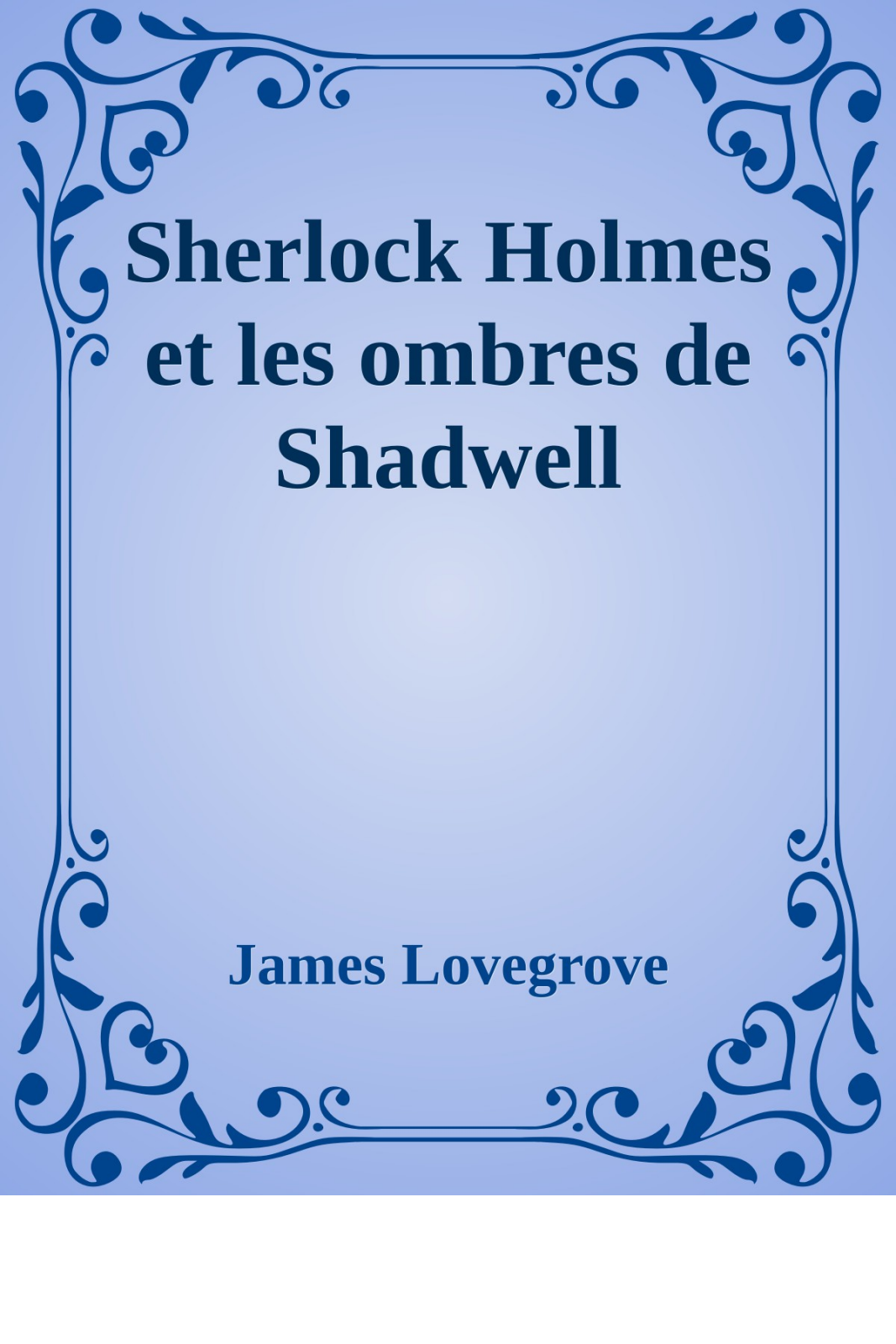


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the entire page.

Sherlock Holmes et les ombres de Shadwell

James Lovegrove

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LES DOSSIERS
CTHULHU



SHERLOCK
HOLMES
— et —
les Ombres
de Shadwell

JAMES
LOVEGROVE





**JAMES
LOVEGROVE**



**SHERLOCK
HOLMES**
et les Ombres
de Shadwell

LES
DOSSIERS CTHULHU

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Arnaud Demaegd



Bragelonne



*Ce livre et ses suites sont dédiés à Miranda Jewess,
qui en est non seulement l'instigatrice
mais les a corrigés encore et encore.*

Préface
de
JAMES LOVEGROVE

Au printemps 2014, je reçus un e-mail venu de nulle part. Il m'était adressé par un cabinet d'avocats de Providence, dans le Rhode Island. Pensant tout d'abord qu'il s'agissait d'un spam, je faillis l'effacer. Toutefois, en le survolant, je m'aperçus que le message était authentique ; je le lus donc avec curiosité, mais aussi avec une perplexité croissante.

L'expéditeur, un certain Mason K. Jacobs III, était l'un des associés de Laughlin Jacobs Travers LLP. L'objet du mail, « Héritage », avait éveillé mes soupçons, car j'avais cru à une de ces arnaques dans lesquelles quelque principicule nigérian demande à se servir de votre compte en banque pour y faire un dépôt temporaire de plusieurs millions de dollars, et, pour la peine, vous propose un pourcentage (et bien entendu, les coordonnées de votre compte seront tenues secrètes).

Le texte commençait ainsi :

Cher M. Lovegrove,

Vous n'avez probablement pas entendu parler du décès, à l'âge de 82 ans, de M. Henry Prothero Lovecraft, qui a vécu toute sa vie à Providence et était un client de longue date, sinon régulier, de Laughlin, Jacobs, Travers. Sans épouse ni descendants, il est décédé d'une crise cardiaque à l'automne dernier en laissant derrière lui des biens d'une valeur de 75 000 \$ environ.

Nous avons mené une enquête afin de retrouver des parents qui pourraient toucher tout ou partie de sa succession. M. Lovecraft était solitaire et est mort intestat. Il habitait un appartement modeste de Smith Hill qui, vous l'ignorez peut-être, est un quartier défavorisé de notre ville. La majeure partie de l'héritage provient de la vente de l'appartement pour une somme de 95 000 \$. Après prélèvement des taxes et déduction des frais divers et de nos honoraires, nous arrivons au chiffre de

À ce stade, mon cœur battait la chamade. Je commençais à me croire en passe de recevoir une rentrée imprévue d'à peu près 50 000 £. En tout cas, l'email semblait favoriser cette perspective. Jackpot !

Mes espoirs de voiture neuve, de réduction d'hypothèque, voire de vacances aux Antilles, furent réduits à néant par le paragraphe suivant.

Nous sommes parvenus à retrouver une petite-nièce de M. Lovecraft à Kennebunkport, dans le Maine. C'est à cette demoiselle, la dénommée Rhonda Lachaise, que revient l'héritage, et nous lui avons donc versé l'argent.

Au diable Mason K. Jacobs III et sa minutie d'avocat. Il n'avait pas cherché à me mener en bateau. Il avait tout simplement exposé dans l'ordre les détails de l'affaire, sans se douter que le lecteur – moi – pourrait se méprendre sur les conclusions auxquelles menait un tel préambule. Il m'avait par inadvertance fait traverser tout le jardin pour finir par me claquer au nez la porte d'entrée.

Cependant, il y avait dans les effets de M. Lovecraft certains articles qui n'intéressaient pas Mlle Lachaise. Notre client était semble-t-il un collectionneur invétéré de livres, de documents, de bric-à-brac exotique, de statues diverses et autres objets artisanaux à visée manifestement religieuse, mais dont la provenance est difficile à déterminer et, pour être honnête, déconcertante.

On s'est débarrassé de ces affaires, qui n'avaient aucune utilité évidente et constituaient, pour certaines d'entre elles, un danger pour l'hygiène publique. Les livres et documents n'avaient que peu de valeur d'après des représentants de la bibliothèque publique et de la John Hay Library de l'université Brown. Quant à la plupart des objets – figurines, effigies et autres fétiches –, ils étaient faits de matériaux organiques, comme de la peau ou des cheveux, et étaient aussi mités que sordides. Je ne serais pas étonné que M. Lovecraft les ait fabriqués lui-même, car ils avaient quelque chose de brut et d'artisanal.

Un article, toutefois, faisait exception, et paraissait mériter d'être conservé. C'est à ce propos que je vous contacte.

Au cours de nos recherches, nous avons découvert que vous étiez, M. Lovegrove, un lointain parent de feu M. Lovecraft. Le lien, certes ténu, remonte à quelque trois cents ans, mais il est

bien réel.

De plus un de nos assistants, avide consommateur de littérature de genre, connaît votre œuvre. C'est lui qui a suggéré que vous étiez le candidat idéal pour recevoir l'objet en question.

Il s'agit – sans doute êtes-vous pressé de le savoir – d'un manuscrit. Pour être précis, de trois tapuscrits qui, ensemble, forment un seul et même récit. Ils sont assez vieux, peut-être d'un siècle, et à première vue, semblent avoir été rédigés par nul autre que le Dr John Watson, célèbre écrivain dont vous devez bien connaître l'œuvre, à en juger par vos dernières productions. On les a découverts au fond d'un placard dans la chambre de M. Lovecraft, à l'intérieur d'un coffre-fort rouillé.

Mon cœur se remet à battre à tout rompre mais, cette fois, avec un mélange d'enthousiasme et d'incrédulité.

Bref, à notre avis, il est probable que ces tapuscrits soient des faux ; au mieux, il pourrait s'agir de quelque pastiche. Ils portent sur Sherlock Holmes, ce qui n'a rien de surprenant étant donné leur prétendu auteur. Néanmoins, les aventures racontées dans leurs pages sont très différentes de celles auxquelles sont habitués les amateurs du personnage. En l'occurrence, si l'on considère l'emphase mise sur les événements étranges et mystérieux, elles semblent totalement opposées à l'esprit de rationalisme qui, à ma connaissance (limitée, j'en conviens), caractérise les aventures de Holmes.

M. Lovegrove, ces manuscrits vous reviennent en vertu de vos liens familiaux avec Henry Lovecraft. Nous estimons par ailleurs que vous êtes le mieux placé pour juger de leur qualité et de leur authenticité, au vu de votre expérience professionnelle dans des domaines variés de la fiction fantastique et, si je puis dire, dans l'univers « holmésien ».

Je vous les envoie donc par coursier international ; ils devraient vous parvenir sous deux semaines. Si jamais vous arriviez à en tirer quelque chose, ou si vous les considériez publiables sous une forme ou une autre, nous serions bien sûr très heureux de vous représenter pour toute question légale ou exécutive relevant de notre compétence.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, mes plus sincères salutations.

Mason K. Jacobs III

Je passai le reste de la journée à visiter des sites Web de généalogie pour essayer, avec la dernière énergie, d'établir en quoi Henry Lovecraft et moi étions parents. J'avais dans l'idée que ce

Lovecraft devait être un descendant du célèbre auteur Howard Phillips Lovecraft (1890-1937) dont les histoires d'horreur sont aussi influentes que leur succès est durable. Coïncidence ou non, les deux hommes avaient les mêmes initiales. Mais le lieu, Providence, était plus intéressant, car c'était la ville de naissance du plus célèbre des deux, et l'endroit où il avait passé presque toute sa vie.

Je découvris bientôt que nous étions effectivement tous trois liés par le sang. Il s'avère que nos racines ancestrales remontent à la famille von Luftgraf, de la noblesse bavaroise. Le mot « *Luftgraf* » se traduit approximativement par « haut comte ». Les von Luftgraf possédaient une grande partie de la Haute-Franconie jusque dans les années 1760, moment où quelque désastre financier leur fit perdre leurs domaines et leurs châteaux. J'appris qu'un rejeton de la dynastie s'était associé à un culte pratiquant la magie noire et l'invocation de démons, était devenu fou, et avait pour ainsi dire légué toute sa fortune terrestre à ses condisciples avant d'aller finir ses jours en proverbiale épave bredouillante dans un asile d'aliénés.

Afin d'éviter la honte et l'indigence découlant de cet incident et de repartir à zéro, la poignée de von Luftgraf survivants émigrèrent vers deux destinations : certains partirent vers le nord pour la Grande-Bretagne, les autres vers l'ouest pour les États-Unis. Les deux groupes raccourcirent et anglicisèrent leur nom à leur arrivée dans leur nouvelle patrie ; le contingent britannique adoptant le patronyme Lovegrove, celui d'Amérique, le nom de Lovecraft. Henry Prothero Lovecraft appartenait à une branche différente de celle qui engendra Howard Phillips Lovecraft, mais ces deux branches ont pour tronc les colons de Nouvelle-Angleterre arrivés à la moitié du XVIII^e siècle. En tout cas, Henry Prothero partageait apparemment la fascination aiguë de son parent pour l'occulte et l'ésotérisme.

En réalité, cela faisait de moi le cousin au centième degré environ de H.P. Lovecraft, dont j'avais dévoré les histoires à l'adolescence. Une nouvelle que je trouvai assez excitante, je peux vous le dire. Lovecraft avait un talent incomparable pour évoquer l'étrange et communiquer une impression de peur insidieuse, tout en les ancrant au moyen d'une écriture froide et cérébrale de type reportage/mémoire/journal intime, et de fugitives touches d'humour noir. J'ignorais tout de ses traits de personnalité moins sains – en particulier son racisme, le dégoût pour les cultures non anglo-saxonnes qui s'exprimait souvent dans ses articles et sa correspondance privée – à l'époque où je découvrais son œuvre. Désormais, le fait de savoir tout cela gâche quelque peu cette dernière, tout comme l'imprécision occasionnelle et le côté réchauffé et inélégant de son style, ces dernières caractéristiques m'apparaissant plus nettement à l'âge mûr, maintenant que je suis moi-même écrivain et – j'aime à le penser – davantage conscient de ce qui fait et défait un

bon style.

Bref, H.P. Lovecraft. Notre affinité dépassait le simple fait que nous vivions tous deux péniblement de notre plume. C'était l'homme qui avait exploré et codifié ce mélange de dieux antiques, de savoirs interdits, de forces surnaturelles hostiles et d'indifférence cosmique désormais connu sous le nom de « Mythe de Cthulhu »... et il faisait donc partie de la famille. Nous avons le même ADN. Je remarquai même une vague ressemblance physique entre nous, surtout autour des yeux.

Les manuscrits arrivèrent chez moi quinze jours plus tard ; je les déballai et me plongeai aussitôt dans leur lecture. Le papier était jauni et fragile, le texte un peu effacé par endroits, tout en restant parfaitement lisible.

Le contenu était remarquable, et le mot est faible.

Je n'en dirai pas beaucoup plus. Les livres devraient être suffisamment parlants. J'ai demandé à un expert d'analyser le papier, et d'après lui, le filigrane et la haute teneur en coton indiquent qu'il s'agit à n'en point douter du genre de papier collé qu'on aurait pu utiliser dans les années 1920. Un autre expert affirme qu'à en juger par la police, la largeur du chariot et la profondeur des signes, on s'est servi d'une machine à écrire Imperial Model 50. Cette marque était populaire en Grande-Bretagne à l'entre-deux-guerres, époque où Watson, à en croire sa préface, a écrit ces livres. Autrement dit, au niveau matériel, les manuscrits paraissent authentiques.

En même temps, je ne peux m'empêcher de me demander s'il ne s'agit pas d'un canular monstrueux (le choix de l'adjectif est délibéré). Il est facile de se procurer des ramettes du bon papier et une machine à écrire de la bonne cuvée. J'ai vérifié sur eBay. Pour quelques centaines de balles, elles pourraient être à vous. Ajoutez à cela un petit talent pour l'imitation littéraire, et vous avez tout ce qu'il vous faut pour que la supercherie soit crédible.

Voici à peu près un an que j'étudie par intermittence ces manuscrits, que je les relis, que je les évalue, que je fais de mon mieux pour déterminer si, oui ou non, ils sont effectivement l'œuvre de l'estimé Dr. Watson et présentent bien, suivant ses propres termes, « un compte-rendu alternatif sur la carrière de Sherlock Holmes ».

Pour ma propre santé mentale, une partie de moi espère que non ; que quelqu'un d'autre que Watson – peut-être Henry Prothero Lovecraft lui-même – en est l'auteur, et qu'il s'agit de quelque farce absconse, d'une œuvre de métafiction tout bêtement destinée à fasciner et embobiner le monde.

Parce que autrement, presque tout ce que nous savons du grand détective – sa vie, son œuvre, ses méthodes, ses exploits – n'est qu'un vaste mensonge, une façade créée pour cacher une vérité profonde

plus sombre et plus horrible.

Je soumetts ces trois manuscrits à la publication sous le titre générique de *Dossiers Cthulhu*. Les volumes individuels portent les titres que le Dr Watson leur a donnés – *Sherlock Holmes et les ombres de Shadwell*, *Sherlock Holmes et les Monstruosités de Miskatonic* et *Sherlock Holmes et les démons marins du Sussex* ¹ – et les événements centraux de chaque histoire se déroulent à quinze ans d'intervalle, respectivement en 1880, 1895 et 1910. Après avoir scanné les textes originaux, je me suis contenté de corriger quelques solécismes et fautes grammaticales, de résoudre les problèmes de continuité pour lesquels l'auteur est connu (certains diraient « tristement célèbre »), et de glisser ici et là une ou deux phrases explicatives pour étayer quelque référence qui, autrement, aurait été obscure.

Je laisse au lecteur le soin de se faire son idée sur ces livres. À vous de trancher : redéfinissent-ils le canon holmésien en le déformant à travers le prisme du canon lovecraftien, ou s'agit-il juste des épanchements enfiévrés de quelque scribouillard solitaire plus ou moins anonyme cherchant à exploiter la popularité non pas d'une mais de deux personnalités emblématiques de notre époque ?

Appelez ça un *crossover*. Ou un *mashup*. Ou une machine à fric.

Ou appelez ça une révélation.

À vous de voir.

J.M.H.L., Eastbourne, Grande-Bretagne
Novembre 2016

¹. Pour faciliter la lecture de cette préface, nous avons traduit ici ces deux derniers titres, mais ces manuscrits ne sont pas traduits en français. (NdE)

The title page features a decorative border with ornate scrollwork and floral motifs. At the top center, the text "Préface du Dr WATSON" is displayed in a serif font, with "Préface" and "du" on separate lines above "Dr WATSON".

**Préface
du
Dr WATSON**

Je suis un vieil homme. Un vieil homme fatigué et effrayé. J'ai vécu longtemps, fait bien des choses, vu bien des choses. Désormais, ma vue faiblit, mon corps est frêle et ratatiné, et je sens la vie me quitter un peu plus chaque jour. Je suis médecin diplômé. Je reconnais la sénescence quand je la vois, et le miroir me la donne à contempler dans toute sa gloire grisonnante et pourrissante, toujours plus floue, plus affligeante.

Et encore est-ce quand j'arrive à supporter ce que je vois. Car les reflets dans les miroirs ne révèlent pas que l'implacable effondrement corporel. Ils peuvent aussi dévoiler des choses cachées dans les coins, tapies à la périphérie de notre vision ; des choses qui, dès qu'on les remarque, se mettent à glousser ou à chuchoter, ou parfois, se contentent d'observer en silence.

J'ai abondamment écrit sur l'homme le meilleur et le plus sage que j'aie connu, un homme que j'avais la fierté d'appeler mon ami, et que j'étais non moins fier d'entendre m'appeler son ami. Je parle bien sûr de M. Sherlock Holmes et des dizaines d'histoires, toutes plus populaires les unes que les autres, dans lesquelles j'ai fait le récit de ses aventures. J'ai longuement discoursu sur ses facultés de déduction, son raisonnement, son incomparable capacité à pénétrer jusqu'au cœur d'un problème, à découvrir la malfaisance et à amener les coupables devant la justice. Ses méthodes analytiques, par mon intermédiaire, sont connues dans le monde entier et ont été adoptées et imitées par des représentants de plusieurs polices dans le monde. Je me félicite d'avoir fortement contribué, en portant ses exploits à l'attention des masses, à la science de la détection, mais aussi d'avoir amélioré le lot des honnêtes citoyens de par le monde et, par extension, d'avoir compromis les tentatives des autres, moins honnêtes.

À présent que je me trouve au crépuscule de ma vie, je puis avouer que je n'ai pas dit toute la vérité. Loin de là. En réalité, les histoires

que j'ai racontées avaient pour but de détourner l'attention de récits d'un genre différent, faisant des incursions dans des territoires dont la plupart des gens ordinaires ignorent l'existence, ce qui leur permet de vivre plus heureux. J'ai bâti une coquille d'artifice autour d'un cœur sombre et pourri afin de protéger notre civilisation, pleine de douillettes certitudes, de certains faits qui la plongeraient dans un désordre radical et durable.

Le moment est venu de me décharger de secrets que j'ai gardés longtemps après la mort de Sherlock Holmes. À sa demande expresse, j'ai enterré la vérité ; mais elle ne repose pas en paix et, depuis lors, les bruits de mouvements qui montent de sa tombe troublent mes nuits. Je ne voudrais pas mourir sans avoir enfin, ne fût-ce qu'une fois, exhumé ce cadavre imputrescible pour le soumettre à l'examen des hommes.

J'ai donc décidé de rédiger trois derniers livres sur Holmes, une ultime trilogie dans laquelle je révélerai vraiment tous ses actes et tout ce qu'il accomplit au cours de sa vie. Ces livres constituent, pour le pire ou le meilleur, une approche alternative de sa carrière ; une approche qui aura l'avantage d'être d'une véracité inattaquable.

Je ne m'attends pas que ces récits soient publiés. Au contraire, il est impératif qu'ils ne voient jamais le jour. J'ai l'intention de les confier aux soins d'un auteur américain du nom de Lovecraft. On parle de plus en plus de son œuvre, qui paraît dans les pages de ces magazines que l'on qualifie de « *pulp* » de l'autre côté de l'Atlantique ; ces rejets, non moins sensationnalistes, des *penny dreadful* et autres romans de gare, qui renferment de temps à autre, presque par accident, une histoire de quelque valeur. Plus important, ce Lovecraft semble versé dans le matériel blasphématoire et souvent pervers que recouvrent ces livres. Lovecraft et moi correspondons, ces derniers temps ; ses lettres, longues et détaillées, me parviennent à une fréquence que je ne puis espérer égaler. Qui plus est, nul ne connaît mieux que lui les territoires ésotériques dessinés dans ces pages (même si deux de ses pairs, Robert E. Howard et Clark Ashton Smith, sont presque aussi experts en la matière). Nous sommes des âmes sœurs, des compagnons de voyage ; ses écrits révèlent une compréhension égale à la mienne des forces étranges qui rôdent à l'orée de la réalité et s'efforcent d'y pénétrer.

Lovecraft saura quoi faire de ces livres, à savoir les enfermer dans un coffre-fort dont il jettera la clé. Il n'est même pas utile qu'il les lise. Je veux simplement les extirper de moi, pour ainsi dire ; comme un chirurgien procède à l'ablation d'un organe malade. Avant de mourir, je souhaite me débarrasser de leur poids cumulé, de la gangrène que constitue leur présence dans mon âme. Ceci est donc une sorte d'exorcisme littéraire.

Mes doigts gonflés par l'arthrite picorent les touches de la machine à écrire tels des becs bicornus. Écrire m'est une souffrance, et même un supplice. Mais je n'ai pas le choix. L'ampoule électrique reste allumée pour empêcher la pénombre londonienne de pénétrer dans mon bureau. Et aussi pour empêcher les ombres d'entrer ; car je ne sais que trop bien ce que peuvent dissimuler leurs sombres replis.

Holmes, mon compagnon d'autrefois, où que vous soyez, je sais que vous pardonneriez cette confession de mon moi intérieur, même si elle va à l'encontre de vos recommandations. Tout au moins me considérerez-vous avec vos yeux gris au regard perçant, et émettrez-vous un gloussement amical, avant de me traiter d'imprudent, de nigaud gaffeur dont l'incompétence intellectuelle n'a d'égal que l'absence de talent d'observation... ce qui, venant de vous, équivaldra à une déclaration d'absolution.

J.H.W., Paddington
1928



UNE ÉTUDE EN ROUGE CICATRICE¹



« La chose la plus miséricordieuse en ce bas monde est bien, je crois, l'incapacité de l'esprit humain à mettre en relation tout ce qu'il contient. »

C'est ce qu'a écrit un autre auteur, un certain H.P. Lovecraft, et c'est un sentiment auquel, moi, le docteur John H. Watson, je souscris plus pleinement que la plupart de mes semblables. En effet, jamais je ne me satisfis mieux de mon incapacité à comprendre tout à fait certaines expériences qu'à l'automne 1880, lorsque je rentrai d'Afghanistan pour l'Angleterre. Je n'étais sain ni de corps, ni d'esprit. Les blessures physiques que j'avais reçues au cours d'une expédition dans une cité perdue de la province de Kandahār et d'une rencontre avec les habitants de ladite cité étaient déjà fort désagréables ; mais les dégâts subis par mon psychisme s'avéraient nettement, nettement pires. Les souvenirs de l'incident me revenaient avec l'intensité criarde d'un cauchemar. Afin de diluer la puissance de ces souvenirs et de préserver ce qui restait de ma santé mentale, je m'enfermai dans un état que je ne puis décrire que comme un déni confinant à la démence. Je me jurais avec la dernière énergie que les événements de cette époque ne s'étaient jamais produits, que j'avais été sujet au délire, à quelque aberration de mon cerveau enfiévré. Ces aventures n'avaient aucun fondement réel.

Cette idée me permit de tenir, et m'évita un séjour à Netley, l'institution même où, deux ans plus tôt, j'avais suivi ma formation de chirurgien dans l'armée. Il y a, dans une aile retirée de cet hôpital militaire du Hampshire, un certain service réservé aux soldats qui reviennent au pays sans grande invalidité physique, mais avec des traumatismes mentaux provoqués par l'horreur du champ de bataille. Les lits, équipés de moyens de contention, sont occupés par des hommes qui peuvent, lorsque les somnifères cessent de faire effet, se mettre à baragouiner de façon incohérente ou, parfois, pousser des cris. Sans ma décision mi-consciente, mi-instinctive, de réfuter les preuves que me fournissaient mes propres sens, j'aurais pu aller

grossir leurs rangs.

En l'occurrence, je ne parvenais pas toujours à concilier les faits et la version en laquelle je désirais croire. Aucun des scénarios alternatifs que j'inventais, et ce, malgré tous mes efforts pour leur donner un tour logique, ne permettait d'expliquer la mort de la demi-douzaine de soldats du 5^e régiment de fusiliers du Northumberland que j'avais accompagnés dans les profondeurs de la vallée d'Arghandab, et au nombre desquels comptait le capitaine Roderick Harrowby, instigateur et première victime de l'expédition maudite. Il m'était aussi difficile d'oublier les cris angoissés des soldats assaillis par les habitants de cette cité souterraine, et les ululements sifflants, plus horribles encore, desdits habitants alors qu'ils s'adonnaient, avec une jubilation démoniaque, au massacre d'une section en armes.

J'en fus réduit à raconter à tout un chacun que j'avais été blessé d'une balle de fusil jezaïl au cours de la bataille de Maiwand, confrontation dont je fus en réalité l'un des rares soldats britanniques à avoir eu la chance de sortir indemne. Cette histoire, que j'inventai pendant ma convalescence à l'hôpital de la base de Peshawar, me permit d'échapper aux accès de curiosité de mes interlocuteurs, qui vantaient les services rendus à mon pays et m'accordaient une valeur que je ne pensais pas avoir vraiment méritée. Avec le temps, et à force de me répéter, j'en arrivai presque à croire mon propre mensonge.

Malgré tout, dans les semaines suivant mon retour à Londres, il ne restait qu'une coquille vide de l'homme que j'avais été. J'avais le dos voûté et l'air hagard de l'invalidé de guerre, et la pension, aussi chiche que temporaire, qui allait avec ; mon regard, que je pouvais à peine croiser dans le miroir en me rasant le matin, trahissait quant à lui un sinistre savoir : la connaissance de choses que l'on ne voyait généralement pas, que l'on devrait généralement ignorer.

Le même miroir me montrait l'autre marque, plus tangible, que j'étais condamné à porter pour le restant de mes jours. Il s'agissait d'une horrible tranchée dans la chair en haut de mon épaule gauche ; et sous un certain éclairage, on aurait pu croire que cette blessure avait été provoquée par une balle de fusil. C'eût tout aussi bien pu être l'entaille laissée dans mon muscle deltoïde par une serre bicornue ; un sillon si profond qu'il atteignait l'os. Cette blessure me faisait souffrir à peu près constamment et m'empêchait de me servir convenablement de mon bras. Cependant, j'avais conscience de l'avoir échappé belle. Au cours de mon séjour à Peshawar, l'entaille s'était infectée, au point que les chirurgiens avaient débattu de la nécessité d'une amputation. J'avais eu de la chance, car la septicémie s'était apaisée aussi vite qu'elle avait flambé ; mais ce n'était vraiment pas passé loin.

Il m'arrivait d'examiner les bords boursoufflés de la blessure

cicatrisée en m'efforçant de ne pas penser à la répugnante créature qui me l'avait infligée.

— Une balle, récitais-je comme s'il se fût agi d'une incantation. Une balle de fusil jезаїл. Une balle.

Ainsi, tel l'hypnotiseur subjuguant son sujet, j'essayais d'implanter une idée dans ma conscience afin d'en remplacer une autre.

L'hiver froid et humide de cette année-là s'installait et mes fonds commençaient à atteindre un niveau dangereusement bas lorsque je rencontraı par hasard une vieille connaissance, Stamford. Comme affirmé dans mon roman *Une étude en rouge*, il avait travaillé sous mes ordres comme panseur à l'hôpital St Bartholomew. Tout ce que j'ai écrit sur cette rencontre et ses répercussions est faux, et je vais donc présenter la vraie version ci-dessous.

Stamford et moi ne sommes pas tombés l'un sur l'autre dans l'opulence du respectable Long Bar du *Criterion Restaurant*, au bord de Piccadilly Circus. Au contraire, cela se produisit dans un débit de boissons nettement moins salubre, dans quelque ruelle retirée, au cœur du labyrinthe d'immeubles surpeuplés, derrière Commercial Road. Je ne prendrai pas la peine de donner le nom de l'établissement dans ces pages. Il me suffira de dire que c'était le genre de taverne qui propose aux pauvres de dépenser le peu d'argent qu'ils possèdent dans les nombreux vices que la vie a à offrir, et où l'on rencontre son content d'individus dénués de moralité, et plus encore de principes, ce qui leur permet de faciliter l'accès des autres à ces vices. Il y avait des parties de dés, de dominos et de cartes en salle, des combats de coqs dans l'arrière-salle, des matchs de boxe à mains nues au sous-sol, et j'en passe. Partout à l'intérieur, on voyait la lie de la société écluser la lie de sa bière ; quant aux chansons qui, parfois, sortaient spontanément des bouches de cette assemblée, elles étaient particulièrement obscènes.

Si j'avais atterri là, c'était surtout à cause de la lumière et du bruit qui émanaient des portes et fenêtres de l'établissement. Pour qui se traîne dans des rues de traverse glacées de la capitale un premier décembre, de la neige fondue de la veille jusqu'aux chevilles, cela passe pour un havre de chaleur et de vie. Une fois entré, je fus attiré par une table où l'on jouait au napoléon, non loin d'un feu rageur. J'étais... je suis un joueur invétéré, amateur de paris chez les bookmakers, et l'on ne peut plus prêt à risquer mon bras dès qu'il y a un jeu de cartes en vue. C'est mon seul vice durable. Tandis que j'observais la partie en cours, l'appât du gain joua sur moi de son charme irrésistible. Bientôt, je me joignis aux joueurs et pariai le peu qui restait de ma pension. Et je ne m'en tirai pas si mal, du moins au début. Au cours d'un tour mémorable, j'annonçai un Wellington et parvins à remporter les cinq levées prévues, et ceci en menant avec

ma plus petite carte non-atout. Un véritable exploit. Hélas, les mains suivantes me furent moins favorables, et environ une heure plus tard, j'avais dilapidé tous mes gains et me trouvais moins riche de deux livres. Il me traversa l'esprit que mes compagnons de jeu s'étaient peut-être ligués contre moi, mais comme ils étaient du genre mal dégrossi – tout en menace cockney, avec leur parler tout droit sorti de Billingsgate –, je me retins de donner voix à mes soupçons. Je me contentai de m'excuser et me levai de table pour quitter les lieux.

Dans cet endroit bondé à l'odeur de renfermé, j'aurais pu ne pas remarquer Stamford si, alors que je me dirigeais vers la porte, il ne s'était pas disputé avec deux Lascars – des matelots indiens – sur le prix d'une fille dont il voulait louer les services pour la soirée. Les matelots agissaient pour ainsi dire en tant qu'agents de la fille, et ce qui avait commencé comme une négociation tournait à l'altercation.

Les échanges houleux étaient à l'évidence monnaie courante dans ce pub, car les autres clients s'intéressèrent peu – voire pas du tout – à ce qui se passait. Même le patron, un gars au cou de taureau et aux somptueux favoris en côtelettes qui avait l'air las de celui qui a connu tous les comportements les moins ragoûtants des hommes, se contenta de lustrer des verres avec son torchon sans faire attention à la dispute. Tout le monde semblait penser que cette dernière se calmerait d'elle-même ; dans le cas contraire, les gens n'auraient qu'à laisser passer l'orage en gardant la tête baissée et en s'y intéressant le moins possible.

Stamford déclara sur un ton furibond que sa dernière offre était de deux shillings, qu'il s'estimait généreux, et que c'était à prendre ou à laisser. Les matelots en exigèrent cinq, pas un penny de moins.

— Je n'aime pas votre attitude, lança Stamford. Les gens comme vous feraient vraiment mieux de surveiller leurs manières. N'avez-vous rien appris, en mer ? Quand un Blanc donne un ordre, on lui obéit avec tout le respect qu'il mérite.

Le plus grand et le plus basané des deux contra avec un large sourire exprimant autant d'amusement que de mépris.

— Oh, on apprend à se faire commander, pour sûr, répliqua-t-il avec un accent indien à couper au couteau. Des ordres, on en prend jusque-là. (Il leva la main à la hauteur de son nez.) Après, on les accepte plus.

— Le maître d'équipage nous apprend l'respect avec son fouet, intervint l'autre, qui avait deux incisives supérieures en or. Le second, c'est avec les poings. Tous les autres, c'est à coups de botte. Le Lascar, c'est l'chien du navire. Les capitaines s'les échangent comme des barils de grog. Le Lascar vaut rien. On sait comment les Blancs nous traitent, alors maintenant, on fait pareil. C'est fair-play.

— C'est cinq pour la fille. Payez ou partez.

La « fille » en question était une gamine des rues au teint livide. Ses vêtements étaient à peine plus que des haillons, même s'ils se voulaient coquets avec leurs volants et autres froufrous. J'estimai qu'elle devait avoir treize ans tout au plus. Elle avait de la crasse sur ses joues creuses et des poches sous les yeux ; ses genoux cagneux et sa colonne vertébrale légèrement tordue suggéraient qu'elle avait souffert de rachitisme dans sa petite enfance. La vie et ses semblables la maltraièrent manifestement depuis sa naissance. Même dans cet établissement minable au plancher couvert de sciure, elle faisait peine à voir. Cette rose rabougrie était à coup sûr destinée à ne jamais fleurir tout à fait.

— Pour toute la nuit, reprit Stamford. Trois shillings.

Cependant, les Lascars s'en tinrent résolument à cinq shillings.

C'est à ce moment que je choisis d'intervenir. Je me souvenais de Stamford comme d'un garçon jovial, exubérant, pratiquant l'humour macabre auquel ont si souvent recours les gens qui travaillent dans les professions médicales, en particulier dans la salle d'opération, où le sang et les abats sont partie intégrante du train-train quotidien. Il ne me semblait plus joyeux, mais paraissait subir une forte tension nerveuse : il était en sueur, avait la joue jaunâtre et l'œil chassieux. Je craignais qu'il se donnât en spectacle. Il me répugnait aussi que la malheureuse fût louée à qui que ce soit, mais plus encore à un homme qui m'avait laissé de bons souvenirs et qui n'aurait jamais dû s'abaisser à cette basse pratique.

— Bigre ! m'exclamai-je comme si je venais juste d'entrer dans le pub et de le remarquer. C'est bien Stamford, n'est-ce pas ?

Stamford sursauta, puis se retourna et me dévisagea.

— Je vous connais, monsieur ?

— Vous ne vous rappelez peut-être pas bien de moi, mais en effet, vous me connaissez. John Watson. Nous avons étudié ensemble à Barts.

Je lus dans ses yeux qu'il m'avait reconnu, et y décelai aussi quelque chose de fuyant que j'attribuai à la honte.

— Non, mentit-il. Désolé. Vous vous trompez. Nous ne nous connaissons pas.

— Oui, partez, monsieur, me lança le plus grand des deux matelots sur un ton presque poli. Ce monsieur et nous, on est en affaires. Et nos affaires sont pas vos affaires.

— Allons, allons, Stamford, insistai-je en ignorant le marin. Ne faites pas l'imbécile. Arrêtez de vous moquer de moi. Venez. Nous allons chercher un endroit plus agréable où boire une ou deux pintes en partageant nos souvenirs.

Je passai un bras autour de ses épaules. Avec le recul, c'était une erreur tactique. Non seulement Stamford se crispa sous l'effet de la

rancœur, mais en plus, le geste envoya clairement aux Lascars le signal que je m'emparais de leur client. Si cette transaction leur échappait, ce serait ma faute, pas celle de Stamford. Rétrospectivement, j'aurais dû m'y prendre avec plus de finesse. Toutefois, comme je l'ai déjà expliqué, je n'étais pas au mieux de ma forme. Les événements récents m'avaient rendu imprudent, m'avaient donné l'impression que la civilisation était une construction fragile, essentiellement dénuée de sens, éternellement à la merci de courants sous-jacents hostiles. Pourquoi, autrement, me serais-je trouvé dans ce pub minable, en compagnie de ses occupants non moins minables ? J'en étais venu à trouver l'humanité brutale ; elle était à peine à un pas de ses ancêtres animaux. En ce lieu, on contemplait ce fait dans toute sa crasseuse splendeur, tout en s'y vautrant.

Cependant, je ne pouvais supporter de regarder Stamford s'enfoncer irrémédiablement dans la dégradation. Peut-être, en essayant de le sauver de ses bas instincts, espérais-je me sauver moi-même.

Quoi qu'il en fût, Stamford, qui n'avait aucune envie d'être sauvé, repoussa mon bras. Les Lascars, quant à eux, étaient offensés de me voir interférer dans leurs affaires avec une telle témérité. Celui aux dents en or sortit d'une poche de son caban un canif de marin, de ce genre qui mesure douze centimètres de long en position fermée et près du double quand on le déplie, et qui, en plus de sa lame, est doté d'un épissoir pour les cordages. D'un geste vif et expert, il déplia la lame avec un claquement et braqua la pointe dans ma direction.

— Recule, l'ami, conseilla-t-il. (Jamais, d'ailleurs, le mot « ami » n'a été aussi vide de sens.) Tout de suite. Tant que tu peux encore. Sinon, ça va mal se passer pour toi.

— Je pourrais vous dire la même chose, répliquai-je en serrant les poings.

Je m'aperçus que c'était ce que je cherchais depuis le début, la raison pour laquelle j'errais dans des lieux aussi lugubres. Je ne cherchais pas à oublier en buvant ou en jouant ; ce que je cherchais, c'était une confrontation, une façon d'évacuer l'anxiété et la colère qui s'étaient emparées de ma vie et l'avaient rendue presque insupportable. La pusillanimité dont j'avais fait montre à la table de napoléon me semblait un lointain souvenir. Que je fusse désarmé alors que le Lascar ne l'était pas, que je fusse seul face à son compagnon et lui et que le plus grand des deux me rendît trente bonnes livres ; rien de tout cela ne me gênait. Je savais me battre. Peut-être même pouvais-je l'emporter.

C'est alors que le vieil homme apparut.

Il arriva par un angle éloigné en sortant de la petite arrière-salle où il s'était caché pour siroter une bouteille de gin. Il tenait par le goulot

la bouteille en question, dont le contenu clapotait gaiement tandis qu'il approchait d'un pas titubant, en zigzaguant à la manière habituelle des gens en état d'ébriété sévère.

J'estimai qu'il avait soixante ans. Ses épaules étaient voûtées, ses cheveux gris, sa barbe épaisse et sèche, et il portait une veste de tweed élimée, une casquette plate, une chemise sans col et un infâme tour de cou bleu. Il avait tout à fait l'air de celui qui a vu s'éloigner la vague des promesses de sa jeunesse, vague qui l'a laissé échoué dans ses regrets, dans une mauvaise passe éternelle. La toile rouge des vaisseaux rompus dans ses joues attestait, plus encore que sa démarche chancelante, de son goût pour l'alcool ; de même que son nez bulbeux, grêlé de pores dilatés, lui tenait lieu d'écusson de poivrot vétéran.

— Eh, là-bas, eh ben qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il d'une voix traînante et avec un gros accent du Yorkshire. Les gars, faut s'calmer. Pas b'soin d's'engueuler comme ça. Pas la peine non pus de s'battre alors qu'on peut s'asseoir et discuter gentiment. Qu'est-ce que z'en pensez ?

Le matelot aux dents en or pointa son couteau vers le nouvel arrivant.

— Mais c'est quoi, comme langue ? De l'anglais ?

— D'l'anglais en bonnet due forme ! rétorqua l'homme du Yorkshire.

— C'est vous qui le dites. Vous feriez mieux de faire comme j'ai déjà dit à l'autre. (Il voulait dire moi.) Dégagez. C'est pas vos affaires.

— P'têt' ben qu'oui, p'têt' ben qu'non. Mais soyez gentils et rangez don' c'couteau. Si y a une chose qu'j'aime pas, c'est bien qu'un gamin nerveux m'pointe avec son surin.

Le Lascar, manifestement lassé d'essuyer des provocations et préférant faire usage de son arme plutôt que de la rengainer, allait poignarder le vieil homme.

Ce qui se passa ensuite fut époustouflant tant au niveau de l'exécution que du caractère inattendu de la chose. L'homme du Yorkshire se baissa pour esquiver le coup de couteau et, en même temps, avec une vitesse et une agilité qui démentaient son âge et son ivresse, lança une contre-attaque. La main qui tenait la bouteille monta, décrivit un arc de cercle, et frappa à la tempe le Lascar aux dents en or. Le verre explosa, il y eut des éclaboussures de gin, une giclée de sang, et le matelot chancela. De l'autre main, le vieil homme saisit le poignet du poing dans lequel le Lascar tenait son couteau. Il le tordit sur le côté d'un coup sec, si bien que l'Indien n'eut d'autre choix que de lâcher son arme. Ainsi, en l'espace de quelques battements de cœur, le marin se trouva à la fois désarmé et hors de combat, car à l'instant où le couteau touchait le sol, l'homme fit de même, à moitié

commotionné, le sang ruisselant de la profonde entaille qu'il avait au cuir chevelu.

Son compagnon, plus râblé, se jeta sur le vieil homme avec un feulement de tigre furieux et se retrouva aussitôt victime d'une clé de bras à l'angle tel qu'il était plié en deux et presque incapable de bouger. L'homme du Yorkshire avait esquivé l'assaut d'un habile pas de côté, et désormais, le Lascar était totalement à sa merci, tel un taureau pris au lasso. Le matelot avait beau se démener, il ne pouvait ni se retourner, ni se libérer. Il poussa de ces jurons vigoureux et épicés dont les marins ont le secret, aussi bien en anglais que dans son bengali natal, mais ses invectives n'eurent pas davantage d'effet que ses efforts physiques.

Le vieil homme lui assena alors un violent coup de poing dans le ventre. Ses doigts à moitié pliés et rigides eurent l'effet d'une hache émoussée plutôt que d'un poing de pugiliste. Le coup porta sur le côté droit de la cage thoracique, juste au-dessus du foie, et je vis que ce n'était guère accidentel. Il avait frappé précisément à l'endroit visé, et le choc que cela produisit sur l'organe coupa le souffle du Lascar, lui donna la nausée et le réduisit à l'impuissance. Il défaillit et tomba à genoux à côté de son compère. Les deux hommes étaient livides et au bord de l'inconscience. Ils n'étaient vraiment plus en état de se battre.

— Bien, fit le vainqueur du bref affrontement en se redressant. Voilà pour ces deux-là.

Il ne parlait plus du tout comme un habitant du Yorkshire, mais avec la voix claire et saccadée d'un produit bien éduqué des comtés entourant Londres.

— Quant à toi, ma fille..., dit-il à la malheureuse marchandise vivante des Lascars. (Autour de nous, les clients, brièvement distraits par l'altercation, vauaient de nouveau à leurs occupations.) Allez, vite. Profite de ce que tes tortionnaires sont invalides. Tu n'auras jamais de meilleure occasion de t'enfuir. Il y a un foyer de l'Armée du Salut à Whitechapel, sur Hanbury Street. Va t'y réfugier. Jeune comme tu l'es, tu arriveras peut-être à tourner le dos à tes misérables années de formation et à faire quelque chose de bien. Tiens. (Il lui glissa une demi-couronne dans la paume.) Voilà qui devrait t'aider à te lancer.

La fille fourra la pièce dans une poche de sa jupe.

— Dieu vous bénisse, monsieur.

— Ne me remercie pas. File.

Elle tourna les talons et partit vers la sortie. L'un des Lascars fit une maigre tentative pour l'attraper par une cheville, mais elle le dépassa d'un bond et disparut.

— Quant à vous, commença l'homme du Yorkshire en se tournant vers moi et en me fixant de ses yeux gris dont l'éclat vif contrastait nettement avec la déliquescence du reste de son visage, vous pouvez

aussi vous racheter en m'aidant à chercher votre ami Stamford. C'est votre faute si je l'ai perdu ; la courtoisie fait que vous devez m'apporter votre concours pour le retrouver.

— Perdu... ?

Je jetai un coup d'œil autour de moi. Stamford n'était plus là. Il avait dû s'enfuir pendant que le vieil homme – qui était manifestement loin d'être ce que suggérait son apparence – rossait les matelots.

— Oui, perdu. C'est pour le Dr. Stamford que je suis venu dans ce lieu de perdition et que je me fais passer pour un bon à rien. Sans votre intervention, je serais encore en train d'observer ses faits et gestes sans être vu, et à son insu. Allons, venez. Nous devons faire vite si nous voulons retrouver sa piste.

Et c'est ainsi, en toute honnêteté, que se passa ma première rencontre avec Sherlock Holmes.

1. Jeu de mots avec le titre de l'un des romans d'Arthur Conan Doyle : *A Study in Scarlet* (*Une étude en rouge* en français) et le titre original de ce chapitre : *A Study in Scar Tissue*. (NdT)

L'esprit en pleine effervescence, je suivis l'homme faussement originaire du Yorkshire lorsqu'il sortit du pub. En cet instant précis, je n'avais aucune idée de qui il était, de ce qu'il fabriquait, de la raison pour laquelle il était affublé d'un tel déguisement, et de ce qui le poussait à filer Stamford. Il ne m'avait même pas donné son nom, et ne m'avait pas davantage demandé le mien.

J'étais intrigué. J'avais l'impression d'être entraîné de force dans une entreprise dont la nature m'échappait, et en principe, j'aurais dû regimber. Toutefois, cet inconnu avait un quelque chose de fascinant ; ses façons étaient si pleines d'autorité que j'étais incapable de résister. J'avancais dans son sillage, certes docilement, mais pas contre mon gré. On m'avait sorti brusquement de ma torpeur et de mon abattement et, pour une fois, je ne ruminais pas sur les perturbantes conséquences de tout ce qui m'était arrivé dans la vallée d'Arghandab. J'avais à nouveau l'esprit clair, et un objectif simple et net devant moi : rattraper Stamford. Tout le reste était insignifiant.

Cela étant dit, je concevais une certaine inquiétude pour mon assistant de jadis. Stamford me paraissait plus désespéré, plus perturbé que le jeune homme dont j'avais souvenir. Il avait refusé d'admettre qu'il me connaissait, mais aussi ma main tendue. Il était sous la surveillance de cet individu entreprenant et vif d'esprit qui s'était fait passer pour un vieil homme doublé d'un fils des vallées du Yorkshire. Qu'avait fait Stamford, ne pouvais-je m'empêcher de me demander, pour se retrouver dans pareille situation ? Qu'est-ce qui, dans sa vie, avait pu aller de travers à ce point ?

Nous sortîmes donc à toute vitesse du pub et retrouvâmes la nuit glacée. La ruelle était déserte à l'exception de la fille, que nous entrevîmes une dernière fois avant qu'elle disparût à l'angle. Il n'y avait plus que nous deux. Absolument aucun signe de Stamford. Je n'entendais pas même le moindre bruit de pas lointain à cause du brouhaha du pub et des immeubles adjacents.

Le faux Yorkkais posa un genou à terre pour examiner les

nombreuses empreintes de semelle dans la neige fondue. Avec des mouvements de tête d'oiseau curieux, il dirigea son regard d'une trace à l'autre. Enfin, son attention se porta sur une unique empreinte dont il déclara, apparemment sans craindre de se tromper, que c'était celle de Stamford.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ? demandai-je.

— C'est du quarante-cinq, la pointure du Dr Stamford. Cette empreinte provient d'une chaussure pointue, une bottine à côtés élastiques, précisément du genre de celles que porte Stamford. Si l'on regarde bien, il y a un trou dans la semelle, comme dans celle de Stamford. Ajoutez à cela que la trace dans son ensemble est brouillée plutôt que nette, et plus profonde au niveau des orteils qu'à celui du talon, ce qui suggère que son propriétaire courait au lieu de marcher. Et là, vous voyez ? Voici une autre empreinte qui correspond, à une enjambée de la première. Nous avons donc la direction dans laquelle Stamford est parti, et la confirmation qu'il s'éloigne à une vitesse certaine. Par ici ! Pas de temps à perdre.

Il remonta la ruelle d'un pas vif, et je le suivis.

— Vous courez vite, remarqua-t-il lorsque nous arrivâmes au croisement, au bout de la ruelle.

— Je courrais plus vite si le sol était plus ferme.

La neige fondue rendait la chaussée dangereuse. Il n'eût été que trop facile de glisser et de finir avec une cheville foulée.

— Néanmoins, vous vous déplacez avec l'intrépidité et la célérité du militaire toujours prêt à agir.

— J'ai été engagé dans des opérations à l'étranger.

— Je sais. Et vous avez aussi payé le prix fort. La façon que vous avez d'épargner votre épaule, la raideur avec laquelle vous la maintenez. C'est une blessure de guerre.

— Vous êtes observateur.

— Oui, pour le moins. Chirurgien militaire en Afghanistan ?

— Bonté divine ! m'exclamai-je. Comment avez-vous trouvé ?

— Facile. Je vous ai entendu parler au Dr Stamford et lui rappeler que vous aviez étudié ensemble à Barts. Étant donné votre passé militaire, c'était l'hypothèse la plus logique. Vous avez récemment passé du temps sous les tropiques, à en juger par la matité de votre peau ; du bronzage, puisque cette matité s'arrête à vos poignets, qui sont pâles. Vous devez venir d'Afghanistan, car l'adversité se lit sur vos traits ; et pour le soldat anglais, l'adversité abonde en ce pays plus que partout ailleurs.

Il m'expliquait tout cela tandis que nous courions dans le dédale de ruelles. Il n'était pas essoufflé le moins du monde, et ses yeux, quant à eux, cherchaient et identifiaient continuellement les traces que laissait notre proie dans la neige fondue.

— Je pourrais en dire bien davantage sur votre compte, reprit-il, si vous me confiiez un objet personnel et m'autorisiez à l'étudier pendant une minute ou deux. Une montre de gousset, par exemple. Mais ce n'est ni le moment ni le lieu pour une démonstration complète de mes méthodes. Continuez de courir, Dr Watson !

J'avais commencé à faiblir. Mon épaule me faisait déroutier, et les semaines passées alité à Peshawar, puis oisif à bord de l'*Orontes* qui m'avait ramené de Karachi à Portsmouth, avaient pesé lourd sur mon endurance.

— Vous connaissez mon nom, haletai-je. Bien sûr. Vous l'avez sans doute entendu quand je me suis présenté à Stamford. Moi, par contre, monsieur, j'ignore le vôtre.

— Holmes. Sherlock Holmes. Je dirais que c'est un plaisir et, dans des circonstances plus détendues et agréables, je vous serrerais la main par-dessus le marché. Considérons les présentations officiellement faites, et nous pourrions ultérieurement...

Il s'interrompit et fronça les sourcils. Nous nous étions arrêtés sous une lampe à gaz, équipement rare dans ce quartier de Londres aussi sordide que labyrinthique. À sa lumière, je vis que le fard qui donnait à Holmes son teint blafard de personne âgée était strié de coulures de sueur. Un coin de sa fausse barbe se décollait de sa joue, la chaleur de l'effort ayant affaibli la prise de la colle à postiche. Je remarquai aussi qu'il s'était tout simplement confectionné son nez d'alcoolique avec du mastic.

— Je ne croyais pas le Dr Stamford aussi intelligent, dit-il sur un ton sec. Regardez. Nous sommes sur une grande rue, et ses traces s'arrêtent là, sur le trottoir, près de ces ornières sur la chaussée.

— Une calèche, dis-je. (Je me penchai en avant, mains appuyées sur les cuisses, essoufflé mais pas mécontent d'avoir l'occasion de reprendre ma respiration ; je n'aurais pu continuer bien longtemps cette poursuite, je le crains.) Il a fait signe à un cab.

— Non, rétorqua Holmes. Pas un cab. Il y a deux séries parallèles de deux ornières dans la boue, ce qui indique un véhicule à quatre roues plutôt qu'à deux. L'étroitesse de l'essieu nous amène à déduire qu'il s'agit d'un clarence plutôt que d'un brougham.

— N'empêche qu'il peut s'agir d'un fiacre. Il n'est pas rare que les growlers servent de taxi.

— Mais les cochers n'exercent pas dans cette partie de la ville à une heure aussi avancée. Ils perdraient leur temps à attendre les courses en vain ; quant aux nombreux bandits qui pourraient voler leur caisse et détrousser leurs clients, c'est encore plus dissuasif. Non, c'est un clarence privé – ou un « growler », si vous y tenez – que le Dr Stamford a expressément loué ou emprunté dans le but de les escamoter, lui et la jeune fille dont il comptait se payer les services.

— Tout cela n'est que suppositions, objectai-je. Des conjectures.

— Je ne fais jamais de conjectures ! s'emporta Holmes, dont les yeux brillèrent sous la lumière de la lampe à gaz. S'il y a bien une chose que vous devez savoir sur moi, docteur, c'est celle-là. Je fais des hypothèses fondées exclusivement sur l'analyse. Si je dis que Stamford s'est échappé en clarence, c'est parce que c'est le cas. Il est arrivé au pub à pied. Je le sais parce que je l'ai suivi par le même moyen. Tout du long, la calèche était stationnée stratégiquement ; une précaution afin qu'il pût s'éclipser vite fait bien fait.

— Si vous le dites.

— Je l'affirme. (Holmes lança un regard mélancolique au bout de la rue.) Enfin, quoi qu'il en soit, nous n'avons plus aucune chance de le rattraper, désormais. S'il avait eu moins d'avance, l'issue aurait pu être très différente. En l'état actuel des choses, le Dr Stamford s'est bel et bien enfui. Mais la soirée n'est pas totalement perdue. Sauf erreur de ma part, cette pauvre fille a échappé à un sort terrible.

— Puis-je vous demander pourquoi vous vous intéressez à Stamford ? demandai-je en choisissant mes mots, de peur de déclencher une nouvelle crise de vitupération. Et pourquoi vous être déguisé en vieux Yorkais pour le suivre ? À quoi tout cela rime-t-il ?

— Ah, Dr Watson, c'est une longue histoire. Si vous me posez la question par vaine curiosité, je ne suis pas certain de vouloir perdre mon temps en explications. Cependant, si votre désir de savoir est sincère, je crois pouvoir vous satisfaire.

Holmes m'étudia de près. J'eus l'impression d'être soumis à un test, de subir quelque audition. D'une certaine façon, il évaluait mon intégrité, et s'il me trouvait acceptable, je serais initié à un grand mystère.

Cela me hérissa. Je n'aimais pas ce genre de manigances. Cet homme devant moi, ce Sherlock Holmes, aimait manifestement se sentir supérieur à autrui. Même si c'était seulement en dissimulant son identité sous un maquillage de théâtre et en prenant un accent régional, il prenait plaisir à connaître un secret qui échappait aux autres. Je sentais qu'il avait une propension à se montrer insupportable, et je n'étais pas d'humeur – ni cette nuit-là ni, plus généralement, à ce moment de ma vie – à tolérer quiconque possédait un tel trait de caractère.

Aussi, c'est avec une surprise certaine que je m'entendis dire :

— Il se trouve que je tiens vraiment à savoir, monsieur.

Et non seulement je l'avais dit, mais je le pensais.

— En ce cas, répliqua-t-il, je vous fournirai les réponses. Mais pas ici. Nous pouvons nous rendre dans un endroit plus chaud et plus sec, à environ quarante-cinq minutes d'ici à pied, pas plus. Baker Street. C'est là que je loge. Je viens juste de m'y installer. C'est au-dessus de

mes moyens, pour être franc. Les logements convenables et à bon prix sont si difficiles à trouver, à Londres, de nos jours. Si vous voulez bien m'accompagner... ?

Et nous voici à l'appartement du 221b Baker Street qui, à cette époque, en hiver 1880, était très semblable aux descriptions que j'en ai données par ailleurs. Plus tard, les lieux deviendraient plus miteux, plus en désordre, tel un nid de pie jonché de tous les livres qui ne tiendraient pas sur les étagères, auxquels s'ajouteraient des tas de parchemins en vrac dans des classeurs, quelques rouleaux ici et là, et nombre d'incunables d'âge vénérable, à reliure de cuir et aux titres en latin que je ne puis évoquer sans frissonner. Ce fatras se disputerait la place avec les masques tribaux à l'expression angoissée, les pierres gravées de runes, les coffrets de bois sculptés de motifs complexes et dont Holmes gardait toujours les clés sur lui, les bustes de marbre et bas-reliefs d'argile représentant toutes sortes de créatures cauchemardesques, les vitrines regorgeant de talismans, d'amulettes et de totems, et divers objets artisanaux dont il vaut mieux ne pas considérer l'origine et la nature, et que notre logeuse, Mme Hudson, avait interdiction de toucher, que ce fût à mains nues ou même avec un plumeau.

Permettez-moi de coucher une dernière fois par écrit une description du salon, afin de rappeler à quoi il ressemblait en ces temps que je considère désormais comme empreints d'une plus grande innocence. La paillasse de chimie de Holmes était déjà en place et portait des marques d'acide, mais les différents instruments posés dessus étaient propres et intacts, et pas encore usés par les horribles substances, principalement des fluides organiques, qui finiraient par les tacher irrémédiablement. La babouche perse dans laquelle il fourrait son tabac était sur le manteau de cheminée, entourée des deux pipes préférées de Holmes, celle en terre et celle en bruyère, au-dessus du seau à charbon dans lequel il rangeait ses cigares. Ses encyclopédies, dictionnaires, index géographiques et autres ouvrages de référence étaient proprement rangés, pas encore supplantés, à ce moment, par une pléthore de grimoires et autres livres occultes du même tonneau. Ses albums et recueils de coupures de journaux n'en

étaient qu'à leurs balbutiements et n'occupaient par conséquent qu'une place limitée. Son Stradivarius reposait fièrement sur la table, près de la fenêtre côté rue, en travers des partitions de *lieder* choisis de Mendelssohn. Il y avait déjà les fauteuils confortables bien qu'usés, la peau d'ours devant l'âtre, le bar... toutes ces choses classiques, que connaît déjà le lecteur familier de ma prose et des illustrations de M. Paget dans le *Strand*.

C'est ainsi que les lieux se présentèrent à moi après que nous eûmes gravi les dix-sept marches montant au premier étage et fûmes entrés ; et c'est ainsi, pour bien des raisons, que je préfère me les rappeler, avant que les ajouts qui s'ensuivraient les eussent transformés en musée chaotique regorgeant de curiosités macabres, de textes interdits et d'épouvantables reliques.

Quant à Holmes lui-même, lorsqu'il revint de sa chambre après avoir retiré son maquillage et ses prothèses et revêtu une veste d'intérieur matelassée, il avait l'exacte apparence du gentleman urbain et ascétique que j'ai souvent décrit. En 1880, il avait à peine vingt-six ans, la peau lisse et le menton volontaire. L'implantation en V de ses cheveux était moins prononcée que par la suite, mais son nez aquilin et son front bombé étaient aussi proéminents que jamais. Dans ses yeux gris brillait une intelligence austère, hautaine, et le moindre de ses gestes respirait l'assurance.

Il fit du feu dans la cheminée et m'offrit un verre de cognac qui eut le même effet sur ma personne que le feu sur la pièce.

— Je vous ai promis des réponses, Dr Watson, dit-il en s'asseyant et en buvant une gorgée du cognac qu'il s'était servi. Très bien. Que savez-vous de Stamford ?

— C'est une question, pas une réponse.

— Je vous en prie.

— Eh bien, que dire ? Je sais qu'il était tout à fait compétent en matière de pansements et de bandages sur tous types de lésions et de blessures. Je sais qu'à l'hôpital, il côtoyait une bande de gens de son âge assez chahuteurs, une fraternité dont le lien principal était qu'ils étaient tous issus de familles riches. Je sais qu'il était quelque peu farceur : il a collé sur les peintures murales de Hogarth, dans la Grande Salle de St Bartholomew, des phylactères calomnieux sur les principaux bienfaiteurs de l'hôpital, la famille Hardwick, et a enfilé un uniforme d'infirmière à la statue d'Henri VIII qui se trouve sur la loge. Cela dit, il n'a jamais été ni pris, ni puni pour ces méfaits. Je sais qu'il se prénomme Valentine. En dehors de cela, pas grand-chose.

— Saviez-vous qu'il était opiomane ?

Je fus étonné.

— Non, je l'ignorais. Cela expliquerait cependant le teint blafard que je lui ai vu ce soir, ainsi que ses yeux rouges. Quelle triste

dégringolade. Malgré sa sempiternelle turbulence, j'ai toujours eu l'impression qu'au fond, c'était quelqu'un de raisonnable, et qu'il finirait pas faire un citoyen responsable. Mais je suppose qu'en quelques années, bien des choses peuvent changer.

— En effet, dit Holmes. Le Dr Stamford est désormais l'esclave de l'opium, et son addiction l'amène souvent dans une fumerie du quartier de Limehouse tenue par un Chinois dénommé Gong-Fen Shou. C'est déjà tragique en soi, mais ce qui rend la chose plus terrible encore, à n'en point douter, c'est que j'ai trouvé un lien entre votre ancien collègue et une série de meurtres monstrueux.

Cette fois, je fus estomaqué.

— Allons, M. Holmes. C'est une sacrée accusation que vous colportez là. Et qui êtes-vous, d'abord ? Quelle est votre profession ? Vous agissez un peu en policier, et pourtant, avec vos histoires de déguisements, la comédie que vous nous avez servie en jouant les Yorkais, sans compter vos techniques de combat inhabituelles et, pardessus le marché, vos prétendues « hypothèses », vous ne ressemblez en rien aux policiers que j'ai pu rencontrer.

— C'est parce que je suis supérieur à tous les policiers que vous avez pu ou pourrez rencontrer, affirma Holmes avec équanimité, comme s'il ne se vantait pas mais énonçait un fait sans ambiguïté. Mon cher docteur, je suis quelque chose de tout à fait différent. J'aime à me présenter comme le premier détective conseil au monde.

— Le premier quoi ?

— Détective conseil. Non seulement le premier mais, je suppose, le seul.

Il se lança dans un long exposé sur la science de la déduction, exposé qui est déjà connu de mes lecteurs et que je n'ai donc pas besoin de reproduire dans ces pages. J'avoue m'être un peu assoupi vers le milieu, mais quand je l'ai enfin retranscrit dans *Une étude en rouge*, Holmes m'a aidé en réécrivant lui-même cette partie du livre, affinant de nombreuses phrases, de façon que ses propos forment une élucidation fluide et convaincante de son approche empirique de l'investigation criminelle.

Le plus ironique est qu'au moment où je commençai à travailler sur *Une étude en rouge*, sept ans plus tard, sa conception du monde avait pour ainsi dire changé du tout au tout, si bien qu'il soumit à la publication un manifeste auquel il n'adhérait plus dans la vie. Il en va de même avec toutes les chroniques que j'ai publiées sur ses aventures. Ensemble, à travers cinquante-six nouvelles et quatre romans, Holmes et moi œuvrâmes de conserve pour tisser une extravagante toile de mensonges visant à rassurer le grand public et à dissiper les soupçons concernant la nature authentique et dérangeante de ses affaires. Je ne me sens nullement coupable. C'était ce qu'il y

avait de plus avisé à faire ; une imposture pour le bien de la majorité.

— Vous avez bien sûr entendu parler de la récente série de décès dans l'East End, reprit Holmes après m'avoir dûment renseigné sur les complexités de son métier hors du commun.

Nous en étions tous deux à notre troisième verre, et je commençais à éprouver, bien qu'à contrecœur, une certaine affection pour l'homme assis face à moi. Si impertinent et corrosif qu'il fût, je pressentais qu'un cœur noble battait dans ce corps maigre et nerveux, et je me savais en présence d'une puissance du bien. Qui plus est, il n'avait pas mauvais goût en matière de cognac, à en juger par le Boutelleau que nous étions en train de boire.

— Malheureusement, admis-je, je ne me tiens pas au courant des nouvelles, ces derniers temps. Je suis... préoccupé.

— La presse à sensation en a fait ses choux gras. Voyez par vous-même.

Il me lança un journal prélevé sur une petite pile posée par terre, près de son fauteuil. Il s'agissait d'un numéro d'*Illustrated Police News* qui datait d'un mois ; la vue de la manchette me fit ricaner.

— Je n'aurais pas cru que vous étiez homme à lire ce genre de sornettes, M. Holmes. Ces journaux s'adressent au fond du panier, à un lectorat irrémédiablement assoiffé de sang et de scandale.

— Et cependant, *Police News*, *Famous Crimes*, *Police Budget* et leurs semblables s'avèrent une ressource inestimable pour quelqu'un comme moi. Ils couvrent les crimes et méfaits que les périodiques plus intellectuels ont tendance à fuir. De bien des manières, ils brossent un portrait plus authentique de la vie britannique – violente, fruste, parfois scandaleuse – que les quotidiens grand format. En tout cas, pour un penny par semaine, c'est un investissement que je suis disposé à faire. Ouvrez en page deux, si vous le voulez bien, et lisez le deuxième article important.

Il s'agissait d'un court texte intitulé « Découverte d'un autre corps décharné ! » :

C'est une vision sinistre et épouvantable qui s'est offerte aux riverains de Tarling Street, le matin du 3 novembre, à Londres. On a trouvé le corps allongé d'un homme, dans une arrière-cour, en contrebas d'un passage menant à une pension de famille sise dans la rue en question. Le cadavre était flétri et ratatiné d'une façon qui suggère une extrême privation de nourriture. Il a été identifié par les gens du quartier qui l'ont découvert comme étant le corps d'un vagabond juif tristement célèbre dans les environs, et à qui l'on donnait le sobriquet de Simeon le Simplet. On ne connaît pas d'autre nom à cet individu. On attribue la cause de la mort de Simeon à une crise cardiaque

provoquée par une malnutrition chronique. Cela semble logique au vu de son existence itinérante et de son absence d'emploi rémunéré, mais ne concorde pas avec des témoignages fiables selon lesquels à peine quelques jours auparavant, il était apparu en assez bonne santé et relativement bien nourri pour un indigent, et ce, grâce aux bons soins d'un boulanger local, lui aussi israélite, qui avait pour habitude de lui donner une miche de pain de temps en temps.

Ce décès porte à quatre le nombre total de cadavres retrouvés dans le voisinage et dans le même état de maigreur anormale. Autre fait troublant, le visage des victimes est systématiquement figé dans une expression qui, aux dires de plus d'un témoin, traduit une « extrême terreur ».

On n'a établi aucun lien entre les victimes en dehors de leur état d'important décharnement. Cependant, on peut se demander si les décès ne seraient pas à rapprocher des étranges « ombres » aperçues dans les environs de Shadwell, principalement autour de Cable Street, St George Street et Cannon Street. En effet, ces quelques derniers mois, les habitants du quartier affirment voir la nuit des taches sombres qui paraissent se déplacer d'une façon fort peu naturelle et qui suscitent des sensations d'affaiblissement et d'effroi chez quiconque les approche. Il est impossible d'écarter purement et simplement ces témoignages, quelque improbables et extraordinaires qu'ils soient, dans la mesure où les descriptions de ces « ombres » et de leurs effets sur ceux qui les voient varient peu d'une déposition à l'autre.

Se pourrait-il que les ombres susmentionnées relèvent de quelque influence maligne régnant sur les rues de Shadwell et de ses environs, et prenant la vie des habitants ? On en est réduit à des spéculations.

L'article s'accompagnait d'une illustration soigneusement imprimée qui montrait à quoi pouvait avoir ressemblé la dépouille mortelle de Simeon le Simplet. L'artiste l'avait représenté squelettique, comme un fagot de brindilles enveloppé dans des haillons, sans oublier de donner à son visage cette fameuse expression d'« extrême terreur », expression qui trouvait son écho sur les visages du petit attroupement de badauds dessinés en arrière-plan, yeux écarquillés, bouche bée, recroquevillés, à mi-chemin entre sinistre fascination et évanouissement.

— Alors ? intervint Holmes. Qu'en dites-vous ?

— Personnellement, je pense qu'il s'agit simplement de la classique tragédie du vagabond qui périt par une froide nuit de fin d'automne. Ce Simeon le Simplet ne devait pas avoir une constitution des plus

robustes. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il ait brusquement succombé à un arrêt cardiaque. Je suis certain qu'il arrive la même chose presque toutes les nuits, quelque part dans le pays, à quelqu'un qui a le même genre de vie que lui.

— Je vous l'accorde, mais que faites-vous de son émacement ?

— Quoi, son émacement ?

— Ne trouvez-vous pas singulier que le corps fût si ratatiné ? Surtout alors que Simeon est censé avoir été en forme avant sa mort.

— Nous n'avons que la parole d'un ou deux riverains pour le garantir. Par ailleurs, vous impartissez à ce journaliste une exactitude qui ne semble pas en accord avec le bâclage de son travail et la nature du journal pour lequel il écrit. Prenez cette expression d'« extrême terreur », par exemple. C'est une idée fausse répandue sur les cadavres. J'ai vu bien des morts dont on pourrait dire qu'ils avaient le visage horrifié, alors que je savais la personne décédée paisiblement dans son sommeil. Le rictus de la bouche est une conséquence normale de la rigidité cadavérique ; il donne parfois l'illusion que le mort hurlait. De plus, la peau se tend et se rétracte *post mortem* à cause du dessèchement, ce qui a pour effet de retrousser les lèvres sur les dents et d'écarter les paupières. Pour le profane, cela pourrait signifier que le défunt a connu la terreur dans ses derniers instants, mais tout cela est parfaitement naturel, faites-moi confiance. Une simple phase initiale du processus de décomposition.

— Je m'incline devant votre expertise professionnelle, docteur, fit Holmes. Je suppose que vous réprouvez aussi les deux derniers paragraphes ?

— En ce qui les concerne, répliquai-je, il serait facile d'écarter ces histoires de sinistres « ombres mouvantes » comme de simples âneries superstitieuses.

— Je distingue une certaine hésitation dans cet aveu.

— Non. Non. Vous vous trompez complètement.

— Vraiment ? (Il me regarda d'un air soupçonneux.) « Il serait facile d'écarter... » Ce n'est pas ce que j'appelle un rejet complet. C'est comme si vous me disiez ce que vous pensez que je dois entendre, plutôt que ce que vous avez envie de dire.

— En ce cas, vous m'avez fort mal compris.

Holmes resta coi un moment, puis opina.

— Je n'insisterai pas. En l'occurrence, je suis moi aussi d'avis qu'il s'agit, comme vous le dites, d'âneries superstitieuses. L'étuve de l'East End est un terrain propice pour les légendes et autres rumeurs fantasmagoriques. Des vampires qui hantent les toits, des spectres qui traînent aux carrefours où des criminels furent jadis pendus, des êtres humanoïdes aux yeux flamboyants, capables de faire des bonds de kangourou, et autres absurdités du même genre. On dirait que la vie

des gens est incomplète, sans un peu de fantaisie ; et l'attrance malade pour ces sottises nébuleuses est alimentée par des journaux comme celui que vous tenez, et qui voient leur circulation augmenter chaque fois qu'ils y accordent un peu plus de crédit et de colonnes. Non, le monde est juste assez grand pour nous, Watson, conclut-il sur un ton péremptoire. Inutile d'y ajouter des fantômes.

Je remarquai qu'il avait abandonné « docteur » pour m'appeler par mon seul nom de famille, signe que nous progressions sur le chemin de la cordialité. Par réflexe, je lui rendis la pareille.

— Si nous mettons de côté les aspects surnaturels de l'affaire, Holmes, que nous reste-t-il ? Quatre personnes qui meurent dans des circonstances superficiellement similaires, dans un coin de Londres tout à fait surpeuplé, et où maladies et débauche sont monnaie courante. Je ne suis toujours pas convaincu qu'il ne s'agisse pas tout simplement d'une sinistre coïncidence. Et Stamford aurait quelque chose à voir dans tout cela ?

— Vous n'avez pas encore entendu toute l'histoire, répondit Holmes. Écoutez patiemment, après quoi vous me donnerez votre verdict.

LES QUATRE DÉCÈS

Holmes s'enfonça dans son fauteuil et commença son compte-rendu.

Le premier décès lui avait complètement échappé, dit-il. Il ne l'avait pas remarqué malgré le sérieux avec lequel, depuis environ trois ans qu'il s'était établi comme détective conseil, il fouillait les journaux à la recherche de reportages sur des morts inexpliquées et sortant de l'ordinaire. C'est seulement à partir du deuxième qu'il repassa au peigne fin les numéros antérieurs en quête d'articles portant sur d'autres incidents du même type. Le premier corps était celui d'un colporteur qui vendait des épices et des fruits secs ; on l'avait trouvé recroquevillé sur le pas d'une porte de Juniper Road. La police avait déclaré que la victime était « dans un état précaire », mais n'avait pas explicitement évoqué le genre d'émaciement qui avait frappé Simeon le Simplet.

C'était en août. Le cadavre suivant avait fait surface un mois plus tard. Il s'agissait de l'un de ces gamins qui balayaient la chaussée sale devant les piétons qui souhaitaient traverser. Il avait à peine atteint l'adolescence. D'après les témoignages, il souffrait de tuberculose ou de quelque affliction débilitante et causant l'atrophie de la chair. Comme c'était un simple balayeur, il était évident que la maladie n'avait été ni diagnostiquée, ni soignée. Il avait supporté ses symptômes stoïquement, sans se plaindre, et ce, jusqu'à s'effondrer.

Octobre amena un troisième corps, celui d'une vendeuse d'allumettes, et l'opinion générale était qu'elle avait succombé à un empoisonnement au phosphore. Cette affliction particulière gâche généralement la vie de ceux qui travaillent dans les usines d'allumettes ; elle se caractérise par une nécrose maxillaire, un pourrissement de la mandibule qui provoque d'abord une chute de dents, puis des abcès. La nécrose se répand insidieusement, et est toujours fatale si on la laisse se propager. Il est vraisemblable qu'une personne qui se contente de vendre des allumettes au lieu de les fabriquer ne soit pas à l'abri de cette affection. Aussi, personne ne

s'étonna que le corps de la fille fût maigre comme un rail, criblé et évidé par la maladie.

— Alors, fit Holmes, quel est le point commun entre ces trois malheureux, Watson ? Qu'est-ce qui les relie entre eux ?

— Hormis qu'ils sont morts dans la solitude et le dénuement ?

— C'est un aspect du problème, mais quoi d'autre ?

Je réfléchis.

— Aucun d'eux n'était un pilier de la société, loin de là. C'était même le contraire.

— En effet. En effet ! (Holmes applaudit ; apparemment, il prenait plaisir à me voir manifester un iota d'intelligence.) Ils n'étaient rien. Un colporteur, un balayeur, une vendeuse d'allumettes ; des anonymes auxquels le citoyen moyen ne prête pour ainsi dire aucune attention. Je doute qu'un seul Londonien ait vu l'un d'eux quotidiennement et ait connu son nom.

— On peut en dire autant de Simeon le Simplet, en dehors de son nom.

— Mais son nom de famille était inconnu de tous. On l'appelait uniquement par ce surnom quelque peu désobligeant. Ces quatre personnes étaient le genre de gens devant lesquels on passe sans les remarquer... (Il prit l'air rusé.) Et dont le décès pourrait passer inaperçu.

Je consacrai quelques instants à méditer sur la question, comme Holmes le désirait sans doute. Il avait du plaisir à diriger la conversation, à m'entraîner dans son cheminement, à être mon Socrate tandis que j'étais son Platon. Je ne voyais aucun mal à lui donner satisfaction.

— Vous voulez dire que leur assassin les a spécialement choisis parce qu'il savait que leur mort ne ferait pas beaucoup de bruit.

— En résumé, c'est ce que je veux dire. Et les faits corroborent cette hypothèse.

Holmes reprit son récit ; les quatre victimes avaient été inhumées dans des tombes anonymes, à la fosse commune du cimetière municipal ; on leur avait accordé dans la mort le strict minimum de respect et de droits, tout comme ç'avait été le cas de leur vivant. Nul n'avait pensé à autopsier les corps. Nul n'avait envisagé que la cause des décès pût être autre chose qu'une maladie, déterminée ou non. Si les victimes avaient été un tant soit peu importantes ou connues, c'eût été une tout autre histoire. Mais qui pourrait s'inquiéter de la disparition d'un balayeur ? À qui pourrait bien manquer une vendeuse d'allumettes ?

La police elle-même n'avait pas réussi à relier les décès. La Métropolitaine semblait se contenter de les traiter comme des incidents distincts, isolés, et de négliger un détail révélateur : que les

quatre victimes paraissaient mortes d'une faim peu naturelle.

— Comment en aurait-il été autrement ? demandai-je. Nous avons établi qu'elles étaient toutes démunies et très probablement en mauvaise santé.

— Certes.

— En fait, la seule personne à avoir tiré les mêmes conclusions que vous, à savoir que les décès étaient liés, est l'auteur anonyme de l'article de *Police News*.

— Je peux vous révéler son identité, si vous voulez. Il est assis devant vous en ce moment même.

— Vous ? Bien sûr, je vous connais à peine, Holmes, mais je parierais à mille contre un que ce n'est pas vous.

— Et vous perdriez votre argent, ce que vous ne pouvez pas vraiment vous permettre après toutes vos parties de cartes malheureuses de ce soir, contra mon interlocuteur avec un sourire narquois. Sur mon honneur, je suis le journaliste dont vous avez si sévèrement contesté le style et l'exactitude. J'ai placé cet article moi-même en me faisant passer pour un pigiste néophyte. Les journaux comme *Police News* ne sont pas très pointilleux sur l'identité de ceux dont ils acceptent une contribution, du moment que cette dernière s'accorde à leur politique éditoriale consistant à offrir l'approche la plus sensationnelle possible sur un sujet.

— Mais pourquoi avez-vous tenu à faire publier cette histoire ? Et pourquoi rattacher les décès à ces rumeurs étranges sur les ombres, alors que vous venez vous-même de les taxer d'inepties ?

— J'y viens sous peu. Pour l'instant, laissez-moi pousser un peu plus loin mon récit.



Holmes l'admettait : sa carrière de détective conseil n'avait pas pris un départ éblouissant. Jusque-là, il n'avait eu qu'une poignée de clients, qui lui avaient apporté quelques « jolis petits problèmes » comme les meurtres de Tarleton, l'affaire de Vamberry le marchand de vin, la singulière affaire de la béquille en aluminium, et Ricoletti au pied bot et son abominable épouse. Il y avait aussi eu l'énigme nettement plus fascinante impliquant Reginald Musgrave, ancien camarade d'université de Holmes, et concernant un étrange cérémonial connu sous le nom de Rituel des Musgrave. Et comment pourrait-il oublier l'insolite aventure de la main momifiée dans le grenier du Gloucestershire ? Ces affaires lui avaient apporté les revenus nécessaires à l'entretien du corps et de l'âme, et lui avaient donné à penser qu'il avait raison de poursuivre dans la carrière qu'il

s'était choisie. Chaque enquête terminée avec succès était une nouvelle encoche à sa ceinture, une nouvelle plume à son chapeau, et laissait présager du meilleur pour la suite.

Cependant, elles étaient séparées par des périodes de jachère. Il s'était écoulé des semaines, et parfois des mois, sans qu'un visiteur vînt frapper à la porte de ses anciens appartements de Montague Street ; et quand il n'occupait pas son temps à poursuivre ses recherches scientifiques et à approfondir ses connaissances dans divers champs pratiques tels la canne de combat et un art martial oriental appelé *baritsu*, il était constamment en quête d'événements anormaux méritant une investigation. Quand les clients ne venaient pas à lui, il était son propre commanditaire et se donnait pour mission de résoudre des crimes qui n'intéressaient personne d'autre. Tout cela n'était que de l'entraînement, du grain à moudre.

Ainsi, après avoir appris dans les journaux de septembre la mort du balayeur et, le mois suivant, celle de la vendeuse d'allumettes, Holmes était remonté au mois d'août et avait découvert le décès du colporteur ; il avait subodoré un lien entre les trois, et qu'ils étaient le fruit d'une action humaine. Cela lui avait donné envie de creuser le sujet.

Ne disposant guère de pièces en dehors d'une poignée de courts articles, il avait décidé que la meilleure approche serait de repérer les lieux précis où l'on avait retrouvé les corps, puis de passer les environs au peigne fin à la recherche d'indices, et de glaner des informations en interrogeant les riverains. Il s'attela dûment à la tâche.

En apprenant que les décès étaient tous survenus dans le quartier de Shadwell, Holmes fut encore plus convaincu qu'ils étaient tous liés. En s'apercevant qu'ils avaient eu lieu à des intervalles d'un mois, il discerna la main de quelqu'un qui s'intéressait au calendrier. En déterminant que chaque mort tombait exactement la nuit de la nouvelle lune, il distingua un calcul rituel de la part de l'auteur des faits.

— La nuit la plus noire du mois, dis-je.

— Pour mieux dissimuler de sombres méfaits, ajouta-t-il.

— Les dates pourraient-elles, dans une certaine mesure, être liées à la démente, dont on dit qu'elle fluctue avec les phases de la lune ?

— La tradition veut que certaines formes de folie atteignent leur sommet de gravité quand la lune est pleine. C'est donc le contraire du cas qui nous occupe, l'autre extrémité du spectre. Nous sommes confrontés à un acte perpétré avec un rationalisme habile et froid.

À ce moment de l'enquête, on était déjà fin octobre, et la lune, qui déclinait rapidement, devait disparaître du ciel nocturne le 2 novembre. Conscient qu'il s'agissait de la date du prochain meurtre programmé – une date butoir s'il y en eut jamais – Holmes redoubla

d'efforts. Il se mit à traîner dans les rues et ruelles reculées de Shadwell sous diverses apparences. Il avait assidûment pratiqué le théâtre en amateur au cours de ses premières années d'université, et plusieurs critiques avaient fait l'éloge de sa capacité à s'immerger dans un rôle, à changer non seulement son visage et sa voix, mais aussi sa posture et la moindre de ses manières, de façon à rendre sa performance très vivante et absolument authentique.

— Je jouai consécutivement un Hamlet au teint frais, un Lear chenu, un Othello fulminant, dit-il, et pas un ne présenta la moindre ressemblance avec les autres. On me saluait comme le caméléon de la scène.

À Shadwell, en l'espace de cinq nuits, il était apparu sous les traits d'un marin décrépît, d'un ouvrier français, d'un prêtre italien, d'un affable pasteur non conformiste et d'une vieille chouette inoffensive. Il flânait, patrouillait, et faisait son possible pour dénicher des victimes potentielles afin de les protéger.

— Mais j'ai échoué, dit-il. À l'évidence.

— Simeon le Simplet.

— Il est passé entre les mailles de mon filet.

— Ne vous réprimandez pas. Vous étiez seul pour surveiller des milliers de personnes. Vous ne pouviez espérer les garder toutes à l'œil.

— Je sais, mais tout de même... (Il se renfroigna et poussa un soupir.) Je n'ai rien vu de fâcheux cette nuit-là. Le meurtrier, qui qu'il soit, a échappé à ma vigilance et a frappé de nouveau en suivant exactement l'emploi du temps prédéterminé, et moi, je n'ai pas pu l'en empêcher.

— Puis-je vous demander pourquoi vous n'avez pas impliqué la police ? N'êtes-vous pas allé leur faire part de votre théorie sur les décès afin de leur demander de l'aide ? L'ajout de plusieurs dizaines d'agents aurait rendu votre « filet » d'autant plus grand et d'autant plus serré.

— Ah, la police, fit Holmes. Il y a à Scotland Yard deux hommes avec lesquels j'ai forgé des liens prometteurs mais encore incertains : Tobias Gregson, et G. Lestrade. Je pense que « G » signifie Gabriel ; aussi n'est-il peut-être pas surprenant qu'il préfère s'en tenir à l'initiale. J'ai l'intention de cultiver ces relations pour en tirer avantage, car ces deux hommes font montre d'une intelligence visiblement supérieure à celle de leurs confrères... même si ce n'est pas très parlant étant donné la lenteur d'esprit du flicard moyen. De plus, il existe entre eux une rivalité excessive qui m'amuse. Mais pour répondre à votre question, j'ai essayé, et on m'a rabroué. Je savais que j'avais raison, mais pour la police, et selon les apparences, je n'avais, comme vous le dites, qu'une théorie. Et une théorie sans preuves

irréfutables pour la corroborer est aussi solide et crédible qu'une aile vaporeuse de fée.

Cependant, tout n'était pas perdu ; car le lendemain, après que l'on avait retrouvé et emporté le corps de Simeon le Simplet et que la clameur des badauds s'était apaisée, Holmes put se rendre sur les lieux et les fouiller consciencieusement. Il arpenta à quatre pattes l'arrière-cour, le passage et tout le terrain de la pension de famille en les scrutant avec une ténacité qui aurait fait la fierté d'un terrier. Résultat, il exhuma ce qu'il pensait avec certitude être un indice oublié par le tueur : un bouton de manchette en or enfoncé dans la boue entre deux pavés. Holmes savait que l'objet ne pouvait avoir été perdu là qu'au cours des douze dernières heures, le temps ayant été sec pendant une semaine avant cela. Il avait plu aux petites heures du matin du trois, mais jusque-là, la boue devait être dure, et le bouton de manchette n'aurait donc pu s'enfoncer de la sorte ; il serait resté posé à la vue de tous, et étant en or – vingt-quatre carats, pas moins –, il ne serait pas resté longtemps entre les pavés : un passant l'aurait ramassé et apporté chez un bijoutier ou un prêteur sur gages.

— Il ne l'aurait pas confié aux Objets trouvés du poste de police le plus proche ?

— À Shadwell ? C'est peu probable, Watson. Le bouton de manchette était à l'évidence la propriété d'un gentleman, et ne pouvait donc appartenir à un habitant de Shadwell. Et son propriétaire n'était pas un gentleman quelconque, mais un médecin.

— Et à quoi diable avez-vous vu cela ?

— Élémentaire, mon cher Watson, dit Holmes. (C'était la première et la dernière fois que je l'entendais prononcer cette phrase aujourd'hui célèbre.) Le bouton était formé de deux disques ovales reliés par une courte chaîne et, quand j'eus essuyé la boue dont il était souillé, je vis que sur l'un des disques était gravé le bâton d'Asclépios, symbole de votre profession.

Cela révéla à Holmes le métier de son suspect potentiel. Mieux encore, sur l'autre disque étaient gravées les initiales « V.S. »

— J'ai l'objet ici même, si vous voulez voir, dit-il.

Holmes alla prendre le bouton de manchette dans un tiroir de son bureau. Il était précisément tel qu'il me l'avait décrit, et me semblait être exactement le genre d'accessoire que Stamford était susceptible de porter, même si je ne pouvais jurer l'avoir jamais vu en arborer de semblables. Peut-être étaient-ils entrés en sa possession après qu'il avait obtenu son diplôme. J'imaginai aisément son père les lui décerner, comme un don d'un parent fier et aisé pour commémorer le diplôme de son fils.

Désormais, poursuivait Holmes, il savait qu'il recherchait un médecin dont les initiales étaient V.S. Il ne lui resta plus qu'à

consulter le registre des praticiens habilités, registre tenu par le Conseil Général à l'Éducation et à l'Enregistrement des Médecins. Après un petit moment passé à survoler la rubrique « S » de ce catalogue de trente mille noms, Holmes arriva sur Soho Square muni d'une liste, écrite à la main, regroupant une dizaine de personnes et leurs adresses professionnelles respectives. Il la réduisit en en excluant tous ceux qui habitaient à une distance trop importante de Londres, car il doutait que quiconque voulût s'imposer un trajet de cent cinquante kilomètres ou plus pour venir commettre un meurtre dans la capitale.

De cette façon, il limita la sphère de ses recherches à trois candidats, puis entreprit d'enquêter sur chacun d'eux en les traquant comme du gibier. Il parvint à éliminer un clinicien de Harley Street spécialisé dans les désordres de l'appareil digestif. L'homme en question avait la soixantaine et était frêle de corps et d'allure. Dans l'esprit de Holmes, le tueur était jeune et en bonne santé ; le genre d'homme à ne pas craindre d'affronter la jungle de l'East End où le danger rôdait au détour de chaque coin de rue, à l'affût des gens vulnérables ou peu méfiants. De la même manière, il écarta un résident en chirurgie de l'hôpital St Thomas, à Lambeth. Certes, il avait la petite trentaine et était à la fois bon golfeur et grand amateur de natation, et correspondait donc hautement à l'image que Holmes s'était représentée du coupable ; toutefois, il ne portait jamais de boutons de manchettes, préférant les chemises à poignets boutonnés.

Restait une seule possibilité, la plus probable de toutes : Valentine Stamford.

Depuis l'époque où je l'avais côtoyé à Barts, Stamford avait mené une vie dont on pourrait dire – doux euphémisme – qu'elle était en dents de scie. Il était resté à l'hôpital après mon départ, mais avait eu de plus en plus de démêlés avec l'administration. Il était devenu nonchalant dans son travail, venait de façon sporadique, et se montrait souvent irritable. Finalement, après qu'un patient à sa charge mourut d'une gangrène aux intestins à la suite d'une appendicectomie, le conseil des gouverneurs n'avait eu d'autre choix que de le congédier. La complication en elle-même n'avait rien d'inhabituel, mais sans doute ce décès avait-il fourni une bonne excuse pour le renvoi de Stamford.

Il est impossible d'affirmer que son addiction à l'opium avait déjà commencé à cette époque, mais selon toute apparence, cela semble probable. Le pavot, fit remarquer Holmes, pouvait ruiner un homme et détruire toutes les promesses de sa jeunesse aussi sûrement qu'une balle dans la tête.

Avec ce mauvais point dans les dossiers du Conseil Général des Hôpitaux, Stamford ne put retrouver de place dans les principaux

établissements agréés, et finit par exercer dans un hôpital bénévole rattaché à un hospice de pauvres de Mile End, St Brigid's House. Cette institution caritative prodiguait aux indigents des soins gratuits, financés par les donations et souscriptions de riches bienfaiteurs philanthropes. Le personnel, mal payé, était composé de médecins d'autres établissements qui venaient donner de leur temps libre, et d'employés à plein-temps qui avaient des moyens de subsistance indépendants – Stamford, par exemple, touchait une petite rente par l'intermédiaire d'une fiducie familiale – et pouvaient donc survivre malgré un salaire négligeable. St Brigid's House ne pouvait se permettre de faire la fine bouche en matière de recrutement, si bien que même un médecin en disgrâce était le bienvenu dans l'établissement.

À l'évidence, Stamford essayait de se racheter en continuant de soigner les malades, même si cela signifiait qu'il devait vivre dans des circonstances personnelles plus difficiles et travailler dans des conditions insalubres avec des patients à l'extrémité la moins enviable du spectre social, et dont les principales affections étaient le typhus, la tuberculose et les maladies vénériennes. Pourtant, l'opium n'avait sans doute pas perdu de son attrait ; et à présent qu'il était installé dans l'East End, il n'avait qu'à ouvrir la porte pour être tenté. La fumerie d'opium de Gong-Fen Shou n'était qu'à quelques pas de l'hôpital, et ce trajet, Stamford, à partir de là, ne le fit que trop fréquemment.

Holmes apprit tout cela de la bouche d'une infirmière de St Brigid, une Irlandaise avec un penchant pour la bière brune, et dont la langue se déliait un peu plus à chaque pinte qu'il lui apportait. Elle avait reconnu les signes d'une addiction à l'opium pour les avoir vus chez nombre de patients, et bien qu'elle eût à de nombreuses reprises essayé de persuader Stamford d'abandonner le narcotique, ce dernier avait fait la sourde oreille. La pipe à opium et les rêves enchanteurs qu'elle engendrait le tenaient en laisse aussi sûrement qu'un maître tenait son chien. Même s'il avait voulu échapper à cette laisse, le besoin physique et les affres de l'abstinence l'en auraient empêché.

En août, Stamford, qui avait quitté son poste à St Brigid, disparut. Holmes eut toutes les difficultés du monde à le retrouver, et consacra presque tout le mois de novembre à cette tâche ; mais enfin, alors que le mois allait rendre son dernier souffle, il le dénicha. Il habitait désormais un deux-pièces minable dans les combles d'une maison mitoyenne de York Road, maison dont l'arrière donnait sur la ligne de chemin de fer de Blackwall. Il n'en sortait que pour manger, passer retirer de l'argent à la banque, et se rendre chez Gong-Fen Shou.

— Dès lors, je le gardai sous étroite surveillance, expliqua Holmes. Je surveillais ses allées et venues, je traînais nuit et jour dans son sillage. La nouvelle lune arrivant à grands pas, je prévoyais de le

prendre la main dans le sac lors de son prochain méfait.

— Ce que vous auriez fait cette nuit, dis-je, si je ne vous en avais involontairement empêché.

— C'est un odieux coup du sort. La fille du pub aurait très certainement été sa cinquième victime, mais je n'en ai aucune preuve. Il l'importunait, aucun doute sur ce point, mais ne l'ayant pas directement vu lui faire du mal, je ne puis affirmer que ses intentions divergeaient de celles que les hommes ont habituellement envers les jeunes femmes de son genre.

— Elle n'a pas fini comme les quatre autres, c'est déjà quelque chose.

— Mais il y a peut-être une autre victime quelque part, Watson. C'est même probable. La nouvelle lune est là, et le Dr Stamford doit donc lui présenter son offrande, lui témoigner son respect, quel que soit le sens obscur de ses actes ; et ceci, même s'il doit avoir un jour de retard.

— Que fait-il à ses victimes ? demandai-je. Quel supplice leur inflige-t-il pour donner à leur cadavre une apparence aussi décharnée ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit Holmes. Je manque de données concernant le mode opératoire, encore que j'aie quelques idées sur la question.

— Vous ne voulez pas m'en faire part ?

— Pas encore.

— Mais alors, quel est le but de votre article dans *Police News* ? En quoi vous aide-t-il à atteindre votre objectif ?

— Ah ha. J'essayais de perturber Stamford, voilà tout. Il était persuadé de ne pas être inquiété pour ses crimes, sûr que personne n'avait repéré leur régularité. J'espérais qu'il lirait l'article, ou qu'il en aurait vent par l'intermédiaire d'une connaissance, et que cela le secouerait. Il en ressortirait plus maladroit, moins assuré. Cela pourrait même le pousser à agir précipitamment, ce qui signifie qu'il serait plus facile de le prendre en flagrant délit. Je ne suis pas certain d'avoir échoué sur ce point. La fille du pub, contrairement à ses cibles précédentes, était connue dans les environs. Elle avait des amis, si l'on peut parler ainsi des deux Lascars. Elle n'était pas tout à fait aussi solitaire et démunie que les autres et, de plus, il l'a dénichée en public, devant des dizaines de témoins. Cela sent l'imprudence ; une imprudence dont il n'avait encore jamais fait montre.

— Et les ombres dont vous parlez dans l'article ? Je suppose qu'il s'agit de pure fiction ?

— Oui et non. Au cours de mes pérégrinations aux quatre coins de Shadwell, j'ai plus d'une fois entendu parler d'elles. Il semble s'agir d'un récent ajout au folklore du quartier et, par conséquent, on en

parle souvent en vertu de leur nouveauté. Si je les ai incluses dans mon article, c'est simplement pour y ajouter de la couleur et du piment, et pour rendre le texte plus fascinant dans son ensemble, mais aussi plus attirant pour le rédacteur en chef. Il n'y a aucune corrélation entre ces ombres et les activités de Stamford, je puis vous l'assurer, surtout parce qu'il existe vraiment, contrairement à elles.

— Bon, et maintenant ? demandai-je. Je présume que vous allez continuer de poursuivre Stamford.

— Naturellement, mais pas cette nuit. Il est tard, et il s'est sans doute terré. S'il a un minimum de bon sens – et on ne peut nier qu'il est rusé –, il n'est pas rentré dans sa tanière. Il doit être ailleurs. Où, je n'en sais rien. Mais je retrouverai sa trace demain. Quant à vous, Watson, vous êtes excessivement fatigué.

Je ne pouvais le nier. Je fus incapable de retenir un énorme bâillement.

— Ou alors, vous vous êtes terriblement ennuyé.

— Pas du tout. Mais il est temps pour moi de rentrer. Nous approchons des 2 heures du matin, et ma chambre meublée de Norwood est assez loin d'ici.

— Pourquoi ne resteriez-vous pas pour la nuit ? Il y a une seconde chambre, et Mme Hudson tient à garder le lit fait, au cas où j'aurais un invité. C'est modeste mais confortable. Vous êtes plus que bienvenu. Je peux même vous prêter un pyjama.

Je n'avais pas très envie de tenter une sortie à une telle heure. Le cognac m'avait rendu embrumé et paresseux. Plus important : à la suite de mon échec à la table de napoléon, je n'avais plus d'argent pour une calèche. La seconde chambre me semblait tentante, aussi acceptai-je la proposition de Holmes.

Allongé sous les couvertures, je méditais sur les événements de la soirée et sur cet étranger dans la vie fantastiquement complexe de qui je m'étais aventuré. J'avais le sentiment d'être quelque explorateur qui aurait découvert par hasard un territoire inconnu, sans carte pour le guider. En même temps, dans cette petite pièce confortable, je me sentais tout à fait à mon aise, comme si j'avais été chez moi.

Je m'éveillai dans une délicieuse odeur de petit déjeuner et, entrant dans le salon vêtu d'une robe de chambre d'emprunt, j'y trouvai une dame trapue d'un certain âge et à l'air méticuleux, qui transférait le repas de son plateau à la table.

— Vous devez être Mme Hudson, fis-je.

— Et vous, le Dr Watson, répliqua-t-elle. M. Holmes m'a informée qu'il avait un invité de dernière minute répondant à ce nom. J'espère que vous avez bien dormi.

— Comme une souche, répondis-je.

J'en étais presque surpris. Les derniers temps, les nuits de sommeil complètes étaient devenues une denrée rare. Bien trop souvent, je me réveillais en sueur, le cœur palpitant, à cause d'un mauvais rêve, et me trouvais incapable de me rendormir. Manifestement, le cognac avait eu sur moi l'effet d'un sédatif ; mais c'était peut-être aussi la conséquence des épuisantes inquiétudes et escapades de la veille.

— Où est Holmes ? Il est encore au lit ?

— Oh non, fit Mme Hudson. Il est levé et sorti depuis longtemps. Je l'ai entendu franchir la porte d'entrée un peu après 7 heures.

Il était près de 9 heures.

— Savez-vous où il est allé ?

— Il ne m'en a rien dit. Il me tient rarement au courant. Il m'a juste laissé un mot pour m'informer de votre présence et me demander de vous servir en tout.

— Mais il va bientôt rentrer, dis-je. D'où le petit déjeuner.

— Non. J'ignore totalement quand il revient. Il a des horaires très particuliers. Je m'y suis habituée, à défaut de le supporter. Le petit déjeuner est pour vous.

— Pour moi ?

Je lorgnai le bacon frit, les œufs pochés, le toast beurré et le café fumant avec une avidité sans mélange. Sur le moment, je ne pouvais envisager meilleur moyen de commencer la journée.

— Oui, alors asseyez-vous et mangez tout, répondit Mme Hudson.

Je m'exécutai avec plaisir. Il y avait même un exemplaire du *Times* proprement plié près de mon assiette. Je goûtais au paradis.

Holmes entra alors que je terminais ma toilette dans la salle de bains, en me servant des affaires fournies par sa redoutable logeuse. Il m'apprit qu'il était allé à l'appartement de Stamford, sur York Road, afin de s'assurer qu'il avait raison de supposer que ce dernier n'était pas rentré de la nuit. C'était le cas. Parmi les autres locataires, nul ne se rappelait avoir entendu son pas dans l'escalier. Quant à l'appartement même, il était désert ; le lit était fait et n'avait pas été utilisé.

— Comment le savez-vous ? demandai-je. Pour le lit ?

— Mais très simplement, dit Holmes avec un haussement d'épaules désinvolte. J'ai croché la serrure de la porte de l'appartement pour aller jeter un coup d'œil.

— Vous avez... ? Mais enfin, c'est un délit, d'entrer par effraction chez les gens.

— Un délit se justifie dès lors qu'il participe d'une tentative pour déjouer un méfait beaucoup plus grave, Watson. Je suis sûr que vous le comprenez.

— Eh bien, oui, je crois. Mais tout de même...

— Le petit déjeuner a été agréable, j'espère ? m'interrompit-il en changeant de sujet aussi brusquement qu'un aiguilleur change l'orientation des rails sur un aiguillage.

— Très. J'ai mangé avec enthousiasme.

— La miette de pain restée collée à votre moustache en témoigne. Pour ma part, je n'ai pas encore mangé. Mme Hudson ! appela-t-il dans l'escalier. Deux harengs fumés et un œuf dur, je vous prie, vous serez gentille.

En attendant son petit déjeuner, Holmes glissa une main dans sa poche et en extirpa un bouton de manchette en or. C'était le jumeau de celui qu'il m'avait montré la veille au soir, et ce, jusque dans les gravures que portaient les deux disques.

— Holmes, fis-je, consterné. Vous n'avez quand même pas...

— Je le crains, rétorqua-t-il en posant le second bouton de manchette sur le bureau, à côté du premier. Il va falloir ajouter le vol à la liste de mes délits. Je l'ai trouvé sur la table de chevet du Dr Stamford.

— Bon, alors la messe est dite, il était sur le lieu de la mort de Simeon le Simplet, admis-je à contrecœur.

Une partie de moi s'accrochait bêtement à l'espoir que le Stamford que j'avais connu, cet étudiant canaille, n'avait pas dégénéré en un monstrueux meurtrier.

— Tout au moins, cela confirme qu'il a perdu son autre bouton de manchette là-bas, dit Holmes, même s'il a pu le perdre après, et pas

pendant le drame. Et s'il avait fait partie de la foule qui s'est massée pour voir le corps ? Si c'était là son seul lien avec cette histoire ? On ne peut rejeter ces possibilités sans les considérer.

— Cependant, vous n'avez pas l'air enclin à leur donner beaucoup de crédit.

— Je leur en accorde très peu. Les probabilités que Stamford soit coupable sont écrasantes.

Sur ce, on apporta son petit déjeuner. Peu de temps après qu'il se fut attaqué à ses harengs, on frappa à la porte du rez-de-chaussée. Nous entendîmes Mme Hudson aller répondre. Quelques instants à peine s'écoulèrent, puis elle entra vivement dans l'appartement et introduisit un homme de grande taille, au visage blanc, aux cheveux blond pâle, avec des mains épaisses et un air vaillant et capable.

— L'inspecteur Gregson, annonça Mme Hudson avant de se retirer.

Holmes, me rappelai-je, m'avait parlé d'un certain Gregson lors de notre conversation de la veille. C'était l'un des deux policiers qu'il classait légèrement au-dessus des autres, les meilleures bêtes du troupeau.

Holmes accueillit le fonctionnaire avec cordialité et l'invita à s'asseoir.

— Je vous demanderais bien si vous voulez prendre un café, mais à l'évidence, vous en avez déjà bu assez pour aujourd'hui.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Le café laisse des traces caractéristiques sur l'haleine, bien entendu, et j'en perçois fortement l'arôme sur la vôtre, ce qui me laisse penser que vous avez déjà bu au moins deux tasses, voire trois. Il y a aussi sur votre plastron une petite tache brune qui me semble relativement fraîche et a à coup sûr la couleur du café.

Gregson baissa les yeux sur le devant de sa chemise.

— Ah.

— Oui. Pour vous être renversé du café dessus, il faut certainement que vous en ayez abusé. La main commence à trembler quand la caféine s'implante. La tasse rate les lèvres. Il s'ensuit que l'on souille ses vêtements. J'aurais tendance à plutôt vous proposer un verre d'eau. Votre estomac vous en saura gré.

— Je ne préfère pas, si ça ne vous dérange pas, M. Holmes. (Gregson me regarda.) Je ne crois pas que nous nous soyons rencontrés. Monsieur... ?

— Dr Watson, répondis-je en lui serrant la main.

— Enchanté.

— Le plaisir est pour moi. À présent, et sauf votre respect, messieurs, je vais prendre congé. Vous avez à discuter d'affaires qui ne me concernent pas, et je ne veux pas m'imposer davantage à l'hospitalité de Holmes.

— Non, mon ami ! lança Holmes. Ne partez surtout pas. Sauf erreur de ma part, l'inspecteur est là pour m'entretenir de l'affaire même qui nous a occupés tous deux hier soir.

— Si vous parlez du Dr Valentine Stamford, intervint Gregson, alors oui, je viens pour ça.

— C'est précisément de lui que je parle.

— Comment le saviez-vous ?

— Stamford a été le principal sujet de notre dernière conversation, et je ne vois pas pour quelle raison vous viendriez me voir aussi urgemment et au saut du lit, sinon pour me faire part de quelque fait nouveau dans cette affaire. Vous ne m'avez encore jamais rendu visite. Vous ne venez pas, je pense, en tant que potentiel client. Il ne me reste donc qu'une seule hypothèse : c'est Stamford qui vous amène chez moi.

Gregson grogna.

— Oui, bon, je devrais m'habituer à vos déductions, à force, mais elles me paraissent toujours relever de la magie.

— Ce n'était pas vraiment une déduction, mais plutôt l'énonciation d'une évidence.

— Ce gars-là ne sait pas reconnaître un compliment, grommela Gregson à voix basse.

— Enfin, bref, reprit Holmes en faisant semblant de ne pas avoir entendu la remarque. J'espère que vous avez de bonnes nouvelles, que Stamford est sous bonne garde.

— En l'occurrence, oui.

— Hourra ! fit Holmes, transporté de plaisir. Vous ne pouvez savoir combien je suis content d'entendre cela. (Il se rembrunit.) S'il vous plaît, ne me dites pas qu'il a ajouté une cinquième victime à son tableau de chasse.

— Non. Pour autant que je le sache, cette série de meurtres que vous attribuez au Dr Stamford ne s'est pas allongée.

Holmes retrouva sa légèreté. Je fus frappé de voir combien il était d'un tempérament changeant, et passait facilement d'une humeur à l'autre. J'en conclus que ce devait être une conséquence de sa vivacité, de son agilité d'esprit.

— Alors raison de plus pour se réjouir, dit-il. Je vous en prie, éclairez-moi sur ce qui vous a amenés à l'arrêter. Dans quelles circonstances cela s'est-il produit ?

— C'est... euh, une situation quelque peu inhabituelle, expliqua Gregson. Il est très débraillé, et on ne peut pas dire qu'il soit en pleine possession de ses facultés. Nous ne sommes même pas tout à fait sûrs qu'il s'agisse bien du Dr Stamford. Nous avons trouvé dans son portefeuille des cartes de visite à ce nom, mais qui peut dire si le portefeuille est bien le sien ? Il a peut-être été volé, et son détenteur

actuel pourrait être pickpocket ou avoir profité d'une occasion pour le dérober. Quoi qu'il en soit, n'ayant jamais posé les yeux sur cet homme, et comme son comportement me paraît étonnamment obtus, j'ai pensé que le mieux, M. Holmes, serait que vous m'accompagniez au Yard pour confirmer qu'il est bien celui qu'il paraît être.

Ainsi, moins d'une demi-heure plus tard, nous nous trouvions au 4 Whitehall Place, dans les locaux de Scotland Yard. Avant de quitter Baker Street, j'avais à nouveau présenté mes excuses en proposant de ne pas assister à la procédure. Holmes, néanmoins, refusa catégoriquement. Il affirma que l'affaire Stamford nous concernait autant l'un que l'autre ; par ailleurs, si la situation était telle que Gregson nous l'avait décrite, on pourrait avoir besoin de l'avis d'un médecin. Plus j'ergotais, plus il se montrait inflexible, si bien que je fus obligé de céder. Je me sentis brimé, mais aussi flatté, voire un peu honoré. De plus, j'étais indéniablement curieux de revoir Stamford et de découvrir ce qui lui était arrivé entre la veille au soir et ce matin-là. Ce mystère me captivait. Et par-dessus tout, je n'avais rien d'autre à faire, et certainement rien de mieux.

Stamford était enfermé dans une cellule de détention provisoire au sous-sol du bâtiment. Nous entendîmes sa voix avant même d'être parvenus au long couloir froid et humide où s'alignaient les portes en fonte. Il émettait un flot de vocalises gutturales qui ressemblaient à peine à des mots, au grand dam des prisonniers des autres cellules qui hurlaient des imprécations parsemées de jurons pour l'inviter à la boucler et lui promettre de lui faire passer un sale quart d'heure à la première occasion.

— Il fulmine comme ça par intermittence depuis que nous l'avons arrêté.

— Et quand était-ce ? demanda Holmes.

— Vers 5 heures. Deux agents qui arrivaient à la fin de leur ronde de nuit l'ont pincé sur Aldgate. Il avait un comportement étrange, disent-ils ; il poussait des cris et essayait de se faire du mal. Ils l'ont maîtrisé, mais avec difficulté. Pour sa peine, l'un d'eux a écopé d'une fracture du nez.

Alors que nous approchions de la cellule, les cris de Stamford faiblirent jusqu'à cesser complètement.

— Dieu merci, fit une voix rauque dans la cellule d'en face. On a

enfin la paix. Pourvu que ça dure.

L'agent dont le travail consistait à surveiller les détenus et à escorter les visiteurs dans ce domaine souterrain produisit un impressionnant trousseau de clés et déverrouilla la porte. Il resta à l'extérieur de la cellule pendant que nous entrions tous.

Stamford était assis sur un lit de bois installé dans un coin, poignets et chevilles menottés. En le voyant, je ne pus m'empêcher de retenir mon souffle, car il n'avait presque plus rien de commun avec l'homme que j'avais rencontré la veille au soir ; d'ailleurs, si je ne l'avais pas croisé au pub, j'aurais pu ne pas reconnaître mon ancien camarade d'études.

Il était échevelé, avait l'œil fou, l'écume aux lèvres et un filet de morve qui pendillait à l'une de ses narines. Sa peau était devenue si pâle qu'elle en était presque grise, et ses habits étaient en lambeaux et trempés. Mon odorat m'apprit qu'il s'était souillé depuis peu, mais je fus encore plus frappé de découvrir les multiples abrasions et contusions qu'il portait au visage. Son front ressemblait à un puzzle bosselé d'hématomes bleus et noirs, et les éraflures sur ses joues indiquaient qu'il se les était griffées.

Holmes était à peine moins décontenancé que moi. C'était indéniablement Valentine Stamford, et c'est ce que nous affirmâmes tous deux à Gregson... mais il avait changé du tout au tout. En quelques heures à peine, un homme apparemment encore sain d'esprit s'était transformé en fou délirant qui nous semblait bon pour l'asile.

Il remarqua à peine notre présence dans sa cellule. Il regardait fixement ses mains en murmurant d'une voix grave.

— Ses blessures... ? demanda Holmes.

— Toutes infligées de ses propres mains, s'empressa de répondre Gregson. Enfin, presque toutes. Mes gars ont fait aussi doucement que possible étant donné les circonstances. Il a pu se faire une ou deux égratignures quand ils l'ont poussé dans le fourgon, mais les bosses et griffures notables étaient déjà là. Quand ils l'ont trouvé, il était en train de se frapper le front contre la pompe à eau d'Aldgate. Il n'aurait pas fait autrement s'il avait voulu se faire exploser le crâne. Alors, quand ils l'ont réprimandé, il s'est mis à se griffer le visage. Les agents pensent qu'il essayait peut-être de s'arracher les yeux.

Je frissonnai.

— C'est épouvantable. À votre avis, Holmes ? Pensez-vous qu'il souffre des symptômes du sevrage de l'opium ?

— C'est votre opinion, Watson ?

— Je ne suis pas expert en la matière, mais c'est au moins une explication plausible. Normalement, il y a des tremblements, des convulsions des membres, une sudation excessive, des hallucinations. Mais je crois qu'il peut se produire des réactions plus extrêmes, et que

nous en sommes témoins en ce moment même. Il me faudrait consulter ce qui a été écrit sur le sujet pour vous donner un diagnostic plus fiable, mais...

Je haussai les épaules pour montrer que j'avais fait de mon mieux pour me prononcer sur le sujet.

Holmes acquiesça.

— Vous vous révélez être un compagnon des plus utiles. Je commence à penser que notre rencontre était tout à fait providentielle. Peut-être...

Il ne put finir sa phrase, car tout à coup, Stamford se leva d'un bond avec un bruit de chaînes et recommença à hurler.

— *Fhtagn ! Ebumna fhtagn ! Hafh'drn wgah'n n'gha n'ghft !*

Holmes, Gregson et moi fîmes involontairement un pas en arrière.

Les yeux exorbités, dans une gerbe de postillons, Stamford répéta son exclamation incompréhensible :

— *Fhtagn ! Ebumna fhtagn ! Hafh'drn wgah'n n'gha n'ghft !*

— Qu'est-ce donc ? fis-je dans un souffle. S'agit-il seulement d'une vraie langue ?

— Aucune idée, répondit Gregson. Il a passé la matinée à débiter le même charabia. Quelqu'un pensait que c'était peut-être un dialecte de Cornouaille, ou du gaélique. Quelqu'un d'autre a pensé à du gallois, mais j'ai fait venir notre résident réfugié du Pays de Galles, l'inspecteur Athelney Jones, pour qu'il écoute ça, et il a dit que ce n'en était pas.

Une fois de plus, Stamford émit la même suite de sons, puis il recommença, encore et encore, sans s'arrêter. Répétés en boucle, les mots prenaient l'insistance rythmique d'une psalmodie ou d'une incantation. J'eus du mal à ne pas me boucher les oreilles. Leur formulation avait quelque chose d'étrangement familier. Ils titillaient en moi le souvenir d'un incident que j'avais essayé à toute force d'oublier. Je sentis monter dans ma poitrine un effroi qui me soulevait le cœur. Je perçus une odeur de poussière et d'humidité antiques. Ma peau se couvrit de chair de poule, comme à proximité de murs taillés dans de la roche souterraine glacée. J'entendis des voix perdues dans des échos caverneux, et entrevis une peau écailleuse, des pupilles fendues, des langues fourchues jaillissant brièvement...

Oh, seigneur, c'était effectivement une langue, et une que je ne connaissais que trop bien et que j'aurais reconnue plus tôt si je n'avais pas fait, pendant des mois, mon maximum pour l'oublier. Ce n'était pas la première fois que ce genre de sombres syllabes coagulées s'insinuait dans mes oreilles. C'était comme si l'on enfouissait une pelle dans mon esprit pour exhumer l'horreur qui y était enterrée.

— Watson ? Watson !

La voix de Holmes, parfaitement claire, pleine d'inquiétude,

retentit par-dessus celle de Stamford.

— Mais enfin, qu'avez-vous, mon vieux ? Vous êtes blanc comme un linge.

Il tendit la main et m'agrippa par l'épaule pour me maintenir droit. Sans cela, j'aurais fort bien pu m'évanouir. En l'occurrence, sa poigne – qui était puissante, exceptionnellement, et même douloureusement puissante – me fit revenir à moi. Mes pensées se reconcentrèrent, et la vague de vertige qui m'avait submergé reflua. J'étais de nouveau moi-même.

Cependant, j'avais encore la nausée, et mon cœur battait toujours la chamade.

— Ça va, dis-je en écartant la main de Holmes. Ça va, je vous assure.

Puis, pour moi-même, j'ajoutai :

— Une balle jezaïl. C'est tout. Une balle de fusil jezaïl.

— Arrêtez ! s'écria Gregson en s'élançant. Ne faites pas ça !

Ma vision redevint nette à temps pour voir quelque chose qui me restera jusqu'à la fin de mes jours. Encore maintenant, près de cinquante ans plus tard, je puis me remémorer cette image comme si elle datait d'hier. Entre-temps, j'ai été exposé à bien des visions d'horreur, et j'attribue plusieurs de mes cheveux blancs à ces expériences ; mais celle-ci, en particulier, est gravée plus profondément, plus inéluctablement que la plupart des autres.

Holmes et Gregson, tous deux distraits par ma crise aussi bizarre que soudaine, avaient cessé de faire attention à Stamford. Ce dernier, souhaitant tirer profit de leur distraction temporaire ou décidant peut-être simplement que le moment était venu de faire ce qu'il comptait faire depuis le début, pencha la tête sur son avant-bras...

... et entreprit de le mastiquer.

Ses dents s'enfoncèrent profondément dans la peau molle et, d'un mouvement conjoint du cou et du bras, Stamford parvint à s'arracher un gros morceau de chair. Alors même que le sang commençait à couler, il recracha ledit morceau sur le sol et porta de nouveau le membre à la bouche pour élargir la blessure.

C'est alors que Gregson passa à l'action, mais il arriva trop tard. Cette fois, Stamford avait entre les dents des tendons et des veines, et notamment les artères radiale et cubitale. Il tira, rongea, sectionna les deux. Gregson s'efforça de lui retirer le bras de la bouche, mais ne parvint qu'à aider Stamford à parachever son effroyable automutilation. Le sang jaillit en épaisses giclées pulsátiles des tubes caoutchouteux grossièrement coupés, et Stamford contempla son œuvre avec un mélange de stupeur et d'émerveillement dans le regard. Sa bouche ensanglantée était ouverte sur un sourire étrangement serein.

— C'est terminé, dit-il sur un ton qui ressemblait à un soupir. J'en ai fini. Je suis en paix, maintenant.

Il se laissa tomber en arrière sur le lit. Je me précipitai à son secours. Je défis ma cravate, l'enroulai autour de son biceps et fis un nœud serré. Le garrot de fortune ferma l'artère brachiale, dont dépendaient les deux autres.

Le sang continua de couler à flots des bords de la déchirure même. Malgré ma certitude que la blessure que Stamford s'était faite lui serait fatale, je ne pouvais rester planté sans rien tenter pour le sauver.

Il entra en état de choc. Son corps fut parcouru de tremblements qui s'aggravèrent pour devenir des spasmes. Je le giflai.

— Stamford, l'encourageai-je. Stamford, restez avec nous. Restez conscient. Ne vous évanouissez pas.

Cependant, sa pression sanguine chutait, et sans ma trousse médicale, je ne pouvais lui injecter de stimulant. J'étais aussi dans l'impossibilité de panser la plaie avec un tampon de coton et des bandages carbolisés. Pour garantir une issue positive, j'aurais dû employer l'une ou l'autre méthode, voire les deux, dans les quelques minutes suivant l'accident ; mais Stamford ne disposait pas d'autant de temps.

Il posa le regard sur moi et, d'une voix blanche, dit :

— Vous êtes un gars bien, John Watson. C'est ce que j'ai toujours pensé. Ce bon vieux Watson, si solide. Watson qui fait toujours les choses dans les règles. Je regrette que nous n'ayons pas pu être plus amis. (Il jeta un coup d'œil au garrot improvisé.) Merci pour ça. Un bel effort, bien que futile. En échange, un conseil. Oubliez Shadwell. Tenez-vous à l'écart du quartier. N'y retournez jamais. Il y a là-bas des forces à l'œuvre... Des hommes qui veulent être plus que des hommes... Ils fraient avec les Grands Anciens. Ils cherchent le pouvoir là où ils ne devraient pas le chercher, et s'ils arrivent à leurs fins, que Dieu nous vienne en aide. Que Dieu... nous aide... tousssss...

Sa voix faiblit. Ses yeux se troublèrent. Sa respiration crépita dans sa gorge.

Il nous avait quittés.

— Eh bien ça alors..., fit Gregson. (Les jointures des doigts pressées contre le front en signe de perplexité, il contemplait la dépouille sans vie de Stamford.) Personne... personne ne voulait que ça se termine ainsi.

— Personne à part Stamford, remarqua Holmes. Il lui a fallu de la volonté pour faire ce qu'il vient de faire. Une détermination de fer.

— Il devait être complètement fou.

— Ou terriblement sain d'esprit. Ne l'avez-vous pas entendu, à la fin ? Ce qu'il a dit à Watson ? C'étaient les paroles d'un homme tout à fait lucide. On aurait dit qu'un brouillard venait de se lever, et que, dans ses dernières secondes d'agonie, il voyait tout avec une parfaite clarté.

— Vous en êtes bien sûr ? demanda Gregson. Moi, je n'ai entendu que des divagations. Enfin, les « Grands Anciens » ! Qu'est-ce que c'est que ça ? « Oubliez Shadwell ». « Des hommes qui veulent être plus que des hommes ». Vous appelez ça de la lucidité, moi j'appelle ça de la démente.

— Messieurs, dis-je sèchement, un homme vient de mourir. Quelqu'un que je connaissais. J'aimerais que vous ne procédiez pas tout de suite à l'analyse scientifique de son état mental et qu'à la place, ne fût-ce que pour un instant, vous témoigniez un peu de respect à un mort.

Contrits, Holmes et Gregson s'excusèrent.

Je ne les aurais peut-être pas rudoyés de la sorte si je n'avais pas été aussi tourneboulé par la tournure des événements. Entre l'utilisation par Stamford de cette langue insolite, son suicide atroce et son sérieux avertissement, mes nerfs étaient mis à rude épreuve.

Le fait que je n'eusse pas réussi à le garder dans le monde des vivants aggravait mon agitation. Il m'avait glissé entre les doigts comme de l'eau.

— Vous avez raison, bien entendu, Watson, dit Holmes. Nous nous sommes montrés insensibles. (Il tira la couverture de crin gris de sous

Stamford, l'étala sur son corps et lui en recouvrit le visage.) Voilà. Inspecteur ? Allons dans votre bureau pour nous servir un verre de whisky réparateur. Watson en a besoin et, moi-même, je n'aurais rien contre.

— Du whisky ? Je n'en...

— La flasque qui forme une bosse dans la poche gauche de votre veste. Elle ne contient quand même pas du sirop de citron vert, si ?

Nous nous trouvâmes bientôt réunis autour du bureau de Gregson, bureau sur lequel s'entassaient les dossiers. La bannette des affaires en cours débordait ; celle des affaires classées était presque vide. Si Gregson avait tendance à être plus occupé que l'inspecteur moyen, c'était surtout parce qu'il se montrait plus pointilleux que ses pairs, plus enclin à retourner chaque pierre, à explorer chaque hypothèse dans une enquête.

Quelques gorgées de whisky m'aidèrent à reprendre du poil de la bête, mais je restai hébété et détaché tandis que Gregson et Holmes discutaient des conséquences de la mort prématurée de Stamford. Pour l'inspecteur, la question était réglée. Si Stamford était responsable des meurtres comme l'affirmait Holmes, son décès sonnait le glas de sa campagne homicide. Gregson se voyait comme un homme consciencieux, aimant à considérer un problème jusqu'à sa conclusion ; mais à coup sûr, dans ce cas précis, l'affaire s'était bouclée d'elle-même bien proprement, et ne nécessitait pas davantage d'attention. Un tueur se trouvait désormais dans l'incapacité de tuer de nouveau, et même s'il n'avait pas été jugé et n'avait pas subi la juste rétribution de la justice britannique, l'issue n'était pas très différente de ce qu'elle eût été, dans la mesure où l'on n'avait jamais vraiment douté de sa culpabilité.

— Cela dit, ajouta-t-il, cette affaire va donner lieu à une paperasse infernale. J'espère pouvoir compter sur vous deux pour déclarer sous serment que le Dr Stamford s'est suicidé et n'est pas mort de violence policière. C'est exactement le genre d'affaire sur laquelle les réformateurs libéraux vont se jeter pour s'en servir contre la police, si je ne m'y prends pas correctement.

— Pensez-vous vraiment que l'affaire soit close, inspecteur ? demanda Holmes.

— Elle ne l'est pas ? On dirait, pourtant. Si l'on prend votre propre conception suivant laquelle le Dr Stamford est un tueur récidiviste, et que l'on y ajoute l'absence de nouvelle victime à Shadwell, la conclusion n'est-elle pas évidente ?

— Il reste des questions sans réponse.

— Par exemple ?

— Comment Stamford a-t-il commis ses crimes ?

— Vous voulez dire quelle méthode a-t-il utilisée pour se

débarrasser de ses victimes ? L'affamement, non, à en juger par l'émaciement des corps ? Cela me paraît assez simple.

— Je vois. Vous êtes en train de dire qu'il les retenait en captivité sans eau ni nourriture jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Gregson écarta les mains.

— Ne trouvez-vous pas la supposition logique ?

— « Supposition logique », de mon point de vue, est un oxymore. Ces mots n'ont même pas leur place dans la même phrase. Mais analysons tout de même ce que vous avancez.

— Oh, bon sang, grommela Gregson avec la lassitude de celui qui sait qu'il va assister à la dissection froide et impitoyable de son idée toute fraîche.

— Combien de temps faut-il pour faire mourir quelqu'un de faim ? Je dirais deux semaines. Êtes-vous d'accord, Dr Watson ?

— Cela dépend fortement de l'état général dans lequel se trouvait la personne avant qu'on l'affame, répondis-je, mais en effet, il faudrait à peu près deux semaines pour que la victime meure de l'insuffisance catastrophique d'un organe ou d'un infarctus du myocarde. Trois tout au plus si elle était forte ou avait d'importantes réserves de gras dans lesquelles puiser.

— Stamford aurait donc été obligé de sélectionner et d'enlever chacune de ses victimes bien en avance, puis de cacher le malheureux ou la malheureuse quelque part sans eau ni nourriture, et d'attendre que la nature suive son cours. Cela ne s'accorde pas avec la précision de son calendrier. Tous les cadavres ont été découverts le matin suivant la nuit de la nouvelle lune. Comment pouvait-il être sûr que ses victimes meurent au bon moment ? C'est d'autant plus impossible que la mort par affamement, comme nous l'avons établi, est une fête mobile.

— Il les retenait captives, les affamait, pour ensuite les tuer lui-même, rétorqua Gregson. L'inanition les rendait faibles et fluettes, et Stamford finissait le travail de ses propres mains quand il le fallait.

— Et ainsi, il satisfaisait aux contraintes de son calendrier lunaire. Très bien. Je vous accorde ce point, inspecteur. (Gregson s'inclina avec une certaine élégance, mais avec davantage de moquerie.) Si un coroner avait autopsié les corps, il aurait pu déterminer s'ils avaient connu une fin violente. Il y aurait eu des traces visibles de strangulation, par exemple, ou d'étouffement.

— Il y a leur « extrême terreur », plaça Gregson. Cela semble suggérer que les décès sont survenus brusquement, et qu'ils étaient rien moins que paisibles.

— Je vous renvoie à Watson sur cette question.

Je regalai Gregson avec le discours sur les premiers effets de la décomposition que j'avais déjà servi à Holmes.

— Qui plus est, ajouta Holmes, l'affamement aurait pu conduire à la mort prématurée des victimes. Et si l'une d'entre elles avait expiré, disons, au premier jour de sa captivité ? Stamford aurait dû, malgré sa décomposition progressive, garder le corps jusqu'à la date désirée, cette date si importante d'un point de vue astronomique, astrologique ou pratique. Pour autant que je le sache, tous les cadavres étaient frais. Je suis certain que s'il y avait eu des signes de gonflement, de décoloration de la peau ou de putréfaction, on l'aurait remarqué et cela aurait été dit. L'odeur, à elle seule, aurait attiré l'attention sur le fait que le corps avait commencé à se décomposer.

— Alors il a eu de la chance en la matière, dit Gregson. Les victimes ont toutes survécu le temps qu'il fallait.

— Certes, mais il me reste à percer dans la coque de cette thèse de l'affamement forcé un trou qui la coulera net. Le Dr Stamford cherchait sa prochaine victime pas plus tard qu'hier soir.

— Je l'ignorais.

— Je ne vous l'ai pas dit, aussi ne puis-je vous en vouloir de votre ignorance.

Holmes résuma brièvement nos faits et gestes au pub de Shadwell et après. Il prit soin de ne pas révéler que j'avais joué, et laissa entendre sans le dire explicitement que nous filions Stamford ensemble depuis le début. Je lui adressai un discret signe de tête pour le remercier de son tact.

— Mais, fit Gregson, peut-être avait-il déjà sa victime sous la main, morte et ligotée, pour cette nouvelle lune. Peut-être cette fille dont vous êtes le sauveur devait-elle devenir sa sixième victime.

— Dans ce cas, il l'aurait enlevée beaucoup trop tôt, non ? contra Holmes.

Gregson secoua la tête, vaincu.

— Quoi qu'il en soit, M. Holmes, l'affaire me semble classée. Quelle qu'ait été sa méthode, Stamford les a tués, et il ne recommencera plus. Si vous souhaitez poursuivre les recherches pour élucider ces petites questions annexes, je vous en prie, allez-y. Vous avez ma bénédiction. Personnellement, je me concentrerai sur les nombreuses autres affaires auxquelles mon temps est consacré. (Il tapota l'une de ses piles de dossiers, tel un père caressant distraitemment la tête de l'un de ses bambins.) Mais tenez-moi au courant de vos progrès.



La journée était très ensoleillée, l'air aussi froid que le ciel était bleu. Holmes et moi marchions en direction de l'est sur l'Embankment,

pendant que la Tamise, sur notre droite, s'écoulait, lisse et peu attirante, et que les calèches, à notre gauche, passaient avec fracas dans les deux sens. Nous tournâmes vers Trafalgar Square et, de là, gagnâmes Oxford Street. Et pendant tout ce temps, Holmes resta perdu dans ses pensées, qu'il rumina en silence. Je sentais qu'il me rabrouerait sans ménagement si je faisais seulement mine de faire irruption dans sa réflexion ; aussi me retins-je. J'avais déjà jaugé l'homme.

En ce début de période de l'Avent, les boutiques d'Oxford Street paraient gaiement en prévision de Noël. Presque toutes les vitrines étaient des merveilles scintillantes. Elles attiraient comme des aimants les enfants qui passaient, ainsi que leur mère, leur nourrice ou leur gouvernante. La marchandise en exposition était festonnée d'ouate pour imiter de la neige, des arbres étaient ornés de boules, de bonbons, de guirlandes et de chaînes de papier, et des mannequins de cire représentaient des anges, des elfes qui fabriquaient des jouets, et ce bon vieux Père Noël en personne. Une fanfare qui déboula sur Oxford Circus enchaîna, tout en marchant, les chants de Noël et autres morceaux de saison. La circulation n'était pas dense au point de noyer les musiciens sous le fracas des roues et des sabots. Partout l'esprit festif abondait. Pourtant, il n'atteignit ni Holmes ni moi. C'était impossible à cause de l'horrible suicide de Stamford et parce que nous avions connaissance de ses crimes.

— Watson, fit enfin Holmes alors que nous prenions au nord par Marylebone, je n'ai pas l'intention de vous demander pourquoi vous vous êtes figé de la sorte dans la cellule de Stamford, quand il s'est mis à parler dans cette langue étrange.

— J'apprécie.

— Il semble que vous ayez des secrets que vous préférez garder pour vous, et je n'ai pas à y fourrer le nez. Je me limiterai à dire que, quels qu'ils soient, ils doivent être intimidants, pour avoir un tel empire sur un homme aussi solide que vous. Peut-être un jour jugerez-vous bon de vous en décharger sur moi.

— Peut-être.

— En attendant, je ne vous oblige pas à poursuivre avec moi l'enquête sur ces meurtres. Je souhaiterais cependant vous demander si vous voulez au moins envisager de m'aider dans un autre domaine, à savoir rester locataire du 221B. J'aime beaucoup cet appartement. Il me convient, et je veux le garder, mais je suis en ce moment plus impécunieux que je le souhaiterais, et votre aide financière en tant que colocataire me serait d'un secours inestimable.

— Vous êtes en train de me demander si je veux m'installer avec vous et partager le loyer.

— Voilà.

— En ce cas, pourquoi ne pas tout simplement le dire ? J'en serais très heureux, Holmes. Mon logement actuel est loin d'être aussi confortable que le vôtre, et est de surcroît moins bien situé. De plus, il semble que nous nous entendions. Si vous avez de mauvaises habitudes, je suis sûr que je saurai m'en accommoder ; quant à moi, je me qualifierais de plutôt fiable et normal.

— Ce que vous êtes précisément, et c'est pourquoi je vous fais cette proposition.

— Pour ce qui est de l'autre problème, l'enquête... eh bien, je ne puis dire que ma curiosité n'est pas piquée. C'est comme une histoire dont les dernières pages manqueraient. J'aimerais savoir de quoi il retourne.

— Splendide ! (Il me tendit la main, je la serrai ; l'accord était scellé.) J'ai gagné un collègue et un colocataire d'un seul, terrible coup. Allons, venez, nous avons beaucoup à faire, à commencer par aller à Norwood récupérer vos affaires.

— Je vais devoir l'annoncer à mon propriétaire.

— Faites, mais je veux quoi qu'il arrive que vous soyez confortablement installé à Baker Street aujourd'hui même. Dès le début d'après-midi, si possible.

Bien qu'incapable de comprendre pourquoi il était si pressé, j'acquiesçai.

— Ah, au fait, Watson, en tant que retraité de l'armée, vous ne seriez pas propriétaire d'une arme à feu, par hasard ?

— En l'occurrence, si. Je possède un revolver Webley Pryse à brisure qui se charge avec des cartouches Eley No. 2 de calibre .450.

— Excellent. De tous vos effets personnels, c'est celui qui nous sera le plus essentiel dans le futur proche.

— Pourquoi donc ?

Holmes me considéra d'un air neutre.

— Mon cher ami, le Dr Stamford n'est peut-être plus de ce monde, mais cette affaire ne s'arrête pas avec sa mort. Vous l'avez entendu. « Des forces à l'œuvre. Des hommes qui veulent être plus que des hommes. » Stamford et les cadavres émaciés qu'il laissait dans son sillage font partie de quelque chose de plus vaste. Il ne saurait en être autrement.

— Vous n'en avez rien dit à Gregson.

— À quoi bon ? Il a tellement de pain sur la planche. Quant à moi, je ne dispose que d'un tas de faits disparates que je suis encore dans l'incapacité de lier entre eux. Mon instinct me dit que je finirai par y parvenir, à condition de suivre tous ces fils jusqu'à leur extrémité. Et il me dit aussi que quel que soit l'endroit où ils mèneront, il se pourrait que nous soyons confrontés à un grand danger.

La nuit, en tombant sur Londres, avait apporté l'une de ces « spécialités » qui ont fait le renom de la ville : les brouillards jaunâtres qui font de chaque rue un tunnel pestilentiel, en limitant la visibilité à quelques mètres le jour et la réduisant plus encore la nuit. Les restants de neige avaient commencé à fondre, ce qui rendait les pavés et trottoirs luisants, glissants, avec de-ci, de-là, une arête de glace. Il faisait toujours un froid de canard, et le mélange d'air glacial et de brouillard ne donnait pas envie de s'aventurer dehors. La chaleur et la sécurité du foyer étaient plus attirantes que d'habitude.

Et cependant, Holmes et moi nous aventurâmes dehors, dans ce brouillard à l'haleine répugnante et glacée. Nos pas nous menaient vers Limehouse, et plus précisément à la fumerie d'opium que possédait et tenait ce fameux Gong-Fen Shou.

En route, Holmes m'apprit tout ce qu'il savait sur le Chinois. Gong-Fen était résident de Grande-Bretagne depuis la fin des années 1850. Il avait émigré de son pays d'origine à la suite de la seconde guerre de l'opium, de la fuite de l'empereur et de l'incendie du palais d'été. On ne savait rien sur son passé avant son arrivée dans nos contrées, mais au fil des deux décennies suivantes, il avait bâti un considérable empire commercial fondé sur l'importation de soie et de riz. Il avait presque monopolisé le marché de ces deux biens en Angleterre : on estime que quatre-vingt-dix pour cent de celui-ci passait par ses mains, ce qui lui permit vite de récolter un joli profit.

C'était alors un immigré qui avait réussi ; parti de rien, il était devenu un ploutocrate modèle, qui payait ses taxes, se montrait généreux envers les œuvres de charité, possédait un hôtel particulier à Belgravia et un manoir pour ses vacances dans la campagne du Surrey, chacun avec une armée de domestiques, pour montrer son esprit d'entreprise.

Toutefois, des rumeurs plus sombres tourbillonnaient perpétuellement autour de Gong-Fen Shou, rumeurs qui le reliaient à au moins trois fumeries d'opium de l'East End. Les mêmes bateaux à

vapeur qui, de Shanghai et de Hong Kong, apportaient ses balles de soie et ses sacs de riz, transportaient aussi des coffres pleins d'opium pur, dissimulés dans des compartiments secrets sous les ponts ; du moins était-ce ce que l'on prétendait.

Depuis le Pharmacy Act de 1868 qui imposait des restrictions sur la vente de médicaments dérivés d'opiacés, les toxicomanes trouvaient souvent plus facile – et préférable – de se rendre dans des fumeries d'opium pour y prendre de la drogue pure, plutôt que d'acheter la substance diluée qui se vendait sous forme de morphine, de laudanum et autres préparations brevetées. On pouvait gagner une fortune en faisant entrer et en vendant illégalement le narcotique, et l'on disait alors de Gong-Fen qu'il était le principal fournisseur de Londres, sans que cela fût jamais prouvé. Il n'y avait pas eu l'ombre d'une poursuite à son encontre. Selon toute apparence, il était vertueux, et sa réputation sans tache. Pourtant, dans cette partie de la ville, tout le monde savait qu'il dirigeait ces fumeries. Gong-Fen était l'*éminence grise* ² derrière ces établissements, leur commanditaire et leur bénéficiaire invisible. Présence fervente et quasi mystique, il était tapi au cœur de ce réseau de fumeries tel un dragon dans sa caverne.

Ce soir-là, Holmes et moi allions chatouiller ce dragon dans son antre.

Le plan était simple. Nous allions nous faire passer pour deux messieurs dont l'un était utilisateur régulier de la pipe à opium, et l'autre, un aspirant qui souhaitait être initié à ses plaisirs. Holmes, bien entendu, jouerait le rôle du premier, et il s'était grîmé en conséquence en ajoutant un soupçon de jaune à son teint avec du maquillage, et en se mettant une goutte d'eau salée dans les yeux pour leur donner la teinte rosée idoine. Moi, je jouerais le second, et j'avais pour unique instruction de rester moi-même et de laisser Holmes se charger de presque toute la conversation. Notre objectif ? Nous comporter d'une façon qui nous assurerait une audience auprès de Gong-Fen en personne.

Cela n'irait pas sans risques ni sans difficultés, et c'est avec une certaine inquiétude que j'entrai dans cette partie de Limehouse qui abritait désormais une communauté à prédominance chinoise ; un réseau d'une demi-douzaine de rues où un commerce sur deux était une blanchisserie ou un vendeur de tabac, et où l'on croisait cinq fois plus de Chinois qui opinaient sous leur chapeau de coolie que l'on ne trouvait d'Occidentaux blancs. Les enseignes étaient presque toutes écrites en idéogrammes, tout comme les bannières accrochées en travers de la chaussée, qui annonçaient Dieu seul savait quoi dans cette écriture élégante mais incompréhensible.

Les bâtiments étaient sordides et branlants, et les odeurs qui montaient de la plupart des sous-sols évoquaient des cieux étrangers et

des mets exotiques. Elles étaient épicées, parfumées, parfois repoussantes. Les riverains, quant à eux, lorsqu'ils nous croisaient dans le brouillard, discutaient avec cette fluide intonation chantante de leur langue maternelle, en nous lançant des regards qui s'efforçaient de ne pas avoir l'air indiscret mais trahissaient, ou du moins le pensais-je, une certaine animosité. C'était comme s'ils avaient su que nous avions parfaitement le droit de nous trouver là en tant qu'Anglais de naissance, mais nous en voulaient de faire intrusion dans leur royaume.

Le comportement de notre pays dans le leur au cours des quelques décennies précédentes n'avait sans doute pas aidé leurs compatriotes, et d'ailleurs, la situation en Chine finirait par atteindre un point critique lors de la révolte des Boxers, résultat inévitable de l'intransigeance impériale des Britanniques et de l'incapacité de la dynastie Qing à contenir les dissensions parmi ses sujets. Quoi qu'il en fût, il me déplaisait d'être considéré comme un intrus dans ma propre ville. Cela me donnait envie de fournir le meilleur de moi-même.

La fumerie que Stamford fréquentait se faisait passer pour un hôtel ordinaire, bien qu'assez délabré. Le *Lotus d'Or*, c'était son nom, était pris en sandwich entre une boutique qui vendait des remèdes à base d'herbes et une boucherie avec des têtes de cochon et des carcasses entières de canard en vitrine. Une note en anglais, à la fenêtre de l'hôtel, promettait « UN ACCUEIL CHALEUREUX, DES TARIFS AVANTAGEUX ET TOUT LE CONFORT POSSIBLE ». Comme nous approchions du perron, la porte s'ouvrit, et un homme sortit, le chapeau enfoncé sur les yeux, le col du manteau relevé, et passa devant nous d'un pas vif en lançant à peine un coup d'œil dans notre direction. Dès qu'il fut hors de portée de voix, Holmes ricana. Lorsque je lui demandai ce qui l'amusait, il me répondit :

— N'avez-vous pas reconnu, Watson, un pair du royaume ? Un Libéral de premier plan qui siège à la Chambre des lords, pas moins.

— J'ai à peine vu son visage.

— Comme il le souhaitait. Mais les traits qu'il n'a pas réussi à cacher étaient suffisants. Un homme d'une très grande probité dans ses actes publics, mais un éminent libertin dans sa vie privée. Pas étonnant que Gong-Fen Shou ne soit jamais inquiété par la justice, s'il compte des législateurs aussi illustres parmi ses clients.

— Fichtre, quel cynique vous faites.

— Le cynisme n'est que du réalisme sous un vernis d'ironie.

Ce disant, Holmes gravit les marches et entra. À l'intérieur, dans un hall d'accueil modestement meublé, nous fûmes accueillis par une vieille Chinoise vêtue d'une robe de mandarin moulante à motifs floraux. Ses cheveux étaient coiffés en un chignon serré et luisant, attaché au moyen d'une paire de baguettes insérées en croix. Elle

s'inclina devant nous avec une courtoisie exemplaire et, dans un anglais laborieux, s'enquit de ce dont nous avons besoin.

— De ce que vous avez de meilleur, répondit Holmes. Nous avons entendu le plus grand bien de votre établissement, madame, et nous avons hâte de goûter sa cuisine par nous-mêmes. Le genre d'hospitalité que vous offrez ne m'est personnellement pas étranger ; mon ami, lui, bien qu'ignorant en la matière, prévoit de vous rendre des visites fréquentes.

La vieille femme nous évalua brièvement d'un œil aussi ridé qu'expert. Lorsqu'elle parut satisfaite, elle s'inclina derechef.

— Bien sûr, mes bons messieurs. Nous serions honorés vous accueillir *Hôtel du Lotus d'Or*. Nous avons beaucoup beaucoup belles chambres. Vous restez avec nous longtemps ou pas longtemps. Peut-être en haut nous avons ce que vous cherchez.

— En haut, oui. Une chambre calme et agréable, où personne ne risque de nous déranger.

Elle nous adressa un grand sourire édenté.

— Pas déranger. Non. Très calme, beaucoup beaux rêves.

— De beaux rêves. Voilà qui me semble idéal.

— Par ici.

Nous suivîmes la vieille dame qui monta d'un pas vif et délicat un étroit escalier de bois, et nous retrouvâmes bientôt dans une pièce basse de plafond, aux volets fermés, et meublée d'une vingtaine de lits bas, collés les uns aux autres. L'atmosphère était pleine d'une fumée si dense qu'elle était presque aussi impénétrable que le brouillard au-dehors, et riche d'arômes envoûtants. Des lampes à huile scintillaient comme des étoiles lointaines et, sur presque tous les matelas, étaient allongées des silhouettes humaines, une pipe à la main ou gisant auprès d'elles. Certaines de ces silhouettes étaient inertes, absolument flasques, comme vides de toute énergie. D'autres bougeaient nerveusement, agitaient les bras et, par moments, marmonnaient toutes seules. De temps en temps, des yeux endormis et vitreux s'ouvraient en battant des cils et croisaient mon regard mais, loin d'être observé, j'avais l'impression que ces gens regardaient à travers moi, comme si j'avais été un fantôme évanescent et irréel.

Deux Chinois vêtus de longues tuniques, de pantalons larges et de petits bonnets se glissaient parmi les fumeurs pour vérifier que tout allait bien, avec la sollicitude d'infirmières faisant le tour de leurs patients.

— Li. Zhang, fit la vieille femme en faisant signe aux deux hommes de venir. Occupez-vous de ces deux messieurs. (Elle tapota une des baguettes enfoncées dans son chignon pour ajuster légèrement la position de ce dernier.) Compris ?

Li et Zhang s'inclinèrent tous deux.

Holmes glissa un shilling à la vieille Chinoise pour sa peine.

Elle accepta la pièce avec un énième salut bien net, avant de retourner à son poste à la réception.

Les deux Chinois étaient jeunes, et celui que j'estimais être Li portait une moustache consistant en deux vrilles pendant de part et d'autre de sa bouche tels des barbillons d'esturgeon, tandis que son compagnon, Zhang, était rasé de près mais arborait une queue-de-cheval tressée et longue d'un pied. Avec des gestes et de légers murmures, ils nous conduisirent à deux lits vides contigus. Ils ne devaient pas connaître trois mots d'anglais à eux deux, mais la barrière de la langue était sans importance. Ils avaient seulement besoin de nous communiquer l'endroit où nous devions nous allonger, et combien cela nous coûterait. Lorsque le détective produisit une pièce d'une couronne, Zhang secoua tristement la tête et leva deux doigts. Holmes doubla donc la somme en donnant un demi-souverain, que le Chinois accepta avec courtoisie.

Jusque-là, les choses restaient civilisées.

Holmes s'étendit sur son lit de camp d'un air louche et expérimenté. Je fis de même, mais à ma façon. Li et Zhang partirent et revinrent bientôt avec de longues pipes de métal dont ils bourrèrent les fourneaux de boulettes d'opium d'un brun goudronneux. Ils nous en tendirent chacun une, puis posèrent de petites lampes à huile sur des tabourets à côté de nous. Ils nous invitèrent à nous tourner sur le côté, puis nous montrèrent, avec force mimiques, comment placer le fourneau au-dessus de la flamme et aspirer l'air par l'autre extrémité de la pipe. Holmes opina impatiemment à la manière d'un vieil habitué de l'opium et chassa Li et Zhang. Les deux Chinois battirent en retraite dans les volutes de fumée et nous laissèrent nous débrouiller.

— Jusqu'où sommes-nous censés aller ? murmurai-je à Holmes. Vous n'attendez quand même pas de moi que je prenne de l'opium ?

— Jouez le jeu, répliqua Holmes. Faites semblant. Que ça ait l'air vrai. Mais rappelez-vous de ne pas inhaler.

Plus facile à dire qu'à faire. J'étais déjà vaseux et désorienté à cause des vapeurs qui flottaient dans la pièce. Je craignais d'aspirer par inadvertance un peu de la fumée de ma pipe, et que cela me plongeât dans un état de délire narcotique absolu. Je chauffai précautionneusement l'opium au-dessus de la lampe. Lorsqu'il commença à grésiller, je tirai sur la pipe jusqu'à ce qu'une fumée fluide et très chaude envahît ma bouche. Je l'y gardai quelques secondes, puis crachai un panache. Je vis Holmes faire de même sur l'autre lit. Chez lui, le subterfuge fut plus réaliste, je crois, que chez moi. Après quelques bouffées de plus, il posa la tête sur l'oreiller, plia les jambes et coucha la pipe fumante en travers de sa poitrine. Je l'imitai en ajoutant ce que j'espérais être un gémissement satisfait, une

expression de pur contentement.

Holmes ne m'avait pas révélé la suite de son plan ; il m'avait seulement conseillé de m'attendre à tout. Lorsque je lui avais demandé pourquoi il ne pouvait divulguer cette partie du plan, il avait répondu que ma réaction de surprise devait être aussi authentique que possible, conformément à nos rôles. Je savais déjà combien Holmes appréciait la théâtralité. Cela annonçait l'une de ces occasions où il allait tirer un petit frisson du fait qu'il sût ce qui allait se passer tandis que les autres l'ignoraient.

Si j'avais su par avance ce qu'il avait à l'esprit, j'aurais très certainement refusé de coopérer.

— Ma parole ! s'écria soudain Holmes. Eh là ! Li. Zhang. Quels que soient vos noms. Venez. J'ai deux mots à vous dire.

Zhang apparut aussitôt à son chevet, un index sur les lèvres pour indiquer sans un mot que Holmes devait parler à voix basse.

— Non, espèce de diable, je ne me tairai pas, déclara mon compagnon avec dédain et encore plus fort qu'avant. Regardez-moi cet opium que vous nous avez vendu – et cher, ajouterai-je ; il est de très mauvaise qualité. Je crois que vous l'avez coupé avec autre chose, sans doute de la résine d'arbre. Je m'y connais en pavot. Je sais ce que je dis. Cette bouillasse diluée est à peine acceptable. Comprenez-vous ce que je vous dis ?

Qu'il comprît ou non, Zhang continuait de demander à Holmes de se calmer en agitant les deux mains comme pour aplatir quelque chose. Li était maintenant à ses côtés, et semblait tout aussi agité et désireux d'obtenir le silence de la part de Holmes.

— Comment osez-vous me faire des signes de la sorte ? tonna le détective que l'indignation commençait à mettre dans tous ses états. Vous ne connaissez même pas le bon anglais ? Vous venez dans notre pays et vous n'avez pas la décence d'apprendre la langue. Allez au diable, gredins d'Orientaux impertinents.

Il y allait un peu fort, à mon avis, mais sa tirade avait sur eux un effet indéniable. Non seulement elle décontenançait Li et Zhang, mais elle dérangeait le sommeil artificiel des opiomanes. Ils s'agitaient, certains se redressaient, d'autres appelaient, voulaient connaître la raison de ces éclats de voix. Il y eut tout d'abord quelques grommellements, qui se changèrent bien vite en un brouhaha de protestations, cependant que Holmes continuait de réprimander les Chinois quant à la faible qualité du produit qu'ils nous avaient vendu et leur absence totale de connaissance de l'anglais.

La crise culmina lorsqu'il frappa Zhang au bras avec l'extrémité de sa pipe. C'était la goutte d'eau pour les deux hommes, qui l'empoignèrent et le forcèrent à se lever.

— Voyous ! Retirez vos sales pattes ! protesta Holmes en se

débattant. Vous savez qui je suis ? Vous me lâcheriez tout de suite, si vous aviez idée de l'importance de celui que vous êtes en train de malmenier. Je pourrais vous faire pendre. Méfiez-vous !

De toute évidence, ce n'était pas la première fois que Li et Zhang étaient victimes de menaces verbales. Même s'ils ne comprenaient pas les mots eux-mêmes, ils reconnaissaient le ton de Holmes, et cela ne les inquiétait nullement. La lippe décidée, ils entreprirent de l'emmener de force vers la sortie.

Par-dessus son épaule, Holmes m'interpella :

— Allez-vous vous contenter de rester allongé là et les laisser s'en tirer, mon vieux ? C'est de la pure effronterie, voilà ce que c'est. Ils manquent de jugeote, nous devrions leur donner une leçon.

À ce stade, le vacarme régnait dans la pièce. Les toxicomanes étaient à quatre pattes sur leur lit ou debout, en colère malgré leurs yeux chassieux ; ils agitaient les poings, furieux que l'on ait aussi brutalement interrompu leurs rêves béats.

Je me lançai d'un pas titubant à la poursuite de Holmes, en me demandant ce qu'il appelait « leur donner une leçon ». Je le découvris aussitôt, car dans un impressionnant mouvement de torsion, il se libéra de ses deux ravisseurs.

S'ensuivit l'un des combats les plus gracieux dont j'aie jamais été témoin. À côté, son échauffourée de la veille avec les Lascars n'avait été qu'une bagarre brouillonne, maladroite, et désespérément inégale. Celle-ci fut plus équilibrée, moins asymétrique, et donc d'autant plus élégante et spectaculaire.

Holmes assena un coup de poing violent mais net à Li, et ne sembla nullement étonné lorsque son adversaire para l'attaque en levant vivement l'avant-bras. Le Chinois répliqua par un coup de pied latéral pivotant que Holmes évita en se penchant en arrière au niveau des genoux. Sa riposte arriva sous la forme d'un coup de ses phalanges raides en plein plexus solaire qui, étant donné sa puissance, coupa le souffle à Li.

Pendant que ce dernier s'étouffait, plié en deux, Zhang fondit sur Holmes, les mains brandies comme des feuilles de boucher. S'ensuivit un échange d'assauts et de contre-attaques presque trop rapide pour l'œil. Les poings s'entre-contournaient, les coups de pied s'enchaînaient, coudes et tibias étaient déployés comme autant d'armes offensives. Ce combat, certes pas régi par les règles du marquis de Queensberry, était d'une férocité et d'une vitesse hypnotiques ; c'était comme regarder deux cobras s'affronter pour un territoire. Le visage de Holmes et celui de Zhang étaient des masques d'absolue concentration. Leurs regards étaient sans cesse rivés l'un sur l'autre. Il semblait qu'ils se battaient aussi bien sur le plan mental que physique ; qu'ils se mesuraient autant sur le plan de l'intellect que du

corps.

Je ne quittai mon état de fascination que lorsque je vis Li se relever derrière Holmes, une courte dague au poing. Sans prendre le temps de réfléchir, je m'élançai dans sa direction. Tout en traversant la pièce au pas de course, j'entrepris d'extraire mon revolver de ma poche. Li ayant sorti une arme, j'avais des raisons de faire de même.

Li me vit accourir et se tourna vivement vers moi en inversant la position de sa dague de façon à la tenir par la pointe. Il ramena le bras en arrière pour la lancer. Je parvins enfin à extirper mon Webley. Je savais que je ne disposais que d'une seconde pour agir avant que la dague s'envolât à toute vitesse dans ma direction. Je levai mon revolver, armai le chien et fis feu.

C'était un tir à la va-vite. Je n'avais pas eu le temps de viser. La balle rata le Chinois pour aller se ficher dans le mur, derrière lui. Li, cependant, eut un mouvement de recul pour l'éviter, et cela m'offrit l'occasion qu'il me fallait. Toujours au pas de course, je couvris les quelques enjambées qui nous séparaient et, d'un coup de crosse, lui fis lâcher sa dague.

Je pointai le canon de mon arme sur sa tête et lui intimai l'ordre de ne plus bouger.

— Sinon, je vous fais sauter la cervelle.

Mes intentions lui apparurent sans doute très clairement, même si le détail de ma menace avait dû lui échapper.

Le chambardement s'était étendu à tout l'établissement. Tout le monde paniquait à cause du coup de feu, et les opiomanes les plus proches de nous se ruaient vers la porte, tandis que des autres pièces, des autres étages, on entendait des bruits de cavalcade et des cris apeurés. Holmes et moi avions réussi à provoquer une pagaille, comme nous l'avions espéré.

Holmes et Zhang n'en avaient pas terminé. Du coin de l'œil, j'observais le flux et le reflux de leur combat, les échanges répétés de coups et de parades, d'assauts et d'esquives. La transpiration faisait briller le front de Holmes, et l'expression de Zhang trahissait une incrédulité à peine voilée. Il semblait avoir du mal à accepter l'idée que son adversaire lui rendît coup pour coup. Le Chinois maîtrisait quelque art martial d'Orient, mais était à l'évidence surpris d'être tombé sur un Occidental tout aussi versé que lui dans le combat à mains nues. Holmes, avec son baritsu, présentait un style différent du sien, mais non moins efficace entre les mains d'un tel expert. Aussi les deux arts martiaux faisaient-ils jeu égal. Il semblait même envisageable que Zhang en sortît perdant, car Holmes faisait une tête de plus que lui et avait donc une plus grande allonge. La seule solution que trouva Zhang fut de se rapprocher afin d'atténuer l'avantage du détective. Toutefois, cela servit ce dernier, car le baritsu

– comme je l'apprendrais plus tard – incorporait des éléments de lutte et de judo, qui le rendaient aussi dévastateur au corps à corps qu'à distance.

Ainsi, Holmes, voyant une occasion, saisit Zhang par les revers de sa tunique et essaya de le renverser. Zhang s'efforça de garder l'équilibre tandis que Holmes tentait un balayage pour l'envoyer au sol. D'une volée de coups de poing précis dans le ventre de mon compagnon, Zhang faillit se libérer ; mais Holmes s'accrochait à lui avec détermination et continuait d'essayer de prendre l'avantage sur le Chinois.

Son courage et sa résolution finirent par payer. Bien qu'il souffrît à n'en point douter des coups que lui assenait Zhang, il parvint enfin à le manœuvrer de façon à pouvoir passer une jambe derrière les deux genoux du Chinois. Zhang bascula. Holmes poussa et le renversa sur le dos.

L'espace d'un instant, Zhang n'eut plus l'énergie de se battre, et resta allongé, éberlué. Holmes se pencha sur lui et leva le poing pour lui donner le *coup de grâce* 3. Il paraissait avoir gagné.

Hélas, j'avais oublié Li. Je pensais le tenir en respect avec mon revolver, mais peu à peu, mon attention s'était détournée de lui pour se concentrer sur le duel entre Holmes et Zhang. Comment aurait-il pu en être autrement, vu l'intensité du combat ? Captivé, j'offris à Li une ouverture qu'il n'hésita pas à exploiter.

En un instant, il empoigna celle de mes mains qui tenait le revolver, plia mes doigts en arrière et me prit le Webley avec une facilité confinant à la décontraction. La seconde suivante, il appuyait le canon de l'arme contre ma tempe et avait le bras passé autour de mon cou. En l'espace d'un battement de cœur, j'étais devenu son otage.

Li aboya quelque chose en chinois pour attirer l'attention de Holmes. Ce dernier, voyant la situation délicate dans laquelle je me trouvais, se redressa et s'écarta de Zhang. Il n'avait pas porté le coup qui aurait dû mettre le Chinois définitivement hors de combat. Zhang se leva d'un bond avec un large sourire triomphant ; Holmes, lui, baissa les bras et se voûta dans une posture de soumission.

— D'accord, dit-il. Vous avez gagné. S'il vous plaît, ne faites pas de mal à mon ami. Nous allons partir sans faire d'histoires.

Même s'il semblait avoir compris les termes de la reddition, Li pressa fermement le canon du Webley contre mon crâne pour mieux souligner sa supériorité et mon impuissance. Il me poussa à avancer en me tenant par le col, et nous redescendîmes tous les quatre en procession jusqu'à la réception.

Là, un attroupement grouillant de colère de clients du *Lotus d'Or* se plaignait à la vieille femme. De son côté, elle tentait de dissiper leurs

inquiétudes.

— Pas problème. S'il vous plaît, rester calme. Pas problème. Retourner dans chambres. Tout va bien.

Elle avait d'autant plus de mal à les calmer qu'un Chinois imposant se tenait devant la porte d'entrée pour empêcher quiconque de partir, et que deux autres montaient sévèrement la garde près d'elle, tel un rempart humain. Les opiomanes étaient mécontents d'être rassemblés de la sorte et n'avaient pas de scrupules à exprimer leur colère. Le sursaut d'adrénaline avait dissipé l'influence palliative de l'opium qu'ils avaient fumé. Leur agréable intoxication avait laissé place à l'indignation et à la vitupération.

— Mais enfin, que se passe-t-il ? grogna un client. Des cris. Un coup de feu. Le pire des boucans. C'est intolérable !

— Vous ne pouvez pas nous enfermer comme du bétail, s'exclama un autre. J'exige que vous nous libériez.

— C'est une descente de police ? s'inquiéta un troisième. Mais moi, je ne peux me permettre d'être arrêté ici. Si ma femme le découvrirait, ce serait ma fête.

D'autres, moins précis dans leurs reproches, lançaient obscénités et insultes – pour la plupart racistes – à la femme et à ses collègues.

Des gens retinrent leur souffle lorsque nous fîmes notre apparition dans la réception. Le fait que Li tînt un revolver contre ma tempe les choqua et renforça leur fureur.

Zhang envoya une rafale de chinois à la vieille femme, qui annonça alors à la foule :

— Voilà responsables. On fait partir eux et pas revenir. Vous voyez ? Tout va bien. Pas s'inquiéter. On s'occupe.

Li me poussa devant lui, et la foule se scinda en deux pour nous laisser passer. Sur un ordre de la vieille femme, le Chinois à forte carrure qui gardait la porte s'écarta.

Comme nous étions sur le point d'être éjectés, Holmes prit la parole.

— Gong-Fen Shou, dit-il.

— Quoi ? fit la femme. Quoi vous dites ?

— Gong-Fen Shou. Vous savez très bien de qui je parle. Le « respectable » homme d'affaires dont cet endroit est le vilain secret. Dites-lui que je m'occupe de lui. Dites-lui qu'il ne pourra plus maintenir longtemps cette respectabilité de façade. Il n'est pas aussi intouchable qu'il le pense. Je vais le détrôner. Sa vie luxueuse va bientôt s'effondrer autour de lui.

— Vous trompez, monsieur, répliqua la vieille femme, le visage dénué d'expression. Pas de Gong-Fen Shou ici. Personne avec ce nom. Vous dites bêtises. Vous fou. Maintenant, partir ! Pas revenir. Si on vous voit encore ici vous et votre ami, vous pas aimer ça. On sera

moins gentils prochaine fois.

Li me botta les fesses sans ménagement pour me faire franchir la porte. Il y mit tant de force que je perdis pied, glissai sur les marches et m'effondrai sur le trottoir. Malgré mon cri de douleur, mon orgueil était davantage meurtri que mon anatomie.

Zhang servit le même traitement à Holmes, dont la descente fut infiniment plus digne que la mienne, puisqu'il se rattrapa à la rampe avant de tomber.

Avec un rire moqueur, Li agita mon revolver à mon intention. Puis, d'un geste calculé pour me vexer, il le glissa dans la poche de son pantalon, qu'il tapota ensuite comme pour dire « À moi ».

Je me dépêchai de me relever et commençai à remonter les marches, déterminé à récupérer mon bien. Holmes m'arrêta.

— Non, mon vieux. Ça n'en vaut pas la peine. Ce n'est qu'un revolver. Vous pourrez toujours vous en acheter un autre.

J'allais protester mais, reprenant mes esprits, je cédaï. Il avait raison. Je n'avais aucune chance face à Li, dont la maîtrise des arts martiaux, d'après ce que j'avais vu, égalait celle de Zhang. En essayant de lui arracher le Webley, je l'inviterais à me passer à tabac, voire pire.

Afin de sauver ce qui restait de ma dignité, je lui adressai un sourire sarcastique et j'agitai la main avec dédain. J'affirmai espérer qu'il s'amuserait bien avec mon arme, et qu'elle ne me manquerait pas.

C'était un mensonge complet. Ce revolver comptait parmi mes possessions les plus précieuses. Il m'avait sauvé la vie à plusieurs reprises, en particulier dans la vallée d'Arghandab. Je lui devais plus qu'à n'importe qui.

Le cœur aussi lourd que mon corps était endolori, je me résignai à ne plus jamais le revoir.



Contusionnés, battus, débraillés, Holmes et moi tournâmes le dos à *l'Hôtel du Lotus d'Or*. J'étais déprimé. J'avais le sentiment d'avoir été inefficace. Sans mon inattention, Holmes aurait purement et simplement remporté son combat face à Zhang, et nous aurions pu repartir la tête haute, plutôt qu'humiliés, sous la menace d'une arme.

Cependant, quand, au bout de plusieurs minutes, je fis part de ces pensées à Holmes, il les écarta du revers de la main.

— Ne soyez pas abattu, mon ami, et pour l'amour du Ciel, ne vous excusez pas. Nous avons passé une soirée rafraîchissante et singulière. Elle m'aredonné bien de l'énergie. Sans compter qu'elle n'a pas été

vaine.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Nous avons eu exactement ce que nous voulions. Gong-Fen va entendre parler de nous. Nous avons perturbé le cours bien ordonné d'une affaire qui, pour prospérer, repose sur la discrétion et l'anonymat. Nous nous sommes posés en gêneurs d'une façon difficile à excuser ou à ignorer. Je serais très étonné que nous ne soyons pas, en ce moment même, suivis par un de ses sbires du *Lotus d'Or*. Somme toute, c'était du beau travail.

— Suivis... ?

— Ne vous retournez pas, chuchota Holmes. Je ne veux pas révéler que nous le savons.

— Mais vous en êtes certain ? insistai-je à voix basse. Nous avons un Chinois aux trousses ?

— Un ou plusieurs. Je ne puis l'affirmer avec certitude, mais ce serait la bonne stratégie à adopter. Ils veulent sans doute savoir où nous allons. Si nous prenons la direction d'un poste de police, ils agiront pour nous intercepter ; de même, si nous croisons un agent et que nous l'accostons, ils feront en sorte de le soudoyer ou de le neutraliser avant qu'il leur attire des problèmes. Pour avoir gardé aussi longtemps des fumeries d'opium en activité, il faut que Gong-Fen soit un gestionnaire avisé. Même s'il ne coordonne pas le fonctionnement quotidien de ses établissements, il emploie sans doute des sous-fifres aussi rusés que nécessaire. Cette vieille chouette, par exemple, n'est pas sotte. Ne vous laissez pas tromper par son mauvais anglais. Elle est maligne comme pas deux.

— Oui, ça se voyait à son regard.

— Vraiment ? Ne dites-vous pas simplement cela *a posteriori* ?

— Possible, concédai-je.

— Alors vous n'avez pas remarqué son signal ?

— Quel signal ?

— Elle nous avait à l'œil dès le départ. Elle avait senti que nous étions des imposteurs, et en a donc averti Li et Zhang.

— Comment cela ? Elle ne leur a dit que quelques mots.

— Mais elle a aussi touché la baguette qui maintient son chignon. Elle l'a tapotée, trois coups secs.

— Pour l'ajuster.

— Pour envoyer un message codé. Zhang est arrivé à mon chevet à l'instant même où j'ai commencé mon raffut. S'il a réagi avec une telle promptitude, c'est parce que Li et lui étaient prévenus qu'il fallait peut-être s'attendre à ce que nous fassions des difficultés. Ils étaient prêts. Les trois coups sur cette baguette étaient bien plus importants qu'il y paraissait. À mon avis, elle supposait que nous étions des agents de police en civil et que nous menions une opération sous

couverture. Maintenant que j'ai évoqué ouvertement le nom de Gong-Fen Shou, elle doit savoir que ce n'est pas le cas, et vouloir en apprendre davantage sur notre compte.

Nous poursuivîmes notre chemin. Maintes fois je dus résister à la tentation de jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule. Percevais-je des bruits de pas derrière nous ? Était-ce bien cela que j'entendais, étouffé par le brouillard ? Ou s'agissait-il seulement de l'écho de nos propres pas, rebondissant sur les bâtiments ? Quelle drôle de sensation, que de se savoir potentiellement suivi. Et les épaisses volutes de brouillard rendaient cette situation d'autant plus étrange. Notre espion pouvait se trouver à quelques pas de nous à peine, nous ne le verrions jamais. Et même si Holmes se trompait, même si la fumerie d'opium n'avait pas envoyé un de ses hommes pour nous suivre, la seule idée d'un poursuivant invisible suffisait à faire dresser les poils de ma nuque. Nous nous promenions d'un nimbe de réverbère à l'autre, et les espaces séparant ces oasis de lumière me paraissaient d'une longueur insondable et surnaturellement troubles. De temps en temps, un passant apparaissait devant nous : quelque notable en haut-de-forme et cape d'opéra qui rentrait de son club d'un pas vif et discret, un vagabond cherchant en traînant les pieds un endroit où coucher pour la nuit, une midinette en quête d'un dernier client à qui vendre ses charmes ; autant de silhouettes qui devenaient brièvement tridimensionnelles et détaillées avant de se dissoudre à nouveau dans ce néant flou.

Nous arrivâmes en temps voulu à destination, mais ce fut seulement lorsque la porte d'entrée du 221B fut bien refermée et verrouillée que je m'autorisai à pousser un profond soupir de soulagement. Je soignai les nombreuses contusions dont Holmes avait hérité à la suite de son combat contre Zhang en les badigeonnant avec de la pommade à l'essence de térébenthine. Nous nous souhaitâmes alors bonne nuit et chacun se retira dans sa chambre. J'étais tellement fébrile que je pensais ne jamais m'endormir, mais en fait, je somnolais pour ainsi dire à l'instant même où j'éteignis ma lampe de chevet.

Plus tard, je fus réveillé par le bruit de quelqu'un qui se déplaçait à pas de loup dans l'obscurité totale de ma chambre : le minuscule grincement du plancher, une respiration étouffée, à peine audible à cause du « tic-tac » de l'horloge posée sur le manteau de cheminée.

Tout à coup, une main se plaqua sur ma bouche, et j'entendis la voix de Sherlock Holmes me murmurer à l'oreille :

— Watson. Pas un mot. Debout. Le plus doucement possible. *Nous ne sommes pas seuls.*

2. En français dans le texte. (NdT)

3. En français dans le texte. (NdT)

UN INTRUS DANS LA NUIT

Électrisé, je repoussai mes couvertures et me levai aussi silencieusement que possible.

— Il y a quelqu'un dans le salon, me confia Holmes. (Derrière lui, la porte par laquelle communiquaient nos chambres était ouverte.) Qui qu'il soit, il ne fait pas beaucoup d'efforts pour être discret. On a même allumé une lampe. Sa lueur est visible sous la porte de ma chambre.

— Mme Hudson ? demandai-je.

Je jetai un coup d'œil à la porte reliant ma chambre au salon et, pour sûr, je distinguai bien une fente de lumière.

— J'en doute. Elle ne pénétrerait pas dans mon appartement sans permission, et certainement pas à 3 heures du matin. Par ailleurs, sa chambre est juste au-dessus de la mienne, et je l'écoutais... Eh bien, au risque de ne pas me montrer chevaleresque, je dirais que cette bonne dame n'est pas une dormeuse très silencieuse.

— Qui, alors ? Un cambrioleur ?

— C'est ce qu'il nous faut découvrir. Je regrette que vous n'ayez plus votre revolver.

— Moins que moi. Et vous, vous n'en avez pas ?

— Dans le salon.

— Fichtre. N'y a-t-il ici aucun objet qui puisse servir d'arme de fortune ?

— Rien à portée de main. Nous allons devoir nous contenter de nos propres ressources. Êtes-vous prêt ? Suivez-moi. Si nous voulons attraper et maîtriser notre intrus, le mieux serait de nous jeter tous les deux en même temps sur lui.

Nous avançâmes vers le salon. À cet instant, une ombre traversa le rai de lumière qui brillait sous ma porte, et nous entendîmes un pas étouffé ; le bruit de chaussures sur la peau d'ours, devant l'âtre. Mon estomac se souleva sous l'effet de la colère que l'on ressent légitimement à voir violer le caractère sacré de son foyer. D'un autre côté, j'avais très peur ; mon poulx battait comme des timbales dans

mes oreilles.

— À trois, annonça Holmes en posant la main sur le bouton de porte. Un. Deux.

À « Trois ! », il poussa la porte d'une bourrade et entra dans le salon au pas de charge. J'étais sur ses talons.

Notre intrus se tenait debout, dos à la cheminée, où les braises du feu que nous avions allumé le soir précédent continuaient de répandre une légère chaleur. Il ne parut pas du tout surpris de notre arrivée fracassante, comme s'il s'était attendu non seulement à nous voir, mais aussi que nous nous montrions de la sorte. Son flegme, son air parfaitement imperturbable, nous coupèrent la chique. Nous nous étions préparés à de la surprise, de la peur, une tentative de fuite, voire à du rifi ; pas à un calme signe de tête, à un sourire narquois, ni à ce regard dans lequel brillait une froide dérision.

Il était chinois, grand pour sa race, avec de délicates pommettes anguleuses, le front dégarni et les cheveux bien peignés. Sa tenue était immaculée, depuis son col cassé et son épingle de cravate dorée jusqu'aux guêtres en feutre couvrant le dessus de ses chaussures en cuir verni. Son manteau croisé de Newmarket et son pantalon colonial gris, même si je n'ai jamais su juger ces choses-là rien qu'en les voyant, me semblèrent trop onéreusement taillés pour ne pas provenir de Savile Row. Ils épousaient sa fine carrure avec la précision de vêtements sur mesure. Un pardessus Chesterfield, lui aussi d'excellente qualité, était plié en deux sur un fauteuil, sous son chapeau et son cache-col. Ce signe, en plus de la lampe allumée sur le bureau, donnait l'impression que le visiteur, en dépit du fait qu'il n'eût pas été invité, avait fait comme chez lui.

— Veuillez me pardonner de passer sans m'être annoncé, dit l'homme dans un anglais parfait et dénué d'accent. Je ne voulais pas déranger votre logeuse à cette heure indue.

— Ne vous inquiétez pas pour notre logeuse, rétorquai-je. C'est nous que vous dérangez. Dites-nous ce que vous voulez, espèce de canaille. À moins que vous vouliez repartir par la fenêtre plutôt que par la porte.

— Watson, intervint Holmes, économisez votre souffle. Sa présence n'est pas tout à fait inattendue.

— Vous connaissez cet homme ?

— Par oui-dire. Son identité n'est-elle pas évidente ? Vous ne voyez donc pas de qui il s'agit ?

Avant que Holmes eût pris la parole, je n'avais pas pris le temps de réfléchir à l'identité de ce Chinois. Je compris tout à coup qu'il ne pourrait s'agir que de...

— Gong-Fen Shou.

À ce nom, l'intrus joignit les mains.

— Lui-même. Je n'ai aucun mal à identifier M. Holmes, mais vous, monsieur, je n'ai pas l'avantage de vous connaître.

— C'est le Dr Watson, dit Holmes, mon ami et allié. Quant à savoir ce qui vous permet de mettre un nom sur mon visage...

— Vous commencez à avoir une réputation dans certains cercles, répondit Gong-Fen. On commence à savoir que si l'on a à résoudre un problème dont la maréchaussée ne peut ou ne veut s'occuper, Sherlock Holmes du 221B Baker Street est l'homme de la situation. Vous êtes « détective conseil », c'est bien cela ? Vous mettez des annonces dans la rubrique professionnelle de plusieurs journaux, mais vous bénéficiez aussi d'un efficace bouche-à-oreille.

— Bon, plaçai-je, tout ça est bien gentil, mais comment êtes-vous entré dans cette maison ?

— Ah, là, je dois implorer la clémence. J'ai des facilités en matière de crochetaje de portes.

— Vous êtes entré par effraction !

— Du calme, mon vieux, fit Holmes.

— Du calme ? m'exclamai-je. Comment voulez-vous que je sois calme ! Holmes, cet homme est un baron de la drogue. Une crapule. Il vient d'avouer un délit. Nous devrions de ce pas l'emmener à Scotland Yard par la peau du cou, voilà ce que nous devrions faire !

— Vous ne vous êtes pas proposé de me traiter de la sorte, hier, quand je vous ai dit être entré par effraction dans l'appartement de Stamford.

— Oui mais, bon sang, cette fois, c'est différent.

— Pas si différent, dit Holmes avec sang-froid. Ce que vous oubliez, ou choisissez d'oublier, c'est que nous avons cherché à provoquer la présente situation : nous avons tout fait pour que Gong-Fen Shou nous remarque. Le voici, en personne. Mission accomplie.

— Cependant...

J'aurais pu continuer de fulminer, mais je doutais que cela me menât bien loin. Holmes semblait presque enchanté de l'audace de Gong-Fen, comme si l'insolence pure et simple était une vertu.

— Permettez-moi de réparer les ennuis que j'ai pu causer, intervint le millionnaire. J'ai un présent pour vous, docteur.

De sa poche, il sortit une arme à feu. J'étais sur le point de bondir pour l'empêcher de la braquer sur nous, certain qu'il allait nous tirer dessus. Je devais absolument me saisir de son revolver.

Toutefois, il me le tendit crosse en avant en le tenant par le canon. Ses doigts n'approchèrent pas de la détente.

Je remarquai alors qu'il s'agissait de mon fidèle Webley Pryse.

— Je crois qu'il est à vous, dit Gong-Fen. Je vous prie d'accepter cette preuve de bonne foi et de bonne volonté. Li Guiying n'aurait pas dû vous le confisquer. C'était peu judicieux. Désobligeant.

Je lui arrachai mon revolver. Il semblait en bon état. Je constatai néanmoins qu'il n'y avait pas de balles dedans.

— Oui, fit Gong-Fen en me voyant vérifier s'il y avait des munitions dans le barillet. J'ai tout de même pris la précaution de le vider. Je ne vous veux aucun mal, mais je n'étais pas sûr que le sentiment fût réciproque.

— Vous aviez raison d'en douter, grommelai-je.

— Bon, dit Gong-Fen, maintenant que vous m'avez convoqué, M. Holmes, et que je suis venu, que voulez-vous ? J'ai entendu dire que vous aviez prononcé mon nom à la légère dans un certain établissement de Limehouse, établissement dans lequel il se pourrait, ou non, que j'aie quelque intérêt financier.

— Il n'y a pas de « il se pourrait ou non ». Vous y avez un intérêt. Cette fumerie d'opium vaguement déguisée en hôtel vous appartient. Comment, sinon, le revolver de Watson aurait-il fini entre vos mains ?

— Je suis une importante personnalité de la communauté chinoise de Londres. Son porte-parole, diraient certains. Son chef, pour d'autres. Peut-être Li me l'a-t-il confié en me demandant de le rendre à son propriétaire légitime.

— Peut-être, dit Holmes sur un ton assaisonné de doute. Ce qui est sûr, c'est que cette nuit, on nous a suivis depuis Limehouse ; autrement, comment auriez-vous su qu'il fallait venir ici ?

— Encore une fois, ma position dans la communauté fait que je suis au courant de tous les renseignements rassemblés en son sein.

— Je prends ceci pour un « oui ».

— Prenez-le comme vous voudrez. Quoi qu'il en soit, on vous a entendu proférer de terribles menaces à mon encontre et m'accuser de malversation. Ce genre de propos, en particulier les accusations de malhonnêteté, je ne les prends pas à la légère. Je suis un sujet de la reine, M. Holmes, tout comme vous ; et je sais me plier aux lois du pays. Quiconque m'accuse du contraire a intérêt à avoir des preuves tangibles à l'appui de ses allégations.

Une étincelle d'intransigeance brilla dans les yeux de Gong-Fen lorsqu'il prononça cette dernière phrase, un reflet plus froid qui tranchait avec l'amabilité dont il avait fait montre jusque-là. Il était sérieux. Il ne fallait pas prendre cet homme à la légère.

— Si je m'intéresse à vos affaires, dit Holmes, c'est à cause des activités de feu le Dr Valentine Stamford.

— Ce nom ne m'est pas familier.

— Je crois cette affirmation absolument mensongère.

— Vous pouvez bien croire ce qui vous chante, mon bon monsieur. Encore une fois, sans preuve...

— J'ai une preuve, l'interrompt brusquement Holmes. (Il fit un signe de tête dans la direction de la fenêtre.) Entre les rideaux, j'ai

repéré un clarence garé devant le trottoir. Le vôtre, à l'évidence. Et c'est un clarence qui a pris le Dr Stamford à Shadwell, hier, aux petites heures du matin.

— Et alors ? Je ne suis pas le seul Londonien à posséder un tel véhicule.

— Vous ne m'avez pas laissé finir. J'allais dire, le clarence qui l'a emmené après qu'il n'a pas réussi à se procurer la victime suivante de sa série de meurtres.

— De meurtres... ?

— Stamford ayant été un client régulier de « l'établissement de Limehouse » précité, l'*Hôtel du Lotus d'Or*, il n'est pas vraiment difficile d'extrapoler qu'il existe une relation directe entre vous et lui.

— Ce n'est peut-être pas difficile pour vous, M. Holmes, mais pour n'importe qui d'autre...

— Stamford était votre garçon de course. C'est ma conclusion. Il choisissait les victimes pour vous et vous les amenait.

— Mon garçon de course ? C'est grotesque. Pourquoi aurais-je besoin de lui ? J'ai tellement de domestiques que je ne sais pas quoi en faire, M. Holmes. Un claquement de doigts, et ils accourent. Quand j'ai une menue tâche à donner, je demande simplement à l'un d'eux.

— Mais il ne s'agissait pas d'une menue tâche. C'était tout autre chose. On ne peut pas envoyer n'importe qui arpenter l'East End à la recherche d'une âme perdue à enlever. Il faut quelqu'un sur la discrétion de qui l'on peut compter et dont la loyauté est indiscutable. Une personne sur laquelle on a une emprise inébranlable. C'était un rôle pour Stamford, dont la dépendance au pavot faisait de lui, par extension, votre esclave.

La sinistre, la consternante logique de tout cela se révélait à moi à mesure que Holmes parlait. Stamford travaillait pour Gong-Fen, sans nul doute en échange d'opium gratuit. Pour lui, ç'avait été une récompense inestimable pour son ignoble labeur ; pour le Chinois, l'investissement avait été relativement dérisoire.

— Vous prenez des risques, dit Gong-Fen, le visage toujours serein mais la voix désormais vide de la chaleur et de la magnanimité qu'il affichait jusque-là. Répandre de telles accusations, c'est risquer de provoquer ma colère, et croyez-moi, vous n'aimeriez pas croiser le fer avec moi.

— À partir de là, poursuivit Holmes, imperturbable, ce raisonnement logique nous conduit dans le domaine de la pure conjecture. Je ne dispose pas, pour le moment, de données sur lesquelles fonder une déduction solide. Par contre, j'ai une hypothèse de travail.

— Souhaiteriez-vous m'en faire part ?

Holmes en débattit intérieurement.

— J'y suis peu disposé, mais puisque vous me le demandez... Le Dr Stamford et vous, postulerais-je, collaboriez sur une expérience.

Gong-Fen leva un sourcil.

— Continuez.

— Vous testiez quelque nouveau narcotique puissant sur des innocents crédules que vous choisissiez dans la rue avant de les y soustraire. Stamford, fort de son savoir-faire médical, vous aidait à concevoir cette drogue exotique. Vous avez fait des essais sur ces gens, mais jusqu'ici, les résultats n'ont pas été positifs, bien au contraire. Les effets de la drogue sont instantanés, spectaculaires et mortels. Elle prive celui qui en prend de sa vigueur, de sa robustesse physique, de son essence même. Elle sape sa vie et ne laisse vite de lui qu'une coquille. Il restait ensuite à vous débarrasser des corps vides au hasard dans le quartier de Shadwell, pour les faire passer pour des victimes sans liens, mortes de maladie, de malnutrition, ou des deux. Vous faisiez cela une fois par mois en laissant entre deux expériences l'intervalle nécessaire pour que vos actes n'aient pas trop l'air d'être ce qu'ils sont : une série de meurtres. Si les décès avaient été trop rapprochés, si les cadavres s'étaient entassés, les crétins endormis de la Métropolitaine eux-mêmes auraient peut-être fini par s'en apercevoir. Si vous attendiez la nouvelle lune pour enlever vos victimes et vous en débarrasser, c'était uniquement par facilité, l'obscurité offrant le meilleur des camouflages pour vos activités nocturnes et dégénérées. Somme toute, Stamford et vous êtes devenus les Burke et Hare d'aujourd'hui ; sauf que Burke et Hare avaient la décence, du moins dans les premiers temps, d'infliger leurs mauvais traitements à des gens déjà morts, et que les médecins à qui ils vendaient les cadavres se contentaient de disséquer ces derniers pour enseigner l'anatomie, alors que vous faisiez subir des tourments mortels à vos « souris de laboratoire ».

J'espérais voir de l'étonnement sur le visage de Gong-Fen. Je pensais que la précision de l'hypothèse de Holmes le frapperait entre les deux yeux, telle une flèche.

En l'occurrence, il se contenta de rire en applaudissant lentement.

— Vous êtes si proche, M. Holmes, et pourtant, si loin.

La moquerie de Gong-Fen eut sur Holmes l'effet d'une gifle. Il tressaillit, puis essaya de camoufler sa réaction.

— Comme je vous l'ai dit, ce n'est qu'une hypothèse de travail. Peut-être aurez-vous l'amabilité de me dire où j'ai fait erreur.

— Je ne suis pas obligé de vous dire quoi que ce soit. Vous êtes jeune, M. Holmes ; il n'y a que les jeunes pour jeter de la boue autour d'eux en attendant de voir si elle colle. Votre comparse et vous, vous feriez mieux de me laisser tranquille. Vous vous êtes aventurés dans un monde dont vous ne savez rien, et s'il y a un enseignement à tirer

de cet entretien, c'est que la vie est infiniment plus complexe et précaire qu'elle y paraît.

— Cela ressemble à une menace.

— Prenez-le comme vous voulez. Mais il vous faut comprendre que nous sommes tous à la merci de forces que nous ne pouvons contrôler, et que nous ne pouvons davantage comprendre. Ce Valentine Stamford, si j'interprète bien vos propos, avait un goût pour l'opium. L'addiction lui en a fait voir de toutes les couleurs. Et à présent, comme bien des hommes tombés sous l'emprise de la drogue avant lui, il est mort.

— Comment le savez-vous ? Je ne l'ai pas dit.

— Vous avez dit « feu le Dr Stamford ». Vous parliez de lui au passé.

— Il a raison, à vrai dire, plaçai-je.

— Certes, Watson, s'agaça Holmes. Merci bien.

Il s'était fait prendre à contre-pied par la faute de son inattention. Alors qu'il avait cru tirer dans l'arceau, il voyait sa boule partir de travers et n'aimait pas du tout cela.

— En l'occurrence, Gong-Fen, je suis convaincu que sa mort est due au lien qu'il avait avec vous.

Gong-Fen agita avec désinvolture ses doigts effilés.

— Encore une accusation infondée. Je dis seulement que la mort est facile à trouver, et que certaines morts ont une plus grande signification que d'autres.

— Encore une menace. Il faut être acculé ou avoir quelque chose à cacher, pour en venir aux menaces.

— Vous me comprenez mal. Je m'explique plus que je le devrais ; il est dangereux pour vous que je vous en apprenne aussi long. D'une certaine façon, j'essaie de vous aider.

— Très bien. (Holmes se redressa de toute sa hauteur.) En ce cas, puisque vous êtes d'humeur à me renseigner, dites-moi ce que sont les « Grands Anciens ».

Cette fois, ce fut au tour de Gong-Fen de paraître en difficulté, ne fût-ce que brièvement. Son aura d'urbanité raffinée s'évapora, et j'entrevis quelque chose en dessous : à un certain niveau, une fureur primitive d'autant plus incongrue chez un homme au comportement si élégant, chez un tel avatar de la civilisation moderne. Sa colère, pour autant que je puisse en juger, n'était pas le fruit du mécontentement, mais de la peur. Cela ne dura qu'une fraction de seconde ; il cacha si vite son expression que l'on aurait pu douter de l'avoir vue. Cependant, son image subsista dans mon esprit, et me donna à penser que Gong-Fen Shou, par rapport à ce qu'il voulait que tout le monde crût de lui, était à la fois quelque chose de plus et quelque chose de moins.

— Où avez-vous entendu ces mots ? s'enquit-il.

— De la bouche du Dr Stamford lui-même, juste avant qu'il se suicide de la plus affreuse des manières.

— Vous étiez avec lui avant sa mort. (Il s'agissait moins d'une question que de l'expression d'une prise de conscience.) C'est intéressant. Et peut-être regrettable. Qu'a-t-il dit d'autre ?

— Il était loin d'être sain d'esprit, sur la fin. Il a parlé dans une langue singulière. Peut-être un simple charabia, mais probablement pas. Il a aussi marmonné des propos menaçants et apocalyptiques. Tout cela était très étrange, et assez horrible.

— Je l'imagine.

— Je crois que vous faites mieux que l'imaginer, M. Gong-Fen. À mon avis, vous êtes l'une des dernières personnes à avoir vu Stamford avant qu'il soit réduit à un état de démence et d'incohérence, et vous êtes activement responsable de cet état.

— Vous recommencez à jeter de la boue. Si ce brave docteur était un témoin un tant soit peu impartial, je pourrais vous traîner devant un juge pour diffamation.

— Comme vous êtes prompt à avoir recours à de vagues menaces. Vous ne rejetez jamais les charges explicitement.

— Ce serait accorder du crédit à vos âneries.

— Quel tact. Quelle défensive. M. Gong-Fen, permettez-moi d'être franc.

— Oh, mais je vous en prie.

— Étonnamment, je commence à vous apprécier, même si je suis de plus en plus convaincu que vous êtes l'un des pires scélérats de Londres. Si seulement je pouvais prouver cette dernière assertion sans l'ombre d'un doute, nous serions en ce moment même séparés par des barreaux. Et vous seriez du mauvais côté de la grille, bien entendu.

— Bien entendu.

— Peut-être serait-il préférable que vous avouiez tout bonnement. Que vous soulagiez votre conscience. Vous nous épargneriez des tracasseries et nous feriez gagner du temps. Autrement, vous trouverez en moi un traqueur obstiné et impitoyable, un véritable limier. Je n'aurai de cesse que vous soyez présenté devant la justice.

Gong-Fen accueillit ceci avec un léger hochement de tête.

— Qu'il en soit ainsi. Vous voulez des réponses. Vous cherchez des solutions irrémédiables.

— En effet. C'est mon *modus vivendi*.

— En la matière, vous êtes un produit typique de votre époque et de votre milieu. Le Victorien par excellence. Pour vous et vos semblables, tout s'explique. On peut tout rationaliser par la logique et la science. Tout doit s'incliner face à la puissance de l'industrie, aux miracles de la technologie et à la marche du progrès. Vous autres

Britanniques avez bâti un empire fondé sur l'empirisme. Vous faites semblant de croire à la religion et aux mystères divins, mais ce que vous vénerez vraiment, ce sont les faits purs et durs. Vous regardez vers le haut avec vos télescopes, vers le bas avec vos microscopes, et c'est là, dans l'espace et les gouttes d'eau, dans les étoiles et les bactéries, que vous trouvez Dieu.

— Joli sermon.

— N'est-ce pas ? Merci. Malgré tout, M. Holmes, et vous, M. Watson, vous êtes ignorants. Vous portez des œillères. Vous pensez connaître tant de choses, alors que vous en connaissez si peu. C'est assez triste. L'univers est beaucoup plus grand et beaucoup plus profond que vous ne pouvez le soupçonner.

— Vos divagations métaphysiques deviennent fatigantes, jugea Holmes. Je sais que votre peuple a une longue tradition de mysticisme. La philosophie taoïste. Le combat éternel pour l'harmonie, incarné par le yin et le yang. L'alchimie. La méditation. Le confucianisme. *Neidan*. *Qigong*. Toutes ces choses. Je trouve bizarre qu'un homme comme vous, si fondamentalement contemporain et occidentalisé, me serve des références à des pratiques qu'il a laissées derrière lui en même temps que sa patrie, il y a des années.

— Ha ha. Je ne parle pas du tout de la Chine, en l'occurrence, mais d'une cosmologie plus ancienne que ce pays, ou que n'importe quel autre ; d'une cosmologie qui est longtemps restée en sommeil, cachée des hommes, connue d'une poignée seulement d'entre eux.

— Expliquez-vous.

— Je me demande..., commença Gong-Fen en posant un regard d'acier sur Holmes. Et si je vous donnais l'occasion d'apprendre tout ce qu'il vous faut connaître ? De découvrir toutes les réponses que vous pourriez souhaiter ?

Je sentis un échange arriver à son apogée entre les deux hommes. Cette conversation avait été une sorte de partie d'échecs – une suite de feintes, de gambits, de sacrifices et de mouvements forcés – et nous arrivions à son terme. Peut-être Gong-Fen avait-il eu depuis le début l'intention d'en venir là. Il avait manipulé l'échiquier avec ruse, avait disposé les pièces de façon à amener Holmes en position de mat, sans autre option que la capitulation.

— Que proposez-vous exactement ? demanda le détective.

Il était méfiant mais, à l'évidence, tout à fait intrigué.

— Une forme d'illumination. Venez avec moi aujourd'hui, sur-le-champ, dans l'instant, et je vous donnerai l'occasion de voir les choses telles qu'elles sont vraiment.

— Ne l'écoutez pas, Holmes, le pressai-je. C'est un piège.

— Je jure de ne pas vous faire de mal, dit Gong-Fen. C'est une promesse solennelle. Sur mon honneur.

— Une qualité dont vous manquez manifestement.

— Au contraire, Dr Watson, je suis homme à être lié par ma parole. Demandez à tous ceux qui me connaissent. Alors, M. Holmes ?

— Ces réponses... incluront-elles la vérité sur le sort de Stamford et les cadavres décharnés ?

— La révélation sera universelle. Vous ressortirez de cette expérience avec une appréciation plus large, plus profonde, de l'essence véritable des choses.

C'est ainsi que la sorcière du conte attire Hansel et Gretel dans la maison en pain d'épice à force de flatterie et en leur promettant pléthore de sucreries. C'est ainsi que l'araignée tisse sa toile en attendant que la mouche passe et se prenne au piège dedans.

— Soit, fit Holmes. J'accepte.

— Non ! m'exclamai-je. Holmes, que faites-vous ?

— Le nécessaire pour résoudre l'affaire, Watson.

— Vous ignorez tout de ce qu'il propose. Le danger est inimaginable. Il va vous enlever, et on ne vous reverra jamais. Ou on vous tendra une embuscade, et vous finirez comme Simeon le Simplet et les autres. Non, pire, comme Stamford.

— Je ne puis refuser une occasion pareille.

— Bien sûr que si, et vous allez la refuser, dis-je en le saisissant par les deux bras comme pour le clouer sur place. Je vous interdis d'y aller. Il n'y a pas longtemps que nous sommes amis, mais je crois avoir gagné le droit de vous dire que vous agissez imprudemment, et que je ne le supporterai pas. Je viens à peine de faire votre connaissance, et je considérerais comme une grande malchance de devoir vous perdre presque aussitôt.

— C'est très émouvant, dit Gong-Fen.

— Vous, taisez-vous, ordonnai-je en braquant l'index sur lui. Holmes, si vous insistez pour continuer, au moins, laissez-moi vous accompagner. Je vous protégerai. Je surveillerai vos arrières.

— Non, fit Gong-Fen. M. Holmes tout seul. C'est ma seule exigence, et elle n'est pas négociable.

— Dans ce cas... (Je me jetai sur le tisonnier posé à côté de la grille de foyer.) Passons aux grands remèdes. Je vais vous briser le crâne, Gong-Fen. (Je brandis l'outil au-dessus de ma tête, comme pour l'abattre avec force sur celle du Chinois.) Cela rendra la question caduque. Qu'en pensez-vous ?

Le millionnaire chinois, qui considérait presque tout avec la même satanée imperturbabilité, me regarda posément. Si je l'intimidais un tant soit peu, cela ne se voyait pas du tout.

Par pure contrariété, je fis un moulinet avec mon tisonnier. Je n'avais nullement l'intention de frapper Gong-Fen. Je voulais seulement le forcer à cligner des yeux, voire à se recroqueviller ;

balayer de son visage cet air suffisant d'imperméabilité. Mais si le tisonnier le touchait par accident, serait-ce si terrible ? Je ne le pensais pas.

Cependant, une poigne puissante retint ma main. Holmes, avec une vitesse étonnante, intercepta le coup, saisit mon poignet et, dans le même mouvement, m'arracha mon arme de fortune.

— Assez, mon vieux, dit-il. Je pars avec Gong-Fen, il n'y a pas à y revenir. Et au cas où vous auriez dans l'idée de tenter à nouveau votre petit coup...

Il prit le tisonnier par les deux extrémités et, à la force des bras, le tordit, lui donnant d'abord l'allure d'un fer à cheval, puis croisant les bouts jusqu'à former un alpha minuscule. Il avait accompli ceci sans grand effort, du moins en apparence, alors qu'un colosse de cirque aurait eu du mal à reproduire cet exploit. Malgré ma colère, je ne pus m'empêcher d'être impressionné.

— Voilà. (Le tisonnier, désormais inutilisable, tomba avec fracas sur le plancher.) Ma décision est prise. Gong-Fen ? Laissez-moi le temps de me laver, de me raser et de m'habiller, et je suis à vous.



Vingt minutes plus tard, Holmes était prêt. En l'attendant, Gong-Fen et moi étions restés assis dans un silence maladroit. Je fusillais le Chinois du regard pendant qu'il faisait mine de ne pas s'en apercevoir en feuilletant nonchalamment un numéro de *Blackwood's Magazine* qui traînait.

Ils partirent ensemble avec une bonhomie raffinée tout à fait extraordinaire en m'abandonnant à ma fulminante impuissance. J'étais certain que Holmes ne reviendrait jamais. Il mettait la tête dans la gueule du lion, et l'animal allait refermer les mâchoires d'un coup sec.

Il peut sembler étonnant pour les lecteurs de cette chronique – quand bien même il n'y en aurait aucun en dehors de son auteur – que Holmes ait été si prompt à se mettre en danger. Je l'ai décrit ailleurs comme un cérébral, une machine à calculer ; certainement pas le genre d'homme à se jeter dans l'inconnu sans avoir au préalable soupesé les avantages et inconvénients d'une situation.

Toutefois, le Holmes de 1880 était encore jeune, et avait, comme tous les jeunes, tendance à l'imprudence et à l'impétuosité. Plus tardivement, son dynamisme serait quelque peu modéré par son intellect, mais ne disparaîtrait jamais complètement. Cependant, dans les premiers temps, il était enclin à se lancer sans s'être assuré de l'endroit où il retomberait.

Après que le clarence de Gong-Fen se fut éloigné avec fracas dans

la nuit, j'en fus réduit à faire les cent pas en me rongant les sangs. Lorsque l'aube vint, je m'habillai et continuai d'attendre. Mme Hudson monta un petit déjeuner pour deux, puis un déjeuner pour un. Je ne mangeai rien. Je n'avais plus d'appétit. L'après-midi vira au soir sans que Holmes eût donné le moindre signe de vie. Mon anxiété ne fit que s'accroître. La nuit tomba aux alentours de 17 heures. Au terme de cette journée couverte, il commença à pleuvoir. Tout n'était que tristesse.

Si je dormis, ce fut seulement par à-coups, quelques minutes par-ci par-là, crispé dans un fauteuil, agité, malheureux. À l'heure du dîner, Mme Hudson posa devant moi une assiette de ragoût au fumet délicieux. Plus tard, elle l'emporta froide, avec un petit grognement désapprobateur.

Enfin, alors que l'on approchait de minuit, une clé tourna dans la porte du rez-de-chaussée. Je me levai d'un bond et dévalai l'escalier pour gagner le hall.

L'homme qui franchit le seuil en titubant était bien Sherlock Holmes, aucun doute sur ce point.

Toutefois, ce n'était plus le Sherlock Holmes qui avait quitté la maison près de vingt-quatre heures plus tôt.

Le visage hagard, l'œil injecté, Holmes s'écroula pour ainsi dire dans mes bras. En le soutenant pour monter à l'appartement, je remarquai la boue séchée sur ses bottes et son pantalon, et les grandes taches d'herbe sur sa veste. Des égratignures se croisaient sur ses joues, son front et ses mains, et il tremblait de façon presque incontrôlable. J'alimentai le feu jusqu'à ce qu'il fût difficile de rester à proximité, j'assis Holmes devant et le resservis continuellement en brandy. Ses vêtements mouillés de pluie fumaient en séchant. Ses frissons s'apaisèrent, mais pas complètement. Ses joues reprirent un peu de couleurs.

— Que vous a fait ce monstre ? demandai-je.

En guise de réponse, sa tête s'affaissa et il bougea mollement la main, un doigt en l'air, pour me demander d'être patient. Enfin, lorsqu'il eut rassemblé ses forces, il parla. La voix qui sortit de sa bouche n'était guère plus qu'un croassement.

— Il avait raison, Watson. Gong-Fen. Quand il disait que l'univers était bien plus grand et bien plus profond que je ne pouvais le soupçonner. Satané Gong-Fen, il avait raison.

— Je ne comprends pas.

— Moi non plus, je ne comprenais pas. Mais maintenant, je crois que si.

Holmes prit sa pipe d'une main tremblante. Il choisit celle en bruyère plutôt que celle en terre ; mais lorsqu'il essaya de la bourrer, des morceaux de tabac en tombèrent, et ce, malgré son fourneau plus large. Je dus donc la bourrer pour lui, puis lui tenir l'allumette. Il était déprimant de voir un homme de sa trempe réduit à un état de fébrilité tel qu'il était incapable d'accomplir la plus élémentaire des actions.

Après quelques bouffées réparatrices, il rassembla assez d'énergie pour commencer à me raconter ses derniers exploits.



Tout d'abord, Holmes avait supposé que Gong-Fen l'emmènerait à Limehouse, mais le clarence avait pris à droite sur Marylebone Road, et non à gauche. Ils étaient ensuite passés de l'autre côté de Hyde Park, si bien que la maison que Gong-Fen possédait à Belgravia parut être la destination la plus probable. Cela ne fut pas non plus le cas, car la voiture continua vers le sud, contourna ce quartier et traversa le fleuve. Holmes s'installa confortablement sur sa banquette. Manifestement, le trajet allait être long.

Pendant qu'ils roulaient, Gong-Fen parlait de lui. Il décrivit son éducation en Qinghai, une province reculée dans les hautes terres du nord-ouest de la Chine, près de la frontière tibétaine. Il appartenait à une famille de fermiers qui gagnaient difficilement leur vie en cultivant le sol rude et aride. Ces gens étaient pour ainsi dire sans le sou. Le jeune Shou avait toujours eu de l'ambition, le rêve de s'élever ; le moment venu, lorsqu'il fut assez âgé, il quitta ses parents pour aller puis au sud, à Pékin.

Il trouva à se faire employer à diverses tâches modestes, de videur de pots de chambre dans une maison close à vendeur ambulant de raviolis et de boulettes de riz. Il se débarrassa de son accent et de son dialecte rustiques qui le faisaient passer pour un péquenaud et lui valaient souvent des moqueries. Il apprit à imiter le parler plus élaboré et raffiné des Pékinois, jusqu'à passer pour l'un d'eux. Il se découvrit un talent pour se fondre dans la population à la manière d'un caméléon.

Dans la capitale, il était aux premières loges pour constater que le commerce de l'opium ravageait son pays. Il y avait des opiomanes partout ; des hommes et des femmes réduits à une loqueteuse indigence, qui vendaient tout ce qu'ils avaient, jusqu'à leurs enfants, afin de nourrir leur dépendance au narcotique. Il n'y avait que deux classes de gens qui en bénéficiaient : les représentants de la Compagnie Britannique des Indes Orientales qui cultivaient le pavot aux Indes et envoyaient la drogue en Chine, et les intermédiaires locaux qui la vendaient aux Chinois. Par ce moyen, la Compagnie parvenait à récupérer une grande partie de l'argent dont la Grande-Bretagne abreuvait la Chine depuis la moitié du ^{xvii}^e siècle, moment où le pays avait ouvert son marché pour vendre ses produits – principalement de la soie, de la porcelaine et du thé – dans le monde entier. Le commerce de l'opium relevait de l'impérialisme sournois ; c'était une façon de soumettre une nation sans tirer un seul coup de fusil. Aussi la Grande-Bretagne n'aurait-elle pas dû être surprise lorsque, la Chine ayant décidé qu'elle en avait assez, l'empereur agit

en confisquant, pour les détruire, de vastes quantités de drogue. La Grande-Bretagne répliqua avec ses canonnières. La mèche des deux guerres de l'Opium était allumée.

Gong-Fen, à l'époque, s'était déjà élevé au rang d'intermédiaire. Il traitait avec la Compagnie Britannique des Indes Orientales, allait à la rencontre de leurs navires dans un sampan à deux mâts, payait la cargaison avec de l'argent massif, et la rapportait à terre pour l'écouler. Il n'aimait pas du tout ce que l'opium était en train de faire à la Chine, mais son instinct de survie lui disait que c'était la seule façon de prospérer ; aussi parvint-il à ravalier son indignation morale au nom du profit. À vingt-cinq ans, il était aisé. À trente, il était tout simplement riche. Il l'était devenu en se montrant plus impitoyable que ses rivaux, mais aussi en vendant moins cher qu'eux. Il étendit sa sphère d'influence de Pékin à Shanghai, puis à Hong Kong et Macao, en écartant brutalement quiconque se tenait en travers de son chemin. Il apprit à parler couramment anglais pour mieux traiter avec les Britanniques qui, de leur côté, préféraient cet interlocuteur courtois qui s'exprimait clairement. Le capitaine d'un bateau de la Compagnie Britannique des Indes Orientales, pensant lui faire un grand compliment, lui dit qu'il était « le plus blanc des Jaunes » qu'il eût jamais rencontré.

Après la seconde guerre de l'Opium, on signa la Convention de Pékin qui établissait notamment la légalisation du commerce de l'opium. Aux yeux de la plupart des Chinois, la Chine en ressortait sérieusement humiliée. L'empereur Xianfeng s'exila dans le Nord, où il mourut peu de temps après. Le pays, forcé de payer d'accablantes réparations, était désormais exposé à toutes sortes d'influences étrangères, certaines civilisatrices, d'autres, rapaces. En ce qui concernait Gong-Fen, sa patrie était morte. Le monde extérieur l'appelait.

— Vous êtes donc venu en Angleterre, dit Holmes. Autant affronter l'ennemi que l'on connaît.

— Exactement, répondit Gong-Fen. L'avenir n'était plus en Chine, mais ici, entre les mains de ceux qui l'avaient vaincue. Dans ce pays, j'allais pouvoir mettre en application les leçons que j'avais apprises, et j'excellerai dans l'art d'être « le plus blanc des Jaunes ». Toléré dans l'ordre social, honoré sans être approuvé, j'étais un peu la marotte de la société policée. Infatigablement mais sans difficultés, je me hissai au sommet... ou du moins aussi haut que puisse aller un Chinois.

— Et pourtant, vous éprouvez toujours envers nous une rancœur frémissante. D'où vos fumeries d'opium. C'est votre petite vengeance contre l'Empire Britannique.

— Me jetez-vous la pierre ? Quand je vois un Anglais abaissé par son addiction à l'opium, détruit par le besoin, dépensant tout ce

qu'il a jusqu'à ne plus rien posséder que la chemise qu'il porte sur le dos, avili par la drogue même qui a plongé dans la misère la terre où je suis né, ne pouvez-vous m'accorder, fût-ce à contrecœur, un secret sourire de satisfaction ?

Gong-Fen ne feignait plus l'innocence quant à ses pratiques les plus douteuses et ses désirs les plus vils. Apparemment, c'en était fini des faux-semblants.

Et le clarence de poursuivre sa route, de zigzaguer bruyamment dans les banlieues endormies de Wandsworth, Wimbledon et Morden. Holmes supposait désormais qu'ils se rendaient dans le Surrey, où le Chinois possédait un domaine de cinquante acres bordant Dorking, et un manoir période Régence nichant au milieu de jardins dessinés par Capability Brown.

Une fois de plus, il s'avéra que mon ami se trompait, bien que partiellement. La voiture s'arrêta bien devant la maison, mais ce fut seulement pour une halte. Gong-Fen invita Holmes à l'attendre à bord, tandis que lui-même faisait un saut chez lui. L'aube se leva, brumeuse, et le cocher alla chercher des chevaux frais. Gong-Fen revint muni d'un petit coffre bardé de fer, puis le clarence reprit l'allée dans l'autre sens et le chemin de la campagne.

— Ce n'est plus très loin, maintenant, dit le Chinois, qui avait le coffre posé sur les cuisses. Vous n'attendrez plus longtemps.



— À ce moment, m'avoua Holmes, je ressentis un début d'appréhension.

— Seulement un début ? dis-je. Si ç'avait été moi, j'aurais été paralysé d'inquiétude.

— J'en doute, répliqua-t-il. Un garçon solide comme vous ? Certainement pas.



Tandis qu'ils traversaient la campagne du Surrey, Gong-Fen commença à parler de religion, et de la mauvaise interprétation que les confessions traditionnelles font de la nature du divin.

— Un dieu, dit-il, n'est pas un être bienfaisant et omnipotent qui nous aurait créés pour exprimer son amour. C'est une idée fausse et anthropomorphique, née du lâche désir de l'homme pour une ineffable figure paternelle qui puisse lui donner de temps en temps une tape affectueuse sur la tête en lui disant qu'il s'en tire bien. C'est une

affectation moderne, devenue la norme à une époque où nous avons dompté la nature, navigué tout autour du globe, et où nous nous considérons comme les maîtres de tout ce que nous avons sous les yeux. Plus on remonte dans l'histoire, vous allez le découvrir, plus les dieux s'avèrent hostiles et indifférents. Je ne parle pas simplement du Jehovah de l'Ancien Testament, qui frappait Ses ennemis, envoyait des fléaux et exigeait que les gens souffrent en Son nom. Je ne veux pas dire non plus les panthéons païens avec leur débauche sans fin et leurs tromperies incessantes, et qui ne valaient pas mieux que leurs adorateurs, qui leur offraient libations et sacrifices. Non, je parle d'un temps plus ancien, alors que l'humanité venait de sortir de sa caverne et de quitter la pure sauvagerie, et que la civilisation, telle qu'elle était alors, se réduisait à des fiefs en guerre dirigés par des rois barbares. D'un âge sombre antédiluvien, un âge de pierre, d'acier et de feu dont il ne reste presque rien à déterrer pour donner matière à réfléchir aux archéologues.

Cet âge, expliqua Gong-Fen, était celui des premiers dieux, et il avait les dieux qu'il méritait. Des dieux qui étaient le reflet véritable de la violence et du chaos qu'il y avait alors et qu'il y a toujours dans le cœur de chaque homme, enfouis mais bien vivants, aujourd'hui encore. Des dieux qui désiraient par-dessus tout la conquête, le pillage et le massacre. Des dieux qui se vautraient dans le carnage et considéraient les humains comme du bétail ou, au mieux, comme des animaux domestiques.

Pour illustrer son propos, il montra le champ devant lequel ils passaient. Un berger sortait ses moutons à petits coups de bâton pour leur faire brouter l'herbe givrée.

— Ces dieux avaient aussi peu de compassion pour nous que cet homme en a pour son troupeau. Pour lui, ses moutons sont une simple source de viande et de laine. Ces bêtes sont son gagne-pain, alors il les entrave, leur coupe la queue, les castré si nécessaire et, le moment venu, les abat pour leur viande, le tout sans le moindre problème de conscience.

C'est seulement à son arrivée en Angleterre que Gong-Fen avait pris conscience de l'existence de ces déités anciennes. Avant cela, il ignorait absolument tout d'elles. En quittant le Qinghai pour Pékin, il avait laissé derrière lui la religion populaire de son enfance, avec son cortège de dragons, d'esprits de la nature, et ses innombrables rituels propitiatoires que les gens observaient pour s'attirer chance et prospérité. Il avait vécu dans un vide religieux et s'en était contenté, si tant est qu'il y eût jamais pensé ; une sorte d'état de grâce apostat.

Cependant, c'est à Londres qu'il avait découvert la vérité, à savoir que les dieux sont parmi nous, et qu'ils ne veulent que nos vies et notre destruction. Jusque-là, pour lui, ils n'étaient qu'une illusion

fantaisiste. Il laissait aux simples et aux ignorants le soin de les vénérer. Étonnamment, c'était donc dans la capitale britannique – inégalable joyau urbain, cœur d'un empire, épice du monde moderne – que sa présomption s'était brutalement effondrée.

— Londres est plus que ce qu'imagine le Londonien moyen, M. Holmes. Bien plus. C'est une cité bâtie sur des fondations primordiales, avec des recoins abandonnés, oubliés, où l'ancien et le nouveau s'interpénètrent. Londres était là bien avant que les Romains viennent installer leur colonie. Il y a très très longtemps, les tribus de la Grande-Bretagne primitive campaient au confluent de cours d'eau de différentes tailles. Elles y bâtissaient leurs temples et leurs sanctuaires et, pour payer un violent tribut aux entités qu'elles adoraient, leur offraient la vie des ennemis capturés et de ceux qu'elles considéraient indésirables dans leurs propres rangs. Savez-vous d'où la ville tire son nom ?

— Sûrement de Londinium, le nom que lui donnèrent les Romains.

— C'est ce que nous racontent les livres d'histoire. Mais l'étymologie de « Londinium » est incertaine. D'après Geoffroy de Monmouth, le véritable fondateur de la cité est un roi préromain à demi mythique nommé Lud ; « Londinium » serait dérivé de son nom. Cependant, les universitaires remettent cette théorie en question, et il a récemment été suggéré que le mot serait le résultat de la déformation d'un terme celtique, *lowonida*, désignant un fleuve trop large pour qu'on le traverse à gué.

— Une description qui convient certainement à la Tamise.

— Toutefois, dans une poignée de textes peu connus, vous trouverez des associations entre la capitale et un dieu du nom de Lobon.

— Je ne crois pas avoir entendu parler de lui.

— Comme la plupart des gens. Lobon était une déité parmi les quelques-unes qui exerçaient une forte influence à l'époque, trois ou quatre millénaires avant Jésus-Christ. C'était un dieu guerrier ; ses fidèles étaient belliqueux et féroces, même comparés aux standards d'aujourd'hui. Ils finirent donc par dominer les tribus voisines. Un long chemin tortueux fait de traductions et de mutations nous amène de « Lobon » à « Londres ».

— Tout cela est fascinant, bien sûr, mais...

— Mais quel rapport ? Je ne fais que poser les bases pour la suite, M. Holmes. J'ai eu moi aussi un mentor, pour me guider dans ce processus de révélation gnostique. J'ai à présent l'impression que mon tour est venu d'endosser le manteau de mentor afin de transmettre ce que j'ai appris à une personne que je juge digne de recevoir ce savoir.

Holmes s'inclina comme s'il était flatté, et je pense que c'était le cas dans une certaine mesure. Il avait remarqué que le clarence

montait, et que les chevaux peinaient de plus en plus à mesure que la pente de la route s'accroissait. Il n'avait pas une connaissance absolue de la géographie de la région de Dorking, mais pour lui, ils devaient être en train de gravir les North Downs, ces collines de craie formant une arête qui s'étend de Guildford aux falaises blanches de Douvres. En fait, ils se dirigeaient vers l'un des points culminants du massif, Box Hill.

Lorsque la route s'arrêta et que le clarence ne put aller plus loin, Holmes et Gong-Fen descendirent de voiture. Ils continuèrent à pied leur ascension vers le sommet, en tenant chacun le mystérieux coffre par une poignée. D'après Holmes, quiconque les eût vus passer eût cru à deux amis partis en pique-nique. Le coffre, cependant, était fort lourd, et bien que Holmes ignorât ce qu'il contenait, il entendait des objets se promener dedans avec des bruits métalliques.

Ils gagnèrent le sommet, et une vue du Surrey et du Sussex s'étala à leurs pieds, sur la trentaine de kilomètres qui les séparaient des South Downs. Par une journée plus claire, moins nuageuse, le point de vue eût été à couper le souffle ; l'Angleterre rurale dans toute sa gloire, avec ses forêts, ses parcelles délimitées par des haies, et ses douces ondulations. Même par ce sombre matin de décembre, malgré le brun de ses champs labourés et ses arbres sans feuilles, le paysage n'était pas dénué de charme.

Néanmoins, ils n'étaient pas venus profiter de la vue. Gong-Fen mena Holmes vers une série de monticules en forme de coussins qu'il identifia comme des tertres dans lesquels reposaient des dignitaires préhistoriques, rois, chefs de tribu et grands prêtres. Ils posèrent le coffre, et Gong-Fen défit les sangles de cuir qui le maintenaient fermé. Il en sortit un gros livre usé par les années, des pots contenant de la poudre, et une seringue hypodermique remplie d'un liquide brunâtre. Il consacra la demi-heure suivante à saupoudrer avec soin le contenu des pots sur l'herbe, d'abord en décrivant un large cercle, puis en dessinant, à des points équidistants et sur tout le périmètre, des symboles aussi singuliers que complexes qu'il copiait en consultant le livre.

Holmes l'observait en tapant les pieds et en se frottant pour repousser le froid. Il était incapable de déterminer la nature de la poudre, sinon qu'il s'agissait d'une matière gris pâle, peut-être de la cendre, agglutinée et plumeuse. Quant au livre, les lettres à l'or fin sur son dos étaient si effacées par les ans qu'elles en étaient presque illisibles. Holmes parvint cependant à distinguer le nom de l'auteur, un certain Ludwig Prinn, et estima que le titre devait être *De Vermis Mysteriis*, ou quelque chose d'approchant.

Les nuages menaçants étaient si bas qu'ils envoyaient des vrilles opaques caresser la cime des arbres nus disposés au-dessus d'eux en

demi-cercle, comme un public dans un amphithéâtre. Tout était silencieux ; de plus en plus, semblait-il, à mesure que Gong-Fen avançait dans sa tâche. Seuls venaient troubler le silence un croassement de corbeau, un battement d'ailes de pigeon, et même ces bruits se raréfièrent jusqu'à cesser complètement en ne laissant que le murmure du léger vent, sorte de souffle timide mais continu.

Enfin, Gong-Fen déclara que tout était prêt, et donna pour instruction à Holmes de relever une de ses manches.

— Qu'est-ce que cette préparation ? demanda le détective.

Le Chinois tapota la seringue pour en chasser les bulles d'air, puis poussa le piston afin de faire sortir quelques gouttelettes hésitantes par le bout de l'aiguille.

— Un mélange de mon invention. Un amalgame de plusieurs substances – on pourrait dire un cocktail – dont les principaux ingrédients sont l'opium et la cocaïne, auxquels j'ai ajouté différents extraits d'herbes qui ne poussent qu'en Chine continentale.



— Et vous l'avez laissé vous injecter ce mélange ! m'exclamaije, consterné. Holmes, êtes-vous fou ? Savez-vous à quel point vous avez été imprudent ?

— Je n'avais pas vraiment le choix. Sans la drogue, Gong-Fen a dit que nous aurions fait tout cela pour rien. Qu'il ne se passerait rien. Ma « quête onirique », comme il l'a appelée, n'aurait pas lieu. J'aurais aussi bien pu attendre en me tournant les pouces. Pour attirer la foudre, il me fallait un paratonnerre, ce qu'était précisément cette concoction.

— Tout de même, mon vieux...

— Vous me ferez des réflexions plus tard, Watson. Pour l'instant, écoutez-moi. Je dois vous raconter tant que c'est encore frais dans mon esprit. Après, je risquerais de finir par croire à quelque hallucination fébrile.



Lorsque le « cocktail » de Gong-Fen circula dans ses veines, Holmes entra dans le cercle de poudre. Le Chinois, quant à lui, resta à l'extérieur. Il conseilla à Holmes de ne pas marcher sur les symboles.

— La poudre avec laquelle vous les avez tracés, fit Holmes. Il semble qu'elle contienne une forte concentration de calcium. Ai-je raison de penser... ?

— C'est de la poudre d'os, confirma Gong-Fen.

— Ah. Et je suppose qu'il ne s'agit pas des cendres à base d'ossements d'animaux que l'on utilise pour faire de la porcelaine tendre.

— Ces os proviennent de l'ossuaire situé sous l'église St Bride de Fleet Street. J'ai eu du mal à les obtenir, et ce n'était pas donné. Le gardien de la crypte est dur en affaires. Maintenant, ayez la gentillesse de vous asseoir et de vous mettre autant que possible à votre aise.

Holmes s'assit par terre en tailleur, en essayant de ne pas prêter attention à l'humidité glacée qui traversait son pantalon, et d'ignorer la proximité d'une importante quantité d'os humains réduits en poudre.

Gong-Fen rouvrit le livre, le feuilleta jusqu'à la page qu'il cherchait, et commença à lire cette dernière à haute voix.

Les mots étaient inconnus de Holmes, mais il identifia la langue que Stamford avait parlée dans sa cellule de Scotland Yard. Tous ces agglomérats râpeux de consonnes, ces occlusives glottales à l'intérieur des mots, ces grognements qui tenaient lieu d'intonation... Il ne pouvait s'agir d'une autre langue, car aucune langue ne ressemblait à celle-là.

Tandis que les mots s'insinuaient comme des serpents dans ses oreilles, Holmes sentait la drogue se répandre dans son système sanguin. Il avait l'impression que de minuscules doigts froids se glissaient sous sa peau. Il en conçut à la fois de la peur et de la curiosité, un drôle de calme teinté d'avidité, comme si cette expérience était inévitable et justifiée ; une nécessité. Après un moment, il cessa d'écouter la voix de Gong-Fen. Il entendait les rythmes inélégants des phrases, et savait qu'il s'agissait de quelque invocation, d'un appel à une puissance surnaturelle ; mais même ces rythmes finirent par s'effacer derrière un voile, par s'éloigner et devenir sans importance. Il cligna des yeux et, soudain, s'aperçut qu'il se trouvait seul au sommet de la colline. Gong-Fen n'était plus là. L'immobilité régnait. La brise elle-même avait cessé.

C'est alors que commença la quête onirique.

Au début, Holmes pensa que son clignement d'yeux avait en fait été une courte période d'inconscience dont Gong-Fen avait profité pour s'éclipser. Il lui traversa l'esprit que le Chinois lui avait joué un tour complexe. Toutes les histoires occultes qu'il avait racontées à bord du clarence, ce cercle magique tracé à la poudre, l'invocation... tout cela n'avait été qu'une longue montée en puissance pour n'aboutir à rien ; un crescendo suivi d'une retentissante déception. La poudre n'était pas faite d'ossements humains, mais animaux. La prétendue drogue n'était que de l'eau colorée. Les déconcertantes sensations physiques qu'il avait éprouvées étaient d'origine psychosomatique. C'était un canular, et il avait plongé les deux pieds en avant.

Tout à fait furieux à cette idée, il se jura que Gong-Fen paierait pour s'être moqué de lui.

Il remarqua alors que le vent avait cessé de souffler. Ceci, en soi, n'avait rien de remarquable ; mais ce qui l'était davantage, c'était l'absence de bruit résultant de celle du vent. Jamais Holmes n'avait connu silence aussi absolu, aussi oblitérant, aussi mortel. De près comme de loin, on n'entendait pas le moindre son. La campagne n'est jamais tout à fait silencieuse ; on distingue invariablement les pépiements ou jacassements de quelque créature des bois, une cloche de vache, un chant d'oiseau, le cri d'un ouvrier agricole, le fracas d'une charrette... quelque chose. Holmes, cependant, se trouvait enveloppé dans une totale absence de sons. Et lorsqu'il déplaça un pied dans l'herbe, le mouvement ne produisit pas le plus petit bruissement. Il n'entendait que les battements de son cœur et sa respiration.

Les nuages ne bougeaient pas. Peut-être était-ce plus troublant que le silence. Ils restaient immobiles, comme peints, à la manière d'un arrière-plan de théâtre. Le monde paraissait être en stase telle l'image figée d'un instant.

Ou entre deux instants. C'était l'impression que cela donnait à

Holmes : il avait le sentiment d'être tombé dans l'espace séparant le « tic » et le « tac » de l'horloge. Il sortit sa montre de gousset pour confirmer son hypothèse et, en effet, elle était arrêtée. L'aiguille des secondes était stationnaire. Il la remonta en vain. Soit la montre était cassée, soit le monde avait totalement cessé d'avancer.

C'est alors qu'un homme apparut.

Holmes ne pensait pas l'avoir vu approcher. L'homme n'était pas là ; l'instant d'après, il y était, juste devant le détective, à portée de bras.

Il arborait une sorte de kilt, des bottes de fourrure et une cape sur une épaule, tenue par un fermoir de cuivre finement ouvragé. Des bracelets d'or enserraient ses biceps ; un torque d'or emprisonnait son cou. Des marques bleu vif faisaient des zigzags sur sa peau. Holmes estima qu'elles étaient barbouillées à la guède, cette teinture à base de plante. Ses cheveux hirsutes lui arrivaient aux épaules. Dans l'ensemble, l'inconnu avait le teint tanné et basané.

Il était musclé, mais comme jamais un pratiquant moderne de la culture physique ne pourrait l'être. Il avait le corps sec et agile d'un homme qui a connu pléthore de conflits et de difficultés ; d'un homme pour qui la vie n'a été qu'une longue bataille sur tous les fronts. Comme pour illustrer ce point, il portait une hache à double lame. Il la tenait d'une main, sans la serrer, si bien qu'elle pendait, la cognée près du sol. En voyant que ses deux lames étaient ébréchées et grêlées, Holmes ne put s'empêcher de penser que ces marques indiquaient que l'arme avait frappé armures et os, et souvent.

L'inconnu considéra le détective d'un air dubitatif, puis grogna ; mais Holmes n'aurait su dire si ce grognement marquait une approbation ou une désapprobation. Peut-être s'agissait-il d'un salut. Lorsque enfin il parla, ce fut d'un ton bourru ; et Holmes, étrangement, sut qu'il s'exprimait dans quelque langue inconnue, oubliée... même s'il la comprenait parfaitement, et que l'homme le comprenait en retour.

— Vous êtes venu. Qui êtes-vous ?

— Je pourrais vous poser la même question. Je m'appelle Sherlock Holmes, et soit vous êtes réel, auquel cas Gong-Fen a pris beaucoup de peine pour vous déguiser en une sorte de guerrier celte, soit je suis en plein rêve, et vous n'êtes que le fruit de mon imagination. Quoi qu'il en soit, je dirais que vous représentez quelque lointain ancêtre. C'est ce que vous êtes censé être, ou ce que vous êtes, suivant la façon que l'on aura d'aborder la chose.

— Je ne connais aucun Gong-Fen, rétorqua l'inconnu. Est-ce un druide ? Un magicien ?

— Il se pourrait bien qu'il s'imagine l'être. Je ne connais toujours pas votre nom.

— Mon nom est sans importance. Sachez que je fus jadis chef d'une grande tribu venue du Nord, des terres montagneuses et inhospitalières où les hivers sont longs, où le vent est glacé et souffle fort. Nous descendîmes vers le sud à la force de la hache, année après année, génération après génération ; nous étendîmes notre domaine en absorbant les tribus qui se laissaient absorber, en anéantissant celles qui refusaient. Nous arrivâmes jusqu'ici, presque à la côte blanche, et la majorité de l'île nous appartenait. C'est alors que je bâtis ma forteresse sur les rives du grand fleuve Tamesas et que j'en fis mon foyer. Ici, je régnais avec une hache de fer et une volonté de fer. J'avais payé mon tribut aux dieux à force de sang et de pillages, et pour un temps, j'en récoltai les fruits. J'étais puissant, sans rival.

— Je n'en doute pas. Mais toutes les bonnes choses ont une fin, n'est-ce pas ? C'est l'impression que j'ai en lisant entre les lignes.

Holmes avait face à cet homme une réaction sanguine dont il n'était pas coutumier. Malgré l'attitude rude et revêche de son interlocuteur – sans oublier son arme imposante –, il sentait qu'il n'avait rien à craindre de lui. On avait organisé leur rencontre pour son bénéfice, dans un but d'édification et non de destruction.

— Les dieux, reprit le chef sans nom, ne demeurent pas éternellement calmes, et il est facile de les décevoir. Ils exigent que l'on libère des âmes dans le tumulte de la bataille, ou sur la pierre de l'autel, à l'aide de la lame sacrée d'un prêtre. D'habitude, cela suffit à les rassasier et à s'assurer qu'ils ne sortent pas tout à fait de leur sommeil. Parfois, cela ne suffit pas, et alors, le monde des hommes doit prendre garde.

— On peut s'assurer de leur docilité en les nourrissant. C'est cela ? Un peu comme une mère calme un nourrisson nerveux en lui donnant le sein la nuit.

Le chef partit d'un rire maléfique.

— Ce n'est pas eux, les nourrissons. C'est nous. Les dieux sont vieux, plus vieux que le temps. Ils vinrent des étoiles, d'autres mondes, alors que la Terre était jeune et pas encore formée. Certains disent qu'ils avaient été bannis, d'autres, qu'ils partirent de leur plein gré, en quête de nouveaux pâturages. Ils traversèrent les gouffres cosmiques à dos de comètes, et arrivèrent sur Terre par hordes entières. Ils n'appartenaient pas à une seule race, mais à de nombreuses, entremêlées. Ils s'approprièrent ce monde, se le répartirent. Mais ils ne vécurent pas en paix. Ce n'est pas dans leur nature.

— Ils se faisaient la guerre.

— Pendant des millions d'années, ces créatures engendrées par les étoiles, au pouvoir presque sans bornes et au savoir effrayant, connurent conflit sur conflit. Le fils se rebellait contre le père. Les serviteurs, contre leur maître. Le frère livrait bataille au frère. Dans

leur compétition, ils ravagèrent des continents. Leurs armes étaient terribles, d'une nature et d'une puissance qui nous sont difficilement compréhensibles. Ils rasèrent des montagnes et fendirent des canyons. On raconte que toutes les masses de terre du monde ne faisaient qu'une, jusqu'à ce que les hostilités entre les dieux les brisassent, jusqu'à ce qu'elles s'écartassent les unes des autres.

— Il y a des géologues – Antonio Snider-Pellegrini en particulier – qui proposeraient une explication alternative au phénomène de la dérive des continents. (Le chef lança un regard assassin à Holmes.) Mais continuez, je vous en prie.

— Avec le temps, les dieux les plus puissants s'imposèrent comme les maîtres de la Terre, reprit le chef. Les autres se retirèrent, certains sous terre, d'autres sous la mer. Beaucoup furent emprisonnés pour avoir commis le crime de se trouver du côté des perdants, et leurs cachots n'étaient pas toujours sur terre, mais ailleurs, dans d'autres mondes, entre les plis de la réalité. On s'entendit sur une trêve, et l'on mit les inimitiés de côté ; mais toutes ne furent pas oubliées. Entre Cthulhu et son demi-frère Hastur l'Indicible, par exemple, il n'existera jamais d'autre sentiment que la haine.

À la mention de ces deux noms, et surtout du premier, Holmes fut pris d'un frisson involontaire, profond, d'ordre presque atavique. S'il ne les avait jamais entendus de sa vie, ce fut comme si une partie enfouie de lui-même, par quelque souvenir incrusté dans les représentants du genre humain, savait qu'il fallait craindre ces noms-là. Cthulhu. Hastur. Des mots qui lui inspiraient effroi, rage et horreur.

— Lentement, poursuivit le chef, les dieux se sont endormis, tel l'ours qui entre en hibernation pour l'hiver. Leurs conflits étaient terminés, et le moment était venu pour eux de se reposer. Il y a des cycles dans le cosmos, tout comme il y a des saisons dans l'année. Même les immortels, malgré tout leur pouvoir, sont forcés de fermer les yeux et de rêver. Dans leurs lointaines cités, dans leurs cavernes, dans les espaces entre les mondes, ils gisent à présent, endormis. Et pourtant, ils nous surveillent. Ils n'ont jamais cessé de nous observer, de regarder l'humanité sortir de son état d'ignorance animale pour s'éveiller à la conscience de soi. Les Grands Anciens et leurs parents savent que nous existons, et nous appellent de temps en temps, car ils veulent tout ce que nous avons à donner.

— Si je comprends bien, vous ne leur en avez pas donné assez. Ce qui causa votre ruine.

Le chef opina d'un air maussade. Il jeta un coup d'œil en arrière, dans la direction des tertres.

— C'est ici que mes os moisissent. Ma chair a servi de nourriture aux vers. J'étais acolyte de Lobon. Mes ancêtres, à l'origine, étaient de Sarnath, dont Lobon était la divinité régnante ; et lorsque la cité

tomba en ruine, la foi en Lobon prit la route avec notre peuple, dans son exode qui le vit quitter la terre de Mnar. Je suis le descendant direct de ceux qui naquirent dans ces îles ; c'est à moi, en tant que roi de ma tribu, que revenait le devoir de nous assurer la faveur éternelle de Lobon. Puisque c'est un dieu guerrier, le sang et les larmes de nos ennemis auraient suffi.

— « Auraient » ? Qu'est-ce qui a changé ?

— Moi. Je me suis lassé des conflits. À mesure que je prenais de l'âge, j'avais de moins en moins de goût pour les batailles. Je ne voulais qu'une chose : gouverner les territoires que j'avais déjà conquis, et pas en conquérir de nouveaux. C'est pourquoi notre inexorable avancée vers le sud cessa. Lobon était mécontent. Il vint à moi une nuit, sous la forme d'un jeune homme coiffé d'une couronne de lierre et armé d'une lance. Nous nous battîmes dans ma chambre, mais ce combat ne pouvait avoir qu'une issue. (Le chef soupira.) Je maniai ma hache avec vigueur et bravoure, mais qui peut vaincre un dieu ?

— En effet. Du moins votre peuple vous a-t-il enterré dans un endroit agréable ; un lieu glorieux pour la tombe d'un seigneur glorieux.

— Cette tombe ? Elle fut dressée sur ordre de Lobon en guise d'ultime insulte. D'ici, on a vue sur la région que je refusai de conquérir, sur le dernier recoin de l'île que, dans mon dégoût du sang, je laissai intact. Ce n'est pas un honneur. C'est un châtement.

— Êtes-vous sûr, cependant, que c'est Lobon lui-même que vous avez affronté ? Ne pouvait-il s'agir d'un usurpateur ? D'un jeune ambitieux qui aurait eu des vues sur votre trône ?

Holmes avait envie d'avancer une théorie rationnelle sur la mort du chef. Le détective en lui cherchait un meurtre plutôt qu'un acte de vengeance divine.

— Il n'y a aucune différence, même si ce n'était que cela. De toute façon, c'était un aspect de Lobon. Un tueur qui apparaît sous l'apparence d'un dieu est un dieu auquel on donne un autre nom, et il accomplit l'œuvre de ce dieu.

— Je vois.

— Je crains que non. Je crains que votre champ de vision soit encore trop étroit.

— Ah, et comment feriez-vous pour l'élargir ?

Holmes regretta aussitôt d'avoir posé la question, car en guise de réponse, le chef leva sa lourde hache et lui fit décrire un moulinet. Avant que Holmes pût se baisser, avant qu'il pût même esquissier le moindre geste, l'une de ses lames ébréchées fonça sur lui et...



... ne le toucha pas. Mais sans vraiment le rater. La hache passa à travers lui. Il sentit son passage, sifflement argenté, comme un fil de glace intangible entrant et ressortant de lui. Toutefois, il se savait indemne, entier. S'il y avait séparation, ce n'était pas celle de la tête et du cou, ni du tronc et des jambes, mais de l'âme et du corps. Tout à coup, son intellect fut libéré de sa coquille corporelle. Il n'était que pensée, pure essence. Il était tout ce qu'était Sherlock Holmes hormis la charpente charnelle qui lui servait à se déplacer.

Il s'envola. Quitta Box Hill, le Surrey, l'Angleterre. Survola la Manche, l'Europe, l'Arabie, les Indes, l'Asie. Il traversa la face de la planète comme un rayon de lumière. Et de là-haut, il vit des choses. Et quelles choses.

Il vola jusqu'à une île au cœur du Pacifique, un grain de roche volcanique jonché de carcasses de poisson en putréfaction et surmonté d'un monolithe blanc. Non loin, dans une crevasse du fond marin, une créature écailleuse et bulbeuse – en partie poisson, en partie cyclope – s'élança et remonta vers la surface.

Il partit pour une autre île du Pacifique, plus grande, sur laquelle se dressait une cité perdue dont les bâtiments avaient des silhouettes et des angles irréguliers et semblaient se replier quand on les regardait, comme si leurs concepteurs connaissaient une branche de la géométrie qui demeurerait inconnue des autres mathématiciens. Là, dans des cryptes aux parois gluantes, gisaient des monstres à taille humaine, tous profondément endormis et agglutinés autour d'un gigantesque béhémoth à ailes de chauve-souris, lui aussi endormi, dont Holmes ne fit qu'entrevoir le visage, qu'il fut heureux de ne pas voir plus en détail.

Il reprit son voyage, survola le désert neigeux de l'Antarctique, descendit vers une nouvelle cité abandonnée, cette fois dotée de murs massifs et de profondes catacombes. Il vit des animaux ressemblant à s'y méprendre à des manchots albinos de six pieds de haut se dandiner le long des rues. Leurs yeux vestigiaux, réduits à des fentes, étaient parfaitement aveugles. Il vit aussi une masse protoplasmique noire rappelant une méduse, sur la surface gélatineuse de laquelle grouillaient des vrilles et des organes sensoriels sans rapport direct avec ce que Holmes avait appris en étudiant la biologie.

Il continua de voler, jusqu'au sud des États-Unis, où il assista à un diabolique rite vaudou dans les marais de Louisiane, puis partit pour le Groenland, où se déroulait un rituel par trop semblable au premier. Que ce fût dans la moiteur du bayou ou dans le froid cinglant du cercle Arctique, que les participants fussent des marins à demi nus

d'origine indienne ou des Esquimaux vêtus de fourrure, les chants et les danses étaient plus ou moins identiques et, dans chaque cas, l'objet de la révérence frénétique des fidèles était une effigie de la gigantesque bête à ailes de chauve-souris qu'il avait entrevue plus tôt, endormie parmi ses sbires ; cette bête dont il n'avait pas voulu voir de trop près le visage orné de tentacules.

Il gagna ensuite la Nouvelle-Angleterre, partie la plus civilisée des États-Unis qui, pourtant, abritait plus de sites où rôdaient des horreurs qu'il n'y avait d'étoiles dans le ciel. Il les percevait comme des verrues sur la peau, ou des tumeurs cancéreuses sur un organe par ailleurs sain. Ces maladies étaient la plaie des profondes vallées vertes et des petites cités confortables, des villes fourmillantes, des forêts sans fin et des ondoyantes terres arables ; amas et mouchetures de corruption apparaissaient dans les lieux les plus improbables et, sensément, les plus inoffensifs.

Alors que son entretien avec le chef à la peau mate avait semblé se produire en un interminable instant, Holmes était désormais conscient que le temps s'écoulait à une vitesse extraordinaire pendant les allées et venues de son grand tour des recoins les plus sombres du globe. La nuit et le jour alternaient en clignotant comme la lumière vacillante d'une chandelle, et le passage de l'une à l'autre ne cessait de s'accélérer. Lui-même se sentit accélérer, tourbillonner dans l'air à une vitesse telle qu'à la fin, la gravité perdit son emprise sur lui, et qu'il fut projeté hors de l'atmosphère terrestre, en direction de l'espace. Comme une fusée vivante, il filait dans l'univers, passait devant les étoiles, les galaxies, à travers le vaste néant qui les séparait. Quelque part, tout au bout de la création, si loin du système solaire que notre soleil ressemblait à une particule de poussière, il arriva en un endroit où des dizaines de planètes étaient reliées par des ponts d'une longueur incalculable. Ces mondes pivotaient les uns autour des autres suivant des orbites soigneusement préétablies, à la façon d'un planétaire cosmique. L'ensemble suivait un circuit continu et régulier sur toute la périphérie de l'espace.

Les habitants de ces planètes étaient nombreux et bizarres. Certains étaient sombres et amorphes, d'autres se présentaient comme des boules d'énergie incandescente. Certains étaient de forme humanoïde, d'autres de forme animale. Certains, ceints de couronnes de brume ou de feu, marchaient fièrement, tandis que d'autres rampaient, glissaient ou dégouлинаient. Ces êtres étaient si omnipotents qu'ils en avaient presque oublié ce que c'était d'avoir des besoins ou des désirs. Ils flottaient tout au long de leur existence sans fin. Il leur arrivait de se rencontrer pour échanger quelques mots sans suite, mais autrement, ils vivaient dans une splendide, une majestueuse solitude. Sans savoir comment, Holmes reconnut en eux

les Dieux Aînés, précurseurs des Grands Anciens ; des créatures qui étaient nées peu de temps après l'apparition de l'univers lui-même. Après un milliard d'âges, ils ne s'intéressaient plus à rien, ni à eux-mêmes. Ils « étaient » tout simplement, et cela leur suffisait.

Depuis les limites de l'espace, Holmes fut subitement attiré en arrière et suivit à rebours la trajectoire empruntée à l'aller, comme sous l'effet d'un élastique que l'on aurait soudain relâché. Il fut soustrait à la frontière de tout ce qui est, et entraîné vers le centre, le cœur autour duquel tourne le cosmos.

Là, il trouva le chaos, un maelström bouillonnant de lumière et de ténèbres, au milieu duquel flottaient d'étranges citadelles qui tournoyaient et s'élevaient en spirale, totalement soumises aux caprices des courants titanesques qui les entouraient. L'une ressemblait à un flocon de neige, une autre était composée de polyèdres, tandis qu'une troisième avait des murs ondoyants et liquides. Il n'y en avait pas deux d'identiques.

C'étaient les demeures d'un troisième panthéon de dieux, mais ceux-ci, les « Dieux Extérieurs », étaient uniformément mauvais et avides. Ils étaient faits de brouillard, de pierre, de bijoux et de chair, et ils attendaient. Ils attendaient qu'on les appelât. Et qu'on le fît avec le respect qui convînt. Ils attendaient, pour aller commettre d'horribles actes de haine, qu'une invitation traversât le néant. D'une seule pensée, ils étaient capables de franchir des distances incommensurables, et étaient prêts à se rendre partout dès le moment qu'ils y voyaient un intérêt. Il n'émanait d'eux que haine, dépravation et mépris. Même ceux qui avaient la forme d'une créature de lumière ne brillaient que pour mieux projeter des ombres, et dans ces ombres, assouvir leurs ignobles besoins.

La proximité des Dieux Extérieurs inspira à Sherlock Holmes une terreur telle qu'il crut devenir instantanément et irrémédiablement fou. Les actes des pires scélérats humains n'étaient rien en comparaison des méfaits de ces divinités. Elles étaient l'horreur incarnée.

Holmes ne souhaitait qu'une chose : s'éloigner d'elles, et en particulier, échapper à leur attention ; car il sentait que si l'un de ces monstres venait à tourner le regard vers lui, il serait perdu à jamais, entraîné dans quelque terrible fosse de souffrance pour l'éternité, sans espoir de sursis. Ignorant complètement le moyen de s'éclipser de cet horrible endroit, il en fut réduit à se persuader que tout cela n'était qu'une abominable hallucination. Sa réalité, affirma-t-il, était indéniable, mais s'il parvenait à se convaincre du contraire, à croire qu'il se trouvait au sommet de Box Hill, dans le Surrey, et qu'il avait tout imaginé...



— C'est mon intellect qui m'a sauvé, Watson, dit-il. La science du raisonnement analytique à laquelle je me forme avec rigueur depuis mon adolescence m'a ramené dans mon corps. Sans la puissance de mon cerveau, mon âme pourrait en ce moment même être le jouet de quelque Dieu Extérieur, et l'on aurait découvert mon corps sur cette colline, privé de tout sens, de toute intelligence. Une simple coquille que les aliénistes auraient pu enfermer pour l'étudier en vain ; une épave baveuse et incontinente.



À la seule force de sa volonté, Holmes rejeta le témoignage de ses yeux et se convainquit qu'il se trouvait sur Terre, dans son corps, et qu'il était tout simplement en transe. Il n'ignorait pas qu'il commençait à attirer la curiosité de plusieurs Dieux Extérieurs. Ils avaient détecté un intrus. Une créature faite de mercure étendait un pseudopode amibien dans sa direction. Une araignée aveugle, couverte de pustules, tira un premier fil de soie depuis la toile où elle nichait, tel le pêcheur lançant sa ligne. Sur un balcon, une chose que l'on aurait pu prendre pour une belle femme se mit à renifler en levant le nez comme un chat qui a perçu une odeur dans la brise. Si Holmes ne partait pas sur-le-champ, il serait piégé pour l'éternité.

Il pensa à l'air frais des North Downs. Il pensa au sol humide sur lequel il était assis. Il pensa à la couche de nuages troubles, non loin au-dessus de sa tête. Il pensa à toutes ces impressions, aux visions, aux bruits et aux odeurs de la campagne du Surrey en décembre, à leur normalité, à leur banalité bénie. C'étaient des faits. Des données. Tout le reste – les Grands Anciens, les Dieux Aînés, les Dieux Extérieurs – n'était que conjecture et fantaisie. Il n'avait que faire de la conjecture et de la fantaisie. Seul était acceptable ce que l'on pouvait prouver par l'observation et la logique. Il refusait de donner foi à toute autre forme de vérité.

Ainsi, petit à petit, lentement mais sûrement, Holmes revint à lui. Il ne flottait plus au centre de l'univers, au bord de cette Olympe qui tenait tout autant des Enfers. Il avait réintégré son corps. Il avait froid partout, les membres raides, était endolori et affamé. Il écarta ses paupières, qui lui semblèrent si lourdes que ce fut comme ouvrir des portes rouillées, et vit que c'était le crépuscule, et que la nuit était presque tombée. Il chercha à tâtons sa montre de gousset. Elle fonctionnait de nouveau et indiquait qu'il était plus de 17 heures.

Lorsqu'il essaya de se lever, ses jambes le trahirent. Il avait passé toute la journée en tailleur, exposé aux éléments, et sa circulation sanguine bloquée avait laissé le bas de son corps engourdi et rigide. Il en fut réduit à marcher à quatre pattes, jusqu'à ce que ses extrémités eussent retrouvé leurs sensations. Alors, cahin-caha, il sortit du cercle de poudre et descendit la colline.

Gong-Fen était parti depuis belle lurette. Le clarence aussi. Holmes était tout à fait seul ; et sans même une lanterne sourde pour éclairer son chemin, il dut avancer avec précaution, d'autant que les nuages occultaient la lune et les étoiles. La route n'était guère plus qu'un sentier à ornières. Il trébucha maintes fois. Les branches basses lui giflaient le visage. Les pierres lui faisaient des croche-pieds. En fait, il était aveugle.

Pour ne rien arranger à ses malheurs, il commença à pleuvoir. Il envisagea de trouver refuge sous un arbre, au sec, et de s'y abriter pour la nuit ou, du moins, le temps que l'averse passât ; cependant, pensa-t-il, s'il s'arrêtait, il risquait de ne jamais repartir. Il continua donc de marcher, jusqu'à ce qu'enfin, il vît apparaître les lumières d'un cottage. Holmes frappa à la porte, et fut accueilli par un fusil de chasse à deux coups, brandi par un provincial fort peu amical. S'ensuivit un vif échange au cours duquel le propriétaire des lieux encouragea le visiteur à partir, tandis que ce dernier demandait son aide. Alors qu'ils se trouvaient dans une impasse, l'épouse de l'homme vint au secours de Holmes en tançant son mari, qui ne savait pas reconnaître un gentleman quand il en voyait un – un gentleman en détresse, qui plus était. Elle invita Holmes à entrer et lui servit une tourte au lapin bien chaude et revigorante ; après quoi elle persuada son époux d'atteler le cheval à la charrette anglaise et de conduire leur hôte à Dorking, ce que l'homme fit à contrecœur. Peu de temps après, il déposa Holmes à la gare, à temps pour qu'il attrapât le dernier train pour Waterloo Station. Heureusement, sale et débraillé comme il l'était, aucun passager ne voulut faire le trajet à côté de lui. Ils lui lançaient un regard et changeaient de compartiment. Une petite bénédiction.



— Et nous voici, conclut Holmes. J'aime à penser que tout ce que j'ai subi n'était qu'un mirage induit par la drogue. Il n'y avait pas de chef de tribu. Il n'y a pas davantage de dieux ; ni anciens, ni aînés, ni extérieurs. Tout cela n'était que fantasme. Gong-Fen a pu mettre mes aventures en scène de mille façons. Peut-être, pendant que je me trouvais sous l'influence de son « cocktail », est-il resté avec moi et,

accroupi à côté, m'a-t-il murmuré des suggestions à l'oreille. Mon esprit subconscient a pu partir de ces indications verbales pour les transformer en visions entêtantes. Et peut-être le chef de tribu n'était-il, comme je l'ai d'abord supposé, qu'un homme déguisé ; quelque acteur miséreux, payé pour jouer le rôle. Cela expliquerait certainement le fait que j'aie compris sa langue et lui la mienne. Tout cela, dans ce cas, n'était qu'une farce rigoureusement organisée, un mystère mis en scène pour mon seul bénéfice, et moi, dans ma stupeur provoquée par les narcotiques, j'étais incapable de distinguer les faux-semblants de la réalité.

— Mais dans quel but ? demandai-je. Pourquoi se donner autant de mal ?

— Pour me désorienter. Me déconcerter. En guise de punition pour le raffut que j'ai causé à l'*Hôtel du Lotus d'Or*. Et cependant, Watson...

— Oui ?

— Si seulement je pouvais aussi facilement accepter l'hypothèse du coup monté. Quelque chose en moi, tout au fond de la moelle de mes os, me dit que tout cela s'est passé exactement comme je vous l'ai raconté. Vous devez me croire fou de parler ainsi, et vous avez peut-être raison. Pourtant, j'ai beau faire mon possible pour donner un tour rationnel à cette expérience, je n'y parviens pas. Le rite de Gong-Fen n'avait pas pour but de me conduire au bord de la folie, même s'il a bien failli y parvenir. Il était censé me montrer la réalité des choses. Quelle effroyable révélation il m'a apportée !

Je fus tenté de lui offrir quelque consolation. J'aurais pu le rassurer, insister pour dire qu'il se trompait, que tout cela n'était vraiment qu'une hallucination. J'aurais pu lui dire qu'après une bonne nuit de repos, il serait en mesure de mettre les choses en perspective. Que d'ici le lendemain, il serait redevenu lui-même, et les événements du jour ne lui sembleraient plus être qu'un vague délire. Que le temps que les égratignures sur son visage et ses mains guérissent, il aurait peut-être même tout oublié.

Néanmoins, c'eût été un mensonge ; un mensonge que je n'aurais pu lui servir de façon convaincante. À la place, je lui dis ceci :

— Holmes, je m'aperçois que vous êtes épuisé, et je suis sûr que vous n'avez qu'une hâte : prendre un bain et aller au lit. Mais je vous demande un peu de patience, car j'ai quelque chose à vous dire. C'est une chose dont j'ai depuis longtemps envie de me soulager, et je ne vois pas de meilleur moment pour le faire.

L'intérêt alluma un éclat dans ses yeux éteints. J'avais piqué sa curiosité.

— Oui ?

— J'ai fait moi-même l'expérience d'une « effroyable révélation », pour reprendre vos termes particulièrement bien choisis. Voici des

mois que j'espère trouver une occasion de m'en ouvrir à quelqu'un... à quiconque serait capable de comprendre. Je crois que vous êtes cette personne, et que le moment est venu. Après ce que vous avez traversé, ce que vous avez vu, nous avons davantage en commun. Vous connaissez évidemment ce vers de *Hamlet* : « Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio, que n'en rêve ta philosophie. » (Je me penchai très légèrement vers lui.) J'en ai été le témoin. Sur la terre. Sous la terre. Plus de choses. Des choses terribles. J'en suis la preuve vivante.

LA CITÉ PERDUE DE TA'AA

Avec le recul, peut-être n'aurais-je pas dû infliger le récit de mes aventures dans la vallée d'Arghandab à Holmes ; pas cette nuit-là, alors qu'il n'avait pas encore récupéré du traumatisme de son éveil difficile. Je me mettais indûment en avant. Pour ma défense, j'étais littéralement épuisé et au comble de la tension. La journée avait été plus qu'éprouvante. Ma réserve habituelle était érodée, et mes inhibitions avaient perdu de leur force. Holmes était désormais mon compagnon de voyage sur cette route que je croyais jusque-là suivre seul. Rien d'étonnant à ce que j'eusse hâte de me confier à lui.



Cela commença lors de notre retraite de la bataille de Maiwand. Les forces d'Ayub Khan, émir de l'Afghanistan, avaient mis les nôtres en déroute. Même si les Afghans avaient davantage de pertes, ils nous avaient battus à plates coutures. Après un duel d'artillerie de trois heures, les Ghazis balayèrent l'infanterie indienne qui formait notre flanc gauche, puis tournèrent à droite pour infliger le même sort au 66^e du Berkshire, régiment auquel le mien, le 5^e régiment de fusiliers du Northumberland, était rattaché. Les Horse Guards et les Sapeurs de Bombay tenaient bon ; ils menèrent une action d'arrière-garde pour couvrir la retraite du reste de la compagnie et, pour leur bravoure, payèrent le prix ultime jusqu'au dernier homme ou presque. C'était un indéniable désastre, et nous le devons au général de brigade George Burrows, à son inexpérience et à son manque de sagacité tactique, mais aussi à la trop grande confiance avec laquelle nous avons abordé cette bataille. À la suite d'un enchaînement de victoires décisives à Peiwar, Kaboul, Ahmed Khel et partout ailleurs, nous autres, de l'armée britannique, avons commencé à nous croire invincibles, et étions persuadés que les Afghans continueraient de tomber devant

nous comme des mouches. Ayub Khan nous détrompa complètement sur ce point.

Notre colonne repartait démoralisée, d'un pas lent et lourd, du col de Maiwand. La situation était catastrophique, mais aurait pu être encore bien pire. Étrangement, les Afghans ne nous poursuivirent pas pour nous achever. À peine avaient-ils triomphé sur le champ de bataille qu'ils avaient paru se désintéresser de nous, ce qui nous permit de quitter les lieux sans être maltraités. N'étant pas moi-même blessé, je faisais mon travail de médecin auprès de ceux qui n'avaient pas eu ma chance. Tandis que nous rentrions clopin-clopant vers Kandahār, je passais des pommades, refaisais des pansements, extrayais des balles ; je pratiquai même en urgence deux amputations sur le bord de la route. Le lendemain matin, la relève vint à notre rencontre à Kokeran, et c'est ce jour-là que le capitaine Harrowby me proposa un petit détour.

Roderick Harrowby était amateur de prospection archéologique, et un ardent partisan des travaux de Heinrich Schliemann et de sir Arthur Evans. Il s'était engagé à la demande insistante de son père, vétéran de la guerre de Crimée, mais avait hâte de pouvoir s'adonner à sa passion pour les fouilles et les reliques anciennes. Au cours de la campagne, il avait souvent parlé des nombreux sites présentant un grand intérêt archéologique, que ce fût en Afghanistan ou dans le reste de l'Hindou Kouch, et s'était beaucoup plaint de ne pouvoir les explorer au lieu de passer son temps à se battre avec les indigènes dans le seul but de dominer un pays qui, pour la Grande-Bretagne, n'avait qu'un intérêt limité du point de vue stratégique, et dont nous cherchions à prendre le contrôle pour ne pas le laisser à la Russie. Car l'Afghanistan n'était qu'une case parmi tant d'autres sur le plateau du Grand Jeu ; une case pour l'occupation de laquelle les puissants se querellaient.

Malgré ses propos parfois séditieux, Harrowby était un conteur captivant, et ses exposés sur d'antiques cités perdues dans le désert, sur des îles inexplorées ou dans des vallées cachées, ses récits sur les legs de civilisations mortes, faisaient vibrer ma fibre romanesque. De temps en temps, autour du feu de camp, il évoquait des visions d'un âge présumérien où des métropoles de pierre densément peuplées avaient pour habitants des gens étonnamment sophistiqués, dont les connaissances dans des sciences comme l'astronomie et la médecine étaient au moins égales aux nôtres. Il décrivait l'Atlantide et la Lémurie comme si, loin d'être des lieux mythiques adorés des philosophes et autres théosophes, c'étaient de véritables continents submergés, attendant sous les flots d'être redécouverts. Il mentionnait aussi d'autres civilisations de cette époque – Commorion, Uzuldaroum, Olathoë, Valusia – dont les noms, bien que je ne les

eusse jamais entendus auparavant, éveillaient chez moi un soupçon d'émerveillement et de malaise. Et il parlait d'un cataclysme mondial, peut-être un vaste raz-de-marée, qui avait balayé presque toute trace de cet âge à l'exception de quelques rares vestiges.

L'un de ces « vestiges » se trouvait non loin de la région dans laquelle nous nous battions. Harrowby connaissait l'emplacement d'une cité souterraine dans les confins nord de la vallée d'Arghandab, là où cette dernière se perdait dans les premiers contreforts de l'Himalaya. Il avait lu des choses sur cette question dans un livre intitulé *Unaussprechlichen Kulten*, ou *Des cultes innommables*, de Friedrich Wilhelm von Junzt, dont il avait découvert par hasard un exemplaire en anglais – publié en 1845 par Bridewall – dans une librairie spécialisée dans les livres d'occasion, à deux pas de Charing Cross Road. Quelque part, sur l'une des mille pages que comptait ce livre, il avait trouvé la description d'un défilé menant à une caverne dans laquelle la cité connue sous le nom de Ta'aa s'étale, inviolée, et aux rues parfaitement conservées de n'avoir jamais connu ni le vent, ni la pluie. Von Junzt n'avait pas vu cet endroit de ses yeux ; il ne faisait que citer des comptes-rendus trouvés dans d'autres sources, d'obscur textes rédigés dans des langues anciennes. Cependant, il était convaincu qu'elle existait, et Harrowby aussi.

Alors que nous nous préparions à reprendre la marche vers Kandahār sous escorte de la relève, Harrowby vint me faire une proposition.

— Écoutez, Watson. Nous avons tous mal aux pieds, nous sommes fatigués de nous battre, et nous avons le droit à un répit. J'ai une idée. Nous devons rentrer à Kandahār, bien sûr, mais si nous faisons un petit détour ? J'ai trouvé quelques volontaires. Vous êtes un gars solide, fiable, vous vous débrouillez bien dans les situations délicates, et puis c'est une bonne idée d'emmener un toubib, au cas où.

— Que proposez-vous ? De désertre ?

— Parlez moins fort. Je ne parle pas de désertion mais de... distraction. Cela ne devrait pas nous prendre plus d'une semaine, si mes calculs sont exacts. Dix jours, grand maximum. Nous n'aurons qu'à dire qu'on nous a détachés et que nous nous sommes égarés. Nous entrerons dans Kandahār dimanche en huit, le pas lourd et l'air honteux et piteux, comme il se doit, et personne n'en saura rien. Si les huiles nous tombent dessus, j'assumerai tout. Père est ami avec le maréchal Roberts, alors si nous avons vraiment des problèmes, je pourrai toujours faire jouer mes relations pour les régler. Qu'en dites-vous ?

— J'aimerais quand même savoir pourquoi. Où ce détour va-t-il nous mener ?

— Vous ne voyez pas ?

Si, bien sûr. C'était évident.

Ta'aa.

J'acceptai donc. J'ignore pourquoi, sinon que Harrowby m'avait enchanté avec ses récits, en particulier sur Ta'aa. Être si proche de la ville sans en profiter pour la voir... cela me semblait presque pervers.

Ainsi, au risque de finir en cour martiale, notre groupe resta en arrière pendant que la colonne repartait. Nous nous laissâmes distancer par l'avant-garde, traînâmes les pieds jusqu'à être engloutis par la poussière que soulevaient les sabots des chevaux, les bottes des hommes, et les roues des chariots et des affûts d'artillerie. Le temps que le nuage se dissipât, l'armée avait pris tant d'avance qu'elle était hors de vue.

Nous quittâmes les rives fertiles de l'Arghandab pour nous aventurer dans une région de collines nues et déchiquetées. Nous avions de l'eau, des provisions, et foi en les recherches et le sens de l'orientation du capitaine Harrowby. Le soleil de juillet était féroce, l'air aussi rare que de l'or, si bien qu'au bout de trois jours à peine, notre petite escapade pleine de ferveur avait tourné au calvaire. Les soldats du rang grognaient ; quant à moi, je commençais à avoir quelques doutes. Harrowby nous exhortait à avancer, mais nous autres qui le suivions partagions de moins en moins son enthousiasme pour cette expédition. Peut-être, semblait-il, nous étions-nous quelque peu fourvoyés. Harrowby semblait confiant quant à notre destination, mais tout de même ! Des cités perdues sous terre. Des livres sur des cultes religieux morts de longue date. Et par des auteurs allemands, pardessus le marché ! Qui aurait pu jurer que le capitaine ne nous emmenait pas sur une fausse piste ? Il y avait extrêmement peu de preuves que cette Ta'aa eût jamais existé, en dehors de quelques lignes dans un grimoire dont le titre même vous donnait des raisons de douter de la véracité de son contenu.

À l'aube du cinquième jour, l'humeur était à la mutinerie. Les six hommes étaient fatigués, découragés et marmonnaient des choses désagréables. J'essayai de rallier les troupes, mais le cœur n'y était pas. Harrowby lui-même semblait démotivé, comme sur le point de reconnaître sa défaite. Nous avons gravi colline sur colline, traversé vallée sur vallée, et pourtant, nous n'avions pas l'impression de nous être rapprochés de notre destination. D'après von Junzt, il y avait un repère immanquable, un panneau indicateur pour ainsi dire, qui signalait l'entrée du défilé menant à Ta'aa. C'était un pilier de granit d'une trentaine de mètres de la base au sommet, et surmonté d'une statue érodée. En le trouvant, nous saurions que la cité n'était plus très loin.

Notre salut – ou plus probablement notre damnation – vint d'un berger qui passait par là. Dans un pachto maladroît, Harrowby lui

demanda s'il savait où se trouvait ledit pilier. Le berger nous parut aussitôt très nerveux. Il fit semblant de ne pas comprendre, mais Harrowby se montra insistant ; il alla jusqu'à le menacer de son arme, même si j'aime à croire qu'il ne se serait pas abaissé à en faire usage. Le visage de noix flétrie de l'Afghan se figea de peur et sa bouche bée dévoila ses gencives édentées. Il avoua connaître le pilier en question et nous indiqua comment nous y rendre. Nous pouvions y être en une demi-journée. Il ajouta un conseil que Harrowby rechigna à nous traduire jusqu'à ce que notre insistance vînt à bout de ses résistances. Le berger lui avait dit de tourner les talons et de ne plus chercher cette cité. Les Afghans n'allaient pas dans cette région. Quiconque s'approchait de la ville revenait à moitié fou, ou ne revenait pas du tout. C'était un endroit maléfique, et même mortel.

Le temps d'arracher cet avertissement à Harrowby, nous étions presque à mi-chemin du pilier. Nous choisîmes de ne pas nous laisser impressionner. Stupides superstitions d'indigènes. Païens ignorants. Ces musulmans n'avaient aucune jugeote. Nous étions britanniques. Nous étions soldats. Nous avions des armes à feu. Nous serions en mesure de faire face à tous les périls.

Le pilier se dressait à l'horizon. Lorsque nous l'atteignîmes, chacun de nous étudia à tour de rôle la silhouette qui le surmontait à l'aide des jumelles de Harrowby. La statue, vision effrayante, représentait un mastodonte accroupi à corps d'homme, à ailes de chauve-souris et dont la tête ressemblait à une pieuvre. Elle paraissait avoir été érigée pour pousser le promeneur à réfléchir à deux fois avant de s'aventurer dans ce défilé dont elle gardait l'entrée. Et cependant, qui pourrait bien arriver par hasard en un lieu aussi perdu et désolé ? Nous étions à des kilomètres de tout. Le dernier village, que nous avions passé la veille en début de matinée, n'était qu'un minuscule groupement de cahutes dont un quart seulement étaient occupées. Ce n'était vraiment pas un endroit pour l'homme ; il n'y avait rien autour de nous, sinon des pentes ocre et broussailleuses et un ciel bleu béant. L'air comminatoire de la statue n'était pas adressé à des gens comme nous qui, loin d'arriver là par hasard, avions délibérément cherché ce défilé.

Nous y entrâmes donc, Harrowby en tête. Le sentier caillouteux zigzaguait entre deux parois rocheuses fort raides. Maintes fois, il se resserra au point de nous forcer à marcher en file indienne. Au fur et à mesure des quatre kilomètres et demi du défilé, notre troupe se fit de plus en plus silencieuse. L'atmosphère et la topographie même de cet endroit avaient quelque chose d'oppressant. On s'y sentait serré et vulnérable. Le sentier commença à descendre, les parois à monter de part et d'autre, si bien que nous avions l'impression d'être pris dans un étau dont quelqu'un serrait la vis. Le sentiment de nous enfoncer dans

un piège.

Enfin, pour notre grand soulagement, le défilé s'ouvrit. À l'autre bout d'une cour naturelle, nous vîmes l'entrée de la caverne, fissure entourée de nombreuses sculptures. Ces dernières, d'une qualité et d'une complexité remarquables, représentaient la créature dont était surmonté le pilier. On la voyait dominer des hommes à tête de lézard qui se recroquevillaient de peur devant elle. Ailleurs, ces mêmes hommes-lézards étaient représentés en train de massacrer des humains normaux, de les égorger et de leur arracher le cœur ou les entrailles avec leurs mains griffues. Dans plusieurs images, ils offraient les viscères sur des plateaux à la créature à ailes de chauve-souris afin qu'elle les mangeât. Dans d'autres scènes, c'étaient les hommes-lézards eux-mêmes qui s'en régalaient. Ils dévoraient aussi les membres et d'autres organes inférieurs.

Harrowby passa presque une heure à admirer ces sculptures et à en faire des croquis dans son journal. Il affirma qu'il s'agissait là d'une des grandes découvertes archéologiques de la décennie, sinon du siècle, et qu'elle était à porter au crédit de chacun d'entre nous. Il promit qu'à son retour en Angleterre, il ferait une annonce officielle – à la Royal Society, bien entendu – dans laquelle nous serions tous cités comme nous le méritions. Personnellement, peu m'importait d'être parmi les premiers Occidentaux à avoir posé les yeux sur ces sculptures, ou même sur la cité de Ta'aa. Harrowby avait beau trouver ces images fascinantes, je les estimais pour ma part répugnantes et effrayantes. Et je n'étais pas le seul. Les hommes affichaient un comportement bravache, commentaient crûment tel ou tel aspect des sculptures, en particulier la nudité de tous les corps et les détails grand-guignolesques des massacres. Cependant, leur voix tremblait. Sous leur raillerie paillard, il y avait de l'inquiétude. Qui que fussent les auteurs de ces illustrations, nul ne voulait avoir affaire à ces gens. Les images témoignaient d'un tempérament malade, déviant.

Enfin arriva le moment d'entrer. Harrowby alluma une lanterne, et nous fîmes de même. Notre procession franchit la fissure avec circonspection et s'enfonça dans les entrailles de la terre.



Malgré tous les efforts que je fis jadis pour oublier cet épisode, encore aujourd'hui, il reste gravé dans ma mémoire. Dans ma sénilité, j'ai du mal à me rappeler où j'ai mis mes lunettes, ou le nom de la domestique qui me fait couler mon bain tous les soirs, mais de notre entrée à Ta'aa et de la suite, je me souviens aussi clairement que si cela datait d'hier.

Un long tunnel, apparemment sans fin, s'ouvrit brusquement sur une large corniche rocheuse surplombant une caverne si vaste qu'elle aurait pu engloutir vingt cathédrales. Des colonnes sédimentaires boursouflées soutenaient la voûte. La plus fine d'entre elles devait mesurer au moins douze mètres de diamètre. Tout au fond de la caverne scintillait une chute d'eau alimentée par quelque aquifère, et dont le bruit des eaux bouillonnantes emplissait l'air. Tout cela était visible grâce à l'étrange lumière surnaturelle émanant des champignons luminescents qui s'accrochaient par paquets aux différentes surfaces.

Sur ordre de Harrowby, nous éteignîmes nos lanternes et attendîmes que nos yeux se fussent habitués à la lueur violette. Dans cette faible lumière, nous perçûmes des silhouettes de bâtiments dans la caverne. Il ne s'agissait guère que de cubes mal dégrossis, faits de grosses dalles, avec une ouverture rectangulaire en guise de porte. Ils étaient groupés de façon à ménager des rues irrégulières. Exactement au milieu se trouvait un édifice dont la taille, la position centrale, le dôme et les flancs ornés de colonnades montraient qu'il s'agissait d'un important bâtiment religieux ou politique : un temple, ou une loge. Cette structure dominait par la taille et la qualité les édifices qui l'entouraient et semblait être leur *raison d'être* 4. Toutes ces maisons existaient dans le seul but de servir le bâtiment central, comme une colonie de fourmis sert sa reine.

Malgré notre appréhension, c'est bouche bée que nous contemplions ce paysage. Harrowby, lui, le contemplait avec un air de pure autosatisfaction. Il était sans nul doute en train de se ranger au niveau de ses héros, Schliemann et Evans, et de comparer sa découverte à celles des sites de Troie et de Cnossos. Je comprends aujourd'hui que malgré son charisme, c'était un homme arrogant, vaniteux, voire sot ; mais moins sot que nous, qui l'accompagnions gaiement et aveuglément.

Des marches étaient taillées dans la paroi de l'escarpement. Nous descendîmes, naturellement précédés de Harrowby. Bientôt, nous défilions dans les rues de Ta'aa, les yeux comme des soucoupes à la vue des vestiges de cette cité qui était déjà vieille quand l'Égypte des dynasties en était à ses balbutiements. En dehors des sculptures de l'entrée, il y avait peu de signes d'une vie culturelle ou domestique. Nous ne vîmes aucun tesson de poterie ; nulle décoration autour des maisons, ni à l'intérieur des quelques-unes dans lesquelles nous jetâmes un coup d'œil ; pas davantage dans les espaces dégagés qui pouvaient être des places, ou des endroits où se tenait le marché. Le temple, s'il s'agissait bien d'un temple, paraissait être le seul lieu où les habitants eussent pu se rassembler pour y communier en grand nombre. Nous en fîmes donc notre destination. Encouragés par

Harrowby, nous nous dirigeons dans le dédale de rues en ne tournant aux intersections que si cela nous permettait de nous rapprocher de l'édifice central. Tout cela se faisait cependant que le chuintement de la cascade couvrait le bruit de nos pas, et nous forçait à parler à voix haute alors que nous aurions largement préféré chuchoter, car chuchoter nous semblait non seulement plus adapté à la situation, mais aussi plus sûr. Nous nous comportons comme si nous souhaitions que l'on ne nous entendît pas... et pourtant, qui aurait bien pu nous espionner ? La cité de Ta'aa était morte et inoccupée depuis si longtemps que les ossements de ses habitants étaient tombés en poussière. Nous étions seuls. Forcément seuls.

Le bâtiment central s'avéra finalement être un lieu de culte, un sanctuaire voué à la détestable monstruosité hybride que nous avions vue, perchée sur le pilier, et dominant les sculptures à l'entrée. Son visage était gravé sur les quatre murs extérieurs, et, à l'intérieur, sur un grand piédestal, se dressait une autre statue à son effigie ; celle-ci était haute d'une dizaine de mètres, et taillée dans du marbre noir parcouru de veines composées de quelque minéral doré. Je ne puis me rappeler sans un frisson d'horreur la tête bulbeuse de l'idole, son corps grassouillet et ramassé, mais aussi le moment où Harrowby, près des pieds de la statue, leva le regard et prononça un mot :

— Cthulhu.

Tout d'abord, je crus qu'il avait de la poussière dans le nez et qu'il avait éternué. Toutefois, il répéta le mot, plus fort et avec une sorte de révérence.

— Cthulhu.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Mais c'est lui, Watson. (Du doigt, il pointa l'idole.) C'est son nom. Cthulhu. Un Grand Ancien. Le plus grand de tous, affirment certains. Fils de Nug. Demi-frère d'Hastur. Époux d'Idh-yaa. Père de Ghatanethoa, d'Ythogtha, de Zoth-Ommog, de Cthylla et de Shaurash-Ho. Grand-père de Yogash la Goule. Arrière-grand-père de K'baa le Serpent. Si l'on en croit von Junzt, l'influence de Cthulhu s'étend partout sur le globe. En Haïti, en Louisiane, dans le Pacifique Sud, au Mexique, en Sibérie, au Groenland... Encore aujourd'hui, vous trouverez ses adorateurs à tous ces endroits, et dans bien d'autres. Mais c'est ici, en Asie centrale, que se trouve le cœur de la foi. Il n'est pas impossible que cette cité soit son noyau, son *sanctum sanctorum*, voire son *fons et origo*. Je ne pense pas qu'il puisse exister ailleurs un monument qui égale celui-ci. Nous avons trouvé l'abbaye de Westminster du culte de Cthulhu. En comparaison, tous les autres sanctuaires ne sont que de vulgaires chapelles.

J'eus envie de le tancer pour ces propos blasphématoires, mais j'avais le sentiment que cela ne lui ferait ni chaud, ni froid. Ce

présentieux était trop absorbé par l'excitation de sa découverte. Rien ne pouvait gâter son plaisir ; pas même le deuxième classe Edginton, lorsqu'il attira notre attention sur une caractéristique beaucoup plus prosaïque mais non moins sinistre du temple.

— Capitaine... Chef, s'agit-il bien de ce que je pense ?

Il indiquait les tas d'ossements qui jonchaient le sol du sanctuaire. Je ne les avais pas remarqués en entrant. Les autres non plus. L'idole nous avait totalement obnubilés.

Harrowby se baissa pour examiner le tas d'os le plus proche. Il en extirpa l'un des plus grands spécimens et me le montra.

— Qu'en pensez-vous, docteur ? Sauf erreur de ma part, c'est un fémur humain.

Je ne pus qu'adhérer.

— Il a des caractères inhabituels. D'abord, il est excessivement courbé. Son propriétaire devait avoir les jambes bien arquées. Néanmoins, c'est bien un fémur humain.

Les hommes ne prirent pas bien cette révélation. Leur humeur empira encore lorsque l'un d'eux, Lockwood, leur fit remarquer que l'os portait des marques et des sillons parlants. Avant de s'engager dans le 5^e régiment du Northumberland, Lockwood était boucher à Dorchester ; il savait donc à quoi ressemblait un os de jambon que l'on avait donné à un chien affamé.

— Il a été rongé, dit-il, v'là ce que c'est, ces marques.

— Des animaux sauvages opportunistes ont profité d'une charogne, affirma Harrowby, sûr de son fait. Des loups, ou des chacals. Peut-être des hyènes. J'ai cru comprendre qu'il y avait même des ours, dans les environs.

Pour moi, les traces étaient trop arrondies pour être l'œuvre de ce genre d'animaux. Elles avaient été faites par des incisives et des molaires, pas par des canines de carnivores. Il pouvait bien s'agir de dents humaines. Cependant, je gardai cette pensée pour moi. Les hommes étaient déjà nerveux. Inutile de les mettre encore plus mal à l'aise.

Ma réserve, toutefois, ne servit à rien, car un autre deuxième classe, Smythe, avait ramassé l'un des nombreux crânes qui gisaient autour de nous. D'un rapide coup d'œil, on aurait pu le croire humain. Il y avait d'ailleurs quelques crânes indéniablement humains parmi les débris osseux qui jonchaient le temple. Néanmoins, ce crâne-ci avait le sommet plus allongé, et les os frontal et occipital étaient tous deux étiolés. Quant au maxillaire, il était étrangement long. D'ailleurs, Smythe produisit, à titre de comparaison, une mandibule humaine qui était moitié moins grande du gonion au menton. En guise de touche finale, l'orifice nasal était large, sous-développé, et suggérait un nez plat, renfoncé.

Tout bien considéré, ce crâne, bien qu'humanoïde, n'était pas humain dans le sens conventionnel du terme. La seule conclusion que nous pûmes en tirer était glaçante.

— Les hommes à tête de lézard des sculptures, dis-je. Ils existent.

— Ils ont existé, me corrigea Harrowby. Une espèce d'hominidés jusqu'ici inconnue de la science. En voici les seuls reliquats biologiques. Messieurs, il semblerait qu'en plus d'être entrés dans l'histoire de l'archéologie, nous soyons entrés dans celle de la paléontologie. On célébrera nos noms à travers le temps. Je les entends déjà, à la Royal Society ! Les hommes les plus sages d'Angleterre vont nous porter aux nues.

— Moi, j' préférerais un peu d'argent pour ma peine, rétorqua Lockwood.

— De l'argent, il y en aura en abondance, l'assura Harrowby. La statue de Cthulhu, à elle seule, est d'une valeur inestimable. À supposer que nous trouvions un moyen de la sortir de...

— Chut ! fit Edginton. Vous avez entendu ?

Nous tendîmes l'oreille, mais ne distinguâmes que le chuchotis de la cascade, audible bien qu'étouffé par les murs du temple.

— Ce n'est rien, dit enfin Harrowby. Ce que vous entendez, ce sont certainement les futurs applaudissements qui accueilleront nos découvertes lorsque nous les dévoilerons à un parterre de dignitaires, dans quelques mois, au British Museum.

— Certainement pas, contra Edginton.

Avec du retard, il ajouta un « Chef », de peur de paraître insubordonné.

— En ce cas, qu'avez-vous entendu ?

— J'ai eu l'impression que c'était des voix.

— Alors vos oreilles vous jouent des tours, Edginton. Il n'y a que nous, ici.

Smythe formula alors une question sur laquelle je méditais moi-même.

— Capitaine, si cette civilisation est aussi ancienne et morte que vous le dites, comment se fait-il que ces squelettes à tête de lézard n'aient pas l'air si vieux que ça ?

Harrowby avait une réponse toute prête.

— Les quelques derniers représentants de l'espèce ont dû survivre jusqu'à une date assez récente. Comment ont-ils fait ? La cascade fournit de l'eau fraîche en permanence. Quant à leurs besoins en nourriture, ils les ont probablement satisfaits en consommant, disons, des chauves-souris, quelques rongeurs ou autres petites créatures, et pourquoi pas un sanglier de temps en temps. Les chasseurs ne devaient pas avoir à aller bien loin de la caverne pour trouver du gibier.

— Je crois, Harrowby, que vous évitez de mentionner une autre source de subsistance assez évidente, dis-je. Les marques de dents sur les os me laissent penser qu'en dernière extrémité, les hommes-lézards n'hésitaient pas à briser le tabou ultime.

— Le cannibalisme, dit Edginton, avant de faire passer le mot à l'aide d'un juron. Ce temple... il leur servait aussi de réfectoire.

Un autre soldat, O'Connor, irlandais et fervent catholique, se signa. Pendant ce temps, Smythe toucha la carabine qu'il portait à l'épaule ; le contact de la longuesse de bois lui apporta un réconfort plus tangible.

— C'est l'royaume du Diable, dit Lockwood avec son gros accent traînant du Dorset. On n'a rien à faire ici, nous aut'. C'est l'antichamb' de l'Enfer, v'là c'que c'est.

— Je ne permettrai pas ce genre de propos, rétorqua sèchement Harrowby. Nous ne sommes pas des enfants. Nous sommes adultes, et nous ne devons pas nous comporter comme si...

Quelqu'un poussa une exclamation à mi-chemin entre la surprise et le cri d'effroi.

— Première classe Fielding, aboya Harrowby. Pourquoi hurler de la sorte ? Expliquez-vous.

— J'ai vu..., répondit Fielding. J'ai cru voir... (Il avait le regard rivé sur l'entrée du temple.) Quelqu'un qui bougeait, là-dehors. Il a regardé. Il avait un visage. Pas un visage ordinaire. Il était...

— Il était quoi ?

— Couvert d'écailles. Un long museau. Les yeux globuleux. La tête qu'aurait un de ces hommes-lézards en vrai.

— S'il en restait de vivants, contra Harrowby, ce qui n'est pas le cas. Il y a belle lurette qu'ils sont éteints. Je veux que tout le monde m'écoute attentivement. Vous vous laissez déborder par votre imagination. Vous devez tous vous reprendre. Rappelez-vous qui vous êtes : des sujets de Sa Majesté la reine. Rappelez-vous ce que vous êtes : des soldats britanniques, des membres de la plus grande armée de la planète. Rappelez-vous ce que cela signifie : vous n'êtes pas une bande de froussards et de pleurnichards. Compris ? (Tout le monde hocha la tête, certains avec plus de cœur que d'autres.) Maintenant, concentrons-nous uniquement sur le sujet qui nous occupe. Nous nous trouvons dans un lieu de culte où une espèce depuis longtemps éteinte, très probablement le chaînon manquant entre l'*Homo sapiens* et les dinosaures, rendait hommage à...

Ce furent les derniers mots de Roderick Harrowby, qui fut brutalement interrompu par l'apparition d'une bête humanoïde, qui bondit de derrière le piédestal de l'idole et trancha la tête du capitaine d'un seul coup de ses serres reptiliennes. Un instant, Harrowby pontifiait. Le suivant, sa tête roulait sur le sol tandis que son corps

décapité tombait à genoux, avant de basculer.

Son meurtrier disparut avant que nous eussions le temps d'agir. Le coupable était l'un d'eux. Un homme-lézard, comme sur les sculptures. Il gravit prestement un mur en s'aidant de ses serres comme un alpiniste se sert de pitons, et s'éclipsa dans les ténèbres au-dessus de nos têtes.

Après quelques instants, nous revînmes à nous, surmontâmes le choc, sortîmes nos fusils, enclenchâmes une cartouche, et tirâmes. Cependant, la volée de tirs verticaux n'eut d'autre effet qu'une cacophonie et une grêle d'éclats de pierre ; aucun tir n'atteignit sa cible dans les recoins sombres du plafond.

Lorsque la fusillade cessa, je pris le commandement. Puisque j'étais le plus gradé après Harrowby, il me revenait d'ordonner la retraite.

— Là où se trouve l'un de ces monstres, dis-je, il peut y en avoir d'autres. On se replie en bon ordre. Direction le tunnel.

— Vous l'avez entendu, ajouta le première classe Fielding, qui donnait ainsi à mon autorité l'indispensable approbation du subalterne. Allez !

Les hommes se dépêchèrent de sortir du temple tout en rechargeant leur fusil. Je lançai un dernier regard au cadavre de Harrowby. Désolante vision, en vérité, car la mort était venue sans prévenir le chercher dans ce qu'il pensait être son moment de gloire, l'événement qui lui mettrait le pied à l'étrier. Sur sa tête coupée, ses yeux exprimaient de l'étonnement et un soupçon d'embarras, comme s'il reconnaissait désormais, trop tard, son orgueil et sa sottise, mais trouvait cependant son destin injuste.

Je tournai les talons et pris la fuite.



Le trajet menant du temple à l'escarpement commença donc par une retraite ordonnée, mais vira au désastre. De bien des manières, nous revivions Maiwand. Cette fois-ci, cependant, l'ennemi ne nous laissa pas fuir. Il nous harcela tout au long du chemin. L'homme-lézard du temple était loin d'être le seul représentant de son espèce. Comme nous le découvrîmes vite, des centaines d'hominidés reptiliens vivaient encore à Ta'aa, et ils n'appréciaient pas d'avoir affaire à des intrus. Enfin, ce n'est pas tout à fait exact. D'une certaine manière, ils étaient heureux de nous recevoir dans leur cité ; car n'avions-nous pas vu des restes humains, des crânes humains, dans les tas d'ossements du temple ? Les sculptures ne nous avaient-elles pas révélé ce qu'il y avait à savoir ? Ces hommes-lézards n'étaient pas seulement cannibales, mais anthropophages, et nous constituions leur prochain

repas.

Comme nous détalions de rue en rue, ils nous bondissaient dessus. Ils sautaient du haut des toits. Ils jaillissaient d'entre les maisons. Ils étaient nus et couverts d'écailles lisses. Ils avaient les jambes arquées, avec des cuisses puissantes qui les rendaient rapides. Étonnamment rapides. En plus de tout, ils étaient féroces.

Ils attaquaient en sifflant et, parfois, leurs sifflements formaient des mots. Une phrase ressortait en particulier ; une suite de mots qu'ils répétaient en boucle de leurs infectes voix inhumaines, comme s'il s'agissait d'un cri de guerre : « *Ph'nglui mglw'nath Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn !* » Je n'aurais jamais pu retranscrire cette phrase aussi précisément si Holmes et moi n'avions, par la suite, approfondi les recherches sur la question. C'est uniquement au fil des événements qui constituent le corps de cette histoire que nous avons rassemblé une connaissance élémentaire de cette langue connue sous le nom de r'lyehen ou, parfois, d'aklo. De même, je ne pouvais savoir alors, comme je le sais maintenant, que les hommes-lézards récitaient le vers principal d'une mélodie qu'ils devaient utiliser dans leurs rites d'adoration, un chant de louange et de fidélité à leur dieu obscène : « Dans sa demeure de R'lyeh, Cthulhu, mort, attend en rêvant. »

Les hominidés prononçaient cette phrase en nous assiégeant. Leurs langues fourchues sortaient par intermittence ; leurs bouches sans lèvres semblaient figées sur un sourire d'extase. Ils se la lançaient en guise de cri de ralliement, et leurs congénères accouraient de leur tanière, où qu'elle fût. Les embuscades s'enchaînaient, systématiquement accompagnées des mots scandés à l'unisson ou en antienne, de leurs voix de lézards.

Il faut remercier le seigneur et les fabricants d'armes à feu, car nos armes réussissaient à venir à bout de ces monstres. Sinon, aucun d'entre nous n'aurait pu parvenir ne fût-ce qu'à mi-chemin de l'escarpement. Un coup de fusil ou de revolver bien placé suffisait à arrêter net nos squameux assaillants. Sur ce point, ils étaient aussi vulnérables que n'importe quel être vivant.

Toutefois, même si la puissance de feu était de notre côté, ils bénéficiaient de la supériorité numérique. De plus, ils connaissaient le plan de Ta'aa, alors que nous tournions au petit bonheur dans la cité, ayant vite perdu l'espoir de retrouver le chemin exact que nous avions emprunté à l'aller. Ces rues irrégulières et bordées de maisons se ressemblaient toutes. Notre seul point de référence visuelle était le temple ; plus nous mettions de distance entre lui et nous, plus nous avions de chances d'aller dans la bonne direction. Dans la pénombre, à la seule lueur des champignons, l'escarpement ne fut visible que lorsque nous en fûmes assez proches.

À ce stade, nos réserves de munitions commençaient à s'épuiser, et

l'un de nous, Lockwood, était tombé sous les assauts des hommes-lézards. Le natif du Dorset avait trébuché en pleine course et s'était retrouvé les quatre fers en l'air. Des hominidés s'étaient saisis de lui et l'avaient entraîné au loin. Ses hurlements pathétiques avaient cessé brusquement. Nous avions compris que nous ne pouvions plus rien pour lui. L'apprenti boucher avait fini comme ses bœufs.

Nous reprîmes notre course, mais une horde compacte d'hommes-lézards nous attaqua à la fois par-devant et par-derrière. Ils fondirent sur nous sans cesser de siffler leur hideuse mélodie. Nous en abattîmes autant que possible à longue portée puis, quand nous vîmes à bout de nos munitions, nous les affrontâmes au corps à corps. Ceux d'entre nous qui étaient armés de couteaux et de baïonnettes s'en servirent. De mon côté, j'ouvris précipitamment ma trousse et en sortis une scie à os et un scalpel. Tous deux furent assez efficaces pour cet usage offensif et certainement pas médical. Nous fendîmes les rangs des hommes-lézards en opposant nos griffes fabriquées à leurs serres. Nous versâmes leur sang en abondance, mais hélas, ils firent de même. Le temps de nous sortir de ce traquenard, nous n'étions plus que trois : Smythe, Edginton et moi ; lorsque nous atteignîmes le pied de l'escarpement, nous avions encore perdu un homme. Smythe avait subi une grave blessure à la jambe au cours de l'accrochage, et Edginton et moi l'avions porté entre nous aussi longtemps que possible. Nous avions fini par remarquer qu'il ne nous aidait plus en poussant sur sa jambe indemne, et que c'était désormais un poids mort. L'artère fémorale était sectionnée, et il avait succombé à la perte de sang. Il était mort en silence dans nos bras.

Les hommes-lézards continuaient de nous poursuivre avec énergie. Nous lâchâmes le corps sans vie de Smythe et, au bord de la frénésie tant nous avions hâte de nous échapper, nous gravîmes précipitamment les marches brutes. La foule de nos assaillants nous suivit. Certains passèrent comme nous par l'escalier, d'autres escaladèrent la paroi de pierre. Par la grâce de Dieu, nous atteignîmes le sommet avant les hominidés. Nous nous engouffrâmes aussitôt dans le tunnel et courûmes de toutes les forces qui nous restaient. Faute de temps pour allumer nos lanternes, nous avançons plus ou moins dans les ténèbres. Les hommes-lézards aussi. Malgré notre cécité temporaire, nous courions sans retenue. Mieux valait galoper les bras tendus en avant pour sentir les obstacles, au risque de recevoir une bosse à la tête ou un coup au genou. Nous ne pouvions nous permettre le luxe de progresser prudemment.

Vers l'avant, une faible lueur dorée commença à osciller. Cela signifiait que nous arrivions à la fissure, à la cour naturelle, au défilé. Cela ne garantissait en rien que nous serions en sécurité, mais au moins, nous ne serions plus sous terre, dans le domaine des hommes-

lézards. À la place, ils se trouveraient dans le nôtre ; et en plein jour, nous aurions plus de chances de survivre. En tout cas, l'étroitesse de la fissure les forcerait à sortir un par un, et à nous deux, nous pourrions nous charger d'eux. La supériorité numérique, pour une fois, serait en notre faveur.

Derrière moi, Edginton poussa un jappement qui me fit m'arrêter et me retourner.

— Soldat Edginton ?

Je scrutai l'obscurité. Je le distinguai à peine à une dizaine de mètres, appuyé contre un mur du tunnel, une jambe pliée.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je. Vous avez un problème ?

— J'ai marché sur mon satané lacet, Dr Watson. Et voilà, je me suis tordu la cheville.

— Je vais vous aider.

— Non, chef. Je ne vais faire que vous retarder. Pas moyen de m'appuyer sur mon pied. Continuez sans moi.

— Ne soyez pas stupide, mon vieux. Ensemble, nous pouvons encore...

— Malgré tout le respect que je vous dois, ce sont des bêtises, et vous le savez.

— Je ne vous abandonnerai pas à la merci de ces monstres.

J'entendais les hommes-lézards qui approchaient vite, les claquements de leurs pieds, le murmure de leurs prières à Cthulhu.

— Ce n'est pas à vous de choisir, répliqua fermement Edginton. J'ai ma baïonnette. Je pourrai en emporter quelques-uns avec moi. Sortez d'ici en vie, et parlez à tout le monde de ce trou à rats. Faites en sorte qu'on revienne avec de la dynamite pour boucher ce tunnel. Promettez-le-moi.

— Je ne...

— Promettez-le-moi, Dr Watson. Donnez-moi votre parole.

Alors, je lui fis cette promesse solennelle – une promesse que je ne devais pas tenir – et Edginton, ce brave, me souhaita bonne route, fit volte-face, brandit sa baïonnette et alla en claudiquant à la rencontre des hommes-lézards.

— Venez me chercher, mes beautés, lança-t-il.

Et ce fut la dernière chose que j'entendis de lui, à part le cri interminable qui monta dans le tunnel quelques secondes plus tard.

Je me jetai pour ainsi dire hors de la fissure et tombai à plat ventre sur le sol poussiéreux. Le souffle court, j'essayai de me relever mais, dans ma faiblesse, j'étais à peine capable de bouger. J'étais submergé par les horreurs que j'avais vues.

Au moment où je reprenais le contrôle de mon corps, le premier homme-lézard apparut dans l'encadrement de la fissure. Une main essaya de me saisir pour me ramener de force dans les ténèbres, et

vers une mort certaine. Je réagis vite, mais pas assez. La main m'attrapa par l'épaule. Lorsque je me débattis pour échapper à sa poigne, une griffe me fit une profonde déchirure. Je poussai un cri de pure angoisse et m'élançai dans la direction du défilé.

En l'atteignant, je risquai un coup d'œil en arrière, certain de voir la créature déconfitte s'avancer vers moi d'un pas lourd, suivie d'une nuée de ses congénères.

Cependant, je me trompais. L'hominidé s'était replié dans la fissure et, de la main, se protégeait les yeux. Il voulait reprendre la poursuite et finir ce qu'il avait commencé, mais en était incapable. Il en allait de même de ses semblables, qui étaient agglutinés derrière lui dans le tunnel. Ils ne pouvaient aller plus loin. Ils ne pouvaient quitter la pénombre de leurs souterrains.

Je compris pourquoi. Le soleil, qui venait de passer son zénith, était trop éblouissant pour eux. Après avoir vécu toutes ces années à Ta'aa, où la seule source de lumière était la pâle luminescence violette des champignons, leur vue n'était pas en mesure de s'adapter facilement à une source beaucoup plus vive. Même indirect, l'éclat du soleil était aussi douloureux pour leurs nerfs optiques que l'est pour nous celui du magnésium qui brûle. Peut-être les générations précédentes visitaient-elles plus souvent le monde extérieur, à en juger par l'existence même des sculptures ; à moins qu'ils les eussent réalisées à la seule lumière de la lune. En tout cas, aucun homme-lézard du temps présent ne pouvait quitter Ta'aa de jour.

Je profitai sans la moindre hésitation de l'avantage que cela me donnait. J'entrai dans le défilé et le remontai au plus vite. Parfois, quand le sentier se faisait trop tortueux et accidenté, et que je ne pouvais me fier à mes jambes pour me porter, j'en fus réduit à marcher à quatre pattes. Lorsque j'eus dépassé le pilier sur lequel était perché Cthulhu, cet épouvantail démoniaque et menaçant, je m'enfonçai dans l'Afghanistan sauvage sans jamais plus me retourner.



Des villageois afghans me trouvèrent à moitié fou de douleur et de soif et couvert d'un sang séché qui n'était pas uniquement le mien. Dans un rare accès de charité envers un homme qui représentait l'oppresseur étranger, ils me traitèrent avec bonté et décence. À la demande de leur chef, on me banda l'épaule et l'on me transporta sur un travois tiré par une mule jusqu'à la station la plus proche dans les collines. De là, on m'emmena en chariot à Kandahār, d'où j'allai en train à Peshawar.

Je négligeai de tenir la promesse faite à Edginton, principalement

parce que j'étais déjà résolu à traiter l'incident tout entier comme s'il n'avait jamais eu lieu. Je parvins à me persuader qu'il n'y avait ni Ta'aa, ni temple jonché d'ossements et voué à Cthulhu, ni hommes-lézards. C'était le seul moyen que j'avais de conserver le peu de santé mentale qui me restait. Un tireur d'élite m'avait touché au cours de la marche qui nous avait ramenés de Maiwand. La balle m'avait traversé net le sommet de l'épaule. Telle fut l'opinion admise sur le fondement des dimensions et de la nature de ma blessure. À l'insu du gros de l'armée en retraite, un Ghazi m'avait lâchement tiré dessus depuis sa cachette. Le même homme, avec son fusil jezaïl, avait aussi abattu le capitaine Harrowby et six soldats. J'étais le seul survivant de l'embuscade. Laissé pour mort, obligé de me débrouiller, j'avais erré, blessé et délirant, en terrain inhospitalier des jours durant, jusqu'à mon sauvetage.

Il était miraculeux que j'eusse survécu si longtemps. J'avais de la chance d'être en vie. C'est ce que tout le monde disait, et comment le nier ?

J'avais de la chance d'être en vie.

4. En français dans le texte. (NdT)

Le matin suivant nous trouva, Holmes et moi, dans une humeur bien sombre. Nous échangeâmes à peine deux mots au petit déjeuner, si bien que Mme Hudson, qui perçut l'atmosphère mais en interpréta mal la cause, se crut obligée d'intervenir.

— J'espère que vous n'êtes pas déjà fâchés, si peu de temps après l'emménagement du Dr Watson ? Ce serait dommage. Passez-moi mon audace, mais vous me semblez former un couple des plus compatibles.

Enfin, Holmes s'adressa à moi :

— Bon, mon cher ami, soit nous faisons comme si nous étions tous deux fous, soit nous sommes obligés d'accepter le fait que chacun de nous, de son propre côté, a percé le voile d'un grand mystère occulte. J'utilise « occulte » littéralement, mais aussi au sens figuré, pour signifier à la fois « caché » et « paranormal ».

— Vous ne remettez plus en cause le contenu de la vision que vous avez eue sur Box Hill ? demandai-je. Vous êtes sûr qu'il s'agissait d'un fait et non de votre imagination ?

— On pourrait facilement objecter que la drogue de Gong-Fen n'a rien fait de plus que me donner des hallucinations. Que malgré leur réalisme et leur caractère dérangeant, elles n'avaient pas plus de substance que le rêve, induit par le laudanum, de De Quincey qui voyait des mers argentées, pavées de visages humains tournés vers le ciel.

— Et cependant... ?

— Et cependant, juste après que je vous ai décrit ma vision, vous avez choisi de me raconter vos aventures dans la cité de Ta'aa, où vous avez vous aussi découvert des preuves de l'existence de cette entité nommée Cthulhu. Vous avez vu de vos propres yeux des iconographies religieuses le représentant, ainsi qu'une espèce de bêtes à demi humaines qui le vénèrent. Personnellement, j'ai vu avec les yeux de mon esprit le dieu monstre en personne, entouré de ses serviteurs dans son bastion du Pacifique. Vous m'avez fourni une vérification indépendante pour une chose que j'eusse autrement été

heureux, à la froide lumière du jour, de considérer comme une vulgaire illusion.

— Vous ne doutez pas de ce que je vous ai dit ?

— Pas le moins du monde. Vous êtes beaucoup trop flegmatique et dépourvu d'imagination, Watson, pour avoir inventé une histoire pareille.

Je pris ombrage de sa remarque. « Flegmatique et dépourvu d'imagination » ? Toutefois, Holmes semblait avoir dit cela pour me complimenter.

— Non, reprit-il, rien de tout ceci ne peut être le fruit d'une simple coïncidence. Les recoupements sont trop vastes, les détails trop cohérents. Je souhaiterais qu'il en aille autrement, mais il semblerait que ce dieu, ce Cthulhu, ait été connu et vénéré des anciens. Pire... (Son expression se fit douloureuse.) Il semble qu'il ait été et soit toujours réel. Et s'il est réel, alors toutes les autres choses que j'ai vues le sont aussi.

— Et il y a également cette langue inconnue, dis-je. Nous avons tous deux entendu Stamford l'utiliser. Les hommes-lézards la parlaient, eux aussi.

— D'où votre drôle de malaise au Yard. Les exclamations de Stamford ont dû vous ramener tout droit à la caverne et à la terrible épreuve que vous avez subie là-bas.

— En effet. C'est tout à fait ça.

— Et voilà, cette preuve est une nouvelle planche qui vient consolider la véracité de votre expérience et, partant, de la mienne.

— Mais que faire de tout cela ?

— Je l'ignore, mais je crois que nous ne serons plus jamais les mêmes. Je pense que ce que nous avons appris nous a irrévocablement changés et, dans une certaine mesure, abîmés. Le défi qui nous attend consiste à continuer comme avant.

— Comme si rien n'avait changé ? Je ne suis pas sûr d'en être capable, d'autant que maintenant, je ne peux plus me dire que rien de tout cela n'était vrai. Ta'aa était bien réelle. Les hommes-lézards aussi, de même que Cthulhu et consorts. Votre quête onirique a rendu tout cela certain, en ce qui me concerne, de même que le récit de mes aventures a frappé votre quête onirique du sceau de la véracité. Je ne me suis jamais senti aussi petit, Holmes, ni aussi chancelant. Jamais le sol ne m'a semblé aussi susceptible de se dérober sous mes pieds d'un instant à l'autre.

— Le remède, dit Holmes, serait de retourner au combat.

— Quel combat ? Vous voulez dire les meurtres de Shadwell ?

— On peut débarrasser son esprit de locataires indésirables en l'occupant à quelque chose de plus concret.

— Mais l'affaire est presque résolue, non ? Gong-Fen Shou est le

responsable ; Stamford, sa marionnette. Vous aviez raison de penser qu'ils ont fabriqué ensemble une nouvelle drogue dangereuse. Peu importe que Gong-Fen ait nié vos accusations. Évidemment, qu'il nie. Même chose pour la mort de Stamford. Là aussi, c'est sans doute un coup du Chinois. Il ne nous reste plus qu'à rassembler des preuves irréfutables contre lui, et à les présenter à l'inspecteur Gregson. Il se chargera du reste.

— Ce n'est pas aussi simple, j'en ai peur, Watson. (Il agita la main vers le *Times* du jour, qu'il avait feuilleté distraitement pendant que je chipotais sur mon œuf poché.) Il y a eu une complication.

— Dites-moi, je vous en prie.

— La série de meurtres par émaciement s'est rallongée d'une cinquième victime, en fin de compte. Voyez plutôt.

L'article était court et sans détour. Ayant négligé d'en faire une coupure, je ne puis le retranscrire à la lettre dans ces pages, mais voici, en gros, son contenu. Des débardeurs qui venaient travailler sur les docks de Londres le matin de la veille avaient découvert, dans Tench Street, un corps appuyé contre le mur d'un entrepôt des quais. La victime, d'origine chinoise, paraissait morte de faim. Il était suggéré dans l'article qu'il s'agissait d'un passager clandestin sur un bateau venu d'Extrême-Orient, et qu'il avait péri au cours du voyage. L'équipage, en arrivant à Londres, avait trouvé son cadavre, et s'en était débarrassé nuitamment. La police, apparemment, suivait toutes les pistes possibles.

— C'est ce qu'ils disent, intervint Holmes, mais je doute que la Métropolitaine mette beaucoup de cœur dans ses recherches. Un clandestin mort ne doit pas se classer bien haut sur la liste de leurs priorités.

— L'article ne fait pas le lien avec les autres morts, observai-je.

— Jusqu'ici, les grands journaux ne se sont pas du tout intéressés aux événements de Shadwell. Seule la presse à scandale en a parlé. Si un journal comme le *Times* a publié ceci, c'est uniquement à cause des accents morbides et quelque peu exotiques de cette nouvelle : le fugitif étranger qui dépérit à l'insu de tous dans les tréfonds d'un navire marchand, et que l'on jette ensuite comme de l'eau de cale. Bon ! (Holmes se leva, porté par un soudain regain d'énergie.) Puisque nous avons plus de discernement et avons connaissance de liens que les autres négligent, il est de notre devoir d'agir. La partie commence, Watson. Attrapez votre pardessus et venez.

— Où allons-nous ?

— Dans l'East End, bien sûr, faire le tour des hôpitaux des environs. Et en particulier, de leur morgue.

Nous passâmes quelques heures fort ennuyeuses à nous promener

d'hôpital en hôpital, en passant même par celui où j'avais fait mes études, St Bartholomew. Mes références médicales nous garantiraient l'accès à la morgue de chaque établissement. Enfin, au sous-sol du London Hospital, sur Whitechapel Road, nous trouvâmes ce que nous cherchions.

Le personnel nous sortit le cadavre du Chinois et l'allongea, recouvert d'un drap, sur une dalle de marbre. Alors que les employés quittaient la pièce, Holmes remarqua que c'était la première fois qu'il avait l'occasion d'étudier l'une des victimes émaciées. Venant d'un autre que lui, sa remarque eût paru bien macabre ; cependant, son intérêt venait d'une authentique curiosité criminalistique. Avant cela, il avait dû se contenter de travailler à partir de témoignages. Cette fois, il allait pouvoir examiner lui-même la victime et, peut-être, glaner des données nouvelles.

Sur son invitation, je retroussai le drap et dévoilai la tête et le torse nu d'un vieil homme rabougri à l'air frêle, qui avait étrangement réussi à éviter l'humiliation des cheveux gris. Il avait les joues et la poitrine creuses, les clavicules et toutes les côtes saillantes. Il ne lui restait pour ainsi dire aucun muscle sur le corps. Ses veines et tendons ressortaient fièrement sous sa peau, qui avait la couleur et la texture du parchemin. Il semblait ne pas peser plus de trente kilos, soit la moitié d'un homme de constitution normale faisant sa taille.

Et il y avait son visage.

Ses yeux étaient écarquillés. Je suppose que l'on avait essayé de les lui fermer, et que, trouvant les paupières raides et résistantes, on les avait laissées écartées. Il en allait de même pour sa bouche, ouverte sur un rictus qui exposait sa cavité buccale jusqu'à la luette. La rigidité cadavérique l'avait sans doute déjà figée dans cette position.

Il avait tout à fait l'air d'un homme qui hurle.

Sous le niveau du sol, dans cette salle aux carreaux vernissés où il faisait si froid que notre respiration faisait des panaches de vapeur, Holmes et moi n'avions pas vraiment chaud. Et pourtant, la vue du visage du Chinois mort me donna un frisson qui n'avait rien à voir avec la température ambiante. Moi, pourtant médecin, qui, à peine quelques jours plus tôt, parlais dédaigneusement du prétendu « air terrifié » des morts, soulignant qu'il s'agissait d'une mauvaise interprétation d'un phénomène physiologique tout à fait banal, en me trouvant confronté à ce même phénomène, ma première réaction fut celle d'un novice inculte. J'étais obnubilé par une pensée : oui, c'était précisément cela ; un air terrifié. Le Chinois était mort dans un état de peur et de désespoir extrêmes. J'aurais même pu aller jusqu'à affirmer qu'il était mort, non de malnutrition, mais de terreur. Ce qu'il avait vu dans ses derniers instants sur terre était si horrible que son cœur s'était arrêté.

— Oh, Watson, Watson, fit Holmes en parcourant le cadavre des yeux, c'est fascinant. Absolument fascinant. On jurerait, n'est-ce pas, que ce pauvre homme n'a rien mangé ni bu pendant bien des jours, à en juger par son état.

— Ce serait la conclusion logique.

— Et pourtant, vous et moi savons que c'est impossible.

— C'est-à-dire ? demandai-je. (Je baissai la voix, même si nul ne nous entendait en dehors du Chinois et des autres morts non réclamés.) À cause de Cthulhu et du reste ? Parce que nous sommes tous deux conscients, désormais, que l'impossible n'est que trop possible ? Je ne sais pas pour vous, Holmes, mais moi, je ne compte pas passer mon temps à déceler de l'inexplicable partout et en toute chose. Ce n'est pas comme cela que j'ai envie de vivre ma vie, si je peux l'éviter. Ma santé mentale, si entamée soit-elle, m'est trop précieuse.

— Ce n'est pas ce que je vous demande. Je veux simplement que vous observiez. Observez le visage du cadavre.

— Ça y est, et je préférerais n'en avoir rien fait.

— En ce cas, observez sa moustache.

La victime avait deux longues mèches de poils qui lui pendaient de part et d'autre de la bouche.

— Eh bien ? fis-je. Cette coupe n'est pas rare chez les Chinois. Nous avons croisé quelqu'un, l'autre soir, qui avait exactement la même...

Je n'achevai pas ma phrase.

Holmes m'adressa un léger sourire.

— Maintenant, étudiez bien le visage. Je vous l'accorde, il a beaucoup changé. Ce n'est plus le même homme. Mais la structure osseuse reste identique. Remarquez aussi ces petites taches décolorées sur l'avant-bras gauche et le plexus solaire. Il ne s'agit pas de lividité cadavérique, mais de bleus infligés *ante mortem*. J'en suis sûr, puisque j'en suis moi-même la cause.

J'aurais voulu nier ce qu'il avançait, mais c'était impossible.

Holmes et moi avions sous les yeux le corps d'un employé de l'*Hôtel du Lotus d'Or*. Celui qui m'avait tenu en respect avec mon propre revolver. Le dénommé Li Guiying.



— Mais il était en parfaite santé, la dernière fois, quand nous l'avons vu, dis-je à Holmes comme nous quittions la morgue et retraversions l'hôpital. Il est impossible qu'il ait... En l'espace d'une seule nuit... Enfin, c'est...

— Impossible ? fit mon compagnon en haussant les sourcils. C'est précisément le genre de choses que vous avez résolu de ne pas chercher. Et pourtant, voilà l'impossible qui pointe de nouveau le bout de son nez hideux. Je suis désolé de vous le dire, mais l'impossibilité semble être la voie que nous sommes destinés à suivre, mon ami, en tout cas dans le futur proche.

— Saviez-vous à l'avance que le mort serait Li Guiying ?

Holmes acquiesça.

— Gong-Fen m'a paru agacé par son sbire. « Peu judicieux » et « désobligeant » ; c'est ainsi qu'il a qualifié le fait qu'il vous ait pris votre revolver. Je suppose que la rétribution, quand on s'attire les foudres de Gong-Fen Shou, est sévère. De plus, une cinquième victime était indispensable à la perpétuation du modèle précédemment établi d'un meurtre par mois. Cette fois, Gong-Fen n'a pas pris un étranger au hasard, mais a choisi quelqu'un de plus proche de lui.

— Mais la nouvelle lune est passée de deux nuits.

— Mieux vaut tard que jamais.

Nous sortîmes de l'hôpital par l'entrée principale et descendîmes les marches du perron.

— Eh bien, au moins, dis-je, nous disposons désormais de solides fondations sur lesquelles monter notre dossier contre ce démon. Il est avéré que Li travaillait pour lui.

— Li travaillait dans une fumerie d'opium dont on prétend qu'elle appartiendrait à Gong-Fen, contra Holmes. On ne peut pas dire qu'il y ait un lien avéré entre eux.

— Gong-Fen a admis le connaître, il y a deux nuits, quand il est entré par effraction au 221B et m'a rendu mon revolver.

— Ouï-dire. Inadmissible au tribunal. Pareil pour tout ce qu'il m'a révélé en chemin pour Dorking. Il m'a pratiquement avoué être impliqué dans la contrebande d'opium, mais devant la cour, il pourrait tout simplement nier avoir dit cela. Ce serait sa parole contre la mienne, et même si un jury pourrait ne pas être enclin à favoriser un riche homme d'affaires oriental, il est tout aussi possible qu'il regarde de travers un aspirant limier sans le sou, quand bien même serait-il d'origine anglaise. Un avocat digne de ce nom – et Gong-Fen peut se payer la crème de la profession – taillerait mon témoignage en pièces.

— Fichtre, cet homme nous rit au nez, dis-je. Il se moque ouvertement de nous. Il commet un meurtre en toute impunité et nous met au défi de le prouver, tout en sachant que nous ne le pourrons pas. C'est le Diable incarné, Holmes.

— Quand on parle du loup...

Une voiture était en train de se garer à côté de nous, une calèche à quatre roues ; et dès qu'elle s'immobilisa, sa portière s'ouvrit et, de l'intérieur, monta la voix de celui dont nous discussions.

— M. Holmes, Dr Watson, fit Gong-Fen Shou. Un moment, s'il vous plaît. Montez, je vous prie. C'est urgent.

Je n'avais nulle envie de monter à bord du clarence de Gong-Fen. J'aurais largement préféré entrer pieds nus dans un nid de vipères. Je n'avais même pas mon Webley sur moi, ce qui m'aurait quelque peu rassuré. En cas d'échec de toutes les options, il me serait resté la solution d'abattre purement et simplement ce scélérat.

Holmes, au contraire, ne montra que peu d'hésitation à monter, ce qui ne me laissa pas d'alternative. Je ne pouvais permettre qu'il affrontât Gong-Fen seul, sans mon aide. Je l'avais déjà laissé partir une fois à mon grand regret. Cela ne se reproduirait plus.

Gong-Fen frappa à la vitre de devant, le cocher fouetta ses chevaux, et nous partîmes. Le Chinois n'avait plus le même comportement que l'homme sophistiqué, confiant et serein qui s'était introduit chez nous. Il paraissait nettement perturbé. Sa main trahit un tremblement minuscule mais perceptible lorsqu'il ferma les rideaux à l'avant et les stores sur les côtés et à l'arrière, ce qui eut pour effet d'envelopper l'habitable dans un cocon de pénombre. Il essayait d'afficher sa contenance habituelle, sans succès.

Malgré tout, je ne pus m'empêcher de marmonner à Holmes en aparté :

— Je ne crois pas que ce soit sage. Nous ne voyons même plus où il nous emmène.

— Tss, Watson. Réfléchissez bien. M. Gong-Fen Shou veut nous avoir ici, dans sa voiture.

— Bien sûr. Pour nous enlever.

— Peut-être n'ai-je pas été assez précis. Il a besoin de nous ici. Pourquoi nous a-t-il pris ? Croyez-vous qu'il passait par hasard devant le London Hospital, qu'il a regardé par la fenêtre, nous a vus passer, et a décidé de profiter de l'occasion que lui offrait le destin ? Non. Il savait que nous finirions sans doute par visiter l'hôpital, car il ne doutait pas que nous chercherions le corps de Li, dont il savait qu'on l'avait amené dans cette morgue. C'est pourquoi il nous attendait devant.

— C'était donc un piège, et il l'a déclenché. Le corps de Li n'était qu'un appât.

— Un piège singulièrement mauvais, puisque nous nous y sommes jetés volontairement, en connaissance de cause.

— Parlez pour vous.

— Et puis nous n'aurions aucun mal à maîtriser notre piègeur, n'est-ce pas ? S'il le fallait. N'ai-je pas raison, Gong-Fen ? Nous ne sommes pas vos otages, mais vos hôtes.

Le Chinois hocha la tête.

— Je vois que vous n'avez rien perdu de votre perspicacité, M. Holmes. Vous êtes ressorti indemne de votre quête onirique.

— Plus ou moins.

— Je vous savais capable de la surmonter. Un esprit moins fort eût pu céder.

— Comme celui de Stamford, vous voulez dire ?

Nouveau hochement, un peu triste celui-ci.

— C'était sa décision. J'aurais pu essayer de le dissuader, s'il ne s'était pas montré aussi insistant. Les drogués de toutes sortes sont toujours à la recherche de nouvelles expériences plus intenses. Avec le temps, ils développent une immunité à l'afflux de sensations que leur procure leur addiction. Ils cherchent à atteindre de nouveaux sommets, à augmenter les risques. Dans le cas du Dr Stamford, l'opium ne satisfaisait plus ses besoins. Il en fumait dans des quantités toujours plus grandes, mais, dans le même temps, devenait imperméable à ses effets. Il voulait davantage de sensations, et savait que je pouvais les lui fournir.

— C'était donc ça, la motivation que vous lui proposiez ? dit Holmes. C'est de cette façon que vous le convainquiez d'enlever des gens pour vous. Vous agitez sous son nez, comme on agite une carotte devant un âne, la promesse d'un narcotique encore plus puissant que l'opium ; celui-là même que vous m'avez donné sur Box Hill. Votre « cocktail ».

— Stamford savait que j'avais les connaissances et les moyens pour le produire. Il m'avait entendu parler de ses vertigineuses propriétés transformatives. Il était si désespéré qu'il aurait tout fait, tout accepté, pour y goûter.

— Savait-il combien cette drogue est dangereuse ? demandai-je. Comme elle peut déformer l'esprit de celui qui la prend, et le faire sombrer dans la folie ?

— Peut-être le savait-il, mais il n'en avait cure. Il mourait du désir de connaître un état d'altération plus sublime que tout ce que pourrait lui apporter l'opium. Il n'avait que peu d'intérêt pour les conséquences potentielles.

— Cinq victimes, dit Holmes. Tel était votre prix.

— Un prix raisonnable, de son point de vue.

— Et cependant, les événements ont fait que Stamford n'a pu vous en fournir que quatre. C'est étrange. Vous n'êtes pas du genre à aimer qu'un client ne paie pas, ni à livrer la marchandise si la facture n'est pas entièrement acquittée.

— Encore une fois, quelle perspicacité.

— Stamford a fait chou blanc. Il vous a fait faux bond. Vous aviez besoin d'un cinquième corps pour la nuit de cette nouvelle lune. Il n'a pas réussi à vous le fournir, grâce à nous. Vous lui avez quand même donné la drogue, mais pas par générosité. C'était une punition. Vous saviez bien que cela le ferait basculer. Si ce qu'il a vu était moitié moins dévastateur que ce que j'ai vu moi, il y avait de bonnes chances que cela le détruise. Ravagé par l'usage de l'opium, c'est du bout des ongles, qu'il se raccrochait à son équilibre mental. Vous n'avez eu qu'à lui donner une petite tape dans le dos pour qu'il tombe.

— Mon Dieu, murmurai-je. Vous êtes vraiment diabolique.

— Je suis... pragmatique, rétorqua Gong-Fen. Je pèse le pour et le contre, et prends ma décision en fonction de mes conclusions. Je ne puis faire de concessions ni aux sentiments, ni à l'éthique. Ces ceintures de sauvetage permettent peut-être à d'autres de garder la tête hors de l'eau, mais moi, je nage. Par ailleurs, docteur, comparé à certains, je suis un véritable saint. Vous n'avez pas encore rencontré le mal véritable.

— Je crois bien que si, au contraire, répliquai-je.

Je pensais aux hommes-lézards de Ta'aa. Cependant, étaient-ils vraiment mauvais ? N'étaient-ils pas tout simplement sauvages et primitifs, étrangers à tout concept de moralité ? Ne faisaient-ils pas le nécessaire pour survivre ?

— Croyez-moi, reprit le Chinois. Il y a sur cette terre des êtres – un en particulier – dont le cœur est si dur et chez qui l'appât du gain est si fort, que moi-même j'en suis émerveillé.

Tout en parlant, il sembla frissonner en son for intérieur. Le tremblement de ses mains devint plus net que jamais. Il m'apparut que ce pouvait être de la comédie, qu'il faisait mine d'avoir peur pour souligner quelque point qui m'échappait ; mais il me semblait que Gong-Fen était effrayé à la pensée de quelqu'un... ou de quelque chose.

— Peut-être parlez-vous d'un dieu ? fit Holmes. Un Grand Ancien, disons Cthulhu ?

— Ah, je vois que votre éducation a été bien faite, répondit Gong-Fen. Qu'avez-vous rencontré d'autre lors de votre quête onirique ? L'ancien chef de tribu, peut-être ?

— En effet.

— Son esprit apparaît pour guider quelques rares chanceux. C'est

une sorte d'intermédiaire entre cette réalité et d'autres. Sa présence facilite la transition. Je vous ai précisément emmené sur Box Hill, le lieu où il est enterré, dans l'espoir et dans l'attente qu'il vienne à vous en bon *genius loci*. C'est un témoignage de l'estime que je vous porte, M. Holmes. Je ne me serais pas donné toute cette peine pour n'importe qui. En tout cas, je ne l'ai pas fait pour le Dr Stamford, que j'ai simplement laissé errer par les rues après lui avoir injecté la drogue.

— Vous m'avez laissé me débrouiller par mes propres moyens dans le fin fond du Surrey. Ce n'est pas très différent.

— Dans votre cas, ce n'était pas une sanction. Loin de là. Ayant eu vent de vos activités dans mon « hôtel », je commençais déjà à être d'avis que vous étiez un homme d'un calibre rare. On m'a dit que vous saviez vous battre, et que vous utilisiez un art martial inhabituel. Du jiu-jitsu, d'après la description que m'en ont donnée Zhang et Li.

— Du baritsu.

— Un style très apparenté, qui tire nombre de ses prises et disciplines du jiu-jitsu. Vous m'avez encore plus intrigué quand je vous ai rendu visite chez vous, cette même nuit. Vous étiez à la hauteur de votre réputation, voire plus. J'ai vu en vous un membre potentiel d'un club fermé, un club que seuls les meilleurs, les plus brillants, les plus méritants, sont invités à rejoindre.

— Le club de Cthulhu.

— D'une certaine façon. Alors, j'ai agi comme il me semblait devoir le faire.

— Vous m'avez emmené sur Box Hill, dit Holmes, vous avez accompli un rite, m'avez endormi avec votre drogue, m'avez soumis à un baptême du feu spirituel, tout cela pour me recruter. Pour m'introduire dans quelque cadre réservé à l'élite.

— C'était mon intention. Nous ne sommes pas nombreux à connaître les vrais dieux, à comprendre leur pouvoir et à avoir envie de le partager. Enfin, dans le monde civilisé. Je ne parle pas des nombreux sauvages qui se prosternent devant des idoles et singent, sans les comprendre, des rituels transmis au fil d'innombrables générations. Ils n'ont aucune importance. Nous... (Il montra Holmes et lui-même.) Nous sommes des hommes importants. Nous comptons. Nous sommes capables de tirer bien plus de bénéfices de la connaissance de l'existence des dieux que le simple droit d'être leurs vassaux.

En toute honnêteté, je ne me sentais pas offensé d'être exclu de ceux que Gong-Fen estimait appartenir à la catégorie des « hommes importants ». Je ne puis parler pour Holmes, mais pour ma part, ce n'était pas un club auquel je souhaitais adhérer si Gong-Fen Shou en faisait partie.

— Nous sommes ceux qui pourraient changer le monde, continua le Chinois, lui donner la forme qui nous plaît. Il nous suffirait de le vouloir. Et avec les dieux derrière nous, cela nous serait d'autant plus facile.

— Si vous le dites, commenta Holmes avec défiance. Je crois personnellement que mes capacités suffiront pour cette sphère. Et puis je n'ai pas vraiment envie de changer le monde dans son entier. J'œuvre uniquement pour faire du petit coin que j'habite un endroit où les honnêtes gens pourront prospérer, et où les malhonnêtes ne le pourront pas.

— Ce qui confirme mes soupçons. Il semblerait que je n'aie pas fait preuve de discernement. Il semblerait que j'aie fait erreur en espérant vous rallier à notre cause.

Pour moi, cela ressemblait à une menace ou, du moins, aux prémices d'une menace. Je commençai à me redresser, mains levées.

— Bonté divine, Gong-Fen, grognai-je. S'il le faut, je suis prêt à vous étrangler. Arrêtez cette voiture tout de suite et laissez-nous descendre, ou vous le regretterez. Vous avouez vous-même être un meurtrier, un malfrat de premier ordre, et...

— Watson, Watson. (Holmes me poussa doucement pour me forcer à me rasseoir.) Pardonnez l'emportement de mon ami, Gong-Fen. Il se considère, entre autres choses, comme mon protecteur ; mais il voit du péril là où il n'y en a peut-être pas. Je remarque que vous vous êtes habillé à la hâte, ce matin. Vous êtes normalement un homme élégant, qui s'intéresse à son apparence. Mais votre chemise est mal boutonnée, et vos cheveux moins bien peignés qu'à notre dernière rencontre. C'est un signe de détresse, presque autant que les tremblements de vos mains. Somme toute, j'en arrive à la conclusion que la conséquence de votre erreur est que ce n'est pas moi mais vous, qui vous trouvez dans une situation désespérée.

Gong-Fen poussa un gros soupir chevrotant.

— C'est en quémendeur que je viens vous voir, M. Holmes. En tant que client, en fait. Loin de vous vouloir du mal, je recherche votre aide. J'ai horreur de l'admettre, mais il faut que vous me sauviez.

ADMONESTATION ANONYME

Le clarence poursuivait sa route ; et l'habitable de se balancer, et les roues de produire leur grondement caractéristique sur le pavé. Où nous étions, je n'aurais su le dire. Nous avions déjà parcouru deux ou trois kilomètres et tourné bon nombre de fois. J'estimais que nous n'étions pas allés au nord, puisque nous n'avions gravi aucune pente importante, ni au sud de la Tamise, dans la mesure où une voiture qui traverse un pont produit un son bien différent – plus léger, plus creux – que sur la chaussée solide. Nous allions donc vers l'est ou l'ouest, mais en dehors de cela, j'étais dans le noir, et de plus d'une façon.

— J'ai péché, dit Gong-Fen. On suggère que je me suis montré immodéré et imprudent. J'ai agi de ma propre initiative, et il semblerait que j'aie eu tort.

— Qui vous l'a dit ? demanda Holmes. Qui avez-vous offensé ? Est-ce Cthulhu ou l'un de ses frères ?

— Non. De bien des manières, c'est pire. Permettez. (Gong-Fen sortit de sa poche un bout de papier plié.) J'ai reçu ceci dans la boîte à lettres de ma maison de Belgravia ce matin.

C'était une note étrange. Il y était simplement écrit :

Pauvre de moi, M. Gong-Fen. Pauvre de moi !

— Singulière missive, dit Holmes. Aucune suscription. Pas de signature. (Il rendit la note à Gong-Fen.) Et cependant, je subodore qu'il ne s'agit pas d'une simple admonestation anonyme. L'expéditeur ne cherche pas à être cryptique. Il sait que vous savez qui il est, et que vous n'interprétez pas mal son message.

— Nul besoin de suscription ni de signature. Je reconnais l'écriture. Elle appartient à une personne dont je suis depuis assez

longtemps le proche associé.

— Sur le chemin de Dorking, vous m'avez dit avoir un mentor, avant de vous attribuer le même rôle à mon endroit. Contrairement à Watson ici présent, je ne suis pas joueur ; mais je serais prêt à parier une belle somme que ce mentor et votre « proche associé » sont une seule et même personne.

— Et vous auriez raison, confirma Gong-Fen. Je pense que lui et moi, nous sommes semblables. C'est un individu hautement charismatique, avec de grandes ambitions, de grandes aspirations. Un « homme important », à n'en point douter. C'est lui qui m'a donné mon premier aperçu des terribles puissances qui rôdent à l'orée de notre monde. C'est aussi lui qui a proposé que nous invoquions ces puissances pour notre propre profit. Il a évoqué la possibilité de transcender les contraintes des mortels, de devenir plus riche que les riches, plus puissant que les rois.

— De belles paroles.

— Oh oui. Vous n'avez pas idée. Je ne le connaissais ni d'Ève ni d'Adam, lorsqu'il est apparu, un jour, au début de l'an dernier. Il s'est invité chez moi sans même demander la permission, s'est assis dans mon salon, et au bout de quelques minutes, j'étais... Le seul mot qui me vient à l'esprit est « captivé ». Il y a quelque chose en lui, dans sa manière de parler, dans sa voix...

— Qu'est-ce donc ?

— Je ne saurais l'expliquer. Il m'a parlé d'un projet à lui, un plan qui lui permettrait, à lui et à ceux qui auraient sa faveur, de s'élever au-dessus du reste de l'humanité et, selon ses propres termes, de « marcher parmi les étoiles ». Je n'ai pas eu l'impression qu'il s'agissait de quelque rêveur bercé d'illusions. Même quand il a commencé à parler des Grands Anciens, des Dieux Aînés, de Cthulhu, à me servir le genre de propos que j'eusse normalement raillés en les qualifiant de totalement absurdes, il s'est montré parfaitement convaincant. Bien entendu, je lui ai demandé des preuves de ses affirmations excentriques. Il m'a dit ne pas être en mesure de m'en fournir pour l'instant. Ce qu'il attendait de moi, c'était la seule chose qu'il n'eût pas : de l'argent.

Holmes partit d'un rire comique.

— Ainsi, cet homme aussi intelligent que fascinant cherchait tout bonnement à vous tirer de l'argent. Vous servir un discours aussi ampoulé, alors qu'il venait à vous casquette à la main comme un vulgaire mendiant.

— Ce n'était pas une grosse somme, de mon point de vue. Assez pour lui permettre d'aller à l'étranger en quête de divers matériaux et artefacts ésotériques. Je lui ai fait un chèque, puis n'ai plus entendu parler de lui pendant plusieurs mois.

— Période pendant laquelle vous vous disiez sans doute que vous n'en entendriez plus jamais parler, plaçai-je.

— Oh non, docteur. J'ignore pourquoi, mais je savais qu'il reviendrait. Et lorsque, enfin, il a reparu, il m'a montré la preuve que je lui avais demandée.

— Il vous a emmené sur Box Hill ? demanda Holmes.

— Non. Plus près. Là, je vis de mes yeux que les hommes sont aussi minuscules et insignifiants que des chiures de mouche. Tout ce pour quoi nous nous battons n'est rien. Nos vies sont dénuées de significations, quand on les compare à la froide et éblouissante majesté de dieux vieux comme le temps. Mais mon nouvel ami et mentor m'a persuadé qu'il pouvait en aller autrement. Alors, dès que j'ai été tout à fait convaincu et converti à la cause, nous avons entrepris ensemble de mettre son plan à exécution.

— Les meurtres de Shadwell.

Gong-Fen acquiesça.

— Qui ont entraîné votre entrée en scène, M. Holmes. Quand j'ai appris les talents exceptionnels que vous aviez, j'ai tout de suite pensé que vous étiez fait pour vous joindre à nous. Mais mon associé n'est pas très content d'apprendre que vous êtes dans la partie. À ses yeux, je me suis fourvoyé, et j'ai donc franchi la limite du tolérable. Les conséquences seront graves.

— Et avec toute votre richesse, vos ressources et votre prétendu pragmatisme, vous ne pouvez pas vous défendre vous-même contre la malignité de cet homme ? Pourquoi dois-je m'en mêler ?

— Parce que seul, répondit le Chinois, il se pourrait que même moi je ne l'emporte pas. Avec l'aide d'un homme comme vous, cependant, j'ai une chance.

— Et si je n'ai pas envie de vous aider ? Si je vous trouve méprisable et estime que cette situation critique est de votre propre fait, que vous avez bien mérité ce qui vous arrive ?

— Bien dit ! fis-je.

— Je comprends que vous pensiez cela, rétorqua Gong-Fen. Manifestement, je n'ai pas réussi à me faire apprécier de vous. Je puis toutefois faire en sorte qu'il vous soit utile de ravalier votre antipathie à mon égard pour voler à mon secours alors que je me trouve dans le besoin. J'en suis sûr. Donnez-moi un chiffre. Doublez-le. Triplez-le. Ajoutez un zéro. Je peux faire de vous un homme riche, M. Holmes. Vous ne serez plus jamais obligé de travailler.

Holmes ricana.

— Ce serait tentant, si l'argent dont vous parlez ne provenait pas en grande partie d'activités illégales. Si ce n'était pas de l'argent sale.

— Savez-vous combien je suis désespéré ? Il faut bien cela, pour que je m'en remette ainsi à la pitié de quelqu'un.

— Peut-être devriez-vous me dire le nom de votre adversaire, répliqua malicieusement mon compagnon. Faites-nous la grâce de le nommer. Il paraît fascinant, et j'aimerais le rencontrer.

— Vous ne diriez pas cela, si vous le connaissiez. Vous me trouvez impitoyable ? Ce n'est rien à côté de lui. Il aurait aussi bien pu écrire « Pauvre de vous », plutôt que « Pauvre de moi ». C'est à peu près pareil. Avec le recul, j'aurais dû avoir la jugeote de ne pas agir sans son aval. Maintenant, il est...

C'est alors que le clarence ralentit, que le grondement des roues et les bruits de sabots diminuèrent, puis cessèrent.

— Que se passe-t-il ? demanda Gong-Fen. Mes instructions étaient claires : le cocher devait continuer de rouler tant que je ne lui dirais pas d'arrêter. (Il frappa à la fenêtre de devant et s'adressa au conducteur.) Pourquoi sommes-nous retenus ? La circulation est mauvaise ?

Nulle réponse ne vint. Il y eut un grincement de ressorts, et l'habitable s'inclina quelque peu sur le côté. Puis, soudain relâché, il retourna à l'horizontale. Nous entendîmes des bruits de pas – ceux du cocher – s'éloigner non sans hâte.

Gong-Fen tira brusquement le rideau avant. Le siège du conducteur était vide, et le fouet était posé en travers. Les chevaux, désœuvrés, avaient la tête basse. Gong-Fen ouvrit la portière.

— Mais où allez-vous ? appela-t-il. Eh oh ! Thacker ! Comment osez-vous ! Je vais vous faire retirer votre licence. Quand j'en aurai fini avec vous, vous n'aurez même plus le droit de conduire un poney dans une mine de charbon !

Pour toute réponse, Thacker le cocher marmonna :

— Je suis désolé, monsieur. Pardon à vous tous.

Il était déjà à quelque distance, et quand il eut terminé, son pas accéléra, passant de la marche rapide au pas de course.

— Il a déguerpi, dit Gong-Fen. Il nous a laissés ici. Quelle impertinence ! Ça ne lui ressemble pas du tout. Qu'est-ce qui a bien pu lui passer par...

Tout à coup, il comprit ; ce fut comme si la dernière pièce d'un jeu de patience venait de se mettre en place.

— Oh non, gémit-il.

Il se laissa retomber sur la banquette. Subitement, il avait perdu toute son assurance.

— Oh non, non, non...

— Arrêtez de gémir, Gong-Fen, ordonnai-je. Reprenez-vous. Au nom du Ciel, où est le problème ?

— Pas au nom du Ciel. Non. Ce n'est pas le Ciel. Je n'arrive pas à le croire. Ce n'est pas bien. Pas juste.

— Watson, dit Holmes, les lèvres soudain pincées. Je suis d'avis

que nous courons un grand danger.

— Comment ? demandai-je. Et où sommes-nous, d'abord ?

Je regardai dehors. Nous nous étions arrêtés sous l'arche d'un pont ; une ligne de chemin de fer traversait une ruelle entre des enfilades d'usines anonymes. Au-dessus de nous et de part et d'autre, on ne voyait qu'un tunnel de brique sombre, humide et froid. Par endroits, le mortier était garni de mousse. Nul être vivant en vue, sinon un chat noir galeux. À peine l'eus-je regardé qu'il souffla, fit volte-face et détala. Un train passait, tonitruant, au-dessus de nos têtes, à grand renfort de crissements de roues et de fracas de matériel roulant.

Un endroit certes peu fréquenté, mais il y avait pire qu'être abandonné dans une petite rue au cœur d'une métropole de quelque six millions d'âmes. Nous ne pouvions pas nous trouver à plus de quelques centaines de mètres d'une artère importante. Nous n'étions pas vraiment perdus au milieu de nulle part.

Gong-Fen était toujours agité. Il paraissait presque inconsolable ; en tout cas, la situation ne paraissait pas justifier une telle réaction.

— Si danger il y a, dis-je à Holmes, je ne vois absolument pas d'où il pourrait venir. Nous sommes tout à fait seuls. L'un de nous n'a qu'à monter prendre la place du cocher. Je veux bien me porter volontaire...

— Non ! s'écria Gong-Fen. Restez dans la voiture. Nous sommes forcément plus en sécurité à l'intérieur.

— Ne soyez pas ridicule ! répliquai-je. Si l'on doit nous tendre une embuscade, il serait stupide de rester ici alors que nous avons les moyens de repartir. Par ailleurs, je ne vois pas où des assaillants pourraient se cacher.

— C'est parce qu'ils peuvent se cacher n'importe où, dit Gong-Fen. Ils peuvent être partout où il y a de l'obscurité. C'est pourquoi nous sommes arrêtés dans un tel endroit.

— Absurde.

Malgré les protestations du Chinois, je sortis et m'apprêtais à monter sur le siège du conducteur.

Une main me saisit par le bras et m'arrêta. Sa prise était si forte qu'il ne pouvait s'agir que de Holmes.

— Peut-être vaudrait-il mieux faire ce que suggère Gong-Fen, dit-il.

— Hors de question, déclarai-je. Je ne céderai pas aux caprices de cet homme. Comment pourrait-il être plus sûr de rester sur place que de partir ? Si j'ai appris une chose en Afghanistan c'est que rester stationnaire, c'est être vulnérable.

Je repoussai la main de Holmes, irrité de le voir préférer la passivité à l'action. Je ne discernais toujours aucune menace immédiate. Le tunnel mesurait à peine quinze mètres de long, et nous

étions au milieu. La chaussée était déserte d'un côté comme de l'autre. Les ombres entourant les arcs-boutants du pont étaient trop fines pour dissimuler un homme. De plus, nous ne nous trouvions pas sous une quelconque fenêtre où un tireur eût pu se cacher. Je n'aurais qu'à faire repartir les chevaux au petit galop, et nous gagnerions vite une grande rue.

Alors que je saisisais l'accoudoir du siège du conducteur afin de me hisser, j'aperçus du mouvement du coin de l'œil. C'était un clignotement noir au niveau du sol, près du mur du tunnel. Je supposai qu'il s'agissait du chat errant qui revenait, insouciant, d'un pas tranquille, après avoir surmonté sa méfiance vis-à-vis de notre voiture. Quelque chose se déroula pour s'enrouler de nouveau, tout à fait à la manière d'une queue de félin.

En y regardant à deux fois, cependant, je ne vis le chat nulle part. Si j'avais vu quelque chose, il ne pouvait s'agir que de quelque objet inoffensif. Peut-être un détritrus emporté par la brise.

Une fois installé sur le siège, je pris les rênes. Les chevaux étaient tout à coup bien nerveux ; ils hennissaient en frappant le pavé de leurs sabots avant. Je fis claquer ma langue et émis des bruits rassurants.

— Je sais que je ne suis pas votre cocher habituel, dis-je, mais soyez patients. Je vais faire de mon mieux.

Oreilles dressées, les chevaux tournaient la tête en tous sens. Ils semblaient pressés de se mettre en route. Je ramassai le fouet et m'apprêtais à leur en donner un léger coup sur la croupe.

Soudain, Gong-Fen poussa un gémissement strident, presque hystérique.

— Ils sont là, dit-il. Vous ne les sentez pas ? Mon Dieu, ils sont là.

Je regardai autour de moi. Je ne voyais pas du tout de quoi il parlait. Il n'y avait personne alentour. Devant comme derrière, il n'y avait aucun obstacle à mon point de vue, et nous étions absolument seuls. Comment aurait-il pu voir de l'intérieur quelque chose que je ne voyais pas de l'extérieur ?

Tout à coup, indéniablement, l'ombre d'un arc-boutant bougea.

Elle parut s'extraire du mur. Des vrilles noires sortirent d'elle et se dirigèrent vers le clarence. Dès que les rubans d'ombre atteignirent le véhicule, je remarquai qu'une sorte de torpeur s'emparait de moi, une lassitude tant de l'esprit que du corps. Mes membres perdirent leur force. Je fus submergé par une vague de vertige. J'étais incapable de bouger et ne voyais même aucun intérêt à le faire. Le fouet pendait dans ma main, inerte, aussi lourd qu'un tuyau de plomb.

Les chevaux souffraient de la même affliction ; ils n'étaient plus pressés de partir, et semblaient se satisfaire de rester sur place, la tête basse. Une partie de moi savait qu'il fallait se secouer, résister à la tentation de s'attarder. Mais à quoi bon ? L'effort était futile. Mieux

valait regarder l'ombre tandis qu'elle continuait de grandir et de s'étendre. Il y avait quelque chose de fascinant, d'hypnotique, dans sa croissance imitant celle d'une fleur. Une beauté hideuse. Le vide absolu avait pris vie et s'étirait pour me prendre dans son étreinte de pieuvre.

Une deuxième ombre suinta du mur opposé, et une troisième commença à descendre du plafond du tunnel. De fins doigts noirs sortis de sa silhouette s'étirèrent vers le bas, tels d'étranges stalactites. J'étais désormais deux fois, trois fois moins enclin à tenter une sortie. Tout se déroulait avec une inéluctabilité teintée d'épuisement. J'avais l'impression bizarre que le contact de l'une de ces ombres serait bienvenu. La froideur qui émanait d'elles devait engourdir, anesthésier, tel de l'éther. Comme quand on entre dans un lac gelé, il y aurait tout d'abord un frisson, suivi d'une bienheureuse insensibilité.

Dans mon état d'affaiblissement, je n'étais que vaguement conscient de ce qui se passait autour de moi. Il n'y avait que moi et les ombres mobiles et invasives. C'est seulement lorsque Sherlock Holmes s'assit à mon côté que je remarquai qu'il avait réussi à s'extraire de l'habitable. Chacun de ses gestes était le fruit d'un grand effort, empreint d'épuisement. On eût dit qu'il venait de courir un steeple-chase de quinze kilomètres. Il serrait les dents, et ses sourcils étaient froncés par la concentration. Les ombres aspiraient sa vie, mais il refusait de succomber et consacrait toute l'énergie qui lui restait à leur résister.

Il me prit les rênes et le fouet. Il leva ce dernier et l'abattit sur le flanc du cheval de droite. La bête tressaillit en sentant la piqure de la lanière. Elle parut se rappeler l'objet de sa vie, fit le lien entre la douleur et un impératif : avancer. Ses jambes bougèrent. Holmes fouetta derechef, et le cheval avança. Son homologue, se souvenant de son rôle de moitié, fit de même.

C'est ainsi, avec une insoutenable lenteur, que le clarence repartit.

Les ombres, toutefois, étaient sur nous. Leurs vrilles noires caressaient les côtés de la voiture avec avidité, et s'enroulaient le long des jambes de Holmes et des miennes. Je ne voulais pas regarder droit dans leur obscurité, mais étrangement, j'étais incapable de m'en empêcher. Mes yeux étaient irrésistiblement attirés par une silhouette visible dans leurs profondeurs. Légèrement, comme à travers une brasse d'eau saumâtre, je distinguais quelque chose de varié et de kaléidoscopique, mais aussi de terrible. Dénuee de forme fixe, la chose bouillonnait et tourbillonnait comme de la fumée. Et pourtant, elle était aussi solide ; luisante, charnue. Parcourue d'ondulations, elle semblait se refondre à chaque seconde, était en évolution constante. Des yeux. Elle avait des yeux. Par dizaines. Ils clignaient, pivotaient, scrutaient. Ils m'observaient. Me voyaient. Ils avaient faim de moi.

Mouraient de me dévorer.

À ce moment, il n'est pas impossible que j'aie crié. Je ne me le rappelle pas clairement. Ce dont je me souviens, c'est de Holmes incitant par d'incessants coups de fouet les chevaux à marcher – marcher plus vite – et des animaux s'efforçant d'avancer, comme face à un puissant vent contraire. La scène entière avait maintenant une atmosphère de cauchemar, de ces mauvais rêves dans lesquels on essaie d'échapper à une horreur, mais où l'on se trouve dans l'incapacité de bouger les pieds, englués qu'ils sont dans les sables mouvants.

Dans l'habitable, Gong-Fen était hystérique. Les ombres venant de droite et de gauche s'étaient insinuées par les fentes qui entouraient les portes. Le Chinois hurlait en se jetant en tous sens. Je l'imaginais prisonnier de leur nébuleuse emprise, se débattant en vain pour s'en libérer.

Et le clarence de continuer d'approcher, avec la même lenteur, du bout du tunnel et de la lumière éblouissante du jour. Pendant ce temps, je luttais pour arracher mon regard à la *chose* tapie dans les ombres, même si mes yeux n'avaient de cesse d'y revenir, implacablement, irrémédiablement. C'était leur progéniteur. Les ombres étaient ses extensions, des membres qu'il pouvait projeter dans ce monde. Il les contrôlait, s'en servait pour capturer ses proies. Son appétit était aussi écoeurant que son apparence. Il ne possédait pas de bouche, et n'en avait nul besoin. Il assimilait. Absorbait. Intégrait. Être ingéré par cette chose, c'était connaître l'une des morts les plus horribles que l'on pût imaginer : les émotions, l'essence, l'être même étaient transvasés dans la créature, à la manière du sang qui passait de la proie à la sangsue.

La tête des chevaux sortit de la pénombre du tunnel. La lumière se répandit le long de leur dos affairé, descendit en suivant leur queue, atteignit nos pieds, à Holmes et à moi. Les ombres reculèrent comme si la lumière avait été brûlante. Pour nous, elle était purificatrice, comme un chaud zéphyr printanier. Plus elle nous enveloppait, plus nous avions l'impression de redevenir nous-mêmes. Elle repoussait nos assaillants, comme le soleil avait repoussé les hommes-lézards de Ta'aa lorsqu'ils avaient voulu quitter leur caverne. Lorsqu'une vrille noire quitta l'ombre du tunnel, son extrémité s'évapora ; le moignon eut un mouvement de recul, comme sous l'effet de la douleur.

Enfin – enfin ! – Holmes et moi sortîmes tout à fait de ce maudit tunnel. La démarche des chevaux retrouva sa vivacité. Tout à coup, ils recommencèrent à trotter avec enthousiasme, poussés par la hâte de s'éloigner du pont. Le fouet n'était plus nécessaire. Holmes n'avait plus qu'à faire claquer les rênes pour les encourager à poursuivre leur route.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Des fragments de vrilles étaient encore accrochés au clarence, mais ils se dissipaient comme par enchantement. Sous le tunnel, les ombres elles-mêmes se repliaient dans les nids de ténèbres qui les avaient engendrées. Alors que je l'observais, le pont de chemin de fer redevint ce qu'il était censé être et rien de plus : une structure en brique soutenant une section de la Grande Ligne de l'Est, non loin de son terminus de Bishopsgate Station. Objectivement, il n'aurait pas pu avoir l'air plus ordinaire.

Nous leur avions échappé. Nous étions libres.

Alors pourquoi Gong-Fen continuait-il de hurler ?

Holmes tira sur les rênes, et la voiture s'arrêta de nouveau. La cabine se balançait d'avant en arrière. Gong-Fen poussait des ululements dans son mandarin natal. Je le vis par la vitre avant. Des vrilles de ténèbres s'enroulaient autour de lui. Même détachées de leur source, elles restaient fortes grâce aux plages d'ombre qui demeuraient dans l'habitable.

Nous nous dépêchâmes de descendre. Comme un seul homme, nous ouvrîmes les portières des deux côtés pour faire entrer plus de lumière. Cela détruisit ce qui restait d'ombres, mais n'empêcha pas Gong-Fen de continuer de se débattre sur la banquette ; il n'était plus sous la sinistre contrainte des tentacules noirs, mais souffrait toujours de spasmes effrayants.

Je me saisis de lui et le traînai dehors avec l'aide de Holmes. Nous l'allongeâmes sur la chaussée. Il ne pesait pas plus lourd qu'un enfant, et la raison en était parfaitement visible. Il avait fondu de moitié. Son costume qui, auparavant, lui allait si bien, était désormais trop ample et faisait des plis. Le col de sa chemise avait plusieurs tailles de trop pour son cou, devenu rachitique comme celui d'un vautour. Ses dents paraissaient trop grandes pour sa bouche, de même que ses yeux pour leurs orbites.

Il grognait et marmonnait, l'œil fou, en plein délire. Il était vivant mais, à mon avis, plus pour très longtemps. Son pouls était faible et intermittent. L'arrêt cardiaque était imminent, et je ne pouvais rien faire pour l'empêcher.

— Gong-Fen, dit Holmes. Gong-Fen. Dites-nous quelque chose. Il faut nous aider. Qu'étaient ces ombres ? D'où venaient-elles ? Qui les a envoyées ? Qui a tendu ce piège ? Si vous voulez que le coupable comparaisse devant la justice, vous devez nous le dire.

— Holmes, il n'en est plus là, dis-je. Il ne vous entend pas. Il ne lui reste que quelques instants.

Holmes refusait de se laisser décourager.

— Gong-Fen Shou, j'exige que vous m'écoutez. Concentrez-vous sur le son de ma voix. Vous partez pour un lieu où vous serez au-

dessus des risques de représailles. Vous n'avez plus rien à craindre de cet ami devenu votre ennemi, et donc rien à perdre en le nommant. Vite, mon vieux ! Parlez, tant que vous le pouvez.

Gong-Fen, réduit à l'état de créature ratatinée et mourante, s'efforça d'articuler une réponse. Ses lèvres et sa langue essayèrent de former des mots entre deux halètements de ses poumons moribonds. Holmes approcha l'oreille, mais en vain. Gong-Fen ne devait faire aucune révélation, ni ne donner l'identité de son assassin. Sur une dernière inspiration chevrotante, il mourut.

— Alors c'est bien tout ? demanda l'inspecteur Gregson, qu'avait été quérir un agent sur lequel Holmes avait mis la main sur Mile End Road. Tout se tient parfaitement ?

Holmes et moi, face à Gregson qui se trouvait de l'autre côté du corps de Gong-Fen, acquiesçâmes.

— Gong-Fen, expliqua Holmes, était le cerveau derrière toute cette affaire. Il a poussé le Dr Stamford à se procurer des victimes sur lesquelles faire leurs expériences. Ensemble, ils avaient créé une nouvelle drogue, une forme puissante d'opiacé qui se trouvait avoir des effets secondaires délétères.

— Hautement délétères, dit Gregson, dans la mesure où tous ceux qui ont utilisé ce produit sont morts sur le coup. Les barons de la drogue cherchent à faire des drogués, pas des morts. L'argent vient d'un usage répété.

— Gong-Fen et Stamford ont néanmoins persévéré dans leurs tentatives pour raffiner et améliorer cette drogue, dans l'espoir d'en faire un produit sûr et donc profitable. En ce qui concerne l'endroit où ils conduisaient les tests sur leurs sujets humains, je n'ai que des hypothèses. Gong-Fen devait avoir des entrepôts aux quatre coins de l'East End. Chacun d'eux a pu servir de laboratoire.

— Je demanderai à mes hommes de chercher.

— On peut se demander combien de temps cela prendrait. Il doit y avoir mieux à faire avec vos agents que de chercher un laboratoire de fortune qui, désormais, n'a de toute façon plus aucune importance, puisque les deux hommes qui s'en servaient sont morts.

— Si on le trouvait, on aurait des pièces à conviction.

— Soit, inspecteur, si c'est ce que vous souhaitez, fit Holmes avec légèreté. Cependant, il me paraît évident que c'est perdu d'avance.

Gregson haussa les épaules. Visiblement, il n'était pas totalement persuadé de l'inutilité de la tâche.

— Pouvez-vous au moins me dire comment il se fait que j'aie sous les yeux le cadavre de Gong-Fen ?

— Ayant compris que mon enquête portait ses fruits et que la nasse se refermait sur lui, Gong-Fen a préféré la solution de facilité plutôt que d'affronter le scandale et la ruine inévitables qu'aurait provoqués une condamnation pour plusieurs assassinats.

— « La solution de facilité » ? fit Gregson en contemplant le corps atrophié et bouche bée qui gisait à nos pieds. (Autour de nous, des badauds commençaient à s'attrouper ; des policiers en uniforme les tenaient à distance.) À voir son état, je n'ai pas l'impression que ça ait été si facile.

— La mort qu'il s'est choisie, répliqua Holmes. Il évite le procès, l'opprobre public qui en résulte, et la cravate de chanvre. Pour un homme de sa position, c'est un peu une victoire. Il n'aura pas connu la fin indigne d'un vulgaire tueur.

— Et comment s'est-il tué, au juste ?

— La méthode me semble on ne peut plus évidente : une dose fatale de la drogue même que Stamford et lui administraient à leurs victimes. Il l'a prise sous nos yeux. Nous nous sommes précipités pour l'en empêcher, mais, hélas, nous sommes arrivés trop tard. Malgré ses efforts, ce bon docteur n'a pas réussi à endiguer les effets du produit.

Gregson me considéra avec compassion. J'essayai de m'entourer d'une aura de vertu médicale, comme si j'étais à l'instant même en train de réciter le serment d'Hippocrate. En vérité, j'étais incapable de rassembler mes idées ; mes pensées étaient à peine cohérentes. Je m'efforçais de digérer tout ce que nous venions de traverser, et regrettais de ne pas avoir la moitié des remarquables pouvoirs de dissimulation de Holmes.

— Mettons les choses au clair, reprit l'inspecteur. Vous étiez tous deux à bord de sa voiture jusqu'au moment fatidique ?

— En effet, répondit Holmes.

— Comment en est-on arrivé là ? Pour moi, M. Holmes, vous avez manigancé un rendez-vous avec votre astuce habituelle. Vous avez détourné la calèche et l'avez abordée afin de vous confronter à Gong-Fen. Vous aviez pour projet de le mettre face à la preuve absolue et irréfutable de sa culpabilité.

— C'est exactement cela.

— Mais sans que vous le sachiez, il avait une issue de secours : la drogue qui était cachée sur lui.

— Hélas, c'est tout aussi exact. Gong-Fen était le genre d'homme à parer à toutes les éventualités, y compris à sa défaite. Qui veut avoir sa réussite doit se montrer particulièrement prévoyant en toutes circonstances. On ne peut avoir sa réussite sans beaucoup prévoir le moindre de ses actes.

Gregson se tourna de nouveau vers le mort, et plus particulièrement vers la seringue hypodermique plantée dans son cou.

L'aiguille était fichée dans la carotide, le piston était enfoncé à fond et, dans le réservoir vide de l'objet, on distinguait les traces d'un sinistre liquide jaunâtre. L'inspecteur ne pouvait savoir que, juste avant de le faire venir, Holmes m'avait envoyé chez le pharmacien le plus proche acheter la seringue et des doses de différents poisons, panacées et potions. En mélangeant les fluides, nous avions concocté une mixture qui eût aussi sûrement tué Gong-Fen que l'avaient fait les ombres en maraude ; puis nous l'avions injectée dans son cadavre encore chaud avant de nous débarrasser dans un égout du matériel excédentaire, flacons compris. Un légiste, en examinant le contenu de la seringue, conclurait que le produit était responsable du décès de Gong-Fen. Il serait difficile de lui attribuer l'émaciement de la victime, mais le médecin ne pourrait pas écarter tout à fait cette hypothèse.

— Et le cocher, au fait ? (Gregson se tourna vers le clarence à l'arrêt et ses chevaux qui opinaient mollement.) Où est-il passé ?

— Il s'est enfui à l'instant où il s'est aperçu qu'il y avait un problème, répondit Holmes. Nous étions trop occupés à essayer de sauver Gong-Fen pour le rattraper. Je me demande s'il ne craignait pas d'être impliqué dans la mort de son employeur.

— Ou plus sûrement dans ses activités meurtrières.

— Certes.

— Connaîtriez-vous son nom, par hasard ?

— Non.

— Aucune importance. Je suis sûr qu'il refera surface quand nous nous mettrons à sa recherche. Son témoignage serait utile pour corroborer tout ce que vous venez de me dire. Non que je doute le moins du monde de votre parole, M. Holmes, s'empressa-t-il d'ajouter, ni de la vôtre, Dr Watson. Mais je suis du genre à aimer mettre les points sur les i et les barres aux t. Je suis un consciencieux. Un méticuleux.

— Et cela nous convient très bien, inspecteur, dit Holmes. Bon, si nous en avons terminé... ?

Gregson réfléchit, puis acquiesça.

— Oui. Il semble que cela mette un terme à toute cette affaire. Me voici une fois encore votre débiteur, M. Holmes. Vous étiez déjà parvenu à plusieurs reprises à alléger ma charge de travail, ces derniers temps, et voilà que vous recommencez. Félicitations, monsieur.



La rapidité et l'aisance avec lesquelles Holmes et moi – bien qu'à un degré nettement moindre – avions menti à Gregson me

dérangeaient. Et pourtant, nous n'avions pas eu le choix ; les circonstances nous y avaient poussés. Comme Holmes lui-même l'avait dit, cet après-midi-là, une fois de retour dans notre chez-nous bien douillet :

— Quelle alternative avions-nous ? En lui révélant la vérité sans fard ni censure, nous risquions au mieux l'incrédulité, au pire le ridicule absolu. Gregson et ses semblables ne sont tout simplement pas équipés pour comprendre ce qu'implique la *mare incognitum* sur laquelle votre barque et la mienne voguent désormais.

— Je ne suis pas sûr de l'être davantage, dis-je. Des ombres vivantes et mobiles qui aspirent les forces vitales des gens ? Les habitants de Shadwell avaient raison depuis le début. Ces témoignages qui semblaient si ineptes à certains sont vrais. C'est incompréhensible. Et horrible, bien sûr.

— Allons, Watson ! Redressez-moi cette échine. Du nerf.

— Si vous aviez vu ce que j'ai vu au cœur de ces ombres, Holmes, vous sauriez qu'il n'est pas si facile d'obéir à cet ordre-là.

— J'ai moi-même aperçu quelque chose, en l'occurrence, et je vous l'accorde, ce n'était pas joli-joli. Mais il faut nous estimer heureux que ni vous ni moi n'ayons vu cette chose parfaitement, dans toute sa gloire.

— Je prie pour que cela ne m'arrive jamais. Je ne crois pas que j'y survivrais.

— Vous êtes plus solide que vous ne le pensez, Watson. L'une de vos vertus est de ne pas savoir combien vous êtes courageux. Par exemple, si vous n'aviez pas grimpé sur le siège du cocher à l'instant où vous l'avez fait, je ne vous aurais peut-être pas suivi. Vous avez fait preuve d'une audace remarquable. Ne l'oubliez pas.

— C'était de la témérité plus que du courage, répliquai-je, mais j'accepte le compliment. Bon, et maintenant que nous nous sommes pour ainsi dire rendus coupables de parjure devant un officier de police, qu'allons-nous faire ? Est-il déraisonnable d'espérer qu'avec la disparition de Gong-Fen Shou, ces « ombres » vont cesser de tuer ?

Holmes secoua la tête avec un air de regret quelque peu saugrenu.

— Je le crains, Watson. Après tout, ce n'est pas Gong-Fen, l'instigateur de l'attaque du clarence. Il a plutôt été victime d'une trahison.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Allons, allons, Watson ! C'est l'évidence. Vous ne vous rappelez pas ce qu'il a dit quand il a compris que Thacker le cocher nous avait abandonnés, et pas au hasard, mais dans un endroit choisi ? « Ce n'est pas bien. Pas juste. » Il est aussi évident, au vu du comportement de Thacker, qu'on l'a soit forcé, soit payé pour agir de la sorte. Qui est donc ce « on » ?

— L’auteur de la note qu’a reçue Gong-Fen, hasarderai-je.

— Tout comme moi. Son ancien mentor, ce gentleman singulièrement persuasif dont Gong-Fen a financé les expéditions à l’étranger, et dont il est devenu l’acolyte de son plein gré. À l’évidence, ce personnage peut obliger ces ombres surnaturelles à faire ce qu’il leur ordonne, ce qui fait de lui une menace certaine.

— Je suis d’accord, abondai-je avec émotion.

— La question est de savoir si Gong-Fen était la seule victime supposée de cette embuscade, ou si nous en étions aussi les cibles ?

— J’espère que la réponse est que Gong-Fen était l’unique cible, mais je crains que ce soit la seconde solution.

— En effet. Il semble utile de traquer Thacker, et c’est la voie que je vais suivre, mais je crois que les chances de succès sont limitées. Thacker s’est préparé à trahir Gong-Fen Shou, sans doute en toute connaissance du traitement que son employeur inflige à ceux qui enfreignent ses règles. En conséquence, la personne avec laquelle il s’est acoquiné – notre maître anonyme des ombres – est quelqu’un dont il savait qu’il pourrait le protéger des représailles si les choses ne se passaient pas comme prévu ; quelqu’un dont le pouvoir et l’influence sont au moins égaux à ceux de feu son employeur.

— Et qui est en mesure de le tenir hors d’atteinte du long bras de la loi.

— Oui, je ne serais pas étonné de découvrir que Thacker se trouve déjà à bien des kilomètres d’ici, voire en mer à destination du continent. Où qu’il se rende, il y sera assez joliment installé, dans un splendide isolement, incognito, sans contacts avec l’extérieur, presque inatteignable.

— Ou alors il est mort.

— Oui. C’est une possibilité. Notre ennemi inconnu semble aussi froid et insensible que Gong-Fen. Il se peut qu’il ne veuille pas que Thacker reste en vie, de peur qu’on le retrouve et qu’on le force à témoigner contre son nouveau maître. À ce stade, toutefois, je pense qu’il vaut mieux consacrer notre énergie à en apprendre autant que possible sur Cthulhu et compagnie. Pour moi, ce dernier incident rend certaine l’existence de ces monstres aussi puissants qu’effrayants. S’il restait le moindre doute dans mon esprit, il est désormais dissipé sans équivoque.

— Que proposez-vous ?

— J’ai déjà réfléchi plusieurs fois à la question. Nous devons faire travailler nos méninges, vous et moi, Watson. Il nous faut redevenir étudiants – étudiants de l’insolite – et suivre un cours dans un tout nouveau domaine de recherche. L’université nous appelle, une université sans facultés ni professeurs ; et nous allons devoir nous inscrire en première année.

Nos études, si je puis dire, nous les suivîmes dans les sous-sols du British Museum, dans une salle d'archives poussiéreuse, bien à l'écart du reste de cette vénérable institution, et connue sous le sobriquet quelque peu euphémistique de « Salle des ouvrages sous séquestre ».

Notre guide et assistant en ces terres d'exception fut une petite bonne femme du nom de Chastity Tasker, vaillante vieille fille d'un âge certain, mélange de méticulosité et de volubilité, aussi libre dans son expression qu'elle était sévère dans ses vêtements et sentencieuse quant au comportement d'autrui. Plus bibliothécaire que conservatrice, elle s'opposait à la dérive de ses confrères en n'imposant pas le silence – en tout cas, en ne se l'imposant pas à elle-même –, mais insistait quand même, en bonne bibliothécaire, pour que les livres dont elle avait la charge fussent traités avec respect par ceux qui les lisaient.

La collection des ouvrages sous séquestre était conservée sous clé dans une pièce au plafond en voûte et fermée par une porte semblable à celle d'une cage. Mlle Tasker nous donna pour instruction de traiter les livres comme s'ils risquaient de tomber en poussière au moindre contact ; et d'ailleurs, cette possibilité paraissait envisageable pour bon nombre d'entre eux.

— Beaucoup de ces ouvrages sont considérés comme dangereux, ajouta-t-elle en agitant une petite main chenue vers les dos de livre en voie de décomposition sur les étagères qui nous entouraient. Pour leur contenu, je veux dire. Pour certains, il ne s'agit pas de simples livres, mais de portails donnant sur un savoir jugé comme interdit, voire impie ; un savoir capable de changer à jamais notre perception du monde. Évidemment, beaucoup prendraient cette affirmation avec des pincettes. (Le léger reniflement qui accompagna cette dernière assertion nous laissa entendre qu'elle était de ceux-là.) Mais la fragilité d'esprit de certaines personnes ne se discute pas. Il est sans doute préférable que les gens sensibles, sujets aux névroses et à la dépression ou dotés d'une imagination excessive, ne s'en approchent pas. Les

illustrations, surtout dans les textes médiévaux, frisent souvent le macabre.

— Nous apprécions le conseil, madame, rétorqua Holmes. Rassurez-vous, mon ami et moi sommes de constitution assez robuste pour supporter ces lectures. Rien de ce que nous pourrions trouver dans un simple livre ne pourra nous choquer.

— Je n'en doute pas une seconde, répliqua Mlle Tasker en nous regardant de la tête aux pieds. Néanmoins, je me sens dans l'obligation d'avertir quiconque vient ici. Il est arrivé, de temps à autre, qu'un visiteur reparte de la Salle des ouvrages sous séquestre le teint blême, l'air presque malade. Helena Blavatsky elle-même est passée, un après-midi. Elle faisait un saut d'Amérique où, me semble-t-il, elle habite désormais, pour mener des recherches pour son livre *Isis dévoilée*. Elle est restée moins d'une heure. Elle a feuilleté quelques textes parmi les plus obscurs. Elle est ressortie parfaitement outrée de la lecture de l'un d'eux ; dégoûtée, même, et au bord de l'évanouissement. (La bibliothécaire ricana, amusée à l'idée que la célèbre et irascible spiritualiste eût montré une telle faiblesse.) Peut-être a-t-elle trouvé la confirmation du caractère frauduleux de ses croyances absurdes. Quoi qu'il en soit, elle n'est pas revenue. Comme la plupart des gens.

Sous l'égide de mademoiselle Tasker, Holmes et moi passâmes la quinzaine suivante à étudier de près de vieux ouvrages à la provenance obscure et à l'auteur incertain. À chaque visite, la bibliothécaire nous enfermait dans la salle avec une énorme clé de cuivre et s'asseyait dehors, à son bureau, où elle attendait que nous lui fissions signe chaque fois que nous voulions ranger un livre ou en demander un autre. Les mesures de sécurité visaient à lutter contre le vol, car beaucoup de ces ouvrages avaient une valeur inestimable, certains étant même si rares que l'on estimait de chacun d'eux qu'il était un exemplaire unique.

Installés dans des box individuels – la salle n'en comptait que quatre – Holmes et moi parcourions livre sur livre en prenant des pages et des pages de notes. Je peux affirmer sans m'avancer que la plupart de ces arcanes littéraires n'étaient qu'un amas de balivernes, des divagations d'esprits dérangés ou dépravés. Certains ouvrages traitaient de magie noire et d'antiques traditions hermétiques qui n'avaient que peu de rapports – voire aucun – avec le sujet qui nous intéressait. D'autres, comme *Malleus Maleficarum* – ou le *Marteau des Sorcières* – de l'inquisiteur allemand Heinrich Kramer, avaient une approche résolument chrétienne des manifestations surnaturelles, et ne paraissaient donc pas pertinents. Il en allait de même de traités médiévaux sur la nécromancie tels que le *Liber Juratus* d'Honorius de Thèbes et *La Petite Clé de Salomon*. Aucun de ces incunables ne

mentionnait Cthulhu, Hastur et leurs semblables.

De même, nous pûmes écarter des livres comme le *Grimorium Verum*, texte frauduleux qui se voulait écrit par un Égyptien, un certain Alibeck de Memphis au début du xvi^e siècle, mais était en fait l'œuvre de quelque auteur européen ayant vécu deux siècles plus tard. Nous essayâmes aussi des discours sur l'alchimie et autres sujets cabalistiques, mais conclûmes qu'ils n'avaient pas grand-chose d'utile à nous apporter.

Bientôt, nous parvînmes à isoler les livres qui correspondaient vraiment à nos besoins. En faisait notamment partie *De Vermis Mysteriis*, le recueil de sorts et d'enchantements dont Gong-Fen s'était servi sur Box Hill. Son auteur, Prinn, était un croisé du xiii^e siècle qui avait suivi l'enseignement de magiciens lors de sa captivité en Syrie, et avait aussi étudié à la bibliothèque d'Alexandrie. C'est avec assiduité que Holmes se consacra à cette lecture-là. Nous trouvâmes aussi l'édition originale de *Unaussprechlichen Kulten*, le livre qui avait permis à Roderick Harrowby de localiser Ta'aa. Je levai souvent le nez de mes lectures pour regarder Holmes en recopier de longs passages, parfois des pages entières, et même reproduire ses illustrations.

Il y en avait d'autres : le *Livre de Iod*, le *Livre d'Eibon*, le *Culte des Goules*, les *Manuscripts pnakotiques*, *Prodiges thaumaturgiques dans la Canaan de Nouvelle-Angleterre*, le *Liber Damnatus Damnationum*. Il y était souvent fait référence à d'autres textes dont aucun exemplaire n'était censé subsister à l'ère moderne, et à des textes sacrés tels que les *Sept livres cryptiques de Hsan* et les *Tablettes de Nhing* que l'on n'avait jamais vus sur terre, et dont on pensait qu'ils se trouvaient exclusivement dans les palais même des dieux sombres.

Jour après jour, nous pénétrions dans les sous-sols pour nous plonger dans ces livres. Lorsque notre compréhension du français ou du moyen anglais se révélait insuffisante, Mlle Tasker venait à notre secours. C'était l'une des femmes les plus cultivées que j'aie rencontrées, car elle avait fui les objectifs habituels de la gent féminine – mariage, maternité, vie de famille – au profit d'une vie d'érudition. Sa maîtrise du latin nous fut aussi précieuse, car bien qu'ayant appris cette langue avec son cortège de conjugaisons et déclinaisons à l'école, par manque de pratique, nous n'en possédions plus ni les finesses ni le vocabulaire. Souvent, elle reprochait à l'un ou l'autre d'entre nous de ne pas comprendre un vers qu'elle trouvait facile à traduire, comme l'aurait fait une maîtresse d'école avec un élève lent d'esprit. Et cependant, progressivement, elle en vint à s'attacher à nous, et nous à elle. Ces archives n'étaient pas très fréquentées ; en reine de ce royaume désert, elle appréciait notre compagnie régulière.

Cette période de travail intensif ne fut pas sans séquelles. On ne

peut indéfiniment supporter d'être exposé à toutes ces traditions absconses, à cette cosmologie alambiquée, sans finir par avoir le vertige. Pour nous détendre, Holmes et moi faisons de longues promenades réparatrices dans Regent's Park, ou nous nous consacrons à des tâches plus terre à terre, comme d'essayer de débusquer le cocher dévoyé de Gong-Fen.

En la matière, nous fîmes chou blanc. Holmes publia des annonces et rencontra plusieurs membres de la confrérie des cochers, pendant que je discutais avec tous les domestiques de feu Gong-Fen que je fus en mesure de localiser. Depuis la mort de leur employeur, les membres du personnel de ses deux maisons s'étaient éparpillés dans la nature en quête de nouveaux postes. Lorsque j'interrogeai un homme et une femme, ils me jurèrent qu'ils ignoraient totalement où était Thacker. Ils l'avaient dit à la police, me le répétèrent, et je les crus sur parole.

De temps en temps, je voyais Holmes avec l'étrange note anonyme que l'on avait envoyée à Gong-Fen et qui, en réalité, avait été son arrêt de mort. Holmes l'avait prise dans la poche du Chinois peu de temps après que ce dernier eut rendu son dernier souffle, et avait coutume de l'étudier de près dès qu'il avait quelques minutes, comme si les huit maigres mots qu'elle contenait – « Pauvre de moi, M. Gong-Fen. Pauvre de moi ! » – pouvaient renfermer des foules de secrets. L'écriture cursive était soignée mais quelconque, le papier était de haute qualité, mais on pouvait se le procurer chez n'importe quel bon papetier. S'il espérait trouver dans cette note une pierre de Rosette qui lui révélerait comme par miracle l'identité de l'expéditeur, il me semblait condamné à être déçu.

Après un certain temps, mon cerveau fut si plein de ce nouveau savoir époustouflant que j'eus l'impression d'approcher de mes limites. Parmi les phrases et images que je rencontrais dans les ouvrages sous séquestre, bon nombre me restaient en tête et hantaient mes rêves bien après que j'eus quitté le musée. D'ailleurs, je dormais mal. À la suite de notre confrontation avec les ombres mouvantes et l'être informe tapi en leur cœur, j'avais hérité d'une peur du noir qui refusait de me quitter. J'avais pris l'habitude de laisser toute la nuit une lampe allumée à mon chevet et, dès que je me réveillais, de remplir son réservoir d'huile si d'aventure je trouvais les réserves basses. Le simple fait de traverser une zone d'ombre de jour dans la rue suffisait à me faire hésiter et ergoter. L'obscurité, je l'avais appris, n'était pas une amie. Cette phobie, je l'ai gardée jusque dans mes vieux jours. Le genre de peurs dont les enfants sont censés sortir en grandissant, moi, je les ai découvertes en vieillissant ; et encore aujourd'hui, je n'arrive pas à m'en défaire tout à fait. Et encore ne s'agit-il que d'une de mes nombreuses peurs, dont aucune n'existe sans bonne raison.



Nos séjours prolongés dans la Salle des ouvrages sous séquestre nous menèrent inévitablement au *Necronomicon*.

Ou plutôt, auraient dû nous mener, car le livre n'y était plus.

Mlle Tasker fut absolument consternée lorsque, Holmes lui ayant demandé l'exemplaire du *Necronomicon* que possédait le musée, elle ne le trouva point. Elle chercha consciencieusement en se demandant s'il n'avait pas été mal rangé par quelque fureteur peu soigneux, et fut troublée de constater qu'elle avait scruté en vain tous les rayonnages de la salle.

— Je... je ne peux pas le croire, dit-elle, aussi fâchée qu'effarée. Disparu, envolé. C'est impossible. Du jamais vu. Je n'ai jamais perdu un livre, jamais ! J'ai un très haut niveau d'exigence. Qui a bien pu le voler ?

Le *Necronomicon* est le recueil ultime de toutes les informations concernant Cthulhu et compagnie. C'était vers lui que tendaient toutes ces journées d'études et de recherches ; notre destination finale, l'objectif pour lequel nous nous étions si assidûment formés et préparés.

Initialement rédigé en 730 par l'érudit et mystique yéménite Abdul Alhazred, il fut traduit de l'arabe en grec ancien deux cents ans plus tard par Theodorus Philetas de Constantinople, puis en latin en 1228 par Olaus Wormius, originaire du Jutland. Différentes traductions modernes sont apparues depuis lors, l'une en espagnol, supposément de Cervantès, une autre en anglais, du Dr John Dee, astrologue et occultiste.

On considère le *Necronomicon*, qui regorge de rites, de symboles et de formules, comme un instrument indispensable pour classer et comprendre les dieux des ténèbres, mais aussi pour les appeler si nécessaire. Cependant, son histoire est jalonnée de tragédies et d'horreurs. Ce n'est pas pour rien que l'on surnomme Abdul Alhazred « l'Arabe fou » ; car la folie attend presque tous ceux qui tombent sur ce livre. La folie et, bien souvent, la mort.

Alhazred lui-même fut taillé en pièces par une bête invisible dans une rue de Damas. En 1771, Joseph Curwen, marchand et sorcier du Rhode Island qui possédait un exemplaire du grimoire, disparut dans des circonstances étranges, à la suite d'une descente de quelques-uns des hommes les plus influents de Providence dans sa ferme de Pawtuxet. En 1840, l'infortuné von Junzt, qui avait publié une traduction allemande du texte, fut retrouvé mort dans sa chambre fermée de l'intérieur. Il avait la gorge littéralement déchirée, comme

par des serres.

Nombreux furent les exemplaires brûlés par les autorités. Le pape Grégoire IX le mit à l'*Index*. Souvent, des manuscrits incomplets de traductions disparaissaient sans jamais reparaitre. Le *Necronomicon*, tout au long de sa longue existence, n'avait apparemment attiré que souffrance et malheur.

De bien des façons, j'étais assez content que l'exemplaire du British Museum eût disparu.

Mlle Tasker s'en alla le chercher dans une autre partie de la collection littéraire, en partant de l'hypothèse qu'il avait pu se retrouver sur une pile de manuels d'anatomie médiévaux à la suite d'une erreur de classification ; mais le ton de sa voix laissait entendre que ce scénario lui paraissait improbable. Elle revint dépitée, mais pas les mains vides. Elle rapportait le registre dans lequel étaient écrits les noms des visiteurs de la Salle des ouvrages sous séquestre, et la liste des livres que chacun d'eux avait consultés. Elle notait scrupuleusement qui lisait quoi, et quand. Sur tout le mois de décembre 1880, seuls nos noms étaient inscrits. Nous avions apposé nos signatures à côté de nos patronymes imprimés, et Mlle Tasker avait ajouté nos heures d'arrivée et de départ à la minute près. Elle feuilleta le registre à rebours pour trouver la dernière fois que quelqu'un avait demandé le *Necronomicon*. C'était en mai de l'année précédente.

— Ah oui, fit-elle. Je me souviens bien de ce monsieur. Un homme courtois, et étrangement charmant, malgré un physique peu avenant et sans grâce. Il n'est venu que cette fois-là. Il ne s'intéressait qu'au *Necronomicon*. Il a passé la matinée absorbé dans sa lecture, et puis... (Elle fronça les sourcils, perplexe.) Vous savez, c'est très bizarre. Il est venu. Je m'en souviens nettement. Je le revois entrer, se présenter et me dire qu'il désire voir le *Necronomicon*. Mais pour ce qui est de son départ, absolument aucun souvenir. Il est forcément parti, cela va sans dire, et pour ce faire, il a dû passer devant mon bureau. Mais je ne peux affirmer l'avoir vu passer. Et pourtant, j'ai bonne mémoire.

— Qui plus est, intervins-je, pour qu'il parte, il a d'abord fallu que vous lui ouvriez. Il devait être enfermé, comme nous.

— S'il est sorti par ses propres moyens, dit Holmes, cela ne relève pas de l'exploit. Il y a seulement une serrure à l'extérieur, mais il a pu passer les mains entre les barreaux. La serrure elle-même est vieille, et d'une sorte qui se prête au crochetage à l'aide, disons, d'une lime.

— Je l'aurais entendu, rétorqua Mlle Tasker. À moins bien sûr de m'être assoupie. Mais ce n'est pas mon habitude. M'endormir à mon poste ? Plutôt mourir !

— Et pourtant, il a dû trouver un moyen de sortir et de passer devant vous en cachant le livre sous son manteau. Au risque de me

montrer indélicat, Mlle Tasker, auriez-vous quitté votre poste à un moment ou à un autre ce jour-là pour répondre à l'appel de la nature ?

— C'est possible, bien entendu, mais je prends mes précautions. Je me sens investie d'un très lourd devoir envers ces livres. Ils sont sous ma responsabilité, je veille sur eux, et je n'aime pas les laisser sans surveillance. Oh, M. Holmes, je me fais violence pour me rappeler ce qui s'est passé ce jour-là, mais c'était il y a un an et demi, et je ne suis plus toute jeune. Les détails sont devenus... flous.

— Ne vous tourmentez pas, madame.

— Cette histoire va me coûter mon emploi. J'en suis certaine.

— Pas si je peux y faire quelque chose, déclara Holmes.

Même s'il ne montrait jamais le moindre intérêt romantique pour le beau sexe – pas même pour Irène Adler, cette ensorcelante Némésis qu'il admirait tant –, mon ami était d'une inébranlable galanterie avec les femmes. Les damoiselles en détresse faisaient vibrer sa fibre chevaleresque.

— Watson et moi, nous trouverons cet homme et, s'il a le livre en sa possession, nous le convaincrons de le rendre. Pouvez-vous, je vous prie, me dire son nom ?

— Comment était-ce, déjà... ?

Mademoiselle Tasker fit courir son doigt le long de la colonne du registre jusqu'à la bonne inscription.

— Ah oui, dit-elle. Moriarty. C'est ça. Professeur James Moriarty.

Ce nom n'eut aucun effet sur Holmes lorsqu'il l'entendit pour la première fois. Comment aurait-il pu en être autrement ? À l'époque, Moriarty était inconnu de nous deux comme du grand public. Son nom n'était associé à rien ni ne générait aucun frisson particulier. Ce n'était qu'un nom.

Sa signature, néanmoins, attira l'attention de Holmes. Il la considéra d'un air suspicieux puis sortit la note de Gong-Fen de sa veste, la déplia, en repassa les plis pour ensuite la poser à côté du registre ouvert. Il compara la signature et l'écriture du message pendant trois bonnes minutes avant de s'adresser à moi :

— Regardez. Comparez les écritures. Que voyez-vous ?

— Il y a une ressemblance.

— Une ressemblance ? Elles sont identiques ! Comparez la boucle du g minuscule de « Gong-Fen » et celle du y de « Moriarty ». Elles ont la même forme et les mêmes dimensions, et la fin de la boucle traverse la hampe exactement à la même hauteur. Dans les deux cas, le point sur les i est à la même distance du corps de la lettre. Les M majuscules de « M. » et de « Moriarty » ont des pics et des vallées de même taille, et leurs angles internes correspondent pour ainsi dire au degré près. Les deux caractères sont jumeaux.

— Si vous le dites.

— Je l'affirme. Et j'insiste. La note adressée à Gong-Fen a été écrite par l'homme qui a posé sa plume sur ce registre. Ce Pr Moriarty est l'ancien allié de Gong-Fen, ce maître qui s'est retourné contre lui quand Gong-Fen l'a froissé en s'autoproclamant mon mentor. Je suis sûr de moi. Si vous n'êtes toujours pas persuadé, pensez qu'il a filé avec le *Necronomicon* sous le nez de cette pauvre Mlle Tasker. La nature de l'ouvrage, l'*urtext* de la vénération des dieux sombres, ne laisse aucune place au doute.

Plus j'y pensais, plus l'hypothèse de Holmes me semblait valide.

Mlle Tasker, qui écoutait attentivement notre échange, intervint :

— Le *Necronomicon* a une réputation terrifiante. On le dit

dangereux, capable de priver un homme de sa raison. On raconte qu'entre les mauvaises mains, il pourrait détruire le monde. Que des balivernes, à mon avis. Mais cet exemplaire-ci constitue un danger pour moi, puisqu'on l'a dérobé alors qu'il était sous ma surveillance. Mon intégrité professionnelle est mise à mal. Je vous en prie, M. Holmes, Dr Watson, pour mon bien, retrouvez le voleur – ce Pr Moriarty, si c'est lui – et arrachez-lui ce livre.



Holmes me laissa me débrouiller seul tout le reste de la journée dans la Salle des ouvrages sous séquestre, pendant que lui-même allait essayer d'apprendre un maximum de choses sur le Pr Moriarty. Personnellement, j'étais en train de compiler un lexique de cette langue connue de la plupart sous le nom de r'lyehen, et de quelques personnes sous celui d'aklo. Pour ce faire, je passais différents textes au peigne fin et notais chaque utilisation d'un même mot r'lyehen, qu'il apparût seul ou dans une phrase, et en donnais la traduction quand je la trouvais. C'était un travail de fourmi, mais je le trouvais étrangement gratifiant. Son caractère méthodique était si normal que c'en était rafraîchissant. Mon cerveau, formé à mémoriser les noms d'os, d'organes et de maladies, avait des facilités pour ce genre de tâches.

Je ne découvris que peu de choses sur le r'lyehen. On estimait que c'était la langue de Cthulhu et des membres de sa généalogie étendue, et qu'elle avait été écrite pour la première fois par un auteur inconnu sur des tablettes d'argile – les Tablettes Noires de R'lyeh – il y a quelque quinze mille ans de cela. Il en reste des traces en Chine, sous la forme de parchemins datant du III^e siècle avant Jésus-Christ. Les glyphes utilisés ressemblent à l'écriture chinoise, mais avec des éléments de sanscrit, les caractères étant suspendus à des barres horizontales.

Depuis l'Extrême-Orient, la connaissance de la langue s'est répandue vers l'ouest via Babylone et la Perse. Une traduction latine des parchemins est apparue à Rome, vers 200 avant notre ère, et dernièrement, une traduction allemande du texte latin, intitulée *Liyuhh*, a fait surface à Heidelberg au XVIII^e siècle. On raconte que le célèbre débauché et libertin John Wilmot, deuxième comte de Rochester, aurait produit une version anglaise dans son temps libre, quand il ne composait pas des poèmes paillards ou ne couchait pas avec les épouses de la moitié des aristocrates. Toutefois, il n'en subsiste aucun exemplaire.

Avec un sérieux qui, je l'espérais, ferait la fierté de Holmes, j'avais

progressivement amassé des bases correctes sur cette langue ancienne. Il n'est pas toujours aisé de comprendre le sens d'une phrase, le r'lyehen ne faisant pas de distinction entre les parties du discours, et les règles grammaticales en étant pratiquement inexistantes. Un nom peut servir de verbe, un adjectif d'adverbe. Les pronoms sont facultatifs. Les verbes n'ont que deux temps : le présent, et un temps qui peut représenter le passé ou le futur, le parfait ou l'imparfait, et que l'on ne peut analyser qu'en contexte. Singulier et pluriel n'ont pas de signification, l'ordre des mots varie, et la prononciation est hypothétique. Dans l'ensemble, le r'lyehen paraît fait pour déconcerter, exaspérer et embrouiller. Il a aussi peu de rapports avec tous les parlers humains que le rugissement d'un lion en a avec les jacassements d'un singe.

Holmes avait retranscrit de mémoire les mots r'lyehens que Stamford avait criés lors de sa crise à Scotland Yard ; je me lançai donc dans la tâche consistant à les traduire en anglais à l'aide de mon lexique. Tout d'abord, il me sembla que ses propos n'avaient ni queue ni tête ; mais à force de persévérance, j'atteignis mon but :

STAMFORD : « Fhtagn ! Ebumna fhtagn ! Hafh'drn wgah'n n'gha n'ghft ! »

MA TRADUCTION : « Il attend ! Il attend dans la fosse ! Le prêtre contrôle la mort depuis les ténèbres ! »

Je n'étais pas sûr de moi pour le verbe « contrôler ». Le mot « *wgah'n* » a aussi le sens de « résider à ». Dans ces circonstances, « contrôler » me paraissait le plus logique, mais la phrase pouvait aussi signifier : « La mort réside dans les ténèbres avec le prêtre ! » Il en va ainsi à cause de l'imprécision du r'lyehen, cette langue dont la maîtrise est peut-être réservée aux dieux.

Quant à celui ou celle qui « attend dans la fosse », était-ce « le prêtre » ? Ou bien une personnification de la « mort » ?

— Je n'en sais pas plus que vous, dis-je à Holmes lorsqu'il rentra de son excursion et après que je lui eus dévoilé les fruits de mon labeur.

— Hmmm, fit-il. Stamford, à n'en point douter, avait très envie de nous dire quelque chose. Répétait-il à la manière d'un perroquet quelque chose qu'il avait entendu ? Ou essayait-il, malgré sa confusion, de nous donner un indice ? Si seulement la période de lucidité qu'il a eue à la fin avait été moins brève. Enfin, vous avez fait de beaux progrès, aujourd'hui, Watson. Voulez-vous que je vous parle

des miens ?

— Certes.

— Alors, prenons une tasse de café réparatrice, et je vous dirai tout.

Après avoir souhaité le bonsoir à Mlle Tasker, Holmes lui ayant renouvelé sa promesse de faire tout son possible pour lui rapporter le *Necronomicon*, nous nous rendîmes, lui et moi, dans un café de Great Russell Street.

— Le Pr James Moriarty est un drôle d'oiseau, commença Holmes. Il a notre âge, et c'est un mathématicien de renom. D'aucuns, dans le domaine, affirment que c'est un génie. À vingt et un ans, il a écrit un traité sur le théorème binomial qui a été en vogue en Europe et lui a valu une chaire dans une petite université anglaise. Son cours sur la dynamique des astéroïdes, qu'il a par la suite enrichi pour en faire un livre du même titre, est considéré comme le *dernier cri* en la matière. J'ajouterai qu'il n'existe pas d'autres travaux sur le sujet et que, ayant attentivement lu l'exemplaire conservé à l'étage dans la section Mathématiques, je puis affirmer sans risque de me tromper que nul ne pourrait remettre en cause ses démonstrations, dans la mesure où il est le seul à pouvoir les comprendre. Et encore. (Il ricana.) Bref, nous sommes aux prises avec un universitaire destiné pour ainsi dire à une carrière extraordinaire. Un poste permanent à Oxford ou Cambridge, les honneurs, la présidence d'une faculté... tout cela l'attend. Il n'y a qu'un minuscule problème.

— C'est-à-dire ?

— Moriarty est en disgrâce. Il est souillé par un scandale. Un acte haïssable qui l'a fait expulser du monde académique. Il se pourrait qu'il ne sorte jamais de ce purdah.

— Et qu'a-t-il fait ?

— Ah. Sur ce point, j'ai fait un semblant de clarté. J'ai compulsé les archives des journaux et discuté avec des professeurs de l'université de Londres.

— Université dont je suis un ancien étudiant.

— Tout à fait. De tous les distingués personnages que j'y ai rencontrés, un seul a pu me renseigner un tant soit peu sur les circonstances de la chute de Moriarty. Cet homme, l'actuel titulaire de la chaire d'économie politique au King's College, travaillait en même temps que Moriarty dans cette autre université, située quelque part dans les Midlands. Il l'a quittée avant Moriarty, mais avait eu vent des rumeurs qui entouraient ce dernier. On parlait de diabolisme, de pratiques blasphématoires, de rites de magie noire. Il a cependant souligné que Moriarty se montrait toujours parfaitement agréable dans les occasions où ils se rencontraient. Dans la salle des professeurs, notre économiste politique trouvait en lui un compagnon érudit,

intéressant et très sociable.

— Sait-il précisément ce qu'a fait Moriarty pour perdre sa situation ?

— Il ne peut se fonder que sur des remarques obliques dans les lettres d'anciennes connaissances avec lesquelles il continue de correspondre. Toutefois, entre ces lettres et une poignée d'articles de journaux, j'ai réussi à reconstruire un récit à peu près cohérent. Il semblerait que Moriarty ait un soir commis dans sa chambre un acte qui provoqua un grand tumulte. Étudiants et enseignants des logements voisins entendirent une sorte de rugissement et de feulement de bête de la jungle, suivis d'une bruyante cacophonie de coups, de claquements et de fracas, par-dessus lesquels on distinguait les cris de Moriarty. On eut beau frapper à la porte, le vacarme ne cessa pas, et l'occupant de l'appartement ne répondit pas davantage. Enfin, les bruits cessèrent d'eux-mêmes et, plus tard, Moriarty sortit blême et débraillé, comme s'il venait de combattre plusieurs rounds sur le ring contre un champion poids lourd. La chambre était en pagaille. On avait jeté les livres en tous sens, les meubles étaient détruits et les rideaux en lambeaux. On eût dit qu'un ouragan était passé par là. Lorsqu'on lui demanda une explication, il n'en trouva aucune.

— Ou refusa d'en donner une.

— Précisément. La seule conclusion raisonnable que l'on puisse en tirer est qu'il s'est laissé aller à une colère folle et sans retenue, très probablement provoquée par une critique peu élogieuse de *la Dynamique des astéroïdes* qui venait de paraître dans le mensuel de la Société Royale d'Astronomie. On estima que Moriarty n'était pas sain d'esprit et représentait un danger potentiel pour ses pairs et ses élèves, et le conseil d'administration l'invita donc à donner sa démission.

— Croyez-vous un tant soit peu à cette histoire de « colère » ?

— Pas plus que vous. Il s'est passé quelque chose dans sa chambre, ce soir-là. Moriarty s'est essayé à quelque sinistre cérémonie magique qui lui a échappé, et a libéré une créature qu'il s'est ensuite efforcé de renvoyer chez elle. C'était il y a deux ans. Le bon professeur est à présent à Londres, et s'accroche au titre et au prestige qui va avec, sinon au salaire. Il gagne chichement sa vie en donnant des cours aux rejetons des riches afin de les aider à passer leurs examens d'officiers de l'armée britannique. Et... (Holmes consulta sa montre.) Il attend notre visite chez lui dans trois quarts d'heure. Il a répondu, avec une promptitude qui lui fait honneur, au télégramme dans lequel je demandais à le rencontrer. Il habite Moorgate, aussi, si nous voulons être ponctuels afin qu'il ne se tourne pas les pouces, mieux vaut que nous nous pressions.

UN PETIT TOUR DE PASSE-PASSE HYPNOTIQUE

Ceux qui connaissent les chroniques que j'ai publiées sur les exploits de Sherlock Holmes ont sans doute l'impression que je n'ai jamais rencontré le Pr Moriarty ; voire, que j'ai à peine posé les yeux sur lui. Dans ma nouvelle intitulée « Le dernier problème », j'écris que j'aperçois au loin une silhouette qui se détache sur le paysage verdoyant de Suisse, silhouette qui pourrait bien être celle de Moriarty sans que cela soit absolument certain. La seule description détaillée de son physique que je donne nous est fournie par Holmes.

Cependant, je l'ai bien rencontré, cet homme que j'appelle un « fameux criminel scientifique » dans *la Vallée de la peur* ; il est entré dans nos vies bien plus tôt que je ne l'ai écrit ailleurs. Onze ans plus tôt, pour être précis.

En chair et en os, Moriarty était d'un genre particulièrement peu engageant. Il était grand et mince, un peu comme Holmes, mais avec un front osseux et hypertrophié qui saillait au-dessus d'yeux plissés et profondément enfoncés. Ses épaules voûtées suggéraient qu'il avait passé trop de temps penché sur des livres, et la pâleur de son teint évoquait les heures vécues cloîtré, loin de l'air frais et de la lumière du soleil. Son sourire attestait qu'il essayait de se montrer charmant et séduisant, mais dévoilait une rangée de dents aiguës comme des aiguilles et ne ressemblait que trop au rictus méchant d'un chien en colère.

Son appartement était au premier étage de l'une des maisons les plus miteuses de l'une des rues les plus miteuses de Moorgate. Une puanteur de chou bouilli et de moisissure flottait dans tout le bâtiment.

Ses manières étaient courtoises et accueillantes. Il nous offrit du sherry sec. Holmes accepta ; je m'abstins, car je n'avais pas confiance. Il nous invita à nous asseoir sur un sofa grinçant dont la garniture élimée avait sans nul doute accueilli ses étudiants pendant qu'il leur soutirait un semblant de prouesse universitaire. Lui-même s'assit sur une chaise de bois dur et nous observa un moment, la tête avancée et

oscillant bizarrement de gauche à droite, d'un lent mouvement inquisiteur qui me fit penser à un serpent. J'avais un jour vu un cobra royal se balancer de la même manière devant une souris pétrifiée juste avant de lui donner le coup de grâce. Moriarty avait l'air à peine moins dangereux que le reptile, à peine moins luisant et venimeux, malgré toute sa cordialité de surface.

— M. Sherlock Holmes, déclara-t-il. Il était inévitable, je suppose, que nous nous rencontrions, vous et moi. Toutefois, je n'imaginais pas que cela arriverait si tôt. Je voyais même notre première rencontre avoir lieu dans plusieurs années, une fois que nous serions tous deux plus fermement établis dans nos situations respectives. C'est néanmoins un privilège et un plaisir.

— Dites-moi, fit Holmes en plissant les yeux. Nos chemins se sont-ils déjà croisés ?

— Non, répondit l'autre. Pas avant aujourd'hui.

— Pourtant, vos traits me sont familiers, et je ne suis pas homme à oublier un visage.

Surtout, pensai-je, un visage aussi notoirement laid que celui-là.

— Vous devez vous tromper, dit l'universitaire. Nous ne nous connaissons pas. Mais j'avoue avoir suivi votre jeune carrière avec un intérêt certain. Savez-vous que Victor Trevor et moi nous sommes connus jadis ?

— Mon vieil ami d'université ? fit Holmes. Je l'ignorais.

— Il s'est lancé dans une licence de botanique en 76, peu de temps après que vos chemins se sont séparés. J'étais en troisième cycle dans la même université. Il n'a pas continué et est parti pour se reconvertir dans la plantation de thé... au Bengale, non ?

— Dans le Terrai, confirma Holmes.

— Il m'a raconté votre petite escapade en commun. Cela concernait son père et le rôle qu'il avait joué dans une mutinerie de prisonniers, à bord du *Gloria Scott*, un bateau qui les emmenait en Australie. Il m'a parlé de vos grandes capacités d'observation, et de la façon dont vous aviez déduit un grand nombre de vérités sur Trevor senior en vous contentant d'observer ses oreilles, un tatouage sur son coude et la canne qu'il portait. De plus, vous avez déchiffré un message codé sur une note qu'il avait reçue. Il est regrettable que votre concours dans cette affaire ait précipité la mort du vieil homme. Je soupçonne que son fils désespéré ne vous a jamais vraiment pardonné, d'où votre séparation. Victor faisait votre éloge, mais sur le ton quelque peu meurtri de celui qui essaie de trouver de la clémence dans son âme.

— Ce n'est pas moi qui ai provoqué l'attaque du père de Victor, répliqua sèchement Holmes. C'est arrivé à cause de la réapparition d'une personne de son passé, l'auteur de la note qui eut un effet si

calamiteux sur sa santé. Ses propres péchés l'ont rattrapé. Je n'ai été ni l'agent, ni l'instigateur de son déclin final. J'en étais juste le spectateur curieux.

— Soit, si c'est ainsi que vous choisissiez de vous souvenir des événements...

Holmes se hérissa, puis se reprit. Moriarty l'asticotait, mais il choisit de ne pas lui donner la satisfaction de savoir qu'il avait atteint son but.

— En parlant de notes..., commença-t-il.

Mais l'autre l'interrompit :

— Depuis que Victor m'a parlé de vous, votre nom est gravé dans ma mémoire ; je me disais bien qu'il valait mieux vous garder à l'œil. Et puis, quel prénom inhabituel ! Sherlock. Vos parents sont de véritables précurseurs. Et le prénom de votre grand frère n'est pas moins unique. Mycroft.

Je ne pus m'empêcher de lancer un regard en coin à mon compagnon. Certes, Holmes et moi ne nous connaissions pas depuis longtemps, mais il n'avait encore jamais fait la moindre allusion à un frère, encore moins aîné. Je compris combien il pouvait être fermé. Comme il gardait jalousement ses secrets et sa vie privée, pour un homme aussi assidu quand il s'agissait d'enquêter sur les autres.

— Mycroft joue un rôle dans le gouvernement, non ? poursuivit Moriarty. Il est difficile de savoir lequel précisément, mais ceux qui sont dans le secret le portent aux nues. Son ascension est rapide, et il est destiné à de grandes choses, disent-ils.

— J'aimerais tant me sentir flatté que vous en sachiez aussi long sur mon compte, professeur. Il y a cependant une limite au-delà de laquelle la curiosité tourne à l'obsession, et je crains que vous vous en approchiez dangereusement.

— Pas du tout, M. Holmes. Pas du tout.

— C'est particulièrement ennuyeux, voire embarrassant pour moi, étant donné qu'avant aujourd'hui, j'ignorais jusqu'à votre existence.

— Uniquement parce que c'était mon souhait, contra Moriarty. Et cela n'aurait pas changé sans Gong-Fen Shou et sa malencontreuse tentative pour faire de vous un allié, alors qu'il aurait dû vous ignorer ou se débarrasser de vous. Il vous a mal jugé, et cela vous a mis sur la piste qui aboutit à cet entretien. J'attribue cela à son origine étrangère. Il voyait en vous un homme aussi talentueux qu'intelligent, et il avait raison ; mais le respect qu'il concevait pour vous occultait toutes les autres considérations. Il n'a pas remarqué, comme l'aurait remarqué un de vos compatriotes, votre implacable tendance à l'honneur. Il n'a pas vu en vous l'un de ces Anglais qui se mettent bêtement au service d'une conception fallacieuse de la décence, de l'intégrité et de l'héroïsme. (Il cracha ce dernier mot comme il l'eût fait

d'un juron.) Gong-Fen n'a pas su déchiffrer votre caractère comme j'aurais pu le faire. J'ai compris le genre d'homme que vous êtes dès le moment où Victor Trevor m'a parlé de vous. Cela s'est confirmé il y a peu, quand j'ai eu vent de cette affaire concernant la tiare d'opale de Mme Farintosh. Vous avez galopé à la rescousse de cette dame comme un véritable Galaad. C'eût été un beau scandale si l'on avait su à quoi le mari destinait l'argent qu'il essayait d'extorquer aux assurances en raison du prétendu vol de la tiare. Vous avez accouru quand Mme Farintosh était dans le besoin, et vous êtes parvenu à lui restituer le cher bijou de famille, et même à négocier un rapprochement entre M. Farintosh et elle, à tel point qu'on les salue désormais comme l'un des couples les plus exemplaires de la haute société, l'exemple même du mariage harmonieux. Un vrai faiseur de miracles ! Et si prompt à fuir les feux de la rampe en laissant souvent les idiots de la police s'attribuer le mérite de vos succès. Je vois, contrairement à Gong-Fen, que vous êtes un éclatant incorruptible ; et il a été bien sot d'essayer de vous amener dans notre petit giron.

— Une sottise pour laquelle il a payé le prix ultime.

— Bah ! rétorqua Moriarty en agitant la main comme pour chasser une mouche. Il n'a eu que ce qu'il méritait. D'ailleurs, j'en avais presque fini avec lui. Pour un temps, il fut un bon complice.

— Grâce à son argent.

Moriarty acquiesça.

— Il m'était utile en la matière. Mais ces derniers temps, il était devenu moins fiable. Je l'avais chargé, voyez-vous, de trouver de la nourriture pour les ombres.

— Des agneaux sacrificiels pour l'autel. Les anonymes de Shadwell.

— Oui. Le dernier en date étant un sbire de Gong-Fen, qu'il a proposé en guise de représailles, car cet homme l'avait mécontenté.

— Vous parlez de nourriture. Moi, j'appelle ça des êtres humains.

— Comme vous voudrez. Ces « êtres humains », en faisant don de leurs forces vitales, nourrissent quelqu'un sur qui je cherche à avoir une influence depuis quelque temps. Ces repas mensuels transmis par le truchement des ombres le rassasient et me valent ses faveurs.

— Et ce quelqu'un s'appelle... ?

— Je ne puis le nommer.

— Cthulhu ?

— Non, ce n'est pas lui. Même moi je ne ferais pas preuve d'une telle impudence. Je suis peut-être ambitieux, M. Holmes, mais je ne suis pas fou. Enfin, bref, Gong-Fen a accepté de m'aider. En vérité, cet homme était tellement sous ma coupe qu'il aurait fait n'importe quoi pour moi. Mais il a alors décidé de déléguer la tâche à quelqu'un d'autre.

— Stamford.

— Quelle idée il a eue ! s'exclama Moriarty. Déléguer un travail d'une telle importance à un individu aussi dénué de compétences. Bien entendu, je comprends son raisonnement. Un Anglais qui parle bien errant dans les bas-fonds de la ville suscite une confiance bien plus grande, et risque nettement moins d'éveiller les soupçons et d'attirer l'attention qu'un Oriental. Stamford pouvait se fondre dans le décor à un point inaccessible à Gong-Fen. Toutefois, Gong-Fen aurait dû me consulter avant. Je lui aurais fait comprendre que c'était une erreur. Il a été imprudent. Paresseux, même. Peut-être son immense fortune l'avait-elle ramolli, et avait-elle fait de lui quelqu'un de négligent.

— Mais vous avez eu la bonté de le soulager d'une partie de cette fortune.

— L'argent n'est qu'un moyen, pas une fin. Regardez autour de vous. (Moriarty montra son modeste logement et ses vêtements bon marché et mal ajustés.) Les biens matériels n'ont que peu d'importance pour moi. Les signes extérieurs concrets sont éphémères. Il existe des récompenses plus grandes et plus durables, et elles ne proviennent pas du plan terrestre. Mais revenons à nos moutons. Gong-Fen a ensuite essayé de vous attirer, M. Holmes, dans notre petite coterie. Pour moi, ç'a été la goutte d'eau. Je pouvais encore fermer les yeux sur Stamford, et même pardonner. Mais impossible d'accueillir avec la même magnanimité sa décision de recruter un homme qui – n'importe qui d'un peu sensé l'aurait prévu – s'avérerait opposé à notre entreprise. Quand j'ai appris qu'il avait franchi la limite, quand j'ai vu l'ampleur monstrueuse de sa bourde... disons que j'ai su qu'il ne me serait plus utile.

— En ordonnant à ces ombres d'attaquer Gong-Fen, dit Holmes, vous avez bien failli nous tuer aussi, Watson et moi. Je suppose que cela ne vous donne pas mauvaise conscience.

— Je ne peux pas vraiment me permettre d'avoir une conscience. Je le reconnais, j'ignorais que vous étiez avec lui à bord de sa voiture. D'une certaine façon, je suis content que vous ayez survécu ; dans le cas contraire, n'est-ce pas, ce petit entretien agréable n'aurait pas eu lieu. D'un autre côté, si vous n'aviez pas survécu... eh bien, j'aurais été débarrassé d'un potentiel empêcheur de tourner en rond, en même temps que d'un fâcheux avéré. Comme on dit, j'aurais fait d'une pierre deux coups.

— Et Thacker, le cocher ? J'imagine que vous vous êtes débarrassé de cet autre « empêcheur de tourner en rond » potentiel ?

Moriarty eut un sourire perplexé.

— Le cadavre n'est pas encore réapparu ? Peut-être ne le reverra-t-on jamais. Le courant de la Tamise est fort, en cette saison. Un homme qui sauterait, par exemple, de Waterloo Bridge en pleine nuit et les

poches pleines de pierres, se noierait en un rien de temps. Entre la marée haute en reflux et le courant de l'ouest, son corps pourrait finir dans la mer du Nord sans que personne ne l'ait jamais remarqué.

— Un suicide ?

— Volontaire, oui. Je sais me montrer très persuasif, vous savez, surtout avec les esprits faibles. Il est facile de manipuler les processus mentaux d'un subalterne des classes laborieuses et de l'amener à...

J'en avais assez entendu. Je ne pouvais en supporter davantage. La vantardise du Pr Moriarty, son ton enjôleur, sa parfaite arrogance, tout cela était d'un agaçant qui confinait à l'intolérable.

— Bon sang, Holmes ! explosai-je. Vous croyez que je vais rester assis là à écouter ce scélérat ? Nous devrions le traîner à Scotland Yard et le faire mettre aux fers. Il a ouvertement avoué deux meurtres, plus deux tentatives nous concernant. Il nous met le nez dans sa cruauté.

— Ah, enfin, dit Moriarty. Le toutou montre les crocs.

— Toutou ? Espèce de... !

Holmes m'empêcha de bondir sur notre hôte pour le rosser comme il le méritait.

— Watson, calmez-vous. Le Pr Moriarty sait comme moi que nous n'avons aucune preuve concrète de son implication dans un quelconque méfait. Il peut se vanter tout son soûl, car il est certain qu'il est impossible de le relier directement à la mort de Gong-Fen ou à celle de Thacker. En tout cas, pas d'une façon qui tiendra devant un tribunal.

— Et la note ? demandai-je. Que faites-vous de la note qu'il a envoyée ?

— Quelques mots de désapprobation ironique. Il n'exprime pas franchement une intention de nuire.

— Alors... alors... le vol du *Necronomicon* dans la Salle des ouvrages sous séquestre du British Museum. Que faites-vous de cela ? Sur ce point, au moins, nous le tenons. Nous n'avons qu'à trouver le livre. Il est forcément à portée de main dans cet appartement même.

Je me rattrapais aux branches. Je le savais. Holmes le savait. Ainsi que Moriarty, qui secoua la tête avec condescendance et dit :

— Il n'est pas ici, je vous l'assure. Mais je comprends à présent comment vous êtes remontés jusqu'à moi. Ce n'est pas Gong-Fen qui vous a donné mon nom ; vous l'avez trouvé sur le registre de Mlle Tasker. Je vois avec le recul que j'aurais mieux fait de signer sous un faux nom. Cependant, ma décision d'emporter le *Necronomicon* n'était pas préméditée. L'idée ne m'est venue que lorsque je me suis aperçu de la facilité de l'entreprise ; j'avais vu de mes yeux combien la sécurité laissait à désirer dans ces archives. Une partie retirée et poussiéreuse du bâtiment, une très vieille chouette pour tout gardien... C'était pour ainsi dire une invitation au vol ; une invitation

que je ne pouvais refuser. Je me suis montré impulsif, mais que voulez-vous.

— Vous avez donc crochété la serrure de la pièce et...

— Oh, M. Holmes ! Crocheter la serrure ? Comme c'est terre à terre et de mauvais goût. Je n'ai eu qu'à appeler Mlle Tasker et à la convaincre de me laisser sortir sans vérifier si j'avais remis le livre sur son étagère. Elle a fort obligeamment obtempéré.

— Alors, vous l'avez soudoyée ? demandai-je. Pour qu'elle regarde ailleurs ?

— Une fois de plus, comme c'est terre à terre et de mauvais goût, Dr Watson. Sans compter qu'il est peu probable que ces méthodes fonctionnent avec quelqu'un d'aussi dévoué à sa vocation. Non, c'est un nouvel exemple de ma force de persuasion. J'ai un coup de main pour obtenir ce que je veux quand je le souhaite. Je suis le roi des beaux parleurs.

— Professeur, fit Holmes, j'ai beau trouver cette joute verbale fort distrayante, je crois qu'il va nous falloir passer aux choses sérieuses.

— Je vous en prie.

Moriarty se frotta les mains.

— M'est avis que vous représentez un grand danger. Pour Londres, pour l'empire, et peut-être pour le monde entier. Vous avez entrepris de commercer avec un être au pouvoir immense, dans le but d'accroître le vôtre. C'est excessivement imprudent et, si je suis ici, c'est pour vous dire qu'il faut arrêter. Renoncez sur-le-champ. Rendez-moi le *Necronomicon* afin que je puisse le rapporter aux Ouvrages sous séquestre, et abandonnez tout commerce avec le dieu que vous servez. Il n'est pas trop tard. Vous pouvez encore faire machine arrière. Le chemin que vous suivez ne peut vous conduire qu'à la ruine, comme il l'a fait pour bien des gens avant vous.

— Votre inquiétude est fort touchante.

— N'avez-vous rien retenu de la nuit où vous avez invoqué un monstre dans votre logement universitaire ? L'effroi ne vous a-t-il donc pas fait entendre raison ?

— Avec quelle diligence vous avez enquêté sur mon passé, monsieur. Je devrais être flatté. Mais pour répondre à votre question, non, cela ne m'a pas découragé. Au contraire, cela m'a permis d'entrevoir la majesté sans bornes des Grands Anciens et de leurs semblables, leur puissance absolue, indicible. Cela m'a donné à goûter à la grandeur. C'était enivrant !

— Vous ne gagnerez rien à tâter de ces choses-là, sinon votre destruction, insista Holmes. J'en sais assez sur Cthulhu et ceux de son sang pour en être absolument certain. On ne peut contrôler une puissance aussi ancienne et dangereuse. Vous risquez de déchaîner l'Enfer, dans vos tentatives pour commander à un dieu.

— Ou bien, rétorqua Moriarty, je pourrais devenir moi-même une sorte de dieu. Le jeu en vaudrait alors vraiment la chandelle, vous ne croyez pas ?

— C'est votre but ? La divinité ?

— Quelque chose d'approchant, soupira Moriarty d'un air pensif. J'ai étudié les astéroïdes ; leur orbite, leur trajectoire, les éléments dont ils sont composés. J'ai contemplé les étoiles et les gouffres infinis de l'espace. Pour regarder ce qu'il y avait hors de la Terre, j'ai commencé par me servir d'un télescope. Mais le temps passant, mes recherches, d'astrophysiques, devinrent plus métaphysiques. D'abord scientifique, je me tournai vers d'autres disciplines ; en même temps, j'écartai l'orthodoxie d'aujourd'hui pour m'intéresser à des traditions plus durables. Plus j'en apprenais, plus il me semblait que nous autres, de l'ère moderne, ne savions rien malgré toutes nos avancées. La logique pure m'avait enseigné que le cosmos était froid et hostile. J'ai découvert qu'à sa naissance, il a engendré des entités dotées des mêmes caractéristiques, ce qui les rendait parfaitement adaptées à leur environnement. Ce sont des dieux, mais pas de ceux que l'immense majorité des gens vénèrent aujourd'hui. Ils ne nous aiment pas. D'ailleurs, ils ne nous haïssent pas non plus. Nous leur sommes suprêmement, divinement indifférents. Ils nous utilisent de temps en temps, comme l'apiculteur se sert de ses abeilles ; notre âme est comme du miel pour eux, un produit secondaire de notre vie, une friandise. Pourquoi ne pas les utiliser en retour si nous le pouvons, si nous en avons l'audace ? Pourquoi ne pas leur arracher quelque chose en échange ?

— Je vous avertis, Moriarty...

— Non. (La tête oscillait plus vigoureusement que jamais ; les yeux plissés fixaient sur nous un regard d'une intensité déconcertante.) C'est moi qui vous avertis. Tous les deux. Il est temps pour vous de faire un pas en arrière. Jusque-là, j'ai joué votre jeu, je vous ai toléré. C'est terminé. Retournez faire le détective, M. Holmes. Allez résoudre des crimes, démasquer des meurtriers, récupérer des objets volés. Aidez l'héritier déshérité par des escrocs, la femme victime de chantage à cause de quelque fredaine de jeunesse, l'innocent en proie à des bandits. C'est ce qui vous convient le mieux. Gardez votre ami le Dr Watson à vos côtés, et consacrez votre immense intelligence à une vie de limier. Cela vous apportera certainement fortune et renom. Il n'y a mal, ni honte à cela.

Il se pencha vers nous. Quelque chose dans le ton de sa voix, dans l'éclat de ses yeux, me mettait mal à l'aise... et me rendait étrangement conciliant, voire docile. Avec ses mots, il tissait une tapisserie qui me semblait attirante et désirable. Je ne voyais rien de mal dans le futur qu'il décrivait. Une vie d'aventures au service des

gens, et ni monstres, ni dieux, nul être immortel et hideux venu d'un lointain passé. Pourquoi pas ?

— Oui, poursuivit-il avec langueur, sur un ton apaisant, vous savez au plus profond de votre cœur que c'est ce que vous désirez. Vous voulez des certitudes, pas des caprices. De la logique plutôt que du mysticisme. De l'empirique et non de l'imprécis. Partez, maintenant, et gardez cela à l'esprit. Laissez donc ce dont un homme tel que vous ne doit pas s'occuper. Sinon, vous vous en mordrez les doigts.



Je ne me souviens de rien entre cet instant et le moment, quelque temps plus tard, où je me trouvais de nouveau assis face à Holmes dans notre appartement, et où l'horloge de notre salon sonna minuit. Je n'avais aucun souvenir d'avoir quitté Moriarty, ni d'avoir traversé Londres. En lieu et place de tout cela, il y avait un grand blanc.

Holmes était enveloppé d'une guirlande de fumée. Il était en train de tapoter le culot de sa pipe et d'en remplir le fourneau lorsque je revins à moi en sursaut.

— Ah, vous revoici, mon vieux, dit-il. De retour dans le monde des vivants.

— J'ignorais que je m'en étais absenté. Cela étant dit... Quand sommes-nous rentrés ? Sommes-nous revenus à pied ? En voiture ?

Il haussa les épaules.

— Je ne saurais vous répondre. Ces dernières heures se sont écoulées comme dans un rêve ; le genre de rêves que l'on n'arrive pas à se rappeler au réveil. Je suis moi-même sorti de mes songes un peu après 23 heures. Manifestement, Moriarty vous a plus profondément envoûté.

— Envoûté ? Parlons-nous de magie ?

Il lâcha un rire tenant de l'aboiement.

— Non. D'hypnose, plus probablement. Je pense qu'il s'est aidé d'un élément moins terre à terre, plus surnaturel, mais pour l'essentiel, ce qu'il nous a fait relève du bon vieux magnétisme animal. Une certaine cadence vocale, un regard appuyé, des mots qui s'insinuent dans vos oreilles et affectent votre subconscient... C'est sans doute la même technique qui lui a permis de s'attirer les bonnes grâces de Gong-Fen, de chiper le *Necronomicon* sous le nez de Mlle Tasker, et d'amener Thacker à sauter du parapet de Waterloo Bridge. D'une certaine façon, nous avons eu de la chance. Moriarty aurait pu faire bien pire que de nous renvoyer chez nous. Mais peut-être a-t-il raison, tout compte fait.

— Raison ? En quoi ?

— Peut-être devrions-nous suivre son conseil et fermer les yeux sur toutes ces histoires. (L'air sombre, pensif, Holmes alluma sa pipe.) L'idée de m'en tenir au rôle de détective conseil ne me déplait pas. C'est tout ce que j'ai toujours attendu de la vie. L'alternative qui s'offre à nous est trop... extrême. Trop alambiquée. J'ai un penchant pour ce qui est outrancier, mais il y a outrage et... (Il sourit à demi.) Et Dieux Extérieurs. Il semble sage de suivre son conseil et de faire machine arrière sur-le-champ, tant que nous le pouvons encore, avant de nous retrouver la tête sous l'eau jusqu'à commencer à nous noyer.

J'acquiesçai.

Je fis « non » de la tête.

Puis j'acquiesçai derechef.

Enfin, avec une grande véhémence et beaucoup de détermination, je secouai de nouveau la tête.

— Écoutez-vous Holmes. Est-ce vous qui parlez, ou est-ce Moriarty ?

— C'est moi, bien sûr.

— Non. Il s'est introduit dans votre crâne. Il se sert de vos doutes et de vos scrupules. Vous ne devez pas le laisser faire.

— Vous semblez catégorique. Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Enfin si, je sais. (Je défis les deux boutons supérieurs de ma chemise, puis écartai mon col de manière à sortir mon épaule meurtrie.) Regardez. Vous voyez cette blessure ?

Holmes étudia la cicatrice profonde et boursouflée.

— Elle est vilaine, opina-t-il avec une grimace. L'homme-lézard a dû vous prendre une bonne livre de chair.

— En effet, et j'en souffre encore. La douleur n'a pas encore cessé, et ne cessera peut-être jamais. J'ai l'impression que c'est encore pire quand il fait froid comme aujourd'hui. Cette cicatrice me rappelle constamment Ta'aa, Roderick Harrowby et notre expédition maudite. Mon corps est marqué à jamais. Je m'y suis enfin fait à cette blessure et à tout ce qu'elle représente ; mais c'est tout récent, ça ne remonte qu'à notre rencontre, au moment où je me suis retrouvé mêlé à cette histoire de meurtres perpétrés par des créatures d'ombre. S'il y a un aspect salvateur dans ce que j'ai enduré, c'est ceci : je suis prêt à affronter l'inexplicable et le surnaturel. Cela a beau ne pas me plaire, je suis le résultat de l'épreuve que j'ai traversée dans la vallée d'Arghandab. Et maintenant que je suis arrivé à ce compromis avec moi-même, je ne vais pas abandonner parce qu'une canaille impénitente comme le Pr James Moriarty m'en a donné l'ordre. Et vous ne devriez pas abandonner non plus.

Holmes me considéra à travers la fumée, puis applaudit.

— Indispensable ami ! Bien dit. Je ne faisais que mettre votre résolution à l'épreuve.

Vraiment ? J'avais des doutes.

— Vous avez réussi l'examen haut la main, poursuivit-il. Moriarty n'a pas pu croire qu'il nous découragerait avec quelques belles phrases et un petit tour de passe-passe hypnotique. Il n'a fait que nous laisser une chance. C'était avant tout une démonstration de l'inébranlable confiance qu'il a en lui-même. Il ne nous considère pas dignes d'être ses adversaires. (Son expression se durcit.) C'est une erreur, conclut-il sur un ton glacial. Une grosse erreur. Et il la regrettera.



Le lendemain matin, après le petit déjeuner, Holmes disparut sans un mot. Il revint une demi-heure plus tard, l'air déterminé et satisfait.

— Où étiez-vous passé ? demandai-je.

— Au bureau du télégraphe. Je ne pouvais pas laisser inachevée notre affaire avec Moriarty, le laisser croire qu'il nous avait influencés avec son hypnose. Je lui ai adressé un câble pour lui dire, dans des termes qui ne laissent nulle place au doute, que nous méritons son attention, et allons continuer notre enquête sur les meurtres de Shadwell. Il a eu tort de nous renvoyer comme si nous n'étions pas dignes de susciter son inquiétude.

— Cela équivaut à une déclaration de guerre.

— Alors, qu'il en soit ainsi, déclara Holmes avec une détermination que j'aurais aimé partager. Moriarty a fait de nous ses ennemis, et doit à présent en affronter les conséquences.

La nouvelle lune suivante devait tomber à la Saint-Sylvestre. Nous avions donc jusqu'à cette date pour empêcher Moriarty de présenter une autre victime aux ombres de Shadwell dans le but de consolider sa position auprès du dieu démoniaque auquel il avait prêté allégeance, et dont il espérait exploiter le pouvoir pour son propre profit.

Cela signifiait que nous devions encore passer des heures dans la Salle des ouvrages sous séquestre. Mlle Tasker était toujours d'accord pour nous assister, mais une sorte de précipice glacial s'était ouvert entre elle et nous. Elle était déçue que nous n'eussions pas réussi à lui rapporter, comme promis, le *Necronomicon*, et même si elle nous remercia d'avoir essayé, elle était évidemment démoralisée. Holmes insista sur le fait que nous finirions par mettre la main sur le livre. Elle consentit à nous laisser encore deux semaines avant de faire part de sa disparition à ses supérieurs, mais elle était trop consciencieuse pour la leur cacher plus longtemps.

Faute d'un exemplaire du *Necronomicon*, nous n'avions aucun moyen facile de déterminer quels rituels Moriarty pouvait bien utiliser, ni avec quel dieu précis de tout ce sinistre panthéon il avait bâti une relation. Mlle Tasker ne connaissait que deux autres exemplaires en détention publique, et donc accessibles à tous. L'un se trouvait au Musée national de Prague, mais pour le consulter, il fallait faire une demande au moins trois mois avant et remplir un formulaire de vingt pages, après quoi l'on infligeait au demandeur un tortueux et labyrinthique processus bureaucratique qui pouvait se solder par une fin de non-recevoir. L'autre exemplaire était carrément aux États-Unis, à l'université Miskatonic d'Arkham, dans le Massachussetts. Dans un cas comme dans l'autre, le temps jouait contre nous. Il nous faudrait une éternité pour obtenir la permission de voir le *Necronomicon* de Prague, et celui d'Arkham se trouvait trop loin pour faire l'aller-retour avant le 31 décembre. Sur ce front, nous étions battus.

Noël n'eut rien de joyeux pour nous. Les cloches des églises sonnaient, les familles s'attablaient pour manger la dinde rôtie, on

s'échangeait des cadeaux, et les enfants étaient enchantés de découvrir leurs nouveaux jouets ; pendant ce temps, Holmes et moi avions un nuage inquiétant qui flottait au-dessus de nos têtes. Nous ne décorâmes pas nos chambres, et la seule preuve que nous étions en pleine saison des vœux était une carte de Noël adressée à Holmes par son frère Mycroft et posée sur le manteau de cheminée. À ma connaissance, Holmes ne lui avait pas rendu la politesse, ce qui ne faisait que renforcer ma mélancolie en me rappelant mon propre frère qui, à l'époque, était encore en vie, mais traversait l'une de ses crises périodiques d'indigence. Ses finances étant restreintes à cause de sa trop grande consommation d'alcool – consommation qui ne manquait pas d'altérer aussi son comportement –, il avait été expulsé de son logement et n'avait plus de domicile. J'eusse aimé lui envoyer une carte ou, mieux encore, rendre visite à ce frère qui était le seul membre de ma famille encore en vie, mais j'ignorais où il se trouvait.

Le jour de Noël, Mme Hudson nous invita à descendre pour nous joindre au repas festif qu'elle prenait avec quelques amis. Nous déclinâmes l'invitation. Nous restâmes chez nous, à écouter les rires et bavardages qui montaient du rez-de-chaussée. Les pétards claquaient. Les verres à pied tintaient. On parlait plus fort. On racontait des histoires drôles. Même si nous avions essayé de rejoindre les convives, nous aurions été incapables de partager leur joie. C'était profondément attristant.

La Saint-Étienne, journée morne, fut suivie de la période de vide entre les fêtes, cette suite décevante de réveillon qui n'est ni Noël ni le jour de l'an, et qui, sans être fériée, n'est pas tout à fait un retour à la routine. La neige tombait par épisodes apathiques. Elle suffisait à blanchir les branches des arbres, mais n'était pas assez abondante pour tenir et former une épaisse couverture sur le sol ; à la place, elle ne formait qu'une patine grise sur les trottoirs et une boue brune et glacée sur la chaussée. Entre cette humidité et le vent du Nord cinglant, on avait du mal à trouver le courage de mettre le nez dehors. Le British Museum était fermé, d'ailleurs, aussi n'avions-nous nulle part où aller.

Holmes faisait les cent pas comme un animal en cage. Il marchait en rond dans le salon, les sourcils si profondément froncés que je craignais qu'il en gardât un air renfrogné permanent. Il avait presque toujours une pipe aux lèvres. Le livreur de tabac venait quotidiennement lui en porter un paquet. Il tâtait du violon de temps en temps, mais distraitement, sans conviction. Nous en arrivâmes au point où il devint si peu communicatif que je dus m'estimer heureux qu'il daignât m'adresser un grognement.

Je suggérai à un moment d'en finir en faisant une descente chez Moriarty pour le forcer à se rendre à la force des poings. Cette

proposition ne reçut pas bon accueil.

— Il y a peu de chances qu'il nous en laisse le temps, ne croyez-vous pas ? Il n'a qu'à nous mettre à nouveau sous sa coupe pour nous réduire à l'impuissance. Cette fois, il pourrait même se servir de son influence hypnotique pour nous monter l'un contre l'autre.

— Et si nous l'attendions quelque part pour lui tendre une embuscade ? Le bâillonions avant qu'il puisse parler ? Ou alors un coup de matraque bien placé...

— Mais même si nous réduisions Moriarty à l'impuissance, il y a une autre menace qu'il nous faut considérer. Le dieu avec lequel il a partie liée est toujours dans la nature. Les ombres dont cette entité prend la forme ne vont pas nécessairement partir parce que nous aurons retiré Moriarty de l'équation. Elles pourraient même se déchaîner, ce qui les rendrait aussi dangereuses, voire plus, que notre capricieux universitaire. Non, Watson, mieux vaut que nous vainquions les deux ennemis – Moriarty et la divinité – d'un seul coup. Si seulement je savais comment.

Nous nous trouvions donc dans une impasse. Holmes, malgré ses efforts, ne parvenait pas à trouver de solution au problème.

Alors, coup sur coup, survinrent deux événements qui concoururent à porter toute cette affaire à son point critique.

C'était le matin de la Saint-Sylvestre. Si Moriarty devait offrir un nouveau sacrifice à sa divinité de prédilection, il le ferait sans doute cette nuit-là, puisque la nuit serait noire.

L'humeur de Holmes, en conséquence, était elle-même particulièrement noire. Il avait atteint le summum de la frustration et de l'autorécrimination. La veille, lorsque je l'avais quitté pour aller me coucher, il était assis dans son fauteuil, les genoux remontés sous le menton, les mains jointes sur ses tibias maigres, le regard dans le vide. Et lorsque je redescendis ce matin-là, il était exactement dans la même position. Le seul changement était que la pièce empestait plus que jamais la fumée de tabac, et que le cendrier à côté de Holmes débordait presque de mégots de cigarette.

— Holmes, avez-vous dormi, au moins ? Si je me fie au rose de vos yeux, j'en doute fort.

Il bougea très légèrement la tête comme quelqu'un qui vient d'entendre un bruit lointain qu'il ne parvient pas à identifier.

— Oh. Quoi ? Euh ! Dormi ? Peut-être. Possible. Probablement pas.

— Bon, au moins, mangez un morceau. Je vais appeler Mme Hudson. Je crois sentir qu'elle est en train de cuisiner ses excellents rognons à la diable.

— Pas faim. Comment pourrais-je avoir envie de manger ? Il y a à Londres quelqu'un qui va mourir ce soir, mourir d'une horrible façon, et je suis incapable de l'empêcher. Je n'ai aucun moyen de déduire de qui il pourrait s'agir ; sur qui, dans cette ville, il a jeté son dévolu. Même le fait de savoir que le sacrifice aura lieu quelque part à Shadwell ne m'aide en rien. Je ne peux quand même pas patrouiller dans tout un quartier.

— Alors, appelez la police. Contactez l'inspecteur Gregson et demandez-lui son aide.

— Pour autant que Gregson le sache, l'affaire est close. Nous y avons pourvu, vous vous rappelez ? À force de mensonges, nous lui avons fait croire que Gong-Fen s'était suicidé et que la série de

meurtres par émaciement était arrivée à son terme. Nous ne pouvons pas aller le voir maintenant pour lui dire que nous avons menti, et espérer qu'il fermera les yeux et nous offrira le soutien sans réserve de Scotland Yard. Nous aurions déjà de la chance qu'il ne nous jette pas en prison. Nous sommes pris à notre propre piège, Watson.

— Et l'autre inspecteur, dans ce cas ? proposai-je. Celui que vous estimez aussi. Comment s'appelle-t-il ? Lester ?

— Lestrade.

— C'est cela. Nous ne nous sommes pas encore parjurés, avec lui. Pourquoi ne pas essayer ?

— Tout de même, Watson ! fit Holmes avec un reniflement dédaigneux, comme s'il n'avait jamais rien entendu d'aussi insensé. Si vous n'avez aucune proposition valable à faire, autant ne rien dire.

— Mais enfin, Holmes, vous n'avez pas le droit de me parler de la sorte. Je fais ce que je peux pour vous aider.

— Alors, ne faites rien.

— Qu'y a-t-il de si déplacé dans l'idée d'approcher Lestrade au lieu de Gregson ?

— Tout. Pour commencer, cela nous mettrait dans la même situation délicate que s'il s'agissait de Gregson. Il nous faudrait expliquer pourquoi le prétendu suicide de Gong-Fen Shou n'a pas mis fin aux meurtres et, ce faisant, nous risquerions de nous compromettre. Lestrade voudra savoir pourquoi nous n'avons pas dit toute la vérité à Gregson. Nous nous exposerions à ce que l'on nous accuse de faire obstruction à la police en pleine enquête.

— Nous pourrions mentir encore une fois en affirmant avoir fait erreur.

— Cela n'amènerait pas vraiment Lestrade à nous considérer d'un œil favorable.

— Et si nous disions que c'est Gregson qui s'est trompé ? Vous m'avez dit qu'ils étaient rivaux. Lestrade sautera peut-être sur cette occasion de montrer son collègue sous un mauvais jour.

— Je reconnais qu'ils sont aussi jaloux l'un de l'autre que des candidates à un concours de beauté, dit Holmes, mais au final, ils sont tous les deux de Scotland Yard. Policiers jusqu'à l'os. Leur loyauté mutuelle est peut-être limitée, mais leur loyauté envers la loi supplante toute autre considération. Lestrade commencerait par consulter Gregson pour vérifier si nos allégations tiennent la route. Il s'apercevrait que non, et nous reviendrions vite au point de départ, voire encore plus embourbés que maintenant. Non, Watson, rechercher l'aide de la police ne servirait à rien dans la présente situation. D'ailleurs, il semble qu'il en aille de même de toutes les actions que nous pourrions entreprendre. Je crains de me trouver face à mon premier véritable échec, alors que ma carrière n'en est qu'à son

commencement ; et la vie d'un innocent sera le prix de cet échec.

Je ne voyais pas quoi ajouter pour le sortir de sa torpeur et lui rendre courage. Ses perspectives étaient aussi lugubres que le ciel gris qui, depuis le matin, arrosait les toits et les rues d'une fine bruine hivernale. Le petit déjeuner arriva. Je mangeai de façon décousue ; Holmes, lui, ne mangea pas du tout.

Puis, une heure plus tard retentit le bruit métallique de la cloche, et un petit homme mince aux yeux noirs et au visage de furet entra. Il était connu de Holmes, mais pas de moi. Il se trouve que c'était l'un des deux inspecteurs dont nous avions parlé le matin même. Lestrade avait une personnalité beaucoup plus sinistre que Gregson. Ce dernier avait l'avidité d'un jeune homme ; Lestrade était sombre et sérieux, et parlait sur un ton légèrement gémissant et nasal qui le faisait paraître particulièrement zélé.

Après que Holmes nous eut présentés et eut rassuré Lestrade sur le fait que j'étais un ami, Lestrade parla :

— Mes excuses, M. Holmes, pour cette intrusion. Il me déplaît de vous déranger pour...

Holmes l'interrompt.

— N'y allez pas par quatre chemins, mon vieux. Dites ce que vous avez à dire.

Lestrade fut décontenancé par sa rudesse, mais poursuivit néanmoins.

— C'est à proprement parler une affaire qui regarde la police, mais je me suis dit qu'il valait mieux vous en faire part, ne serait-ce que parce que vous êtes lié à la personne concernée.

— Et parce que, pour appeler un chat un chat, vous êtes coincé dans votre enquête. Je vois bien la manière que vous avez de tenir votre chapeau melon par le rebord et de le faire tourner sans arrêt. C'est un de vos tics, Lestrade, une manie qui vous prend invariablement quand vous admettez avoir fait chou blanc dans une enquête. Il y a aussi l'humidité sur le pourtour du chapeau, humidité telle qu'elle m'apprend que vous vous trouvez sous les intempéries depuis les premières heures du jour. Je ne vois qu'une raison à cela : vous avez longuement ratissé les rues à la recherche de quelque chose que vous n'avez pas trouvé. Enfin, le fait même que vous soyez ici m'amène à déduire que vous avez besoin de mon aide dans une affaire sur laquelle vous avez peu ou pas avancé par vous-même.

— Oui, eh bien, d'accord sur tous ces points, reconnut Lestrade l'air quelque peu honteux. C'est l'inspecteur Gregson, voyez-vous.

Tout à coup moins léthargique, Holmes se redressa dans son fauteuil. Pour la première fois ce jour-là, il semblait avoir retrouvé un semblant d'énergie.

— Qu'a-t-il ?

— Il a disparu.

— Disparu ?

— Il y a deux jours qu'il n'est pas venu travailler, expliqua Lestrade. Nous n'avons reçu aucune note précisant qu'il était malade ou indisposé de quelque manière. J'ai envoyé un agent à son appartement de Battersea à la première heure, hier matin, pour voir s'il était chez lui. Quand l'agent a frappé, il n'y a pas eu de réponse. Il a réussi à entrer en grimpant par une gouttière et en passant par une fenêtre qui n'était pas fermée – ce qui n'est pas convenable et lui vaudra une punition, ajouterais-je – et a trouvé l'appartement désert. Ni trace de Gregson, ni aucun signe de quoi que ce soit de fâcheux.

— Vous voulez dire aucune indication qu'il avait fait ses valises ou qu'il y avait eu lutte et qu'on l'avait enlevé.

— Voilà. L'appartement était impeccable. Le lit était fait, le salon rangé, il n'y avait pas de vaisselle sale dans l'évier, rien qui suggère qu'il a été obligé de partir précipitamment ou contre sa volonté.

Holmes déplaça ses longues jambes et se pencha en avant, les coudes sur les genoux, les doigts joints.

— S'il vit en appartement, il doit y avoir d'autres habitants dans le bâtiment. Ont-ils remarqué des allées et venues ?

— L'agent a posé les questions idoines. Le couple de personnes âgées du rez-de-chaussée affirme avoir entendu Gregson partir par la porte d'entrée le matin du vingt-neuf, mercredi, à l'heure habituelle. Le clerc de notaire, à l'étage du haut, l'a confirmé. C'est comme si Gregson était sorti prendre l'omnibus l'emmenant au travail... et avait disparu. Des hommes l'ont cherché toute la journée d'hier dans les endroits dont on sait qu'il les fréquente habituellement, sans résultat. C'est très curieux.

— Très, confirma Holmes. Et étant donné les circonstances, c'est plus que troublant.

— Ah ha, fit Lestrade. À vous entendre, vous en savez déjà plus que moi. Gregson vous consultait sur une affaire, avant Noël, n'est-ce pas ? Une affaire qui s'est terminée par le suicide d'un certain Gong-Fen Shou. Pensez-vous qu'il puisse y avoir un lien avec sa disparition ? A-t-il été enlevé par des Orientaux associés à Gong-Fen par vengeance ? Se peut-il que ce soit l'œuvre d'un de leurs gangs, de leurs... comment appelez-vous cela ? De leurs « Tongs » ?

Lestrade paraissait optimiste. Il espérait manifestement une solution simple à ce mystère, une réponse logique à partir de laquelle il pourrait agir. Et pourquoi pas ?

— Si c'est le cas, poursuivit-il, je peux envoyer vingt hommes, cent même, passer Limehouse au peigne fin. Comme ça. (Il claqua des doigts.) Ils le trouveront en un rien de temps.

— Inspecteur, dit Holmes, je ne peux pas vous dire que la

disparition de Gregson n'a pas le moindre rapport avec ce qui est arrivé à Gong-Fen. Et je ne peux pas vous dire le contraire non plus.

— Ah, fit un Lestrade déçu. Bon, alors que pouvez-vous me dire ?

— Pas grand-chose, pour l'instant. N'a-t-on vraiment jamais vu Gregson se comporter de la sorte ? Vous le connaissez mieux que moi. Il n'a jamais été sujet à l'absentéisme ?

— Jamais. Gregson, on ne peut pas le lui enlever, a un taux de présence exemplaire. Quel que soit mon avis sur lui en tant qu'enquêteur, je n'ai rien à redire sur ce point.

— D'autant plus inquiétant. Bien sûr, je vais devoir examiner son appartement. Le fouiller à la recherche d'indices. Il faut espérer que votre agent ne les a pas trop abîmés en fouinant. Les policiers ont parfois de ces gros sabots.

— Allons, allons, M. Holmes...

— Vous le savez aussi bien que moi, Lestrade. Son appartement sera ma première escale. Battersea, dites-vous. Il va me falloir l'adresse.



Lestrade quitta le 221B d'un pas plus lesté qu'à son arrivée. Il était à l'évidence rasséréné de savoir que Holmes était sur l'affaire.

Holmes aussi paraissait revigoré, mais également inquiet.

— J'aimerais croire à une coïncidence, dit-il en prenant son pardessus et son cache-col. (Je m'habillais moi aussi en prévision du très mauvais temps.) Il se pourrait simplement que Gregson ait eu une urgence familiale et que, dans sa hâte, il ait négligé d'en avertir ses supérieurs.

— Mais vous ne pensez pas que ce soit le cas.

— Non, Watson, en effet. Il est trop consciencieux, trop pointilleux pour cela. Je crois que le fait que nous soyons si près de la nouvelle lune n'est que trop significatif. Je pense – je crains – que Moriarty ait choisi son prochain sacrifié. La question est : pourquoi Gregson en particulier ? D'habitude, la victime mensuelle n'était personne. Gregson, en tant que fonctionnaire de police, est tout sauf un monsieur Personne.

— Tout comme Gong-Fen, remarquai-je.

— Certes, mais c'était différent. C'était un châtiment. C'est arrivé au mauvais moment, entre deux nouvelles lunes. Je maintiens que le choix de Gregson ne suit pas le schéma établi jusqu'ici par Moriarty. C'est un développement significatif, une escalade, et...

Il fut interrompu par une nouvelle sonnerie. Cette fois, c'était un messager avec un télégramme, dont le texte était :

M. HOLMES

ENEZ AU CLUB DIOGÈNE SANS TARDER.

WHITWORTH

— Le Club Diogène ? fis-je. Je n'ai jamais entendu parler de cette institution.

— Rares sont ceux qui en ont entendu parler, répondit Holmes. Mon frère en est membre ; c'est même un de ses membres fondateurs. C'est tout bonnement le club le plus étrange du monde chrétien. La liste des inscrits est un véritable *Who's Who* des originaux et autres excentriques, le genre d'hommes dont aucun autre club ne voudrait, et qui sont dotés d'un génie particulier pour ne s'entendre avec personne.

— Ah. (Je faillis demander à Holmes si lui-même en était membre.) Et qui est Whitworth ?

— Le secrétaire.

— Que vous veut-il ?

— Cela reste à découvrir. Mais il est hautement extraordinaire qu'il m'adresse un câble dans la mesure où nous n'avons rien de commun en dehors de Mycroft. On ne peut donc en conclure qu'une seule chose : il veut me voir au sujet de mon frère.

— Quel est le problème, à votre avis ?

— Je ne puis le dire, mais les termes abrupts et péremptoires du télégramme ne se prêtent pas à une interprétation positive. C'est plus une convocation qu'une requête, et je n'ai d'autre choix que d'obéir.

— Mais Gregson... Battersea...

— Peuvent attendre, trancha Holmes en posant son haut-de-forme sur sa tête et en se dirigeant vers la porte. D'abord Mycroft.



Dans mes œuvres publiées, j'ai initialement fait référence au Club Diogène et au plus distingué de ses membres, Mycroft Holmes, dans la nouvelle « L'interprète grec », qui porte sur des événements de l'année 1887, soit sept ans après le présent récit. Dans cette histoire, j'affirmais ne pas avoir eu connaissance, jusque-là, de l'existence de Mycroft, et même en être arrivé à penser que Sherlock Holmes n'avait pas de parents vivants.

C'était évidemment une invention, comme on l'aura compris à la lecture de ces pages. Si j'ai choisi de placer en 1887 le moment où Holmes me révèle avoir un frère aîné, c'est sans doute parce que c'est au printemps de cette même année que le mien est mort, succombant aux vicissitudes d'une vie d'alcoolisme. Il y avait une symétrie plaisante, une sorte d'équilibre esthétique dans le fait de voir entrer un frère en scène alors qu'un autre venait juste de tirer sa révérence.

En 1880, le Club Diogène n'en était encore qu'à ses débuts, mais avait déjà tout d'un havre pour les hommes les moins aptes à appartenir à un club ; ces individus qui recherchaient la compagnie d'autrui, mais pas sa conversation, qui préféraient fréquenter les gens en silence et leur porter si peu d'attention qu'ils eussent aussi bien pu être invisibles. À l'époque, cependant, il n'y avait pas encore de club à l'intérieur du club, cette organisation subsidiaire que l'on appellerait le Club Dagon.

Mais je mets la charrue avant les bœufs. Le Club Dagon et ses objectifs devront attendre les deuxième et troisième volumes de ces mémoires.

Nous gagnâmes Pall Mall en calèche et arrivâmes devant la porte du Diogène – qui n'était pas très loin du Carlton – peu après 10 heures. Dans le hall, nous montrâmes nos cartes à un valet de pied qui, sans mot dire, nous fit passer devant des panneaux de verre à travers lesquels on voyait la grande et luxueuse salle de lecture du club, pour ensuite nous conduire dans une petite pièce, seul endroit de l'établissement où il était permis de parler, la Salle des Étrangers, où

attendait un individu bedonnant à l'air guindé que j'estimai être Whitworth.

À peine la porte fut-elle refermée derrière nous que Sherlock Holmes dit :

— Bon, Whitworth. Ne perdons pas de temps. Qu'est-ce que ça signifie ? Où est mon frère ?

Whitworth baissa la tête avec tristesse.

— C'est justement le problème, M. Holmes, répondit-il. Je n'en ai aucune idée. C'est pourquoi je vous ai demandé de venir. En tant que secrétaire du club, je suis plus souvent présent au Diogène que la plupart de ses membres, mais ce n'est rien à côté de votre frère. Comme vous le savez, il vient tous les soirs de 16 h 45 jusqu'à 19 h 40. Il est réglé comme une horloge ; on pourrait régler sa montre sur lui. Qu'il pleuve ou qu'il vente, il n'est jamais absent. Pourtant, voilà deux jours de suite, hier et avant-hier, qu'il ne vient pas.

Holmes plissa les paupières, et sa bouche se crispa jusqu'à n'être plus qu'une fente sinistre.

— C'est incontestable ? Il n'y a pas d'erreur ?

— Vous pouvez consulter le registre, si vous voulez. Même si l'on admet qu'il a pu oublier de signer, j'étais présent ces deux soirs et ne l'ai pas vu. Plus important, aucun membre ne l'a vu, et plusieurs d'entre eux m'ont entraîné dans cette salle même pour me le dire. Il faut que ce soit particulièrement inhabituel. Peut-être ne fait-on pas attention aux autres, au Diogène, mais en même temps, nous remarquons leur absence. C'est en particulier le cas quand quelqu'un d'aussi prestigieux que Mycroft Holmes est concerné, quelqu'un d'aussi indispensable à l'existence du club, qui fait partie des meubles.

— Vu sa carrure, il est difficile de le manquer.

— Et donc, il manque d'autant plus quand il n'est pas présent aux horaires habituels. Comme il dîne ici tous les soirs, même les serveurs ont remarqué son absence. Tout ceci me déconcerte, pour être franc, et me perturbe quelque peu. L'autre M. Holmes n'est pas malade, au moins ? J'espérais que vous sauriez me renseigner.

— Nous ne sommes pas exactement proches, Mycroft et moi, dit Holmes. Il ne me tient pas au courant de ses activités quotidiennes. Peut-être est-il malade, ou peut-être pas.

— En ce cas, je regrette de vous avoir dérangé, monsieur, répondit Whitworth en opposant son obséquiosité à la brusquerie de Holmes. Je pensais simplement devoir m'enquérir de son état, au cas où il lui serait arrivé quelque chose... de fâcheux. Enfin... L'autre M. Holmes est encore jeune, mais un homme de sa stature...

— De sa corpulence, vous voulez dire.

— Et ayant son appétit...

— Sa gloutonnerie.

— Oui. Enfin, bref, on ne sait jamais. Tout peut arriver.



— Et j'ai bien peur qu'il soit effectivement arrivé quelque chose, dit Holmes alors que nous sortions du Diogène. Mais pas ce que sous-entendait Whitworth. Pas encore, du moins.

— Vous croyez que Moriarty a aussi enlevé votre frère ? En plus de Gregson ?

— Deux disparitions inexplicables. Deux personnes que nul n'a vues depuis quarante-huit heures. Je ne peux m'empêcher d'y voir l'œuvre de Moriarty.

— Mais pourquoi deux, alors que jusqu'ici, il ne prenait qu'une victime à la fois ?

— Le nombre de personnes enlevées a beaucoup moins d'importance que leur identité. Ni l'un ni l'autre n'a été choisi au hasard. Je les connais tous deux. L'un d'eux est de ma famille proche.

— Il les a enlevés pour attirer votre attention.

— C'est la seule inférence logique.

— Eh bien, Holmes, fis-je, vous ne vous en prenez qu'à vous-même. Vous avez aiguillonné Moriarty, avec votre télégramme. Vous avez donné un coup de pied dans un nid de frelons. Voilà le résultat.

Holmes me fusilla du regard, mais je perçus un soupçon de culpabilité dans ses yeux. J'avais à nouveau devant moi le jeune homme impétueux qui avait accompagné Gong-Fen à Dorking sans se préoccuper des conséquences. Cependant, il commençait à comprendre que des actes irréfléchis pouvaient mettre autrui en danger, et pas seulement lui-même.

— C'est possible, dit-il, mais le professeur va s'apercevoir que moi aussi, je pique, et que je sais ne pas y aller avec le dos de la cuillère.

Sur ce, Holmes traversa Pall Mall en évitant habilement la circulation, et sans paraître s'inquiéter de savoir si je le suivais. Nous montâmes sur le trottoir d'en face au niveau d'une imposante maison de ville. Holmes en gravit les marches et donna un coup de heurtoir.

— Qui habite ici ? demandai-je.

— Mycroft. Il a une suite au deuxième étage.

Je jetai un coup d'œil au Diogène, de l'autre côté de la rue. *Particulièrement bien situé*, pensai-je. En voiture, sur le chemin du club, Holmes m'avait dit que son frère travaillait à Whitehall, juste derrière le coin de la rue. Dans l'ensemble, Mycroft Holmes semblait s'en tenir à un petit quartier de Londres. Il y menait une vie ordonnée et sévèrement délimitée.

Un groom nous fit entrer. Aussitôt, Holmes s'assura auprès de lui

que Mycroft n'était pas à son domicile. Le groom affirma « pas avoir vu m'sieur Holmes » depuis le mercredi, et reconnut que c'était un tantinet inhabituel.

— Et mercredi, a-t-il eu des invités, par hasard ?

— Il m'semble pas, m'sieur.

— Absolument personne ne lui a rendu visite ? insista Holmes.

— Eh ben... (Le jeune homme secoua la tête.) Il est pas impossible qu'un inconnu soit passé et qu'je sois v'nu lui ouvrir. Est-ce que c'était mercredi ? Possible. Je pourrais pas l'jurer. Il s'peut que j'mélange avec mardi, ou... ou...

— Un homme qui s'exprime bien, plutôt charmant malgré un physique disgracieux ?

Holmes avait décrit Moriarty, mais le groom paraissait perplexe.

— Vous savez, je m'appelle un peu avoir rencontré quelqu'un comme ça. Mais l'plus étrange, c'est qu'c'est comme si c'était arrivé ici, et pas ici. Presque comme si j'avais rêvé. Vous avez déjà eu cette impression ? Vous êtes sûr d'avoir fait quelque chose, mais peut-être que non, et que c'est juste votre imagination ? C'est l'impression qu'j'ai.

Holmes me lança un regard qui confirma mes propres conclusions : le groom avait été victime de Moriarty le « roi des beaux parleurs ». L'esprit du jeune homme était embrumé, et le souvenir du professeur n'était plus qu'une trace floue, comme une peinture à la craie après la pluie.

Holmes brandit sa carte pour prouver au groom qu'il était le frère de Mycroft. Le domestique s'en satisfait. Mon compagnon demanda alors à examiner les appartements de son frère. Le groom s'excusa, car il n'avait pas la clé, mais Holmes rétorqua que Mycroft lui en avait donné un double.

Nous montâmes seuls au deuxième. Cette histoire de double n'était pas tout à fait vraie. En fait de double, il avait sur lui des crochets, sans doute ceux dont il s'était servi pour pénétrer dans l'appartement de Stamford sur York Road. Il me donna pour instruction de faire le guet près de la cage d'escalier au cas où le groom, pris de curiosité, viendrait voir ce que nous faisions, ou si un autre résident ou un ouvrier passait par là.

Je ne vis pas vraiment la façon dont Holmes se servit de ses outils, mais la serrure ne parut lui poser que peu de difficultés. Quelques secondes d'habile manipulation, quinze au plus, puis, avec un cliquetis, le mécanisme céda à ses bons soins, et la porte s'ouvrit.

Mycroft avait pour habitude de se montrer d'une propreté confinant à la maniaquerie. Cela me frappa dès que nous entrâmes chez lui. Les lieux étaient immaculés. Il n'y avait pas un meuble de travers, pas un grain de poussière visible. Les rideaux étaient pendus si

droit, leurs plis étaient si uniformes, qu'on eût dit des sculptures de marbre exécutées à l'équerre et à la règle. Même les boulets de charbon semblaient proprement rangés dans leur seau.

— Êtes-vous sûr que cet homme soit votre frère ? ne pus-je m'empêcher de demander à mon compagnon. Tout à l'heure, vous l'avez décrit comme étant corpulent, alors que vous-même, vous êtes maigre comme un râteau. Maintenant, je découvre qu'il aime les choses bien rangées, alors que vous aimez vivre dans la pagaille.

— Si deux personnes peuvent être décrites comme les deux faces opposées d'une même pièce, c'est bien Mycroft et moi, répliqua Holmes. Il en a toujours été ainsi, même quand nous étions enfants. Notre père descendait d'une longue lignée de soldats et traitait tout ce qu'il faisait avec une discipline martiale. Notre mère était différente. C'était la nièce d'Horace Vernet, le peintre français, et elle était d'un naturel beaucoup plus bohème. Mycroft et moi, nous tirons nos caractéristiques des deux généalogies, mais à des degrés extrêmement différents. Il aime manger ; je considère la nourriture comme un simple carburant pour le corps et l'esprit. Il désire la cohérence et la systématisation ; je suis attiré par le chaos créatif. À présent, si ça ne vous dérange pas, j'ai du pain sur la planche.

Holmes entreprit d'examiner l'appartement spacieux avec méthode et minutie. Il passa du salon au bureau, de la chambre à coucher au dressing-room en scrutant consciencieusement chaque pièce du sol au plafond. À plusieurs reprises, il sortit une loupe pour étudier quelque chose – une section de moulure, une roulette de chaise, un robinet, un bouton de porte – avec autant d'intérêt que s'il se fût agi d'un détail de la *Joconde*. Il s'écoula près d'une heure avant qu'il eût mené à son terme cette procédure exhaustive ; alors, Holmes se déclara convaincu que son frère avait effectivement été victime d'un enlèvement, et que le coupable était Moriarty.

— Voici un cheveu qui ne peut avoir appartenu qu'à notre universitaire dévoyé, affirma-t-il en me montrant le minuscule filament brun. Il est de la bonne longueur, et il en émane une odeur de noix de coco et d'ylang-ylang. (Il le renifla.) Oui. Exactement suivant les mêmes proportions que la marque d'huile de macassar dont Moriarty se sert pour ses cheveux, à savoir Rowland.

— Alors, la messe est dite. Bon sang.

— Mais il y a une bonne nouvelle. Je suis heureux de vous apprendre que Mycroft a eu la gentillesse de nous laisser un indice quant à l'endroit où il se trouve en ce moment.

— Un indice ? Où cela ? De quelle nature ?

— Il y a dans ce salon quelque chose qui n'est pas à sa place, quelque chose qui est très légèrement de travers.

— Vous plaisantez ! m'exclamai-je. De travers ? Je ne vois déjà

rien qui puisse indiquer que qui que ce soit vit ici. Cet appartement est une véritable maison de poupée. Il est trop propre et parfait pour être vrai, alors, habité !

— Regardez autour de vous.

Je m'exécutai.

— L'encrier sur le bureau ? tentai-je. Est-il décalé d'un millimètre ? Non ? Ce tapis, alors. Un ou deux degrés d'inclinaison par rapport aux lattes du plancher ?

— Vous répondez au hasard.

— Bien sûr que je réponds au hasard. Un livre sur une étagère, peut-être ?

Je scrutai les bibliothèques en noyer bruni, au nombre de trois et disposées à intervalles égaux le long d'un mur. La bibliothèque personnelle de Mycroft contenait surtout des romans édifiants, des recueils de poésie et des essais, et était classée suivant la couleur des reliures et la taille des livres : les in-folio avec les in-folio, les in-quarto avec les in-quarto, et ainsi de suite. Tous les ouvrages étaient côte à côte, bien ajustés et reluisants.

— Vous continuez de chercher au hasard, dit Holmes, mais vous chauffez. Il s'agit effectivement d'un livre, mais pas sur une étagère.

Il parlait forcément de la grosse Bible du roi Jacques posée sur un lutrin près de la fenêtre. Elle était très légèrement de guingois sur son perchoir. L'angle était si petit que l'on ne pouvait le remarquer si l'on n'y faisait pas attention, mais, dans un appartement aussi scrupuleusement ordonné, l'écart le plus ténu par rapport à la norme était visible.

Holmes prit la bible avec précaution. Le livre était lourd et magnifique, avec une reliure en vélin ; ses pages étaient bordées d'un liseré doré.

— Vous remarquerez, Watson, qu'il y a des onglets. (Il indiqua la série de petits renforcements arrondis découpés sur le bord droit des pages.) Chaque découpe comporte les noms abrégés de trois livres bibliques pour permettre au lecteur de se rendre directement au passage désiré. Vous remarquerez aussi que l'un de ces onglets est marqué. Celui-ci, sur lequel il y a écrit « COR GAL EPH ».

En effet, une marque barrait le petit demi-cercle de papier noir à lettres d'or ; une étroite encoche d'un centimètre de long.

— Le livre, reprit Holmes, est par ailleurs en parfait état. Mycroft l'ouvre rarement, voire jamais. S'il possède cet ouvrage, c'est davantage pour sa beauté que pour y puiser un quelconque soutien spirituel. Cette encoche est récente, incongrue, et donc importante. Il en va de même de cette trace près de la base d'un des pieds du lutrin. La voyez-vous ?

Je me baissai et vis que la surface du bois était souillée par une

trace de cirage noir en forme de losange.

— Que concluez-vous de tout cela ? demanda Holmes.

— Que même votre frère n'arrive pas à tenir son appartement parfaitement propre ?

— Moi, j'en conclus que Mycroft est tombé contre le lutrin, que son pied a frotté dessus, et que, dans le même mouvement, il a fait une marque dans l'onglet avec son ongle.

— Par accident ?

— Non, je pense que les deux actions étaient tout à fait délibérées. Il a feint la maladresse.

— Vous en êtes absolument certain ?

— Il subsiste l'ombre d'un doute, rétorqua Holmes avec une certaine rudesse. Je suis cependant en mesure d'avancer une hypothèse fondée sur les indices disponibles, tout comme votre savoir-faire médical vous permet d'évaluer les symptômes d'un patient et de poser un diagnostic justifié. Mycroft savait que je fouillerais son appartement dès que j'apprendrais sa disparition ; aussi s'est-il donné du mal pour décaler la bible d'un iota, et pour l'abîmer subtilement de manière à me laisser une piste à suivre. Il a trouvé le moyen d'amener Moriarty à lui dire où il allait l'emmener. Ou alors, son don pour la logique et le raisonnement lui a permis de le déterminer, avant que Moriarty s'empare de son esprit au moyen de l'hypnose. Dans ce domaine – la science de la déduction – Mycroft est mon égal, voire peut-être supérieur à moi.

— Il y a un autre cerveau comme le vôtre dans ce pays ? m'étonnai-je.

— Je dirais qu'il y en a trois, en comptant Moriarty. Mais le cerveau de Mycroft, bien que puissant, n'est ni entraîné, ni concentré. Sa paresse innée fait qu'il se contente de s'en servir avec parcimonie et selon le caprice du moment. Il permet au gouvernement d'utiliser son intellect à la demande mais, le reste du temps, il ne l'occupe pas. C'est l'un des facteurs qui nous distinguent. Mon cerveau n'est jamais au repos. Il s'y refuse.

— Mais poussé à la dernière extrémité, il s'en est servi.

— Parfaitement. Pour son bénéfice et le nôtre.

— Par contre, je ne vois pas ce que cette marque sur l'onglet est censée indiquer.

— Je vous renvoie à l'onglet en question. « COR GAL EPH ».

— Corinthiens, Galates, Éphésiens.

— Qui constituent une partie des Épîtres de Paul.

— Et que sommes-nous censés en déduire ?

— Réfléchissez, dit Holmes. Essayez de ne pas avoir la tête aussi dure.

— Les Épîtres de Paul. Paul. Anciennement Saul de Tarse, fléau des

chrétiens jusqu'à sa conversion sur la route de Damas, à la suite de laquelle il devint apôtre, puis fut martyrisé par Néron pour sa foi. En tout cas, c'est ce qu'on dit.

— Continuez.

— Je ne peux pas aller plus loin. Je ne suis ni théologien, ni un grand expert de la vie et de l'œuvre de saint Paul.

— Vous êtes tellement proche du but que c'en est pénible à voir. Je vous accompagnerais volontiers jusqu'au bout du chemin, mais le temps me manque, et la patience aussi. Saint Paul, Watson. Rappelez-vous que j'ai parlé d'un lieu. Où trouve-t-on, à Londres, un endroit qui porte son nom ?

Je me giflai le front.

— La cathédrale St Paul.

— Correct, mais aussi incorrect.

— Pourtant, il y a une logique perverse à cela, insistai-je. Suivez mon raisonnement. Moriarty a capturé Mycroft et Gregson. Il a usé sur eux de ses pouvoirs de persuasion afin qu'ils l'accompagnent de leur plein gré dans un lieu de son choix.

— Oui, c'est aussi mon hypothèse. Il les a subjugués et les a emmenés l'un après l'autre, à la manière du Joueur de flûte de Hamelin.

— Alors qu'est-ce qui vous fait penser qu'il ne les a pas emmenés à la cathédrale St Paul ? Elle a une portée symbolique. C'est le principal lieu de culte de Grande-Bretagne après l'abbaye de Westminster. Moriarty tirerait sûrement une vilaine satisfaction du fait de la profaner, de la transformer en un lieu de...

Je m'interrompis. Holmes termina ma phrase.

— De sacrifice humain.

— Je ne voulais pas le dire.

— Et j'apprécie votre discrétion. Mais il est inutile de marcher sur des œufs. Je sais parfaitement quel sort Moriarty réserve à mon frère et au pauvre Gregson pour cette nuit.

— Vous me semblez terriblement calme à cette perspective.

— Ce que vous prenez pour du calme, Watson, est simplement de la concentration. Je ne puis m'autoriser le luxe de laisser libre cours à mes émotions. La peur n'est pas productive ; elle ne fera que me mettre des bâtons dans les roues. Si nous voulons avoir une chance de sauver Mycroft et Gregson, mes processus de pensée doivent être aussi clairs que possible.

Son sang-froid m'émerveillait. Si mon propre frère s'était trouvé dans les griffes de Moriarty, j'aurais été fou d'inquiétude.

— Je comprends votre argument pour la cathédrale St Paul, poursuivit Holmes. Mais ce que vous oubliez, peut-être parce que vous ignorez les faits, c'est qu'il y a d'autres St Paul à Londres. Plusieurs

églises portent ce nom. De tête, sans avoir recours à un almanach, je peux vous dire qu'il y en a une à Knightsbridge, une à Covent Garden, et une autre à Hammersmith.

— Donc, d'après vous, cela pourrait être n'importe laquelle de ces trois-là, dis-je, découragé. Voire n'importe quel St Paul d'Angleterre, et il doit y en avoir des dizaines. Notre enquête est donc impossible.

— Faux. Car il y a aussi une église St Paul dans un quartier lié à notre affaire, et en toute logique, c'est là que Moriarty a emmené Mycroft et Gregson : à l'église St Paul de Shadwell.

– Préparez-vous, Watson, nous y sommes.

Notre fiacre nous avait déposés devant St Paul de Shadwell. Tandis qu'il s'éloignait avec fracas, nous prenions le temps de faire le point.

St Paul était ce que l'on appelle une « église de Waterloo », ces édifices érigés par décret parlementaire quelque soixante ans plus tôt. On l'avait bâtie sur le site d'une ancienne église, dans le style georgien tardif, avec clocher en coupole et un petit côté temple grec dû à sa haute façade surmontée d'un portique. Elle était sise entre Ratcliffe Highway et le bassin de Shadwell, et se trouvait d'ailleurs si près de ce dernier que l'on entendait légèrement mais distinctement les grincements des navires amarrés, les grognements des chaînes d'ancre, et l'eau qui léchait les piles des quais. Un cimetière herbu la séparait du reste de la ville comme l'eussent fait les douves d'un château. Une haute grille hérissée de pointes et, juste derrière, une grande haie de platanes, faisaient elles aussi office de rempart entre le bâtiment et ses environs.

Il était 19 heures passées, il faisait nuit, et il pleuvait – comme ç'avait été le cas toute la journée – par rideaux évanescents. C'était le genre de précipitations qui vous glaçaient jusqu'à l'os en l'espace de quelques minutes ; sans doute était-ce pourquoi nous avions vu si peu de gens fêter le nouvel an dans les rues alors que la voiture nous conduisait à Shadwell. La nuit était encore jeune, mais les festivités annuelles seraient apparemment limitées. Les intempéries décourageaient les noceurs.

Nous avions passé la journée à nous préparer à cette entreprise périlleuse. Pour Holmes, cela s'était traduit par des heures de travail sur sa paillasse de chimie, où il s'était consacré à un certain nombre de procédures complexes et souvent malodorantes consistant à mélanger des substances, à les filtrer, à les porter à ébullition et à les mesurer. Pour ces opérations, il s'était appuyé sur les notes prises dans la Salle des ouvrages sous séquestre avant Noël. De mon point de vue, les carnets étalés devant lui ne contenaient que des gribouillis

illisibles, car l'écriture de Holmes était atroce ; mais pour lui, ils constituaient une importante source d'informations.

Pour ma part, j'avais nettoyé avec application mon Webley Pryse, dont j'avais huilé toutes les parties mobiles. « Une arme en bon état de fonctionnement est une arme qui vous sauvera la vie », aimait à dire le sergent-major de mon régiment. J'avais aussi pris sur moi de m'assurer que Holmes mangeât suffisamment, ce qu'il aurait sans nul doute négligé de faire si je n'avais pas insisté. Le sergent-major avait un autre aphorisme que je n'avais pas oublié pour l'avoir tant entendu : « Un soldat qui a le ventre vide est aussi utile sur le champ de bataille qu'un mannequin de couturier », ce qui était sa variante personnelle de la phrase de Napoléon, « Une armée marche sur son estomac ».

Alors que nous étions devant le portail de l'église, je ne pensais qu'à une chose : si Holmes et moi n'étions pas prêts à affronter Moriarty ce soir-là, nous ne le serions jamais.

Néanmoins, je ne pus m'empêcher de lui faire part d'une inquiétude qui me tenaillait depuis que nous avions quitté l'appartement de Mycroft. Je ne pouvais garder plus longtemps cette appréhension pour moi alors que nous étions si proches de notre sinistre destination.

— Bien sûr, il se pourrait que Moriarty nous ait tout simplement tendu un piège, dis-je.

Holmes acquiesça, l'air sombre.

— « Il se pourrait » ? Non. Je dirais plutôt que la probabilité est de plus de quatre-vingt-dix pour cent.

— Cela méritait d'être dit.

— Je pensais que c'était clair. Il est presque certain que Mycroft ne nous a pas laissé cet indice de son plein gré et que Moriarty souhaite notre présence.

— Pour quoi faire ?

— À quoi bon prendre la peine de sacrifier mon frère et Gregson à son dieu si nous ne sommes pas là pour les voir souffrir ? Ce serait aussi vain qu'un concert dans une salle vide. De plus, il est hautement probable que Moriarty ait monté quelque stratagème mettant en péril la vie de quiconque viendra en aide à ses victimes, autrement dit la nôtre.

— Est-ce pour cela que vous sommes venus seuls ? Et que vous n'avez pas tenu Lestrade au courant des développements de l'affaire ?

— Précisément, Watson. Toujours aussi sagace. C'est nous qui sommes la cible de Moriarty. C'est donc nous qui devons affronter les mesures défensives qu'il a mises en place en nous lançant dans cette opération de sauvetage. Pourquoi mettre quelqu'un d'autre en danger ? C'est nous qui l'avons énervé.

— Dites plutôt que c'est vous avec votre télégramme. Si vous ne

l'aviez pas envoyé, Moriarty aurait simplement cru que nous n'étions pas une menace. Il n'a eu aucun mal à se débarrasser de nous quand nous sommes allés lui rendre visite. Il pensait s'être assuré de notre soumission. Mais il a fallu que vous alliez le provoquer.

— C'était un acte calculé, dit Holmes.

— Pas complètement.

— J'admets que la formulation du télégramme aurait pu être un tantinet moins acerbe, mais si je le lui ai envoyé, c'était précisément pour attirer son attention. Tant que son regard restait braqué sur nous, il y avait de très bonnes chances qu'il s'en prenne à nos personnes.

— Vous nous avez collé une cible dans le dos.

— Connaissez-vous un meilleur moyen de pousser le tireur à se dévoiler ? Cependant, je ne m'attendais pas à ce que Moriarty mêle d'autres gens à cette affaire, et je m'en veux de ne pas l'avoir prévu. Je n'avais pas compris jusqu'où ce maudit voyou pouvait s'abaisser ! À ce propos, l'honneur, étant donné les circonstances, m'oblige à vous proposer de ne pas prendre part à l'aventure qui s'annonce, Watson. Comme on dit, vous n'avez rien à y gagner. La nuit pourrait se révéler fort dangereuse, et si vous décidez de vous retirer, vous ne baisserez nullement dans mon estime.

— Holmes, rétorquai-je, vous m'insultez. Personne, pas même vous, n'a plus envie que moi de voir Moriarty derrière les barreaux avant qu'il inflige davantage d'horreurs au monde. Je ne peux pas non plus attendre les bras croisés alors que ce bon inspecteur Gregson et votre frère sont en danger de mort. De la part d'un ami, mais aussi d'un être humain, ce serait immoral, impensable.

— Brave ami. Je savais que je pouvais compter sur vous.

— Cela étant dit, j'ai la nette impression d'être une souris qui renifle le fromage alors que les mâchoires du piège sont prêtes à se refermer.

— Ah, mais la différence, c'est que nous ne sommes pas n'importe quelles souris. Nous nous sommes préparés. Vous avez chargé votre pistolet avec quelques-unes des cartouches que je vous ai données ?

— Oui. (Je tapotai une poche de mon pardessus.) Et les autres ne sont pas loin.

Je tapotai l'autre poche.

— Excellent. Et j'ai moi-même mon arsenal spécial sur moi. Bon, assez tergiversé.

Holmes poussa le portail, et nous entrâmes dans le cimetière. Dans la capitale, beaucoup d'églises organisaient une messe pour le réveillon, mais St Paul de Shadwell n'en faisait pas partie. L'endroit était désert. Nous passâmes sous les branches sans feuilles des platanes et remontâmes un chemin en gravier. De part et d'autre, on voyait de nombreuses pierres tombales dont la majorité marquaient des

sépultures de marins, St Paul ayant longtemps abrité une congrégation nautique. Le bâtiment d'origine, qui datait du ^{xvii}^e siècle, était familièrement connu sous le nom d'église des Capitaines, et avait même compté James Cook au nombre de ses paroissiens. Lorsqu'on avait détruit l'édifice pour faire de la place à son successeur, la tradition s'était maintenue.

À mesure que nous approchions de l'église, la clameur nocturne de Londres nous parvenait de plus en plus étouffée. Elle était remplacée par le murmure du vent et les claquements des branches nues. Shadwell avait été bâti sur un marais salant et, cette nuit-là, à proximité de l'église, c'était précisément ce qu'évoquait l'odeur qui flottait dans l'air. Au lieu d'avoir l'odeur piquante de soufre caractéristique de la ville, l'atmosphère empestait l'humidité, la terre et les eaux saumâtres. C'était comme si Holmes et moi avions laissé la civilisation derrière nous, et avions voyagé dans le passé pour nous rendre dans une ère stérile, plus primitive.

— Maintenant, voyons où se terre notre ami Moriarty. (Holmes produisit un tube à essai bouché qui contenait un liquide gluant, d'un bleu trouble.) L'unique cheveu que nous avons trouvé chez Mycroft m'a permis de créer la solution de magnétite prescrite dans *De Vermis Mysteriis*. Par contre, j'espère que ça va fonctionner. J'ai suivi la « recette » à la lettre, mais étant un cuisinier débutant, je ne puis garantir que ce gâteau, si j'ose dire, va monter.

— Œil de triton et orteil de grenouille, hein ?

— Plutôt salpêtre et teinture de myrrhe. Ce n'est pas de la magie, Watson, c'est de l'alchimie. Vous pouvez trouver la distinction ténue, mais elle est importante. L'alchimie est l'ancêtre de la chimie moderne, et les deux ont bien plus de points communs qu'on pourrait le croire. Dans le cas présent, le cheveu dissous fait que la solution a une réaction visible à proximité de la personne qui l'a perdu. Les morceaux de peau sont plus efficaces, d'après Prinn, et un échantillon d'effluve l'est plus encore. Mais un cheveu devrait donner des résultats.

— Devrait ? Donnera, vous voulez dire.

— J'espère que votre confiance en moi est bien fondée. À présent, si Moriarty est à portée... Oh ho ! Que vois-je ?

La solution de magnétite avait commencé à émettre une lueur couleur azur trouble. Holmes déplaça le tube à essai de droite à gauche. Lorsqu'il le passa du côté gauche, la lueur faiblit ; lorsqu'il le passa du côté droit, elle devint nettement plus vive. Il s'avança de quelques pas dans cette direction en agitant le tube en l'air et en se guidant en fonction des variations de luminosité.

Ainsi, par tâtonnement, nous arrivâmes devant le mur ouest de l'église, face à une porte en bois bosselée en bas d'un petit escalier.

Cette entrée menait en sous-sol, sans doute dans la crypte. La solution brilla d'un éclat encore plus radieux lorsque Holmes tint le tube à essai contre la porte.

— Nous y voici, dit-il à voix basse. Notre proie est à l'intérieur.

Il rangea le tube et, à la place, sortit une vieille lanterne de poche toute simple, dont il alluma la bougie.

— Et si nous avions besoin d'une confirmation... (Il leva la lanterne au niveau du cadenas qui maintenait la porte fermée.) Voyez-vous cela, Watson ?

— Quoi donc ?

— Mais la différence !

— Entre... ?

— Le cadenas et le moraillon. L'un est flambant neuf, l'autre est vieux et corrodé.

— Est-ce si remarquable que cela ? On pourrait en conclure que le cadenas précédent était rouillé et qu'il a donc fallu le remplacer.

— Certes. Et l'on pourrait aussi en conclure qu'il a été changé récemment par quelqu'un qui voulait entrer et sortir par cette porte mais n'avait pas la clé du cadenas d'origine. Si vous regardez attentivement le moraillon, vous verrez une série de griffures droites et parallèles, juste derrière l'anse du cadenas. Sauf erreur de ma part, ces marques ont été faites par l'extrémité des ciseaux d'un coupe-boulon dont on s'est servi pour sectionner l'anse du cadenas d'origine.

— Ce qui ne va pas à l'encontre de mon interprétation des faits. Si le premier cadenas ne fonctionnait plus, on n'a pu le retirer qu'à l'aide d'un coupe-boulon, sans doute manié par le sacristain.

— À la place, on aurait pu dévisser le moraillon de la porte. Un remède plus simple et plus logique. Ça n'a pas été le cas. L'utilisation d'un coupe-boulon souligne une volonté de faire vite, et avec un minimum de tapage. Ce qui signifie que l'on voulait être discret, et que c'est l'acte de quelqu'un qui ne voulait pas être pris sur le fait ; autrement dit, pas du sacristain, ni d'un bedeau ou d'un autre fonctionnaire ecclésiastique. Tenez-moi ça.

Holmes me passa la lanterne de poche et sortit la petite bourse de cuir contenant ses outils de crocheteur.

— D'abord la clé de torsion, murmura-t-il. (Il inséra un instrument fin en forme de L dans le trou de serrure ; pour la première fois, j'étais aux premières loges alors qu'il mettait à profit ce talent qui demandait une grande habileté.) Hmm. Serrure à trois goupilles. Rien de bien extraordinaire. Un crochet en demi-losange fera l'affaire. Ne faites pas bouger la lumière, s'il vous plaît. (Il inséra le crochet en plus de la clé de torsion et l'enfonça doucement dans le chemin de clé.) Ah, voici la broche de liaison. Un peu de résistance. Voilà, elle est soulevée. Maintenant la goupille suivante. Au-dessus de la ligne de cisaillement.

Et enfin...

Le cadenas s'ouvrit soudain avec un claquement.

— Voilà ! ⁶ Un jeu d'enfant.

— Vous ne trouvez pas ça un peu trop facile ? demandai-je. Si Moriarty avait changé le cadenas, ne croyez-vous pas qu'il se serait donné plus de peine pour mettre les intrus en échec ?

Holmes ricana, mais aussitôt, son visage s'assombrit.

— Oh, Watson. Comme j'aimerais que vous n'ayez jamais dit cela.

— Parce que ça me donne l'air grincheux ?

— Non. Parce que vous avez raison, et que j'ai été excessivement enthousiaste. (Il montra le cadenas qui pendillait sous l'arceau du morillon.) Là. À l'extrémité de l'anse. Juste au-dessus de l'encoche.

Dans la tige métallique était gravé un symbole minuscule mais complexe. Tracé à la main, il était invisible quand le cadenas était fermé. Je ne reconnus pas le symbole lui-même, mais je savais qu'il s'agissait d'une sorte de sigil magique. Alors même que nous le regardions, une lumière vive et crépitante parcourut ses sillons peu profonds. En un clin d'œil, elle disparut, et il n'en resta que l'image rémanente écarlate imprimée sur mes rétines.

— Le symbole de protection de Palgroth, si je ne m'abuse, dit Holmes. Eh bien, au moins, Moriarty sait maintenant qu'il a des invités. Je rechigne à m'imaginer le genre de comité d'accueil qui nous attend.

6. En français dans le texte. (NdT)

Holmes poussa doucement la porte. Nous nous baissâmes pour passer sous le linteau et pénétrâmes dans la crypte avec la plus grande méfiance. Le faisceau de la lanterne de poche révéla des rangées de colonnes en brique à intervalles réguliers, qui soutenaient un plafond en voûte. Les dalles du sol, elles, n'étaient pas régulières, et partout pendaient d'épaisses toiles d'araignée dont les formes déchirées se chevauchaient. La poussière et l'humidité de l'air formaient dans ma gorge un caillot au goût terreux.

La taille de la crypte était difficile à déterminer, car le cône de lumière, bien que renforcé par le miroir de la lanterne, ne traversait que quelques mètres d'obscurité avant de mourir. J'estimais qu'elle devait sensiblement occuper le même espace que le corps principal de l'église, qui était assez grande ; toutefois, j'avais entendu parler de cryptes qui s'étendaient au-delà du plan des bâtiments sous lesquels elles se trouvaient, et dont elles s'écartaient par des réseaux de tunnels. Je me demandais s'il s'agissait d'une crypte de ce genre. J'espérais que non. Il y avait déjà trop de ténèbres à mon goût, trop de choses que je ne voyais pas, trop de cachettes.

— Soyez sur le qui-vive, Watson, dit Holmes.

— Je vais même faire mieux, répliquai-je en sortant mon revolver.

Nous nous éloignâmes de l'entrée. Holmes faisait décrire des arcs de cercle à la lanterne de façon à éclairer une portion la plus large possible de la zone environnante. Plusieurs fois, je crus repérer de brefs mouvements à sa lumière, comme si quelque chose passait en voletant. Chaque fois, je braquais mon arme dans la direction idoine, et chaque fois, il s'agissait d'une simple toile d'araignée agitée par la brise qui entraît par la porte ouverte.

— Vous êtes trop nerveux, tança Holmes.

— Vous me le reprochez ?

— Vous sursautez dès que vous voyez une ombre.

— J'ai peur des ombres, et j'ai de bonnes raisons.

Nous continuâmes d'avancer, de nous enfoncer dans la crypte.

Chaque pas nous éloignait un peu plus de la seule sortie accessible. Je m'aperçus que je passais mon temps à estimer encore et encore le délai qu'il nous faudrait pour retourner dehors au pas de course, et à tracer le chemin le plus direct pour s'y rendre à travers ce dédale de colonnes.

J'entrevis alors quelque chose qui me donna un frisson dans tout le corps. Il ne serait pas inexact de dire, selon l'expression consacrée, que « mes cheveux se dressèrent sur ma tête ».

Depuis les ténèbres, un visage brun, édenté et sans yeux, me regardait méchamment.

Il me fallut plusieurs secondes pour comprendre qu'il s'agissait de la tête d'un cadavre allongé dans une alcôve, un cadavre très ancien. À cause du processus naturel de dessèchement, il ne restait de lui que des os enveloppés dans une peau parcheminée et des vestiges pourris de vêtements. Depuis le temps qu'il était mort, il ne pouvait sans doute pas me faire bien mal. Il m'avait effrayé, mais c'était là toute l'étendue de son pouvoir sur moi.

Tandis que je me reprenais, Holmes s'approcha du corps. S'il avait été, comme moi, surpris par l'apparition soudaine de ce visage à la bouche bée et aux traits ratatinés dans le faisceau de sa lanterne, il n'en avait en tout cas rien montré. Il promena le rai de lumière autour du mort, et nous vîmes que ce dernier n'était pas seul. Nous découvrîmes des dizaines d'alcôves identiques, rangées sur tout un mur de la crypte. Elles étaient profondes comme un lit superposé, et abritaient toutes un corps humain desséché.

— Des marins, dit Holmes. Tous du siècle dernier. Des officiers de marine. Cela se reconnaît aux uniformes, ou à ce qu'il en reste. Regardez. Celui-ci porte un bonnet. Celui-là un chapeau droit entouré, au-dessus du rebord, d'un ruban sur lequel est écrit le nom de son navire, même si la peinture des lettres est trop effacée pour être déchiffrable. Et cet autre a un bicorne d'aspirant. Ici, un tour de cou bleu marine. Là, une redingote à boutons de cuivre, elle aussi bleu marine. Cet homme devait être capitaine, pas moins. Gilet blanc, galon doré et bicorne. On peut supposer que tous ces marins appartenaient aux familles les plus prospères de Shadwell. À d'autres l'enterrement dans un cercueil banal et les déprédations infligées par les vers. Leur dernière couchette aura été beaucoup plus agréable.

— Fascinant, bien sûr, dis-je. Mais pourrions-nous faire ce pour quoi nous sommes venus ?

Plus vite nous trouverions Moriarty et ses prisonniers, plus notre séjour dans cette crypte serait court. J'étais déterminé à quitter ce terrible endroit à la seconde où nous aurions mené notre mission à son terme.

Nous nous détournâmes des morts et reprîmes nos recherches.

Cependant, au bout de quelques pas à peine, nous entendîmes un léger bruit de frottement derrière nous. Nous fîmes volte-face comme un seul homme, et Holmes braqua de nouveau sa lanterne sur les alcôves.

Il me sembla que tout était normal. Les cadavres étaient toujours allongés dans leur dernière demeure. Chaque alcôve contenait son chargement depuis longtemps desséché.

— Watson...

Le faisceau de la lanterne s'arrêta sur l'une des niches.

Elle était vide.

— Elle était déjà inoccupée, tout à l'heure, murmurai-je.

— Non, rétorqua Holmes sur un ton péremptoire.

— Je sais. Je prends mes désirs pour des réalités.

— Soyez sur vos gardes, mon vieux.

— Vous ne croyez quand même pas que...

J'avais eu l'intention de terminer ma phrase par « ce cadavre s'est levé et marche ? » Mais je n'en eus pas besoin.

Car le cadavre s'était levé et marchait.

La preuve apparut devant nous ; elle entra dans le faisceau de la lanterne d'un pas traînant, les jambes branlantes et grinçantes.



Étrangement, je fus moins terrifié par ce corps qui marchait que par la tête de mort immobile quelques instants plus tôt. Le cadavre réanimé était trop surréaliste, trop impossible, pour avoir le même impact sur moi. Il relevait du fantastique absolu, et s'écartait tellement de la normalité que mon esprit n'avait aucun moyen facile d'accepter sa réalité. Au premier coup d'œil, je fus tout à fait convaincu que j'avais sous les yeux quelque grotesque marionnette de taille humaine, une chose de papier mâché et de bois sculpté, un mannequin manipulé par un marionnettiste invisible. Il se peut même que, du regard, j'aie cherché au-dessus de sa tête les ficelles qui le tenaient.

Même quand Holmes exprima son incrédulité et son désarroi en murmurant un juron, je ne pus accepter le fait que le cadavre était précisément un mort réanimé. Une telle explication me semblait bizarrement banale. Peut-être commençai-je à m'habituer au surnaturel. Pour moi, l'extraordinaire devenait routinier.

Comme il était naïf de ma part de penser que je m'habituerai un jour au nouveau monde dans lequel Holmes et moi vivions désormais.

Alors même que le premier mort s'approchait de nous cahin-caha sur ses jambes raides, un deuxième sortit une jambe de l'alcôve qui l'abritait et se laissa glisser au sol. Un troisième et un quatrième suivirent. Aucun n'était vif. Ils me rappelaient de très vieilles

personnes rongées par l'arthrite rhumatoïde et dont toutes les articulations seraient devenues aussi rigides que des gonds rouillés. Apparemment, leur sens de l'équilibre laissait aussi à désirer. On eût dit que ces officiers de marine d'antan avaient du mal à se réhabituer aux mouvements verticaux après une aussi longue période d'inactivité horizontale. Ils n'avaient pour ainsi dire pas encore retrouvé les jambes de leur jeunesse. À chacun de leurs pas traînants, ils chancelaient ou faisaient une embardée ; aussi étaient-ils perpétuellement sur le point de s'effondrer.

Toutefois, malgré toute leur maladresse, ils étaient dotés d'une indéniable, d'une inébranlable détermination. Ils s'approchaient et, l'un après l'autre, levaient les bras vers nous. Des mains maigrettes, appendices momifiés, des mains dont on distinguait presque tous les métacarpes et les phalanges, des mains auxquelles, pour plusieurs d'entre eux, il manquait des doigts, se tendaient vers nous, et leurs propriétaires semblaient fort désireux de nous attraper pour nous infliger je ne sais quel horrible traitement. Nous arracher les membres, sans doute, s'ils en avaient la force. Tout cela sur fond de bruissements de haillons et d'incessants crissemments d'os.

— Alors ? fit Holmes à mon intention. (Les marins morts, désormais au nombre de six, entreprenaient de former un demi-cercle autour de nous ; de notre côté, nous avions commencé à reculer.) Vous ne faites rien ?

— Que proposez-vous ? Si vous parlez de leur tirer dessus, à quoi bon ? Ces créatures ne sentiront pas les balles. Ce sont des épouvantails de chair morte auxquels la sorcellerie a donné une illusion de vie. Ils sont forcément invulnérables aux armes conventionnelles.

— Et votre arme est conventionnelle ?

— Un Webley ? Il n'y a pas plus conventionnel.

— Mais ce qu'il y a dedans ? insista Holmes. Au nom du Ciel, mon vieux, réfléchissez ! Cet après-midi, vous ne vous rappelez pas m'avoir vu adapter toute une boîte de cartouches Eley No. 2 dans le but précis de contrer une menace telle que celle à laquelle nous faisons face ? Ne me suis-je pas donné du mal pour barbouiller sur chacune d'elles un symbole que l'on appelle le Sceau de Délitement à l'aide d'une pâte qui compte mon propre sang au nombre de ses ingrédients ?

— Si, répondis-je décontenancé.

— Et vous l'avez oublié.

— Dans le feu de l'action...

— Tirez, Watson. (Nous étions acculés à une colonne, le dos plaqué contre les briques.) Six cadavres. Six chambres dans le barillet de votre Webley. Voyez si vous pouvez y arriver sans être obligé de recharger.

— Dois-je viser un endroit en particulier ?

— Le plus possible au centre, pour une efficacité maximale.

Je levai mon arme sur le mort le plus proche, celui que Holmes avait identifié comme le cadavre d'un aspirant. Dans ce lieu clos, la détonation fut assourdissante ; j'eus l'impression de m'être enfoncé une broche dans les tympans.

La balle toucha l'aspirant au sternum. L'impact le fit brièvement chanceler, mais presque aussitôt, il reprit sa laborieuse avancée.

Le Sceau de Délitement n'avait pas tenu ses promesses. Je lançai un regard en coin à mon compagnon. Le visage de Holmes était impénétrable ; néanmoins, même lui ne pouvait qu'être déçu de l'inefficacité de la balle alchimiquement améliorée.

Soudain, le mort s'arrêta net ; et si ses traits ratatinés et décomposés avaient pu prendre une expression, on aurait pu dire qu'il avait l'air perplexe.

Et à cette perplexité succéda vite de la consternation, puis de la détresse ; car à partir du trou que la balle avait percé dans la poitrine de l'aspirant rayonna un réseau de lignes de lumière orange, lignes qui s'allongèrent et se multiplièrent comme des fissures dans du verre brisé, et avec un bruit d'amadou en train de prendre feu. De la peau desséchée aux os creux en passant par les vêtements, tout fut couvert de lignes orange brûlantes. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le cadavre tout entier fut envahi de la tête aux pieds de minuscules fissures brillantes. Une forte odeur de brûlé emplit mes narines.

Tout à coup, le mort-vivant perdit son unité. Il s'était divisé en un million de fragments, qui se séparèrent dans une avalanche aussi totale que soudaine. L'aspirant s'effondra par terre, et les granules qui subsistaient de lui s'éparpillèrent en tous sens. Il n'en restait qu'un tas de débris noircis, calcinés, à la texture de mâchefer, d'où s'échappaient des volutes de fumée.

Je pris le temps de m'émerveiller de l'effet dévastateur du Sceau de Délitement. En fin de compte, il s'était montré particulièrement puissant.

Puis, sans prendre le temps de viser, je tirai à bout portant sur les cinq cadavres restants. Toutes les balles atteignirent leur but. La seconde vie des officiers de marine prit fin dans un fatras de lignes enflammées et dans la désintégration qui s'ensuivit.

Lorsque ce fut terminé, j'eus, malgré mes oreilles qui sifflaient, un immense sentiment de satisfaction. Et aussi un sursaut d'optimisme. Nous avions affronté un ennemi qui aurait pu intimider et détruire n'importe quel adversaire qui n'eût pas possédé notre savoir-faire spécifique, et nous l'avions vaincu.

— Si c'est ce que Moriarty nous réserve de pire..., commençai-je.

Mais Holmes m'interrompit en remuant un doigt en signe d'avertissement.

— Ne tentons pas le destin, dit-il. Nous avons été à la hauteur du défi, mais il se peut qu'il y en ait d'autres qui nous attendent.

L'écho d'un applaudissement lent et puissant monta d'un lointain recoin de la crypte.

— Félicitations, M. Holmes, fit une voix. Vous vous êtes effectivement montré à la hauteur du défi. Mais c'eût été un spectacle bien triste, voire embarrassant, si vous aviez succombé à une poignée de revenants gauches et quasi paralytiques. De votre part, j'attends au moins un peu mieux que cela.

La silhouette du professeur Moriarty émergea des ténèbres.

Il n'était pas seul.

LA COURONNE TRIOPHIDIENNE

L'universitaire était en compagnie d'un hominidé au front allongé et pentu et à la peau couverte d'écailles. Je sursautai, car ma première idée fut qu'il s'agissait d'un homme-lézard de Ta'aa. Il y avait une grande ressemblance. Je remarquai alors que la créature, même si elle avait des traits de reptile, les tirait d'un sous-groupe différent de cette classe d'animaux. Les écailles avaient des tailles variées. Les yeux n'avaient pas de paupières. Le plus marquant était la langue fourchue qui sortait en frétilant entre ses lèvres retroussées. Nous n'avions donc pas affaire à un homme-lézard, mais à un proche cousin. Un homme-serpent.

La nature particulière de ce monstre et sa ressemblance avec les créatures de Ta'aa ne furent pas pour moi des surprises absolues. Dans les *Manuscrits pnakotiques*, j'avais rencontré plusieurs références à d'anciennes races anthropoïdes aux caractéristiques non mammifères. D'après des sources plus récentes, certains individus subsistaient de nos jours. On racontait qu'un port de Nouvelle-Angleterre du nom d'Innsmouth était infesté d'humains aux traits de batraciens. Le même genre de créatures avait été aperçu une ou deux fois sur la côte sud de l'Angleterre. L'évolution humaine, semblait-il, avait pris des détours plus aberrants que ne l'avait imaginé M. Darwin lui-même.

Le monstre serpentin se tenait aux côtés de Moriarty dans la position voûtée d'un sous-fifre. Il avait le regard rivé sur l'universitaire comme s'il attendait des instructions, tel un chien de chasse prêt à aller récupérer, sur ordre de son maître, la grouse que ce dernier vient d'abattre.

Moriarty, de son côté, avait l'air serein et suffisant ; peut-être même plus que lors de notre première rencontre. Un nouvel accessoire vestimentaire s'était ajouté à sa redingote et à son pantalon rayé en fuseau ; sa tête était ceinte d'un diadème de bronze forgé en tresses entrelacées à la manière d'une sorte de nœud celtique. Sur le devant se dressait une structure ornementale qui avait la forme de trois têtes de serpent faisant saillie dans trois directions différentes. Sur le

moment, je n'avais aucun moyen de savoir quel était l'objet véritable de ce diadème, mais je sentais qu'il ne s'agissait pas d'une simple parure. Il devait y avoir un lien entre son aspect serpentin et la nature de l'hominidé qui accompagnait Moriarty.

— Oui, c'eût été terriblement dommage, M. Holmes, poursuivit Moriarty, si vous aviez été vaincu, moralement ou physiquement, par ces créatures qui n'étaient après tout que de simples squelettes. Des choses si fragiles, si cassantes, qu'un souffle de vent eût suffi à les emporter. J'aurais été très déçu, d'autant que Gong-Fen ne tarissait pas d'éloges à votre propos. « Un individu particulièrement doué », c'est ainsi qu'il vous décrivait.

— Gong-Fen était trop bon, dit Holmes. Certes, je m'attendais à quelque chose comme votre petit tour de passe-passe. Que trouve-t-on en abondance dans les églises ? Des restes humains. Une matière première qui, entre les bonnes mains, avec les bonnes potions et les bons sortilèges, peut se transformer en arme. (Il indiqua du geste les tas de cendres auxquels nous avons réduit les six cadavres.) Des zuvembies, n'est-ce pas ? Vous les avez ramenés à la vie et les avez asservis à votre volonté au moyen du tristement célèbre Breuvage Noir, comme l'aurait fait un houngan haïtien.

— Vous avez étudié la question, monsieur. Je vous applaudis. Et aurais-je, pour ma part, raison de penser que les balles que votre ami a tirées n'étaient pas faites de plomb mais de fer ?

— Le fer est connu pour être un remède aux zuvembies, et pour faire du mal à diverses autres manifestations surnaturelles. Mais non, vous feriez erreur.

Moriarty fronça les sourcils, puis sourit comme s'il avait prestement résolu une énigme ou quelque équation mathématique complexe.

— Le Sceau de Délitement. Bien sûr. Un stratagème élégant qui a bien des applications. Bravo.

— Tant que nous sommes en plein badinage et avant que les inévitables hostilités ne commencent, dit Holmes, ce diadème que vous arborez... il me semble qu'il s'agit d'une Couronne Triophidienne.

— C'est cela même. Elle vous plaît ?

— Elle cache bien votre calvitie naissante. Je suppose qu'elle vous donne aussi un ascendant sur la curieuse créature écailleuse qui est à vos côtés.

— Une Couronne Triophidienne ? fis-je.

— Vous ne vous rappelez pas que nous en avons entendu parler au cours de nos recherches, Watson ? Dans le *Livre d'Eibon*, pour être précis. Une Couronne Triophidienne est un artefact assez puissant qui donne à celui qui la porte le pouvoir de contrôler tous les serpents...

ainsi, semble-t-il, que les hommes aux caractères serpentins prononcés. Celle de Moriarty me paraît flambant neuve et faite maison ; il ne s'agit pas d'une couronne originale, dont on pense qu'il n'existe plus que trois exemplaires.

— Exemplaires qu'il est impossible de se procurer, confirma Moriarty. L'un est dans la collection privée d'un très riche Américain amateur d'antiquités qui veille si jalousement sur ses biens qu'il n'a pas mis le pied dehors depuis plus de vingt ans. Il refuse de recevoir des visiteurs, et quiconque approche sa maison – en dehors de ses domestiques – est réduit en poudre par un coup de fusil tiré d'une fenêtre de l'étage.

— Autrement dit, répliqua Holmes, même vous, avec vos exceptionnels talents de persuasion, vous auriez sans doute du mal à arriver jusqu'à la couronne.

— Pas sans risquer de recevoir une volée de chevrotine au visage. Un autre exemplaire se trouve à l'intérieur d'un temple, dans les profondeurs de la jungle amazonienne, temple dont la localisation est un secret bien gardé. De toute façon, cette couronne-ci est réputée ne pas fonctionner. À force de ne pas servir pendant des siècles, elle a perdu son pouvoir au point de ne plus être qu'une jolie babiole. Quant à la troisième, elle est sous clé dans la chambre forte souterraine d'un musée persan. Elle est non seulement inaccessible parce que la chambre forte est impénétrable, mais aussi parce qu'elle est enterrée parmi des milliers de reliques similaires et que toutes sont dans des boîtes identiques, sans documentation ni marques pour les distinguer. Il faudrait des mois, voire des années, pour la dénicher au milieu de ce fouillis. Par conséquent, fabriquer ma propre Couronne Triophidienne m'a paru être la solution la plus judicieuse.

— Ce n'était pas une mince affaire.

— Il m'a fallu me procurer de nombreux objets magiques mineurs, et siphonner leur pouvoir pour ensuite le transférer dans un assemblage par ailleurs inerte de tubes de bronze. Cela n'avait rien de facile, mais le défi m'a plu.

— C'est pour rassembler ces objets que vous avez voyagé l'année dernière.

Moriarty acquiesça.

— J'ai arpenté le monde en tous sens pendant de longs mois. C'était épuisant, mais aussi fort enrichissant. Les voyages forment la jeunesse, comme on dit, même s'ils ponctionnent le portefeuille.

— Heureusement, ce n'était pas votre portefeuille mais celui de Gong-Fen.

— Et son portefeuille était si épais qu'il a à peine senti qu'on le soulageait.

— Et c'est à l'étranger que vous avez trouvé notre allié serpent ?

Rôdait-il dans quelque vieille cité en ruine à moitié engloutie par les sables du désert ? Ou peut-être était-il prisonnier d'une caravane itinérante de Bédouins qui l'exhibait comme un monstre de foire sur les places de marché pour gagner quelques pièces ?

— Oh non, M. Holmes. Mon ami est en quelque sorte un autochtone. Plus autochtone, pourrait-on dire, que n'importe quel Londonien.

L'homme-serpent parut sentir qu'il était au centre de la conversation. Il sifflait doucement en se balançant sur les côtés, mais ne quittait toujours pas Moriarty du regard. Il y avait de l'adoration dans ces yeux ovales et perçants, mais aussi une autre émotion enfouie, une émotion que j'estimai être de la rancœur. C'était un esclave malheureux de la Couronne Triophidienne, et cela lui déplaisait.

— Vous êtes en train de me dire, intervins-je, qu'il est originaire de cette ville ?

— Exactement.

— Alors, où vit-il ? S'il a passé tant de temps ici, comment a-t-il fait pour demeurer invisible, pour ne jamais se faire remarquer ? Habite-t-il dans les égouts ? C'est cela ? Est-il sous nos pieds depuis que l'on a creusé ces tunnels ?

— Non, il vit plus bas que cela, à une profondeur telle que les ingénieurs de M. Bazalgette n'auraient jamais pu tomber sur lui par hasard au cours de leurs travaux d'excavation. Ses semblables et lui étaient ici bien avant que ces grands travaux publics commencent. Il y a des endroits de la capitale qu'aucun Londonien ne connaît. Il existe des civilisations bien plus vieilles que celle des hommes et qui coexistent avec la nôtre en secret, sans que nous le sachions, depuis des temps immémoriaux.

— Votre homme-serpent, en ce cas, n'est pas si rare, dit Holmes. Il y en a d'autres.

— Beaucoup, beaucoup d'autres, confirma Moriarty. (Il porta la main à la Couronne Triophidienne.) Pourquoi ne vous présenterais-je pas à certains d'entre eux ?

Il fronça les sourcils, et le diadème émit une douce lumière verdâtre. En même temps, il produisit un bourdonnement grave et lancinant que je sentis autant que je l'entendis. Le bruit semblait pénétrer les os du crâne et produire des vibrations le long de leurs sutures. La sensation n'était pas très différente de celle que donne la fraise du dentiste en perçant une molaire, et était à peine moins déplaisante.

De l'obscurité, tout autour de nous, émergèrent d'autres hommes-serpents. Ils sortirent subrepticement de derrière des colonnes. Ils descendirent du plafond et se laissèrent tomber au sol avec grâce et

presque sans bruit. Deux créatures sortirent en rampant d'alcôves dans lesquelles elles avaient attendu, allongées derrière les occupants morts.

Il y avait là une vingtaine d'hominidés, et bien que tous fussent dotés de caractéristiques serpentine, celles-ci se manifestaient plus nettement chez certains. Quelques-uns auraient presque pu passer pour des humains ordinaires s'ils n'avaient eu ces grands yeux ronds et espacés et quelques écailles sur les épaules et l'arrière des bras. À l'inverse, il y avait parmi ces créatures des individus qui avaient tout bonnement une tête de serpent aux proportions humaines, tête attachée à un corps squameux au torse mince et sinueux et aux extrémités horriblement effilées. L'un d'eux avait même une coiffe de cobra. Il y avait aussi plusieurs couleurs de peau, du vert jade au rouge cannelle en passant par le noir d'encre, avec des bandes, des mouchetures et des « yeux » créant des motifs.

Sur ordre mental de Moriarty, les créatures s'avancèrent vers Holmes et moi. Nous reculâmes jusqu'à nous trouver dos à un mur. Les hommes-serpents approchèrent et formèrent un demi-cercle approximatif pour nous coincer. Ils étaient à portée de bras les uns des autres. On ne pouvait espérer passer par ces interstices sans être intercepté. Il y avait dans tout cela une chorégraphie étrange mais précise, dictée par Moriarty, qui les disposait comme un enfant dispose ses petits soldats. Grâce à la Couronne Triophidienne, il n'avait qu'à penser à un ordre pour que celui-ci fût projeté dans l'esprit des hommes-serpents, où il prenait la forme d'une compulsion, d'une envie irrépressible.

Cela lui demandait des efforts, à en juger par sa grimace de concentration et par la gouttelette de sueur qui perlait à son front. Le diadème était un instrument de haute précision qui exigeait art et application de la part de son utilisateur. Toutefois, Moriarty semblait être à la hauteur de la tâche.

À côté de moi, Holmes était tendu. Du coin de l'œil, je vis que son poids reposait sur son pied arrière à la manière des pugilistes. Il était prêt à essayer un assaut.

Prenant exemple sur lui, je rangeai mon revolver dans ma poche et levai les poings. L'arme était vide, et je n'aurais pas le temps de la recharger. Moriarty ne m'en donnerait pas l'occasion.

— Holmes..., commençai-je.

— Faites de votre mieux, mon vieux. C'est tout ce qu'on peut vous demander. Donnez le meilleur.

— Mais ils sont tellement plus nombreux. Nous n'avons aucune chance.

— Alors ne leur accordez pas une victoire facile. Faites en sorte qu'elle leur coûte cher.

Les lèvres de Moriarty se retroussèrent en un large sourire qui, lui-même, avait quelque chose de serpentín.

— Quel flegme *so british*. Mais, M. Holmes, ce qui arrive est votre faute. Je vous ai donné toutes les occasions possibles de suivre mon conseil en ne vous mêlant pas de mes affaires. Il a fallu que vous envoyiez ce télégramme pour me contrarier, pour vous déclarer mon ennemi et mon égal. Votre collègue et vous récoltez ce que vous avez semé.

Il agita une main.

— Mes amis... à l'attaque.

Les hommes-serpents se jetèrent sur nous avec force sifflements et grognements. S'ensuivit une échauffourée dans laquelle, bien que largement surpassés en nombre, Holmes et moi fîmes bonne figure. Désarmé, je fus obligé de mettre à profit les connaissances en boxe que j'avais acquises à l'école, et les techniques de combat plus sournoises apprises dans les mêlées de rugby. Holmes, quant à lui, avait apporté un singlestick, jusque-là rangé dans un fourreau spécialement cousu dans la doublure de son manteau, le long de l'ourlet de la boutonnière. Il dégaina l'arme, une sorte de bâton, avec un grand geste, et en usa aussitôt pour rosser les hommes-serpents à gauche, à droite et au centre. Ses mouvements étaient aussi habiles et contrôlés que ceux d'un escrimeur. Les bruits secs des impacts du singlestick s'accompagnaient parfois d'un craquement d'os et d'un cri de détresse de la victime qui, alors, battait en retraite en boitillant. Pourtant, les hommes-serpents, dans l'ensemble, étaient robustes ; quant à ceux qui avaient la chance d'avoir plus d'écailles que leurs congénères, elles leur faisaient une sorte d'armure qui amortissait quelque peu les coups puissants de Holmes. Pour la plupart, ces créatures écartaient sans sourciller des assauts qui eussent neutralisé, voire estropié, un humain ordinaire.

De mon côté, j'assenais des directs en pleine mâchoire et repoussais les mains qui essayaient de s'emparer de moi. J'avais dans les narines une puanteur âcre, une vilaine odeur d'ammoniac qui émanait du corps des hommes-serpents. Quelque odeur naturelle écœurante, repoussante, à vomir, qui m'encourageait à mieux faire. Je me battais d'autant plus ardemment que je voulais empêcher cette puanteur et les créatures qui l'émettaient d'approcher.

Malheureusement, la supériorité numérique finit par avoir raison de nous. Même le singlestick de Holmes ne put faire pencher la balance en notre faveur. Un homme-serpent parvint à le lui arracher et s'empessa de le briser en deux à mains nues. Mon compagnon se replia sur le baritsu et provoqua une belle pagaille ; mais bientôt, il fut submergé. Les hommes-serpents s'agglutinèrent tout autour, s'agrippèrent à lui, et le firent tomber sous le poids du nombre. Ils

procédèrent de la même façon pour moi-même. Holmes et moi eûmes beau nous débattre, nous étions cloués au sol.

La créature à tête de cobra se dressa, menaçante, au-dessus de moi, et ouvrit la bouche en grand pour dévoiler deux crochets aussi longs que mon petit doigt et méchamment recourbés. À leur extrémité pointue et creuse, je vis enfler des gouttelettes d'un liquide jaune transparent.

Du venin.

Je fis un dernier et suprême effort pour résister, mais en vain. Les crocs fondirent sur ma gorge.

Je poussai un ultime rugissement de défi, comme s'il m'était possible de tenir la mort en échec en lui hurlant suffisamment fort au visage. C'était tout ce que je pouvais faire. Quelle mort connaîtrais-je à la suite de la morsure de l'homme-cobra ? Ce serait forcément long et douloureux. J'avais vu le venin de serpent à l'œuvre en Afghanistan, lorsque j'avais vainement tenté de sauver la vie d'un lieutenant du 14^e régiment des sikhs de Firozpur qui avait marché par accident sur une vipère du levant. L'hémotoxine s'était répandue dans tout le système sanguin du malheureux comme un feu de brousse. Ses membres avaient gonflé, sa peau avait viré au violet et, après une demi-heure de cris et de convulsions, il était mort.

Il me restait un unique espoir pathétique auquel me raccrocher : que l'homme-cobra m'injectât une dose de venin proportionnelle à sa taille. Autrement dit, qu'il mît dans mon corps une telle quantité de substance toxique que la fin viendrait plus vite que pour le sikh, même si les souffrances, bien que moins longues, promettaient d'être beaucoup plus atroces.

— *N'rhñ !*

L'homme-cobra se figea. Ses crocs étaient à peine à deux centimètres de ma gorge.

Moriarty répéta son ordre :

— *N'rhñ !*

Je reconnus le mot *r'lyehen* signifiant « Stop ».

L'homme-cobra tourna la tête et grogna d'indignation.

— *K'na n'rhñ ?* demanda-t-il.

« Pourquoi devrais-je arrêter ? »

— Je les veux soumis, répliqua Moriarty dans cette même langue ancienne. Pas morts. Pas encore.

— Mais c'est ma proie. Je l'ai vaincu.

— Ne me défie pas ! tonna Moriarty. (Il était entré dans mon champ de vision ; sur sa tête, la Couronne Triophidienne brillait comme jamais et était entourée de scintillements émeraude.) Tue-le, et

je te ferai souffrir à un point que tu n'imagines même pas.

L'homme-cobra avait à l'évidence envie de le défier. De toutes les fibres de son corps, il désirait frapper, enfoncer ses crochets dans ma gorge. Mais Moriarty s'y refusait catégoriquement, et déployait toute la puissance de la Couronne Triophidienne pour obtenir ce qu'il voulait. Nous assistions à une bataille de volonté entre maître et esclave. L'énergie crépitait abondamment sur le diadème, qui émettait une lumière éblouissante.

Les autres hommes-serpents observaient la scène avec un grand intérêt. Plusieurs d'entre eux grommelaient au cobra de céder. Ils parlaient un r'lyehen rudimentaire et peu conventionnel, mais compréhensible. Leur dialecte était plus sifflant et moins guttural que la langue standard – ou du moins, que la version que j'avais moi-même étudiée et que j'avais entendue dans la bouche de Stamford – et était donc plus adapté aux cordes vocales de ces êtres partiellement reptiliens.

Enfin, l'homme-cobra céda. Il se redressa avec un grognement agacé et s'écarta de moi. Moriarty fixa sur lui un regard noir et impérieux, mais je remarquai que le professeur avait les joues blêmes et vacillait sur ses jambes. Utiliser la couronne à une telle intensité devait être mentalement épuisant. Il n'aurait sans doute pas été en mesure de contrer tout de suite un second défi à son autorité.

Ayant quelque peu récupéré, Moriarty fit signe aux autres hommes-serpents tout en leur donnant évidemment, bien que sans mot dire, un ordre mental. Ils nous relevèrent, Holmes et moi. Ils tenaient nos bras fermement derrière notre dos, si bien que nous étions obligés de rester penchés en avant. Ces créatures étaient fortes, exceptionnellement fortes. Nous n'avions aucun moyen d'échapper à leurs clés de bras.

— Je vous présente mes excuses, docteur, me dit Moriarty. (La Couronne Triophidienne retrouvait progressivement son ancien niveau de luminosité.) C'était déplacé, et je préférerais que cela ne se fût pas produit.

— En épargnant ma vie, professeur, vous n'avez réussi qu'à me donner une nouvelle occasion de mettre fin à la vôtre.

— J'ai épargné votre vie ? Oh ho ! Vous croyez ? Non, monsieur. Je l'ai prolongée de quelques minutes, voilà tout. Mais je vous en prie, ne soyez pas abattu. Comme c'est touchant.

Il se baissa pour ramasser la lanterne de poche que Holmes avait posée par terre avant notre rixe avec les hommes-serpents. Par quelque miracle, elle n'avait pas été renversée pendant le combat, et sa flamme brûlait toujours. Moriarty utilisa son faisceau pour éclairer nos pas. Il nous conduisit vers l'extrémité nord de la crypte.

On avait creusé là un trou à peu près carré de cinq mètres de côté.

Les dalles étaient proprement empilées à proximité, et il y avait plusieurs tas de terre. Sur l'un d'eux étaient posées une pelle et une pioche.

— Vous n'avez pas chômé, Moriarty, observa Holmes. Je ne vous voyais pas vous lancer dans des travaux manuels, et cependant, nous sommes manifestement devant le travail d'un seul homme, puisqu'il n'y a qu'un seul jeu d'outils.

— C'était une sacrée entreprise, je dois l'admettre. Les ampoules, le mal de dos, les nuits de labeur qui s'enchaînaient... Mais il fallait le faire, et il m'a semblé que je devais m'acquitter seul de cette tâche. C'était un acte de légère mortification, pourrait-on dire. Une libation de sueur.

Il fallait reconnaître que la fosse était profonde. Elle descendait à trois bons mètres. Pour la creuser, il avait sans doute fallu au moins cent heures de travail. Je n'enviais pas les efforts qu'il avait consacrés à ce trou.

Cependant, son objet ne laissait aucun doute, comme je le compris en apercevant le monument exhumé en son centre. Il s'agissait d'un obélisque de deux mètres à deux mètres cinquante en forme de pyramide pentue. Il était taillé dans une pierre noire lisse et scintillante sur la surface de laquelle était gravé un long texte r'lyehen. Les inscriptions runiques, comme le reste de l'obélisque, me frappèrent par leur incroyable ancienneté. Il était certain que ce monument était là depuis des siècles, et qu'il avait été enterré bien avant la construction de la première église St Paul.

— Vous vous demandez : Que suis-je en train de contempler ? reprit Moriarty. Quelle est cette chose à faces d'onyx qui affleure le sol ?

— Quelque relique, dis-je avec désinvolture. Un artefact remontant à l'âge de pierre ou plus loin encore.

— Certes, mais cela ne s'arrête pas là. M. Holmes ? Voulez-vous avancer une hypothèse ?

Holmes scruta l'obélisque. Tout comme moi, il était contus et débraillé à cause de l'échauffourée, mais son regard avait conservé sa curiosité habituelle.

— Si je ne me trompe pas en lisant les inscriptions, dit-il, il s'agit d'une sorte de portail. Un « portail vers un royaume des profondeurs ». Il ne laisse passer que « ceux qui prononcent les bons mots ». Cela semble signifier qu'une sorte d'incantation serait nécessaire pour l'ouvrir.

— Et je suis l'homme de la situation. Allons, venez.

Moriarty descendit les marches d'un escabeau appuyé contre une paroi de la fosse. Notre descente, à Holmes et moi, fut beaucoup moins élégante, car les hommes-serpents qui nous tenaient nous

passèrent à leurs congénères descendus au fond de la fosse pour nous réceptionner. Ils nous trimballèrent sans façons, avec brusquerie, et je leur en fis abondamment la remontrance, ce qui ne leur fit apparemment ni chaud ni froid. Lorsque nous fûmes de nouveau immobilisés, les hommes-serpents entreprirent d'aider ceux de leurs frères à qui Holmes avait cassé les os à coups de singlestick. On descendit ces blessés avec beaucoup plus de douceur et de sollicitude qu'on en avait montré à notre égard.

Moriarty, entre-temps, s'était positionné devant l'une des faces de l'obélisque. Il psalmodia quelques vers en r'lyehen dans lesquels deux mots revenaient plusieurs fois : « *nglui* », signifiant « porte » ou « seuil », et « *ktharl* », « déverrouiller ». Sa voix se fit plus puissante, son timbre plus grave, et tout à coup, la face de l'obélisque pivota avec fluidité vers l'intérieur, créant ainsi une ouverture triangulaire. Dedans, on voyait des marches qui s'enfonçaient dans l'obscurité.

— Messieurs, après vous, dit Moriarty avec un grand geste du bras, tel un maître d'hôtel invitant des convives à s'attabler.



L'escalier tournait à gauche, puis encore à gauche, puis encore, à intervalles croissants. Je m'aperçus vite qu'il dessinait – et que nous suivions – une spirale qui s'élargissait en descendant. La paroi de pierre froide était constamment sur notre droite, et se poursuivait suivant le même angle que les faces de l'obélisque ; du côté gauche, pour autant que l'on pût se fier au maigre halo de la lanterne, c'était le vide. À mesure que nous descendions, l'écho de nos pas était de plus en plus fort, comme s'il se répercutait dans une étendue toujours plus vaste. Nous nous trouvions à l'évidence à l'intérieur d'un gigantesque édifice souterrain et creux, et les marches traçaient un périmètre interne qui s'élargissait en s'enfonçant.

Holmes était arrivé aux mêmes conclusions, mais avant moi, j'en suis sûr.

— Donc, cet obélisque n'en est pas du tout un, dit-il à Moriarty. C'est plutôt le sommet de quelque chose de beaucoup plus grand. La proverbiale partie émergée de l'iceberg.

— À côté de la pyramide dans laquelle nous nous trouvons en ce moment, expliqua Moriarty, celles de Gizeh sont minuscules. Celle-ci est aussi nettement plus vieille.

— Puis-je vous demander comment vous l'avez découverte ? Dans le *Necronomicon*, peut-être.

— Dans le livre, il y a des allusions sur sa localisation. J'ai rassemblé les différents indices et les références disséminés au fil de

ses pages, puis j'ai mis à profit mon savoir en matière de géomancie. À l'aide d'un pendule de radiesthésie et d'une carte de Londres, j'ai triangulé la position de la pyramide. Ensuite, j'ai sondé la crypte de St Paul avec une baguette comme celle des sourciers, baguette qui m'a permis de repérer l'endroit exact. Dès la première nuit d'excavation, j'avais déterré la pointe, qui se trouvait à une soixantaine de centimètres à peine sous les dalles. La vitesse à laquelle ma méthode se voyait validée fut particulièrement satisfaisante. Peut-être fus-je quelque peu surpris de trouver pareille structure juste sous une église, mais...

— Mais le christianisme, au long de son histoire, a eu pour habitude de s'approprier des sites d'une grande importance préchrétienne, termina Holmes. Depuis toujours, et c'était particulièrement le cas dans ses débuts, l'Église rase des sanctuaires, des temples et d'autres lieux considérés comme sacrés par des cultures païennes, et construit ses propres édifices sur leurs ruines. De même, cette religion s'est approprié des fêtes païennes. Ainsi, les saturnales ont donné Noël, et Samhain, la veillée de la Toussaint. De cette façon, le christianisme naissant a affirmé sa domination en supplantant les traditions et lieux de culte de ses rivaux, si bien que leurs fidèles en étaient réduits à aller accomplir leurs rites ailleurs, ou à se convertir.

» St Paul de Shadwell en est l'exemple parfait. Avant sa construction, cet endroit était un lieu sacré néolithique. Des pierres dressées, des dolmens et ce genre de choses, fréquentés par les druides pour leurs rituels des moissons et des équinoxes. Et encore avant cela, le niveau du sol était plus bas, et ce qui ressemblait à un obélisque d'onyx se dressait fièrement hors de la terre.

» Sa présence marquait la croisée de deux mondes : le monde souterrain et la surface.

— Holmes, intervins-je, comment pouvez-vous faire la conversation à un homme comme lui, comme si vous papotiez à une réception ? C'est notre bourreau, et il nous mène à notre mort.

— Inutile d'être impoli, Watson, quelles que soient les circonstances. Par ailleurs, la curiosité intellectuelle exige qu'on la nourrisse. Elle n'est jamais rassasiée.

— Vous êtes vraiment mon genre d'homme, M. Holmes. Si seulement le destin ne nous avait pas mis sur des trajectoires divergentes, et si votre tempérament fondamental avait été plus en phase avec le mien, nous aurions pu faire des collègues exceptionnels. Au lieu de quoi nous sommes regrettablement l'avvers et le revers d'une même pièce, condamnés à ne jamais voir les choses du point de vue de l'autre.

— Dans le même esprit de satisfaction de ma curiosité, reprit Holmes, j'aimerais que vous me parliez de ces hommes-serpents.

— *Homo sapiens reptiliensis*, comme j'aime à les appeler.

— Une appellation qui me paraît taxonomiquement correcte, estima mon compagnon avec un hochement de tête approbateur. À en juger par la variété des caractéristiques physiques qu'ils présentent – certains étant plus humanoïdes que d'autres –, il y a eu, par le passé, des croisements avec des humains.

— Je suis d'accord. Je pense qu'il y en a eu effectivement. Et je crois par ailleurs que l'hybridation fonctionne dans les deux sens, et que certaines personnes, dans le monde d'aujourd'hui, ont en elles des traces vestigiales de la lignée *reptiliensis*, bien qu'elles n'en sachent rien. N'existe-t-il pas des individus émotionnellement froids et distants que l'on estime dépourvus de sentiments ? N'avons-nous pas tous rencontré quelqu'un dont on peut dire qu'il a un aspect nettement reptilien ?

— Je me trouve en ce moment même à proximité d'un individu de ce genre, professeur, plaçai-je, me rappelant la première impression qu'il m'avait donnée en balançant sa tête comme un serpent qui cherche à fasciner sa proie.

— Je ne prendrai pas cela comme une insulte, docteur, si c'est censé en être une. J'appartiens à cette catégorie, en effet, et je pense que c'est pourquoi j'impose si bien ma volonté aux hommes-serpents à l'aide de ma Couronne Triophidienne. Je postule aussi que ma capacité hypnotique, un talent que j'ai joliment perfectionné ces dernières années, prend ses racines dans un très lointain héritage serpent.

— Les créatures qui mêlent les qualités de l'homme et du serpent abondent dans le folklore, dit Holmes. Il semble qu'elles soient moins mythiques qu'on ne le pense.

— Absolument, rétorqua Moriarty. Cécrops, le premier roi d'Athènes, était prétendument mi-homme, mi-serpent.

— Ainsi que Lamia et que les Gorgones.

— Et que le dieu aztèque Tlaloc, le nāga des hindous, la divinité grecque Glycon, sans oublier Fu Xi et Nu Wa, les Adam et Ève chinois... Qui peut dire que ces mythes ne sont pas fondés sur des faits ? Et qui peut dire que je ne suis pas le lointain descendant d'un tel être ?

— Satan aussi était un serpent, non ? lançai-je.

Ma saillie, comme la précédente, ne s'enfonça pas dans le cuir de Moriarty. Apparemment, j'étais indigne de lui. Comparé à Holmes, pour qui il avait beaucoup d'admiration, j'étais un simple irritant.

— Quel drôle de couple vous constituez, ricana l'universitaire. Ici, nous avons M. Holmes, à l'esprit curieux, toujours ouvert aux nouvelles connaissances. Et là, nous avons le Dr Watson, direct et bourru, qui préfère fustiger plutôt qu'apprendre. Je ne verrais aucun

avenir à ce partenariat mal assorti, même si vous deviez passer la nuit. Vous n'êtes pas vraiment compatibles. Je me demande, docteur, si M. Holmes voit en vous plus qu'un animal de compagnie ou une mascotte ?

Je réagis avec un vilain grognement qui, j'en conviens, pouvait ressembler à une réponse affirmative à la question rhétorique de Moriarty.

J'aurais volontiers enchaîné sur quelque riposte insultante, mais il se trouva que notre longue descente en spirale arrivait à son terme à ce moment précis.

Nous franchîmes un vestibule large mais bas de plafond, et débouchâmes dans une caverne qui, bien que loin d'être aussi vaste que celle qui abritait Ta'aa, avait néanmoins d'impressionnantes proportions. Quelques torches éclairaient les lieux ; elles suffisaient à tenir les ténèbres à l'écart, mais pas à les chasser tout à fait. Elles révélaient, derrière nous, la masse cyclopéenne de la pyramide qui, tout en haut, disparaissait dans la voûte rocheuse comme la cime d'une montagne disparaît dans les nuages. Nous vîmes que seul le sommet était orné d'onyx. Le reste – la grande majorité – était de pierre brute et nue. Les torches révélèrent aussi devant nous la présence d'une mare d'eau noire d'une quarantaine de mètres de diamètre. Sa surface scintillante était si calme et lisse que l'on eût cru se trouver face à une plaque de pure obsidienne volcanique.

Autour du plan d'eau attendaient des hommes-serpents, deux cents au total, des deux sexes et de tous les âges. Ils étaient accroupis sur les rives, allongés en travers de rochers aplatis comme des tables, ou perchés sur des corniches et promontoires déchiquetés des parois de la caverne. Beaucoup d'entre eux grignotaient des rats ; les rongeurs devaient constituer leur principale source de nourriture. Ceux qui n'étaient pas assis ou couchés rôdaient d'un pas glissant, ondulant. Quand deux d'entre eux se bousculaient, cela donnait lieu à un complexe étalage d'agressivité : ils montraient les crocs, échangeaient des salves de sifflements, et cela pouvait aller jusqu'à une brève altercation au terme de laquelle l'un des deux finissait au sol et devait faire preuve d'une certaine soumission.

Pour la plupart, toutefois, les hommes-serpents étaient tournés vers nous, les nouveaux arrivants. Lorsque Moriarty se montra, une onde de murmures approuvateurs parcourut l'attroupement. Quelques individus tentèrent même de prononcer son nom, mais n'arrivèrent qu'à en produire une version imparfaite et tronquée : « Roffssseur Marty. Roffssseur Marty. » Il accepta ces signes de reconnaissance d'un geste princier.

— Sherlock !

Le cri provenait d'une section surélevée du sol de la caverne, une

sorte de plate-forme naturel près de la mare. En son centre se dressait une haute stalagmite d'environ six mètres de circonférence. Son sommet pointu était tendu dans l'axe d'une stalactite de dimensions sensiblement supérieures qui descendait de la voûte rocheuse. Dans la stalagmite était fiché à hauteur d'homme un grand piton en fer, dans l'anneau duquel passaient plusieurs chaînes épaisses. Elles se terminaient par des menottes dont deux paires servaient à maintenir des hommes captifs ; j'en connaissais un, et n'eus aucun mal à identifier le second, bien que je n'eusse jamais vu son visage.

Le premier était l'inspecteur Tobias Gregson, qui faisait vraiment peine à voir. Il était assis, affalé, jambes tendues devant lui, bras tenus au-dessus de la tête par les menottes. Sa tête baissée et son expression abattue exprimaient un mélange d'incrédulité, de regret et de résignation.

Quant au second, lui aussi assis mais appuyé, le dos bien droit, contre la roche, c'était Sherlock Holmes, à qui l'on aurait rajouté environ la moitié de son poids. Il avait les traits de Holmes mais avec des angles adoucis, comme sur un portrait flou. Il avait le même regard intense de faucon, le même nez aquilin, mais arborait un double menton flasque et une arcade sourcilière renflée. De plus, Sherlock n'aurait jamais porté des vêtements aussi voyants, de la cravate en soie à motifs cachemire au gilet de brocart tendu sur son ventre généreux. Malgré tout, il ne faisait aucun doute que mon ami et cet homme étaient de proches parents. J'avais sous les yeux le grand Mycroft en personne.

C'était lui qui avait appelé Sherlock, et ce dernier répondit par un bref « Mycroft ».

— Il était temps que tu montres le bout de ton nez, dit Mycroft. Il fait horriblement humide dans cette caverne. C'est désastreux pour les sinus.

À l'entendre, on n'aurait jamais cru qu'on l'avait enlevé quarante-huit heures plus tôt et qu'il était captif depuis lors. Il semblait s'adresser à un serveur qui aurait négligé de mettre une rondelle de citron dans son gin tonic. Tout l'inverse de Gregson, dont toute l'attitude exprimait le découragement. Le fonctionnaire avait paru ragaillardir lorsque Mycroft avait parlé, mais sombra derechef dans l'abattement en voyant que Sherlock était prisonnier de Moriarty et que son arrivée n'était pas synonyme de salut. Je croisai son regard d'une amertume absolue, et ne pus lui offrir le moindre réconfort. J'étais aussi pessimiste que lui quant à ce qui nous attendait.

Sur ordre mental de Moriarty, les hommes-serpents nous emmenèrent de force vers la stalagmite et les deux chaînes qui nous attendaient auprès de Mycroft et Gregson.

— Vraiment, Sherlock, poursuivait l'aîné des Holmes sur un ton de

réprobation tandis que nous approchions, qu'est-ce qui t'a retenu ? Voilà bien un ou deux jours que ce policier et moi sommes coincés ici avec presque rien à manger. C'est très désagréable. Tu n'aurais pas pu venir nous chercher plus tôt ?

— Mes excuses, frère. Je suis passé à l'action à l'instant même où j'ai appris ta disparition. Qu'attends-tu de plus ?

— Tu as donc trouvé mon petit indice.

— Celui que Moriarty t'a contraint à laisser.

— Certes. Il ne m'a vraiment pas donné le choix. Je me suis senti obligé de faire ce qu'il ordonnait. Une forme d'hypnose, je suppose. Sacrement difficile d'y résister. J'avais beau savoir qu'il ne fallait pas obéir, je n'ai pu m'en empêcher. Je me suis consolé en me disant que, de toute façon, tu serais parti à ma recherche. Quel mal pouvait-il y avoir à te faciliter la tâche ? C'était à l'évidence un stratagème pour te prendre au piège, mais j'ai pensé que tu n'aurais aucune difficulté à déceler une ruse aussi flagrante et que tu viendrais avec une foule d'hommes prêts à assiéger cette caverne. D'ailleurs, ajouta-t-il avec une certaine tristesse, tu n'en as rien fait. Tu as préféré venir avec un seul allié, et ça a mal tourné pour toi. Quel dommage.

— Tout n'est pas perdu.

— Voilà qui est parler en vrai Holmes. Je suppose que l'on peut encore inverser la tendance, mais tu m'excuseras si je trouve cela assez improbable. Ces créatures serpentine attendent notre mise à mort avec impatience. Regarde-les. On dirait des Romains au cirque Maxime qui attendent que l'on jette les chrétiens aux lions. Je doute beaucoup qu'ils soient déçus.

— Les horribles bêtes, grommela Gregson. Elles n'ont pas le droit d'exister. Vermine.

— Oh, reprenez-vous, mon vieux, répliqua Mycroft. Ce n'est pas parce qu'ils sont différents de nous qu'il faut les rabaisser. Peut-être nous trouvent-ils très laids, eux aussi.

— Ils puent. Ils sont ignobles.

L'échange se poursuivit, mais je m'en désintéressai. On nous menottait les poignets, aussi fis-je encore une fois de mon mieux pour résister. Je pensais que si je parvenais à me libérer, il serait peut-être encore envisageable de sortir victorieux de cette situation désespérée. Supposons, par exemple, que je parvienne à atteindre Moriarty ; peut-être pourrais-je l'étrangler à mains nues ou, au moins, faire tomber la Couronne Triophidienne de sa tête. S'il ne les contrôlait plus, les hommes-serpents ne seraient plus qu'une foule à la dérive, confuse. Nous pourrions profiter du désordre pour nous échapper.

Cependant, mes efforts furent vains. Les créatures mirent encore une fois à profit leur force supérieure, et je fus débordé par leur puissance. J'étais au comble de l'agacement. Ils serrèrent les menottes

et les fermèrent avec une clé rudimentaire en forme de vis, et je me retrouvai debout, bras pliés, les mains pendues au niveau des épaules, impuissant. Il y avait assez de mou dans la chaîne pour s'asseoir comme Mycroft et Gregson, mais je préférerais rester debout tant que j'en étais capable. Je n'étais pas encore vaincu... même si je n'étais plus loin de l'être.

Holmes, pour sa part, se laissa menotter. On aurait presque cru qu'il acceptait l'inéluctable. Pourtant, je trouvais que cela ne lui ressemblait pas. Je ne le connaissais peut-être pas depuis longtemps, mais il n'était pas fataliste. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il avait un plan de dernier recours, qu'il lui restait un atout dans la manche.

Lorsque nous fûmes tous deux menottés, les hommes-serpents reculèrent et quittèrent la plate-forme rocheuse pour aller se mêler à leurs frères et sœurs éparpillés dans la caverne. On confia la clé de nos fers à la garde de Moriarty.

Entre-temps, ce dernier avait ouvert un coffret, dans lequel il avait pris un objet enveloppé dans de la toile cirée. Il retira l'emballage avec lenteur, respectueusement, et dévoila un grand livre épais. Il était gros comme deux volumes de l'*Encyclopaedia Britannica* et relié dans un cuir si noir qu'il semblait absorber la lumière au lieu de la réfléchir. La tranche des pages était à l'avenant, si bien que le livre, dans son ensemble, était un parallélépipède de pures ténèbres, comme un morceau de néant compact, une absence tridimensionnelle d'espace.

Point de lettrage incrusté dans la couverture, qui n'était aucunement ouvragée, pas plus que le dos. Autrement dit, absolument rien n'indiquait le titre du livre.

Pourtant, je savais très bien de quoi il s'agissait. Cela ne pouvait être qu'un seul livre.

J'avais devant moi l'exemplaire du *Necronomicon* dérobé au British Museum.

UN PROBLÈME DE QUALITÉ
ET NON DE QUANTITÉ

Moriarty maniait le terrible grimoire avec les précautions de rigueur, en le tenant à deux mains. Il paraissait craindre de le faire tomber, comme s'il s'était agi d'un explosif et que la moindre secousse, le plus petit mouvement brusque, pouvait avoir des conséquences désastreuses. Il le posa sur un rocher plat – un lutrin fruste pour une Bible profane – et, après l'avoir ouvert, entreprit de feuilleter les lourdes pages du bout des doigts.

Holmes prit la parole.

— J'ai l'impression, professeur, que vous êtes en train de jouer votre va-tout pour apaiser votre divinité. Les sacrifices humains que vous lui avez offerts jusqu'ici ne vous ont pas valu la faveur spéciale que vous attendiez. Ils n'ont pas suffi.

Moriarty leva le nez du *Necronomicon*.

— Il est vrai que les âmes inférieures que je lui ai amenées ne l'ont pas satisfait. Je pensais qu'en lui en offrant à intervalles réguliers, il me récompenserait avec munificence. Je me trompais. Le problème, par conséquent, n'était pas la quantité, mais la qualité.

— C'est là que Gong-Fen Shou entre en jeu. C'était la première victime « de qualité ». Maintenant, c'est notre tour.

— J'ai réfléchi à d'autres candidats. Un juge de la Haute Cour de justice, ou l'un de nos politiciens les plus habiles. Ç'aurait même pu être un membre de la famille royale. En fin de compte, j'ai décidé que ce serait vous, M. Holmes, le jeune détective porté aux nues et promis à un avenir exceptionnel.

— Je suis flatté que vous m'estimiez au-dessus d'une si auguste compagnie.

— Ne le soyez pas, rétorqua Moriarty. Si je vous ai choisi, c'est en grande partie à cause de votre télégramme insolent. Cela pourra vous sembler mesquin, mais je ne tolère pas l'irrespect. Je suis votre aîné, et votre supérieur en toute chose. Vous auriez mieux fait de le comprendre. Ainsi, je suis en mesure de proposer une offrande d'un certain calibre tout en montrant à un chiot impudent qu'il ne faut pas

me prendre à la légère.

— Si j'ai une telle valeur, pourquoi ne pas relâcher les autres ? demanda Holmes en indiquant son frère, Gregson et moi d'un mouvement de tête. À moi seul, je suffirai à coup sûr. Laissez-les partir.

Moriarty secoua la tête d'un air sardonique.

— Impossible.

— Vous m'avez moi, insista Holmes. Ils excèdent vos besoins.

— Le Dr Watson, je le reconnais, est un homme de peu d'importance.

Le sarcasme me hérissa. Je murmurai quelques mots choisis à l'adresse de Moriarty, alors même qu'une petite part poltronne de mon esprit espérait que mon manque d'importance me vaudrait de retrouver la liberté.

— Cependant, continua l'universitaire, le fait de l'associer à votre destinée rend la leçon d'humilité d'autant plus agréable. Donc : il reste. Pareil pour votre frère et le policier.

— Nous nous connaissons à peine, Gregson et moi.

— Admettez que ce n'est pas tout à fait vrai, M. Holmes. Vous vous connaissez plus qu'à peine : vos rapports sont chaleureux.

— Hmm. Je me demande comment vous le savez. Ah, oui. Bien sûr. Vous nous avez observés sur les lieux de la mort de Gong-Fen. Vous étiez mêlé à la foule des badauds, c'est cela ? Je savais que j'avais déjà vu votre visage avant ce qui était censément notre première rencontre chez vous.

— Oui, il se pourrait que je vous aie menti sur ce point. Votre mémoire ne vous a pas trompé. J'étais bien présent pour contempler les conséquences de mes efforts. Et en entendant l'inspecteur Gregson vous appeler par votre nom, j'ai compris que vous étiez le Sherlock Holmes dont Gong-Fen s'était tant épris. J'ai remarqué que Gregson et vous aviez des rapports amicaux, aussi, quand il a fallu vous attirer à St Paul de Shadwell, je me suis dit : « Pourquoi ne pas me servir de l'inspecteur pour monter un piège à deux appâts ? » L'autre ver, le plus juteux, étant bien entendu Mycroft Holmes.

— Moi, un ver ? s'exclama Mycroft.

— Simple figure de style, monsieur. (Moriarty se tourna de nouveau vers le cadet des Holmes.) Mon plan initial était d'enlever votre frère pour vous attirer. Et puis je me suis dit : « Sherlock Holmes a beau être observateur, même lui peut ne pas remarquer que quelque chose se cache derrière la disparition d'un de ses proches. Deux, par contre, voilà qui devrait l'alerter et lui envoyer un message clair. » Au vu de votre présence, mon hypothèse était correcte, et j'ai donc un splendide repas à offrir en sacrifice. Le bon docteur constituera le hors-d'œuvre. Puis ce sera le tour du méritant inspecteur Gregson,

estimé représentant de la loi qui, avec son goût piquant, aura l'effet d'un trou normand. Enfin, le double plat de résistance : Mycroft Holmes, raccommodeur et manipulateur politique sans égal qui a ses entrées dans les couloirs du pouvoir, et son frère Sherlock, détective privé en herbe, au grand renom et au non moins grand avenir. Deux des hommes les plus importants d'Angleterre. Somme toute, un vrai festin de gourmet !

— Un festin pour qui ? aboya Mycroft.

— Pour ces démons de serpents, évidemment, répondit Gregson. Ils doivent être cannibales, vous pensez bien ! Ou pas loin. Et nous, nous sommes les missionnaires que l'on destine à la marmite.

— C'est juste. Sherlock vient de parler d'une divinité. Peut-être vont-ils nous manger en son honneur. La sainte Eucharistie, mais sous une forme perversie. Leur équivalent du corps et du sang du Christ. La transsubstantiation prise au pied de la lettre.

Sur ce, Gregson frissonna et poussa un gémissement de désespoir.

— Ce n'est pas normal. Mangés vivants par des abominations inhumaines.

— Allons, courage, dit Mycroft. Si nous devons affronter la mort, affrontons-la comme des hommes. Et puis regardez ma taille comparée à la vôtre. À votre avis, qui de nous deux va être le plus long à manger ? Une misérable crevette comme vous, ils n'en feront qu'une bouchée. Pareil pour Sherlock.

La plaisanterie ne fit apparemment rien pour améliorer le moral de Gregson. Du moins réagit-il aux remontrances de Mycroft en relevant la tête et en prenant l'air déterminé. Je ne pus que supposer que Mycroft avait soutenu Gregson de la sorte tout au long de leur captivité, en alternant l'asticotage et l'humour noir. Malgré une apparence molle d'homme bichonné, l'aîné des Holmes avait autant de ruse et de cran que son cadet. Comment aurait-il pu en être autrement chez quelqu'un qui prospérait dans le monde de Westminster, un monde de trahisons et de guerres intestines ?

— L'heure avance, remarqua Moriarty en consultant sa montre de gousset. La nuit est quasiment noire. La nouvelle lune est traditionnellement le moment où naissent les projets, voyez-vous. Le moment des nouveaux départs. Les hindous lui accordent une grande importance, et attendent souvent cette nuit-là pour leurs célébrations, ou pour se lancer dans une aventure créative. Les mahométans s'en servent pour déterminer les mois de leur calendrier, tout comme les juifs. Mais pour certaines fois plus anciennes, la nouvelle lune est le moment où les barrières entre les mondes sont les plus fines, et où la communication avec les dieux est donc la plus aisée.

— Dans le cas présent, dit Holmes, Nyarlathotep.

À ce nom, un murmure se leva parmi les hommes-serpents. Il y eut

aussi un bruissement d'activité ; certains d'entre eux s'agitèrent, s'inclinèrent, firent une gémuflexion, ou se prosternèrent.

— Oh, bravo ! fit Moriarty. Quel esprit ! Quand avez-vous compris ?

— J'ai procédé logiquement ; par accumulation graduelle de données et élimination des alternatives. Plusieurs Dieux Aînés et Anciens sont capables de prendre la forme d'une ombre et, par ce moyen, de se projeter sur le plan terrestre. Aucun, cependant, n'a l'aspect protéiforme que Watson et moi avons vu dans l'une des ombres qui ont attaqué le clarence de Gong-Fen. Ce que nous avons vu n'était pas informe, mais plutôt multiforme. Je suis peut-être encore novice en la matière, mais je sais déjà qu'il n'y a qu'un être qui se manifeste sous une myriade d'apparences et dont la forme de base n'est pas fixe.

— D'où le sobriquet d'« Inexorable Chaos » sous lequel Nyarlathotep est le plus souvent connu.

— Un surnom parmi tant d'autres. N'est-il pas le Puissant Messager ? Le Démon Noir ? Le Pharaon Noir ? Celui qui hante les ténèbres ? Du Caire au Congo, de l'Écosse à la Nouvelle-Angleterre, presque tous ceux qui connaissent Nyarlathotep le connaissent sous un avatar différent. C'est comme s'il s'adaptait à l'œil de celui qui le regarde en prenant l'aspect qu'il estime être le plus approprié à l'occasion, sans doute pour obtenir la réaction désirée, que ce soit de la stupeur, de la terreur, de la familiarité, ou une quelconque combinaison des trois.

— Oui, et des spécialistes d'occultisme ont avancé l'hypothèse que c'est précisément sa capacité à se transformer qui lui permet de jouer le rôle de messager des Dieux Aînés, précisa Moriarty. Il peut apparaître à chacun d'eux sous une forme plaisante, et ainsi, adoucir leur colère si le message qu'il apporte se trouve être fâcheux.

— J'ai su une bonne fois pour toutes que c'était à Nyarlathotep que vous aviez prêté allégeance quand j'ai vu son nom dans un rectangle sur l'obélisque. Un cartouche, comme les Anciens Égyptiens avaient coutume d'en utiliser dans leurs hiéroglyphes pour indiquer le nom d'une divinité ou d'un membre de la famille royale.

J'étais étonné que Holmes eût trouvé le temps d'observer l'obélisque alors que l'on nous entraînait dans la fosse de la crypte. Sa présence d'esprit, y compris sous la contrainte, était remarquable. N'arrêtait-il donc jamais d'observer, d'évaluer, de glaner ?

— Dans cette caverne, continua-t-il, doit se trouver un point d'accès entre notre monde et celui de Nyarlathotep, dont on dit qu'il se trouve au centre de la planète. Il doit y avoir un canal par lequel on peut l'appeler. Et je serais très étonné s'il ne s'agissait pas de cette mare.

Moriarty regarda le plan d'eau et acquiesça.

— Nos amis reptiliens savent depuis longtemps que l'on peut faire sortir Nyarlathotep de ces eaux à condition de lui donner la bonne offrande en échange. Au fil des siècles, ils lui ont sacrifié des membres de leur espèce chaque fois qu'ils traversaient une période de vaches maigres : quand la nourriture manquait, ou que le taux de natalité chutait dangereusement. Nyarlathotep a intercédé en leur faveur auprès des dieux majeurs et a ramené la bonne fortune à leur tribu. Comment, sinon, auraient-ils pu survivre aussi longtemps sous terre, surtout en aussi grand nombre ? La consanguinité, conjugée à une pénurie de ressources, aurait sûrement fini par avoir raison d'eux.

— Une intervention divine, pour le prix d'un ou deux membres de la tribu.

— Et c'est à peu près de la même manière que je compte obtenir pour moi-même cette intervention divine.

— Que voulez-vous, Moriarty ? demandai-je. Que pouvez-vous bien chercher, bon sang ? À quoi tout cela sert-il ?

— Franc et direct, docteur. Vos questions vont tout droit au cœur du problème. Qu'est-ce que je veux ? Voyons : qu'ont les dieux que nous autres mortels n'avons pas ?

Holmes intervint avant que j'eusse pu formuler une réponse.

— L'immortalité, bien entendu, dit-il.

Moriarty s'esclaffa.

— Et... ?

— Le pouvoir.

— L'immortalité et le pouvoir, répéta Moriarty. Absolument. Les deux choses qui nous distinguent des dieux. Ils vivent pour l'éternité, et possèdent une ineffable puissance surnaturelle dont ils usent plus ou moins à l'envi pour influencer sur les affaires humaines.

— Et vous désirez une portion de ce pouvoir pour vous-même.

— Quel homme sain d'esprit n'en voudrait pas ?

— Sain d'esprit ? fit Mycroft. Cette description ne s'applique pas à vous, Moriarty. Vous fou, monsieur. Totalement fou. Croyez-vous vraiment aux âneries que vous débitez ? Des dieux dans des mares ? L'immortalité ?

— Oui, j'y crois. Et votre frère aussi.

Mycroft se pencha en avant de façon à voir Holmes, car j'étais entre eux.

— Sherlock ? Est-ce vrai ?

— Je crois en grande partie ce qu'a dit Moriarty.

— Vraiment ? Enfin, je vous ai écouté discuter tous les deux de ce « Gnagnathotep », ou je ne sais quoi, mais dans ton cas au moins, j'espérais que tu raisonnais dans l'abstrait, que c'était un exercice intellectuel, comme quand on parle de vampires, de loups-garous ou

d'autres créatures fictives.

— Avant aujourd'hui, ne considérais-tu pas les hommes-serpents comme des « créatures fictives », Mycroft ? Des croyances de superstitieux ? Pourtant, leur existence est irréfutable, nous en avons la preuve sous les yeux.

— Quelque hideux atavisme, répliqua Mycroft. Une ramification reptilienne de l'évolution humaine.

— Et la pyramide ?

— Si les Égyptiens savaient en construire, pourquoi pas nos lointains ancêtres ? Tout cela ne change rien au fait que ces sottises mystiques ne sont que pur bla-bla. Je peux comprendre que Moriarty nous tue au nom de quelque divinité païenne en échange d'une bénédiction. Même les Blancs civilisés en apparence peuvent tomber sous la coupe de ce genre d'illusions dignes du haut Moyen Âge. Par contre, je trouve difficilement acceptable que tu croies vraiment qu'il a une chance d'arriver à ses fins.

— Je n'ai jamais dit qu'il arriverait à ses fins. En fait, je pense qu'il y a très peu de chances que Nyarlathotep accorde ce qu'il veut au professeur Moriarty. L'Inexorable Chaos n'est pas un génie de contes de fées. C'est une menace maléfique. Ses cadeaux mènent en général à la destruction de ceux qui les reçoivent. Les ambitions divines de Moriarty sont aussi futiles que tragiques.

— Si le fait de croire que je vais échouer vous réconforte, M. Holmes, dit Moriarty, je vous en prie, continuez de vous bercer d'illusions.

— Je crois que vous avez toujours échoué, monsieur. Vous avez échoué dans votre carrière universitaire malgré toute votre intelligence. Vous avez échoué socialement, puisque vous en êtes réduit à gagner votre vie en donnant des cours particuliers. Et par-dessus tout, continua Holmes qui se passionnait manifestement pour son thème du moment, vous avez échoué en tant qu'être humain, car vous êtes incapable de cultiver une amitié ou une quelconque relation dans laquelle vous n'auriez pas d'ascendant sur autrui. Accéder au rang de dieu, dans l'hypothèse très improbable où cela arriverait, ne changera rien. Vous resterez un abject raté au plus profond de vous-même, et le pire, c'est que vous le savez. Vous connaissez vos défauts, vous savez combien ils sont grands, et vous savez que vous ne leur échapperez jamais ; peu importe jusqu'où vous monterez ou ce que vous deviendrez.

Enfin, Moriarty était contrarié. Contrairement à moi – et ce, malgré tous mes efforts –, Holmes l'avait blessé au vif. Je pris plaisir à voir des couleurs envahir ce visage jaunâtre, à regarder ces joues crispées virer au rouge colérique et, en même temps, à contempler l'air blessé qui gagnait son regard ; un air blessé qui confirmait les affirmations

de Holmes alors même que Moriarty cherchait à les répudier.

— Foutaises, Sherlock Holmes. Ces calomnies sont indignes de votre personne. Je ne vois qu'une explication : dans vos derniers instants, la peur a eu raison de vous. Et moi qui avais tant d'estime pour vous. J'aurais peut-être dû me douter que vous me décevriez. Après tout, tout le monde me déçoit.

— Pourquoi ne pas la boucler et passer aux choses sérieuses ? s'irrita l'inspecteur Gregson, qui en avait manifestement assez de toutes ces histoires. Arrêtez de nous faire souffrir. Tout me va, du moment que je ne suis pas obligé de vous écouter pontifier toute la nuit.

— Vous avez raison, rétorqua Moriarty en soupirant avec aigreur.

Il se pencha de nouveau sur le *Necronomicon*, et ses doigts recommencèrent à en tourner les pages, mais avec moins de soin et de délicatesse.

Sa colère le rendait encore plus concentré sur sa tâche.

Et inattentif au reste.

Car pendant que Moriarty feuilletait le grimoire, Holmes commença à bouger le bras droit.

Avec une série de gestes secs mais discrets, il fit remonter quelque chose qui était dissimulé dans sa manche de chemise. Il s'agissait d'un petit tube d'acier, long et fin comme une cigarette. En faisant jouer les muscles de son avant-bras, il parvint à faire tomber l'objet dans ses doigts repliés et prêts à se refermer à l'instant où ils le réceptionneraient.

J'ignorais ce qu'était ce tube et à quoi il allait servir.

Mais je me rappelle avoir ressenti le plus grand sursaut d'euphorie de toute ma vie.

En l'occurrence, Holmes avait littéralement un atout dans la manche.

Il ne lui manquait plus qu'une occasion de le jouer.

Holmes avait tout juste réussi à finir d'extirper le tube d'acier de sa manche que Moriarty trouva la section du *Necronomicon* qu'il cherchait. Il leva le nez de son livre avec un sourire narquois et triomphant.

Holmes prit aussitôt le tube en le coinçant sous son pouce et en pliant les doigts pour le cacher, tout en donnant l'impression que sa main était toujours inerte au bout de sa chaîne.

Moriarty avait-il remarqué cette manœuvre furtive ?

J'espérais que non. Je m'efforçais de garder le regard rivé droit devant afin de ne rien trahir de ce qui venait de se passer. Mycroft et Gregson n'avaient rien vu. Je n'aurais moi-même rien remarqué si je n'avais été juste à côté de Sherlock et n'avais aperçu un mouvement du coin de l'œil. J'essayai de garder cet air neutre et impassible qui est indispensable pour bien jouer aux cartes. Je ne savais pas ce que contenait le tube, mais je supposais que cela allait permettre à Holmes de se libérer. De plus, je compris que si Holmes avait accepté que l'on nous capture et nous attache à la stalagmite, c'était précisément parce qu'il savait qu'il avait un moyen de s'échapper. Il s'était préparé à la présente situation, qu'il considérait comme sa meilleure chance de sauver son frère et Gregson.

Moriarty me dévisagea, fit de même avec Holmes, puis revint sur moi. L'espace de quelques terribles secondes, je craignis que nous fussions démasqués ; que notre unique et infime avantage nous fût arraché. Moriarty n'avait qu'à s'avancer et prendre de force le tube à Holmes, et nos espoirs seraient brisés.

À mon immense soulagement, il n'en fit rien. N'ayant manifestement rien remarqué, il se replongea dans le *Necronomicon* et entreprit d'en lire attentivement un passage précis, comme pour se rappeler son contenu. Puis il leva la tête et les mains et commença à réciter une invocation en r'lyehen.

Les premiers mots me rappelèrent quelque chose : « *Fhtagn ! Ebumna fhtagn ! Hafh'drn wgah'n n'gha n'ghft !* » C'étaient les mots

exacts que Stamford avait criés en boucle dans sa cellule. « Il attend ! Il attend dans la fosse ! Le prêtre contrôle la mort depuis les ténèbres ! » Stamford avait dû les entendre dans la bouche de Gong-Fen, ou peut-être de Moriarty, et ils s'étaient logés dans sa mémoire. Dans son délire induit par la drogue, ils étaient remontés de son subconscient et avaient accidentellement dévoilé la vérité sur les décès par émaciement.

Nous avions devant nous le *hafh'drn* en personne, Moriarty, qui appelait une fois de plus la mort dans ce noir domaine souterrain. Mais cette fois-ci, la mort n'allait pas prendre un malheureux sorti des échelons les plus bas de la société. Elle allait prendre quatre hommes, dont deux au moins avaient une grande substance et une non moins grande situation, et les dévorer d'un coup d'un seul.

Et l'invocation de se poursuivre. L'acoustique de la caverne donnait à la voix de Moriarty une qualité creuse et sonore pleine de majesté.

— *Nyarlathotep uln shugg. Ch'nglui shogg. Sll'ha orr'ee ah fhayak. Dllloi hafh'drn mnahn'. Y'hah.*

Ce qui, dans les grandes lignes, signifiait : « Nyarlathotep, je t'appelle sur Terre. Franchis le seuil de ton royaume des ténèbres. Je t'invite à venir te repaître des âmes que je t'offre. Daigne écouter celui qui t'appelle humblement. Amen. »

Pendant ce temps, Holmes s'était mis au travail. Je tournai les yeux vers lui plutôt que la tête, et le regardai dévisser le bouchon du tube d'acier avec le bout du pouce. Il était obligé de procéder lentement, subrepticement, afin de ne pas attirer l'attention de l'ennemi. Je le poussai mentalement à se dépêcher, même si je savais que c'était impossible. Tous les regards étaient sur Moriarty, mais si un homme-serpent – ou Moriarty lui-même – remarquait du mouvement, il donnerait l'alerte. Il n'y avait qu'une option : l'approche prudente, méticuleuse.

Moriarty leva les bras très haut à la manière d'un prêtre prononçant une bénédiction ou d'un démagogue livrant un discours vibrant. En r'lyehen, il supplia Nyarlathotep d'écouter son appel et de lui accorder tout ce qu'un dieu pouvait accorder. Il l'implora d'imprégner son corps d'humble mortel de quelques petites gouttes d'essence des Grands Anciens. Il demanda une part de leur gloire incandescente afin de pouvoir dominer les masses tel un empereur, et de continuer de vivre à travers les âges dans un corps à jamais jeune et inaltéré. Cette supplication n'était pas tirée du *Necronomicon*. Je compris plus tard que c'était une invention de Moriarty lui-même, sa requête personnelle. Il la termina en criant « *Iä, Nyarlathotep ! Iä ! Iä !* » – Ave, Nyarlathotep ! Ave ! Ave ! –, exclamation qu'il répéta avec une ferveur et une intensité croissantes.

Les hommes-serpents reprirent la phrase en chœur :

— *Iä, Nyarlathotep ! Iä ! Iä !*

À ce stade, Holmes avait enfin terminé de déboucher le tube. Il le retourna au-dessus de la serrure de ses menottes. Des gouttes de liquide visqueux, sirupeux, commencèrent à couler ; un liquide transparent comme du miel, mais écarlate vif.

— *Iä, Nyarlathotep ! Iä ! Iä !*

Je supposai que cette substance était une sorte de lubrifiant qui permettrait à Holmes de glisser son poignet hors de la menotte. Je remarquai alors qu'elle ne coulait pas comme un liquide normal. En atteignant le métal, elle se sépara en plusieurs filets plus petits, qui fouillèrent la serrure comme autant de minuscules doigts d'ichor. On eût dit que cette matière était dotée d'intelligence, d'un esprit propre.

— *Iä, Nyarlathotep ! Iä ! Iä !*

La mélopée, toujours plus forte, était désormais hurlée à pleins poumons par deux cents gorges dans un assourdissant unisson. Les hommes-serpents se balançaient. Certains frissonnaient, comme en proie à l'extase. Moriarty lui-même paraissait transporté ; son visage était figé dans le rictus béat d'une exultation quasi clownesque.

— *Iä, Nyarlathotep ! Iä ! Iä !*

Quant à Mycroft et Gregson, l'un était renfrogné, l'autre maussade. Ils ignoraient peut-être ce qui les attendait, mais tous deux savaient que cela ne pouvait pas être bon.

— *Iä, Nyarlathotep ! Iä ! Iä !*

Je regardai le bassin. Ses eaux demeuraient lisses et tranquilles. Je m'autorisai à espérer qu'en fin de compte, l'invocation de Moriarty allait rester sans réponse. L'Inexorable Chaos ne nous rendrait pas visite cette nuit-là. Nous avions droit à un sursis.

— *Iä, Nyarlathotep ! Iä ! Iä !*

Soudain, la surface de l'eau commença à vibrer. Des ondes concentriques se propagèrent sur sa vitreuse noirceur depuis le centre du bassin. Au loin, on entendit jouer des sortes de flûtes. La musique, étrangement, émanait de l'eau, et était à la fois étouffée et stridente. Il n'y avait pas de réelle mélodie, juste des suites arythmiques d'intervalles discordants et d'atonalités. Tout n'y était que faussetés et dissonances. J'avais dans l'idée qu'il s'agissait du genre de musique que l'on devait jouer en enfer.

Le son des flûtes et les ondes du bassin ne firent qu'accentuer l'exaltation des hommes-serpents. Leur mélopée monta encore vers un nouveau sommet de frénésie.

Holmes était concentré sur sa menotte. Les minuscules doigts de liquide écarlate s'activaient sur la serrure, aussi industriels que des fourmis. Je remarquai alors que les lèvres de mon ami bougeaient imperceptiblement. Je compris qu'il parlait à la substance. Qu'il lui chuchotait des instructions. Je ne pus que supposer qu'il avait

composé un fluide réagissant aux ordres verbaux, et qu'il s'en servait pour crocheter la serrure. C'était encore une des créations qui l'avaient tenu affairé sur sa paillasse de chimie tout l'après-midi, avec la solution de magnétite et les balles spéciales tueuses de revenants destinées à mon Webley.

Les ondes du bassin s'accrourent et, tout à coup, leur dessin se brisa et perdit toute régularité. D'une rive à l'autre, le plan d'eau était envahi de vaguelettes qui s'entremêlaient en clapotant. La crête des vagues se fit plus haute et plus anguleuse, en même temps que la musique devint encore plus discordante. Son tempo augmenta et les notes montèrent dans un crescendo perçant, jusqu'à ce que les musiciens invisibles, comme sur un geste d'un chef d'orchestre, cessassent brusquement de jouer.

Leur silence annonça une arrivée.

Dans les noires profondeurs du bassin, quelque chose bougeait.

Quelque chose montait.

Cela sortit pesamment, sans se presser, de l'obscurité aqueuse. À travers les reflets de la surface, je vis l'entité entraperçue alors que les ombres attaquaient la voiture de Gong-Fen, sous le pont de chemin de fer. C'était une créature aux yeux innombrables, et sans forme fixe. Elle bouillonnait et tourbillonnait tels des nuages poussés par le vent. Elle se tordait, s'étendait, se contractait, se reconfigurait. Elle donnait l'impression d'être mille choses différentes à la fois, toutes entassées dans un même espace, toutes engagées dans une lutte pour la suprématie. Un instant, l'entité ressemblait à un insecte proche de la sauterelle. L'instant suivant, elle avait les traits d'une femme boursouflée, d'une obésité obscène. Le suivant encore, je distinguais en elle certaines caractéristiques du sphinx, puis, tout à coup, elle tenait davantage du taureau, pour devenir ensuite, et non moins abruptement, une sorte de lion. Dans ce mélange d'éléments, on reconnaissait aussi un pharaon, un nain, un homme à peau d'ébène, une femme blonde qui brillait comme un ange, un démon doté d'un groin, une bête ailée.

Ces apparences, mais aussi d'autres, se manifestaient et disparaissaient ; c'étaient les innombrables incarnations et avatars de Nyarlathotep, la kyrielle de formes sous lesquelles il était connu à travers le temps et l'espace. L'observer avait quelque chose de fascinant tout en étant à la limite du supportable, car son corps changeait trop, trop vite, de façon trop complexe, en se repliant sur lui-même, mais aussi vers l'extérieur, vers le haut et vers le bas, comme s'il ne se conformait à aucune loi connue de la biologie ou de la physique.

Et ces yeux. Nyarlathotep en avait tant. Beaucoup trop. Et tous plus avides, cruels et calculateurs les uns que les autres.

Comment, me demandai-je, une créature pouvait-elle vivre tout en étant constamment en état de bouillonnement métamorphique ? Comment pouvait-elle garder son unité ? Comment pouvait-elle être pertinente ? Cohérente ? Saine d'esprit ?

La partie rationnelle de mon esprit se posait ces questions pour essayer de donner un sens à ce que je voyais. Mais Nyarlathotep défiait l'interprétation. Il défiait l'intelligibilité. Il était purement illogique, une riposte à la science qui se disait capable de tout codifier, de tout classer, de tout quantifier. C'était un affront à tout ce qui était clair et juste.

Lorsqu'il approcha de la surface, je ne fus plus capable de me retenir.

— Holmes ! chuchotai-je. Pour l'amour de Dieu, mon vieux, qu'est-ce que vous attendez ?

À cet instant précis, le liquide écarlate termina son œuvre. La menotte s'ouvrit avec un claquement bruyant.

Holmes n'hésita pas. Il bondit en avant en tirant violemment sur la chaîne avec sa main encore menottée. La chaîne avança à toute vitesse et avec fracas dans le piston, dont la menotte ouverte franchit l'œil sans coup férir. Holmes était tout à fait libre. Continuant sur sa lancée, il chargea le professeur Moriarty, suivi de la chaîne qui battait derrière lui. Tout cela se passa en l'espace de quelques battements de cœur ; si vite que Holmes fut sur Moriarty alors que ce dernier venait juste de s'apercevoir que l'une de ses victimes sacrificielles était libre.

Dans un affrontement physique à mains nues entre les deux hommes, je n'aurais pas eu le moindre doute sur le fait que Holmes l'eût emporté. Mais il avait, de plus, un avantage : la chaîne qu'il traînait derrière lui, et dont il se fit une arme de fortune. D'un geste vif, il la lança au-dessus de sa tête et la rattrapa avec sa main libre, puis abattit l'extrémité avec la menotte ouverte sur Moriarty. Elle le toucha au visage avec assez de force pour l'envoyer en arrière et faire tomber la Couronne Triophidienne de sa tête. Moriarty poussa un jappement strident de fillette qui fut audible malgré la clameur rauque des hommes-serpents. Il chancela et agrippa sa joue, en proie à une grande douleur.

Holmes ramena la chaîne en arrière et la saisit pour assener un second coup à son ennemi.

C'est alors que Nyarlathotep brisa la surface de l'eau. Il le fit en sortant de son corps une sorte de tentacule gélatineux, aussi épais qu'une cuisse d'homme et terminé par un œil injecté de sang qui ne clignait pas et faisait la taille d'une balle de tennis. La membrane externe de l'appendice était d'un jaune hideux qui évoquait les pires fluides que le corps humain pût produire. Le tentacule sortit donc de l'eau en se tortillant et se tendit vers la plate-forme.

À la vue de cette longue protubérance charnue, l'inspecteur Gregson, j'en ai bien peur, perdit tout à fait la raison. Il se mit à hurler et à sangloter, et tira frénétiquement sur sa chaîne comme s'il espérait réussir à la briser grâce à la force que lui donnait l'hystérie. Même Mycroft fut abandonné par son sang-froid. Je vis sa bouche articuler le Notre Père.

Le tentacule traversa en glissant le sol de la plate-forme, et laissa derrière lui une traînée humide faite d'eau, mais aussi de quelque écœurante sécrétion luisante telle qu'en produisent les mollusques. Il s'approcha à tâtons de la stalagmite, où, Nyarlathotep le savait d'expérience, se trouvait le repas. L'œil au bout du tentacule irradiait de faim et d'avidité.

Holmes donna un nouveau coup de chaîne à Moriarty. La première fois, il l'avait attaqué par surprise, mais cette fois, notre ennemi était prêt. Il attrapa l'extrémité avec la menotte ouverte comme elle s'abattait sur lui. Il fit un grand sourire. Sa joue saignait ; une énorme papule semblable à une prune fendue poussait dessus.

— Un coup gratuit, dit-il. C'est tout ce à quoi vous aurez droit, M. Holmes. Le reste, vous allez devoir le mériter.

Il tira violemment sur la chaîne, ce qui eut pour effet de déséquilibrer Holmes.

Du moins en apparence. En réalité, c'était une feinte. Il courut vers Moriarty, comme emporté par son élan et incapable de retrouver son équilibre. Soudain, au dernier moment, alors qu'il était à portée de main de son adversaire, il se redressa. Vif comme l'éclair, il lui assena un direct au menton.

Moriarty le surprit – et me surprit aussi – en esquivant le coup, qui passa en sifflant au niveau de sa tempe. Il contre-attaqua avec un uppercut qui toucha sèchement Holmes sous la mâchoire et lui fit partir la tête en arrière.

Mon compagnon chancela. L'un comme l'autre nous avions sous-estimé les capacités de combattant de l'ennemi. Bien que chétif et filiforme, l'universitaire s'y entendait assez bien dans l'art du pugilat. Ce n'était pas Jem Mace, il n'avait rien d'un champion de boxe, mais semblait vraiment se débrouiller en combat à mains nues.

Sans compter qu'il était perfide. Profitant de ce que Holmes était encore en train de récupérer de l'uppercut, Moriarty saisit à deux mains son extrémité de chaîne et partit en courant. Holmes leva brusquement son bras menotté et fut emporté en avant, sans pouvoir rien y faire, droit sur une petite stalagmite qui lui arrivait à la taille. Incapable de l'éviter, il la percuta de plein fouet. Il se plia en deux et eut le souffle coupé.

Moriarty profita de son avantage. Il abattit à l'arrière du crâne de Holmes la menotte qui lui avait ouvert la joue. Holmes retint son

souffle sous l'effet de la douleur, et je grognai de désarroi. Encore deux coups comme celui-ci et mon ami serait sûrement hors de combat.

Cependant, Holmes avait la tête plus dure que je ne l'aurais cru. Alors que Moriarty s'apprêtait à frapper de nouveau, il roula sur le côté et s'écarta de la stalagmite. Presque simultanément, il donna un coup de talon au genou de son adversaire. Un net craquement m'informa que l'articulation était disloquée. Le hurlement angoissé de Moriarty me le confirma.

Pendant ce temps, le tentacule de Nyarlathotep continuait de ramper vers la grande stalagmite en tâtonnant avec une répugnante détermination. Il était tellement proche de nous trois qu'il se trouvait à portée de pied, et j'entrepris précisément de le frapper dans l'espoir de le décourager. Mais cette chose était agile et possédait de bons réflexes. Elle évita mon pied en se dandinant. Mes coups, d'ailleurs, étaient plus faibles et moins précis qu'ils l'eussent été en temps normal, car je me sentais de nouveau gagné par cet horrible affaiblissement qui m'avait affecté sous le pont de chemin de fer, lorsque les ombres de Shadwell s'étaient approchées ; cet affaiblissement que ressentait quiconque se trouvait à proximité de Nyarlathotep. La sensation s'insinua dans ma moelle, dans mon âme, tel un genre de chloroforme spirituel. L'Inexorable Chaos ne devait pas être souvent confronté à une proie qui résistait. Sa seule présence suffisait à anesthésier ses victimes, à les priver de leur volonté de vivre.

Son influence débilante avait gagné Mycroft et Gregson. L'aîné des Holmes avait cessé de murmurer sa prière au dieu des chrétiens, et le fonctionnaire de police ne tirait plus sur ses menottes. Passifs, attachés à la stalagmite comme un trio de marionnettes abandonnées, nous attendions l'inévitable.

Il me restait cependant encore assez d'esprit pour comprendre que notre seule chance de nous en sortir reposait sur Sherlock Holmes. Tant qu'il restait en lice, tout n'était pas perdu.

Moriarty était peut-être handicapé, mais il était loin d'être vaincu. Les dents serrées à cause de son genou endolori, il se jeta sur Holmes, qui était encore un peu essoufflé et hébété. Ils s'empoignèrent avec une férocité qui évoquait davantage des animaux que des hommes. Un instant, l'un paraissait avoir l'avantage, puis c'était l'autre. Ils roulaient au sol, se griffaient, se poussaient, grognaient d'épuisement. Moriarty avait pour lui l'énergie brute de la folie. Holmes, à l'inverse, se battait avec la ferveur de celui qui comprend que trois autres vies sont en jeu en plus de la sienne, et que le sort du monde entier repose peut-être sur l'issue de la bataille. Car si Moriarty, contre toute attente, gagnait la faveur de Nyarlathotep comme il l'avait prévu, à

coup sûr, il ne manierait pas sa nouvelle puissance divine avec sagesse et bienveillance. Il serait le pire des dictateurs et piétinerait ses frères humains de la même façon qu'il dominait les hommes-serpents par l'intermédiaire de la Couronne Triophidienne. Cet homme serait une terreur malsaine, le rival de Gengis Khan, d'Hérode ou de Caligula. Un nouveau Napoléon.

Le tentacule de Nyarlathotep se cabra devant moi. On aurait juré que l'Inexorable Chaos savourait le moment en se délectant de mon odeur comme un connaisseur de vin goûtant le bouquet d'un bordeaux. Son œil mystérieux se tourna vers Mycroft, puis vers Gregson. Il semblait tenter de choisir sur qui il se jetterait en premier pour le vider. Il prenait son temps, prenait plaisir à anticiper, à tergiverser.

Le match de lutte féroce entre Holmes et Moriarty se rapprochait toujours plus du bord du bassin, et avait presque atteint le point d'où avait émergé le tentacule. Ce n'était pas un accident. Holmes, nous allions le comprendre, avait volontairement conduit son ennemi dans cette direction.

Dans un sursaut, il repoussa Moriarty, qui tomba en travers du tentacule inquisiteur.

Aussitôt, l'extrémité de ce dernier fit volte-face et se recourba pour s'approcher de Moriarty, qu'il lorgna d'un air mauvais.

— Nyarlathotep, haleta l'universitaire. Je vous présente mes excuses. Pardonnez-moi. Je ne voulais pas toucher votre personne. Ce n'est pas ma faute.

Il essaya de s'écarter du tentacule, mais n'y parvint pas. L'aura débilite de Nyarlathotep commençait déjà à le priver de sa volonté.

L'Inexorable Chaos parut intrigué. Tout à coup, avec une vitesse choquante, le tentacule s'élança. Il s'enroula autour de Moriarty à la façon d'un boa constrictor, enserra d'abord son torse, puis ses jambes.

— Non..., protesta mollement Moriarty. Non... Ce n'est pas... pas ce que...

Mais le tentacule resserra sa prise. Nyarlathotep avait goûté au professeur Moriarty et semblait l'apprécier.

Holmes, étendu à proximité, face contre terre, lança :

— Ah ha, professeur. Votre dieu veut de la qualité, et il l'a trouvée. Qu'est-ce qui pourrait être plus à son goût que vous ? Un grand esprit marié à un tempérament malsain. Votre essence aura plus de saveur que n'importe laquelle des nôtres.

— Non. Non !

Dans un soudain afflux de vigueur, Moriarty s'empara de l'extrémité de la chaîne qui traînait juste à portée de sa main. Le poignet de Holmes était toujours prisonnier de l'autre extrémité.

— Je ne partirai pas seul, déclara le professeur. Vous aussi, il va

vous prendre !

Le tentacule commença à se rétracter, à se retirer sous l'eau en entraînant Moriarty qui, lui-même, entraînait Holmes. L'universitaire avait les deux mains refermées sur la chaîne avec la poigne implacable d'un mort. Emporté, mon ami traversa la plate-forme. Il enfonçait ses talons dans le sol et faisait tout ce qui était en son pouvoir pour opposer une résistance constante à la traction. Toutefois, ses pieds ne trouvaient que peu de prises, et sa force, bien qu'impressionnante, n'était rien comparée à celle du tentacule. Il tenta même de donner des coups de poing sur les mains de Moriarty, mais ne put, malgré tous ses efforts, briser sa poigne désespérée et vindicative sur la chaîne.

Moriarty glissa du bord de la plate-forme et tomba dans l'eau. J'eus un dernier aperçu de son visage avant qu'il disparût sous la surface. Il avait l'air résigné, semblait avoir fini par accepter que son grand plan se fût finalement retourné contre lui. Et pourtant, il y avait aussi une drôle de lueur dans ses yeux, comme si, d'une certaine manière, il avait aussi gagné. Ce n'était pas seulement le fait d'avoir agi de sorte que Holmes connût lui aussi son sinistre destin. On eût presque dit qu'il était en train de trouver un moyen de retourner la situation à son avantage. Même confronté à une mort épouvantable, le professeur Moriarty continuait de comploter.

L'instant suivant, il fut entraîné sous l'eau. Holmes, qui résistait toujours aussi vaillamment, le suivit. Il tomba de la plate-forme, s'enfonça dans l'étang de façon maladroite, à la suite de son bras attaché.

Le grand bruit d'éclaboussure se répercuta dans la caverne, et lorsque l'écho cessa, il ne resta que le silence. Même les hommes-serpents étaient frappés de mutisme. Tout s'était passé très vite. Nyarlathotep avait été sur le point d'accepter les sacrifices qu'on lui offrait, comme il l'avait si souvent fait au fil de l'histoire de ces créatures. L'instant d'après, leur dieu s'était retourné contre le prêtre qui dirigeait la cérémonie, cet humain qui avait pris de force leur commandement ; il l'avait choisi comme offrande, en même temps que l'un des sacrifiés d'origine. Les hommes-serpents, pour un temps, étaient perplexes et démunis.

Mais moins démunis que moi. Le regard rivé sur l'eau, je vis les ondulations provoquées par l'immersion de Holmes diminuer, puis disparaître. Je lui ordonnai par la pensée de remonter. J'attendis que sa tête sortît de l'eau. J'étais sûr de le voir reparaître en pleine forme d'une seconde à l'autre.

Nous ne nous connaissions que depuis un mois environ, mais j'étais convaincu que Sherlock Holmes était le meilleur et le plus sage des hommes que j'avais rencontrés, ou que je rencontrerais. Je ne pouvais

supporter l'idée qu'il fût en train de s'enfoncer inexorablement et définitivement dans ces noires profondeurs.

Mycroft Holmes, à mes côtés, était aussi consterné et accablé de chagrin que moi, sinon plus. Cela se vit à sa manière de crier à son frère, avec force jurons, de ne pas « faire l'imbécile », d'arrêter ses « bêtises » et de remonter respirer.

— Tu sais nager, non ? réprimandait-il son frère absent. Alors nage, pour l'amour du Ciel !

— Ce n'est pas en hurlant que vous allez le ramener à la vie, fis-je, désespéré.

— Si, et je vais vous le prouver, rétorqua Mycroft.

Pendant ce temps, les hommes-serpents pleuraient leur maître disparu et gémissaient « Roffssseur Marty » en boucle. Ils avaient eu l'infortune d'être ses esclaves, de subir l'empire qu'il exerçait sur eux par l'intermédiaire de la Couronne Triophidienne. Ils ne l'avaient pas aimé, et n'avaient pas davantage voulu de sa domination. Et pourtant, sa mort laissait un vide dans leur vie. Ils étaient conditionnés pour lui obéir, et ne savaient pas comment, désormais, ils allaient s'en sortir sans lui.

Cependant, leur période de deuil abstrait ne dura pas. Leur chagrin tourna au mécontentement, puis au ressentiment. Je les entendais échanger des grommellements dans leur dialecte r'lyehen zézayant. Les regards se tournèrent vers Mycroft, Gregson et moi-même, qui étions toujours irrémédiablement menottés à la stalagmite. Ces regards se firent mauvais. Les grommellements se changèrent en grognements. Quelques hommes-serpents s'approchèrent tels des fauves à l'air revêche et vengeur.

— Eh bien, nous voici dans de beaux draps, dit Gregson, qui s'était quelque peu repris après la crise de nerfs qu'il avait piquée un peu plus tôt. Ces misérables se retournent contre nous comme si nous étions responsables de ce qui s'est passé. Un attroupement se forme. J'ai déjà vu ça dans la rue. C'est ainsi que commencent les lynchages.

Certaines créatures étaient montées sur la plate-forme, et d'autres approchaient. Nous avions manifestement échappé à une mort dans le

seul but que l'on nous en imposât une autre. La foule, qui se rassemblait et était composée d'une majorité de mâles et de quelques femelles, nous grognait des insultes. Je n'en compris pas la plupart, mais celles dont je perçus le sens étaient des références peu flatteuses à nos vêtements – les hommes-serpents n'en portant pas – et à nos cheveux qui, en ce qui concernait l'*Homo sapiens reptiliensis*, créature chauve, constituaient un attribut physique aussi effrayant que peu naturel.

— Que dites-vous ? aboya Mycroft sur un ton de défi. Je ne comprends rien à vos jacassements. Inutile de nous parler si c'est seulement pour nous casser les oreilles avec votre charabia.

En voyant la foule menaçante s'approcher pour nous lyncher – car l'explication de Gregson me paraissait tout à fait réaliste – je compris que c'en était fini de moi. J'avais tant de fois frôlé la mort au cours des quelques mois qui avaient suivi mon aventure afghane ! J'avais entendu à plusieurs reprises la faucheuse passer au-dessus de ma tête ; j'avais senti le souffle froid de son passage. Elle m'avait systématiquement raté de peu ; mais la chance avait fini par tourner, et j'allais sentir l'ultime baiser de sa lame. J'avais vingt-huit ans. Ma vie n'avait certes pas été longue, mais n'avait manqué ni de plaisirs, ni de difficultés. Elle avait été assez remplie. J'allais devoir m'en contenter.

L'homme-cobra apparut devant moi. La créature même qui avait bien failli m'empoisonner de son venin alors que nous étions dans la crypte. C'était apparemment le meneur, le mâle dominant qui incitait les autres à venir nous tuer. J'estimais qu'il aurait été le chef des hommes-serpents si Moriarty n'avait pas usurpé le rôle. Il le revendiquait désormais, et le premier point à l'ordre du jour était de reprendre là où on l'avait forcé à arrêter quand nous nous trouvions à la surface.

Avec un sifflement joyeux, il ouvrit grand sa gueule pour révéler les sinistres crochets qui sortaient de sa mâchoire supérieure.

— Allez, vas-y, dégénéré, parvins-je à lancer. J'espère que tu vas t'étouffer en me mordant.

— *N'rhnn !* fit une voix que je connaissais bien, une voix que j'aurais cru ne jamais entendre à nouveau.

L'homme-cobra fit volte-face.

Derrière la foule, les cheveux mouillés et collés au crâne, les habits si trempés qu'une flaque se formait à ses pieds, se tenait Sherlock Holmes.



Dans deux de mes nouvelles publiées, « Le dernier problème » et « La maison vide », j'ai décrit la mort apparente de Holmes, puis sa résurrection qui tenait du miracle. J'ai écrit qu'il avait péri dans un combat à mort avec le professeur Moriarty, et j'ai supposé qu'ils étaient tous deux tombés dans les chutes du Reichenbach, en Suisse ; j'ai raconté qu'il n'était revenu dans ma vie que trois ans plus tard, et qu'il avait feint la mort afin d'échapper à l'attention de certains ennemis encore en activité.

De cette façon, j'ai romancé les événements relativement proches racontés plus haut. Je les ai transposés dans le cadre dramatique des gorges de l'Aar, et j'ai remplacé la mare faussement tranquille de la caverne par les eaux blanches qui bouillonnent au pied des chutes. Cela m'a donné l'occasion d'exprimer l'angoisse que j'avais ressentie en croyant que Holmes était mort sous mes yeux, entraîné sous la surface par Moriarty et Nyarlathotep, mais aussi la surprise et la joie de son retour, le tout saupoudré d'une bonne pincée de licence poétique.

En réalité, le voyage à travers l'Europe au cours duquel nous aurions été suivis par un Moriarty en colère n'eut jamais lieu ; je ne reçus pas non plus chez moi la visite d'un bibliophile difforme et ratatiné qui se serait avéré être Holmes déguisé. La prétendue « affaire de Park Lane » – l'assassinat de sir Ronald Adair au fusil à air comprimé de la main du colonel Sebastian Moran – est fondée sur la réalité, mais j'ai quelque peu déformé les faits dans ma nouvelle. Les émotions transmises dans ces deux récits séparés par ce que certains nomment le Grand Hiatus sont sincères. Le contenu est en grande partie de mon invention.



Bref, Holmes venait de sortir de l'eau. L'extrémité libre de la chaîne était enroulée autour de son avant-bras, et il tenait à la main la Couronne Triophidienne, qu'il avait ramassée.

Il répéta son ordre à l'adresse du cobra et des autres hommes-serpents :

— *N'rhñ !*

Sa voix était assez autoritaire pour attirer leur attention et faire en sorte qu'ils accèdent à sa requête, ne fût-ce que par étonnement. Il leur avait dit de s'arrêter, et ils s'étaient arrêtés.

Toutefois, la mesure était au mieux temporaire. Profitant de ce que la meute d'hommes-serpents restait figée, l'air parfaitement perdue, Holmes ceignit son front de la Couronne Triophidienne.

Elle était légèrement trop grande pour lui ; Moriarty lui rendait au

moins deux tailles de chapeau. La tiare reposait de travers, en équilibre sur les oreilles de Holmes.

Cela n'avait aucune importance du moment qu'il parvenait à faire fonctionner l'objet magique.

Je vis ses sourcils se froncer. Je vis son intense concentration. Son regard gris se troubla. Ses mâchoires se crispèrent.

Avec hésitation, tout d'abord, la Couronne Triophidienne se mit à briller doucement. Une lueur verdâtre et tremblotante parcourut ses tubes de bronze. Elle n'était pas plus vive et n'avait pas davantage de substance qu'un feu follet. Sitôt qu'elle s'alluma, elle s'éteignit.

Puis elle revint, plus forte, plus précise, signe que Holmes commençait à maîtriser la couronne. Bien qu'il ne l'eût encore jamais portée, il comprit son fonctionnement avec une remarquable alacrité. C'était peut-être la seule personne à pouvoir accomplir aussi vite pareil exploit.

Il projeta dans l'esprit des hommes-serpents ses pensées, sa volonté, ses désirs. Presque aussitôt, les individus les plus influençables de la foule s'écartèrent et descendirent de la plate-forme. Les plus résistants mirent un peu plus longtemps à se disperser, mais, un à un, ils obtempérèrent.

Enfin, il n'en resta que deux, dont l'homme-cobra. Avec son compère couvert de bandes jaunes et noires, c'était manifestement le plus indépendant et le plus obstiné du lot. Ces deux-là ne se laisseraient pas subjuguier aussi facilement que les autres. Ils restaient campés, déterminés qu'ils étaient à finir ce qu'ils avaient commencé en se vengeant des trois humains enchaînés. Leurs corps vibraient comme des cordes de violon sous l'effet des deux envies qui s'opposaient dans leur esprit. D'un côté, la soif de sang. De l'autre, l'interdiction de Holmes.

L'homme-serpent à rayures jaunes et noires céda. Avec une moue pleine de rancœur, il s'éloigna de la stalagmite.

L'homme-cobra continuait résolument de défier Holmes. Mon ami fronça les sourcils de plus belle. Je voyais qu'il consacrait toutes ses ressources mentales à contrôler la couronne. Contrairement à Moriarty, il ne s'était pas entraîné, et n'avait aucun don inné et surnaturel pour l'hypnose. Il ne pouvait compter que sur son esprit, son intelligence et sa volonté. Cela suffirait. Il le fallait.

La couronne brilla plus que jamais. Enfin, l'obstination de l'homme-cobra s'épuisa. Il capitula et quitta la plate-forme à son tour. Il partit en traînant les pieds, les épaules voûtées, comme un enfant récalcitrant qui se serait fait gronder.

Holmes accourut. Il plongea la main dans ma poche pour y pêcher mon revolver et les cartouches de rechange.

— La clé des menottes a coulé avec Moriarty, dit-il, et je n'ai pas le

temps de crocheter les serrures. Il me serait impossible de tenir les hommes-serpents à distance en même temps. Oublions tout simplement la finesse, je vais utiliser une méthode directe pour vous libérer.

Il chargea le revolver.

— Tournez la tête, Watson.

La détonation, juste à côté de mon crâne, fut assourdissante.

La chaîne était sectionnée.

Holmes tira une balle sur l'autre extrémité.

Malgré mes poignets toujours menottés, j'étais libre.

Holmes se dépêcha de rendre le même service à son frère et à Gregson. Le Sceau de Délitement gravé sur chaque balle n'avait pas d'effet particulier sur les chaînes, puisqu'il s'agissait de simples chaînons de métal forgé, sans la moindre imprégnation magique ou alchimique. Néanmoins, les balles elles-mêmes furent largement suffisantes pour les détruire.

— Je vais probablement rester sourd d'une oreille toute ma vie.

— De rien, répliqua Holmes. Maintenant, il s'agit de réussir notre sortie. À la pyramide ! Mycroft, passe devant. Watson, aidez Gregson, voulez-vous ?

Le policier était blême et chancelant. La tension engendrée par tout ce qu'il avait traversé au cours des deux derniers jours avait eu des séquelles sur lui. Je calai mon épaule sous son aisselle, passai son bras autour de mon cou et pris, en le soutenant, la direction de l'entrée du vestibule, à la base de la pyramide.

Holmes, dont la couronne brillait toujours, ramassa le *Necronomicon* et l'enveloppa dans sa toile cirée. Il coinça le livre sous son bras et se pressa pour nous rattraper.

Les hommes-serpents, menés par le cobra, sortirent de leur torpeur et nous suivirent.

Nous montâmes avec une lenteur insupportable. Les marches étaient raides. Mycroft, à la tête de notre petite procession, avait du mal à en gravir autant étant donné sa corpulence et sa mauvaise condition physique. Quant à moi, je devais m'occuper de Gregson. Il pouvait à peine marcher ; c'était comme un poids mort qui pesait sur moi. Holmes, à l'arrière, consacrait la majorité de son énergie et de son attention à la Couronne Triophidienne. Les hommes-serpents nous suivaient obstinément dans l'escalier. Ils avaient toujours soif de vengeance. Holmes refrénait leurs ardeurs par l'intermédiaire de la couronne, mais avec un succès relatif. Sans lui, ils auraient couru à toutes jambes après nous ; ils nous auraient rattrapés et submergés sans difficulté. Mais ils se contentaient de marcher pesamment, comme si chaque pas leur coûtait. Je les entendais en contrebas s'exhorter mutuellement et, à l'occasion, grommeler des menaces à

notre endroit. Holmes avait beau faire de son mieux, les hommes-serpents gagnaient progressivement du terrain. Il avait de plus en plus de mal à restreindre leur volonté collective, et la couronne puisait sans cesse un peu plus dans ses réserves mentales.

Nous avons peut-être parcouru les trois quarts du chemin lorsqu'un Mycroft tremblant fit halte. Il planta les mains sur ses genoux en haletant, la respiration sifflante comme celle d'un malade au dernier stade de l'emphysème.

— Je ne... puis aller... plus loin..., souffla-t-il.

— Mais bien sûr que si, bon sang ! fis-je. Il le faut.

— À peine... respirer...

— Pas question que vous abandonniez maintenant. Je vous l'interdis.

— C'est un ordre... du docteur ?

— Oui. Exactement.

J'ignore comment il fit pour repartir, mais il y parvint. Il déplaça sa considérable carcasse, posant un pied devant l'autre, et nous reprîmes notre ascension laborieuse. Nous étions presque aveugles à cause de l'obscurité, notre seule source de lumière étant la Couronne Triophidienne. Le bruissement des pas des hommes-serpents se rapprochait. Je commençais à désespérer d'arriver jamais au sommet de la pyramide. Le voyage semblait interminable, éternel, une éprouvante montée dont on n'apercevait pas la fin.

Soudain, en un instant, l'ouverture triangulaire apparut devant nous. Nous pressâmes tous le pas, y compris Mycroft. Nous n'étions plus très loin, désormais. Nous y étions presque.

Un par un, nous franchîmes le seuil et ressortîmes dans la fosse que Moriarty avait creusée.

Holmes s'empressa de poser le *Necronomicon*, plongea les mains dans l'ouverture de l'obélisque, saisit la porte, et tira. Elle refusa de bouger. Je déposai Gregson sur la terre nue du fond de la fosse et allai prêter main-forte à Holmes. La porte ne bougea pas davantage.

Les hommes-serpents étaient presque là. Le cobra se trouvait à l'avant-garde. Son regard s'embrasa lorsqu'il vit que nous avions du mal à refermer la pyramide. Encore quelques pas, et nous serions à lui.

Holmes me repoussa et s'écarta de la porte.

— À l'évidence, on ne peut la refermer par la méthode conventionnelle, dit-il. J'aurais dû le savoir. Ce n'est pas une porte comme les autres.

Il répéta mot pour mot l'incantation qui avait permis à Moriarty de l'ouvrir.

Il ne se passa rien. La porte ne bougea pas.

Je pris à tâtons mon revolver et la boîte de cartouches. Cela allait-il donc se terminer ainsi ? En abattant les hommes-serpents l'un après

l'autre, à mesure qu'ils sortiraient de l'obélisque ? Puisqu'il le fallait. J'en abattrais autant que je le pourrais pour laisser à Gregson et aux frères Holmes le temps de se mettre à l'abri.

Holmes réessaya l'incantation, mais en remplaçant le mot « *ktharl* », « déverrouiller », par son antonyme, « *tharl* ».

La porte se ferma dûment et cacha le visage étonné et déconfit du cobra et ceux des hommes-serpents qui le suivaient.

— Nous voici en sécurité, fis-je avec un soupir de soulagement. Pour l'instant. Mais il ne faut pas rester. Il ne leur faudra qu'un petit moment pour rouvrir la porte.

— Je n'en suis pas si sûr, dit Holmes. Ce n'est pas ce que suggère l'inscription sur l'obélisque. Regardez. Ici. Cette partie. (Il fit courir son doigt sur les lignes de caractères r'lyehens tout en traduisant tout haut.) « Seul celui qui est dehors peut entrer en prononçant les mots inscrits dans la tradition. » Cette porte est faite pour que ceux qui sont en bas y restent.

Nous entendions des sifflements et des cris furieux à l'intérieur de l'obélisque, et des coups de poing de l'autre côté de la porte, bruits finalement supplantés par ceux des pas lourds des hommes-serpents qui redescendaient dans leur sinistre domaine souterrain.

C'était terminé.

RECTIFICATION DE PROFANATION

Terminé ? Pas tout à fait.

À la demande insistante de Holmes, nous entreprîmes d'enfouir à nouveau l'obélisque d'onyx. J'aurais vraiment aimé arrêter pour cette nuit-là et rentrer. J'étais épuisé, pour ainsi dire mort de fatigue. Il en allait de même pour Mycroft et Gregson, dont le supplice avait duré plus longtemps que celui de Holmes ou le mien. Cependant, la pyramide et le monde souterrain qui s'étendait à ses pieds ne pouvaient rester accessibles. L'obélisque devait être recouvert avant que quiconque d'autre le trouvât. Il n'y avait pas lieu de reporter cette corvée.

Holmes alla réquisitionner deux autres pelles dans la cabane à outils du sacristain. Il s'introduisit aussi dans l'église même et prit une bouteille de vin de messe dans la sacristie pour nous requinquer avant la tâche. C'était un cambriolage, certes ; un crime, et peut-être même un péché. Mais cette profanation avait pour but de nous aider à en rectifier une autre beaucoup plus grave. Nous en déduisîmes donc que l'acte était pardonnable.

Holmes ouvrit nos menottes avec ses crochets conventionnels, puis Gregson, lui et moi commençâmes à pelleter. Mycroft, étranger à toute tâche manuelle quelle qu'en fût la forme, assumait un rôle de supervision. À la lumière des cierges que Holmes avait pris dans la sacristie en même temps que le vin, nous prélevâmes la terre des tas accumulés autour de la fosse. De nous trois, ce fut Gregson qui mit le plus de cœur à l'ouvrage. En manches de chemise, il pelletait avec une régularité digne d'une machine, et les lèvres serrées tant par le dégoût que par la résolution. Pour lui, réenterrer l'obélisque était une manière de mettre un point final à tout ce qui lui était arrivé sous terre.

Profitant d'une courte pause, je demandai à Holmes comment il avait fait pour se libérer des griffes de Moriarty dans la mare.

— Je n'ai rien fait, répondit-il. Nous sombrions à toute vitesse. J'ignore totalement si cette mare a un fond. Peut-être que non. En tout cas, j'étais convaincu que c'en était fini de moi. Tout n'était que

ténèbres glaciales. Je distinguais le visage de Moriarty, comme une lune pâle devant moi ; j'avais une sensation de pression dans mes oreilles et les poumons endoloris faute d'air. C'est alors... qu'il m'a lâché.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Que voulez-vous que j'entende ? Il a ouvert les mains et lâché la chaîne.

— Oui, mais délibérément ?

— Il semblerait. Tout à coup, je n'étais plus entraîné vers le fond alors que Moriarty, toujours empêtré dans les anneaux du tentacule de Nyarlathotep, continuait de s'enfoncer.

— Il ne pouvait s'agir d'un acte délibéré de sa part. Peut-être ne pouvait-il tout simplement pas maintenir sa prise sur la chaîne. Peut-être a-t-il été submergé par cette faiblesse malade, que Nyarlathotep lui a volé jusqu'au dernier iota de sa force.

— Je ne crois vraiment pas, répondit Holmes. Vous n'étiez pas là. Vous ne le regardiez pas. Moi si. Il a pris une décision. Il m'a libéré volontairement.

— Mais pourquoi ? Par remords ? Par contrition ? Un sursaut de compassion ? Ça ne lui ressemble pas tellement.

— Non, et cela me chiffonne, à présent. Pas sur le moment, bien sûr. Je n'avais qu'une idée en tête : remonter au plus vite à la surface avant que mes poumons lâchent. C'était juste. J'ai bien failli ne pas y arriver.

— Eh bien, en notre nom à tous les trois, je suis content que vous ayez réussi.

— Néanmoins, je ne puis m'empêcher de penser que Moriarty m'a relâché parce qu'il savait que la partie n'était pas terminée. Il voulait que je survive, comme pour remettre cette partie. Ce qui sous-entend qu'il ne s'avouait pas du tout vaincu.

Je repensai à l'air calculateur que j'avais vu sur le visage de l'universitaire alors que Nyarlathotep l'entraînait dans l'eau. Je ne pus réprimer un frisson.

— Il est parti, insistai-je. Il ne nous ennuiera plus. Et bon débarras, si vous voulez mon avis.

La grimace sceptique de Holmes ne fit que renforcer les doutes que je concevais secrètement.

— J'espère que vous avez raison, mon ami, se contenta-t-il de dire.

Nous ramassâmes nos pelles et nous remîmes à l'ouvrage. En l'espace de deux heures, toute la terre était retournée dans le trou d'où elle venait, et nous reposâmes les dalles en les traînant l'une après l'autre et en les piétinant pour les aplanir quand elles étaient en position. Mycroft, cette fois, était dans son élément, car c'était une sorte de jeu de patience. Les dalles avaient des dimensions

irrégulières, si bien qu'il n'y avait qu'une seule solution pour les replacer correctement dans l'espace disponible. Mycroft avait un œil hors du commun pour ce qui était de trouver la place respective de chacune. Sous son égide, cela ne nous prit pas longtemps, même si nous écopâmes d'un ou deux ongles cassés, voire, occasionnellement, d'un orteil écrasé.

Les cloches de St Paul de Shadwell sonnaient minuit lorsque nous ressortîmes de la crypte. Nous n'étions pas beaux à voir : crasseux, échevelés, les vêtements déchirés, les épaules voûtées sous le poids de la fatigue. La bruine froide qui tombait était un bienfait, car elle était rafraîchissante et purificatrice.

— Bonne année, tout le monde, dit Gregson avec un rire sans joie. Espérons que 81 commence mieux que 80 n'a terminé.

Je trouvai positif qu'il recouvrât ne fût-ce qu'un peu de son sens de l'humour.

— Je ne sais que penser de tout ce que je viens de traverser, dit Mycroft. C'est presque impossible à accepter. Des hommes reptiliens. Des monstruosité dans des mares. Des sacrifices humains. Et toi, Sherlock ? Qu'es-tu devenu ? Je croyais que tu avais toujours cette lubie de devenir « détective conseil », et voilà que j'apprends que tu t'occupes de choses plus chimériques, et que tu reconnais l'existence du surnaturel.

— Je ne l'aurais pas reconnue de moi-même, répondit Holmes, mais comme tu as pu le voir de tes propres yeux, le surnaturel est bien réel. (Comme pour illustrer ce qu'il disait, il brandit la Couronne Triophidienne ; de l'autre main, il tenait le *Necronomicon* emballé dans sa toile cirée.) De plus, cette menace est bien plus forte, bien plus nuisible à la stabilité de la société que ne pourrait l'être une quelconque activité criminelle. Je ne puis faire semblant de ne pas avoir entendu l'appel que j'ai reçu – l'appel de Cthulhu, pourrait-on dire – et ne puis en toute conscience ignorer son contenu.

— L'appel de quoi ?

— Tu as beaucoup à apprendre, Mycroft. De nombreuses heures de révélations t'attendent. Car tu es désormais mêlé à tout cela. Vous aussi, inspecteur.

— Vraiment ? demanda Gregson.

— C'est valable pour nous quatre. Pour le pire et pour le meilleur, nous sommes des conscrits dans une guerre qu'il va nous falloir mener en secret, sans que le public en entende jamais parler. Car la civilisation repose sur l'hypothèse que l'univers à de bonnes dispositions envers l'humanité, qu'il est créé dans le but de nous avantager. Imaginez le bouleversement que cela provoquerait si les gens apprenaient qu'il n'en est rien.

— Vous croyez que le danger n'est pas encore passé ? demandai-je.

— Pour autant que je le sache, il ne sera jamais derrière nous ; pas tant que les Grands Anciens et les Dieux Aînés vivront. Ils ne cesseront jamais de poursuivre leurs sinistres objectifs, qu'il s'agisse de l'asservissement total de l'humanité ou simplement de détruire l'esprit et l'âme des mortels pris un par un. Quels que soient leurs désirs, quelles que soient les cruautés qu'ils souhaitent infliger, ils ne se priveront pas de le faire, sans se préoccuper des conséquences. Pour ces dieux, nous ne valons pas mieux que des mouches. Shakespeare avait raison. Ce sont des enfants capricieux qui nous tuent pour s'amuser. Quelqu'un doit se dresser contre eux, et contre ceux qui, comme Moriarty, sont prêts à les aider dans leurs sombres desseins.

— Et ce quelqu'un, c'est vous. Et nous.

— Exactement, Watson. À regret et à défaut de quelqu'un d'autre, ce sera nous quatre.

J'essayai de saisir la portée de ce que disait Holmes. Il nous demandait de nous engager dans une guerre qui nous opposerait à des forces coalisées contre la Terre ; des forces qui venaient de l'au-delà, des profondeurs de l'espace, des entrailles de la planète, de tous les côtés. La tâche me semblait insurmontable. Le fardeau, insupportable. Cela exigerait bien plus que ce que nous pourrions offrir à nous quatre, et les compensations seraient bien maigres, à condition qu'il y en eût. En fait, la seule certitude que nous avions était que cette guerre nous apporterait l'horreur, la folie et la mort.

— Je ne puis exiger d'aucun d'entre vous qu'il se joigne à moi, poursuivit Holmes comme s'il connaissait mes pensées. Si vous refusez, je comprendrai et n'aurai pas mauvaise opinion de vous. Mais si vous réfléchissez bien, vous comprendrez que ce choix, en réalité, n'en est pas un. Par ailleurs, je préférerais ne pas me battre seul alors que je pourrais avoir à mes côtés des alliés de votre valeur.

Mycroft, Gregson et moi échangeâmes des regards.

Il n'y avait vraiment qu'une seule conclusion possible.

Dans la solitude du cimetière, sous cette affreuse pluie, nous nous serrâmes la main. Le contrat était signé. Nous étions engagés.

Notre armée était petite, désespérément petite.

Nos ennemis étaient nombreux et terribles.

La lutte serait longue et âpre.

Tout au long, il y aurait des pertes ; tant de pertes de toutes sortes. Il y aurait aussi des cicatrices ; certaines physiques, mais d'autres – une majorité – moins tangibles : des cicatrices de la psyché, des cicatrices de l'âme. Celles-ci, bien qu'invisibles, ne nous laisseraient pas moins défigurés.

Et cependant, en cet instant, alors que le monde célébrait la mort d'une année et la naissance de la suivante, j'avais des raisons d'espérer.

Avec Sherlock Holmes pour général, peut-être survivrions-nous.
Nous pouvions même l'emporter.



ÉPILOGUE



C'est avec des sentiments partagés que j'ai tapé ces derniers paragraphes. Je suis content de m'être purgé d'un récit que j'ai longtemps tenu secret sans le partager avec personne, pas même avec mes épouses. C'est un soulagement.

Pourtant, j'ai le cœur lourd, car je sais qu'il me reste à faire. Du chemin à parcourir, des mots à écrire. Cet auto-exorcisme est loin d'être terminé. Les événements de 1895 – qui ont commencé au Bethlem Royal Hospital de Southwark, le célèbre « Bedlam » – formeront le deuxième volume de ces mémoires. Enfin, dans le troisième et dernier tome, il me faudra aborder la question des abominations du fond des mers qui ont éprouvé la côte sud de l'Angleterre quelque quinze ans plus tard.

Au fil des trois décennies que couvrent ces livres, Holmes et moi nous sommes retrouvés confrontés à de nombreuses reprises à une vérité irréfutable, inaltérable. Une vérité qui s'est évertuée à nous faire des croche-pattes chaque fois que nous pensions l'emporter sur nos ennemis et garder la tête haute ; une vérité contenue dans un distique du *Necronomicon*. Ces deux petits vers rédigés par Abdul Alhazred alors qu'il décrivait une antique cité arabe sans nom dont il avait rêvé, résume tout ce que nous nous efforcions de vaincre, et qui s'efforçait de nous vaincre en retour :

*N'est pas mort ce qui à jamais dort,
Et au fil des âges peut mourir même la mort.*

James Lovegrove est l'une des figures de proue de la littérature de l'imaginaire britannique. Il a imposé son regard inventif et critique sur le monde contemporain. Également passionné de l'oeuvre d'Arthur Conan Doyle comme de celle de H.P. Lovecraft, il mêle ici les grands mythes littéraires de Sherlock Holmes et de Cthulhu en un savoureux hommage.

H.P. Lovecraft
Cthulhu : Le Mythe
Cthulhu : Le Mythe – Livre II
Cthulhu : Le Mythe – Livre III

Simon
Necronomicon

Donald Tyson
Le Grimoire du Necronomicon

S.T. Joshi
Les Chroniques de Cthulhu

James Lovegrove
Les Dossiers Cthulhu – *Sherlock Holmes et les ombres de Shadwell*

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *The Cthulhu Casebooks – Sherlock Holmes
and the Shadwell Shadows*

Copyright © James Lovegrove 2016

Tous droits réservés

Publié avec l'accord de Titan Publishing Group Ltd

© Bragelonne 2018, pour la présente traduction

Design de couverture : Fabrice Borio

Illustration de couverture : Arnaud Demaegd

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée
par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle
constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des
poursuites civiles et pénales.

ISBN : 979-10-281-0396-5

Bragelonne

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr

Site Internet : www.bragelonne.fr